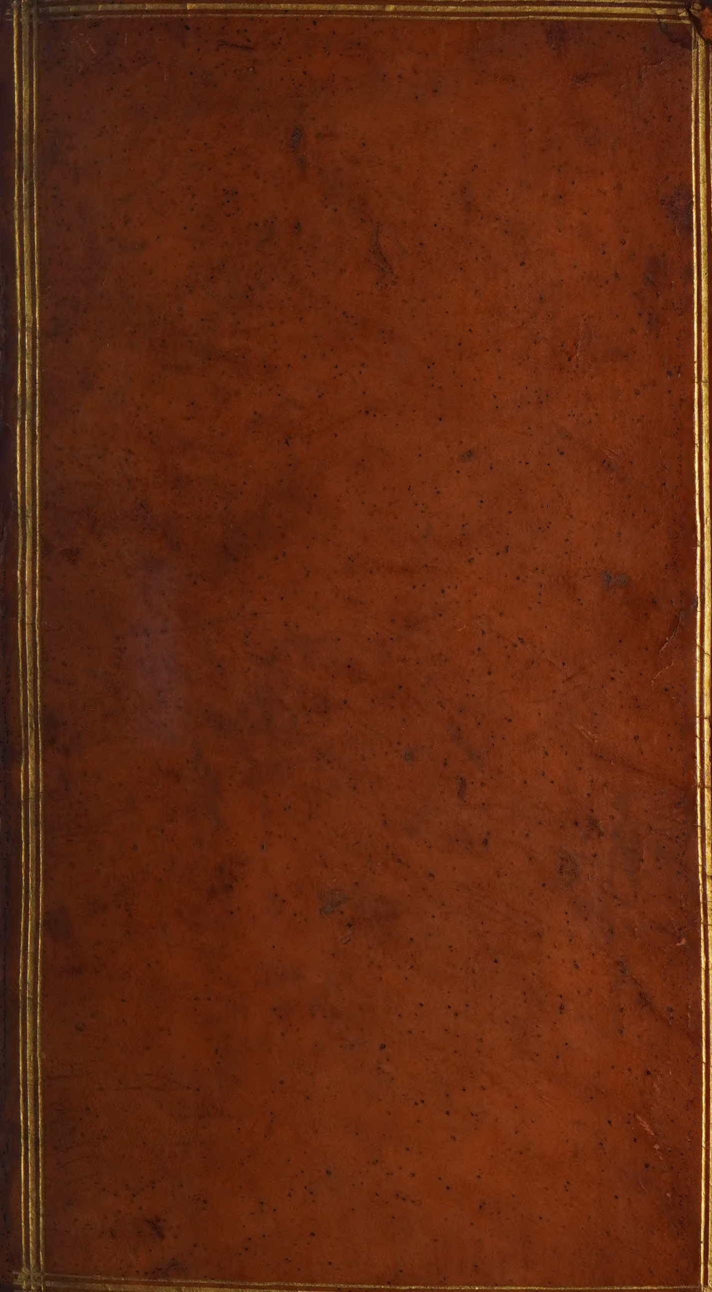
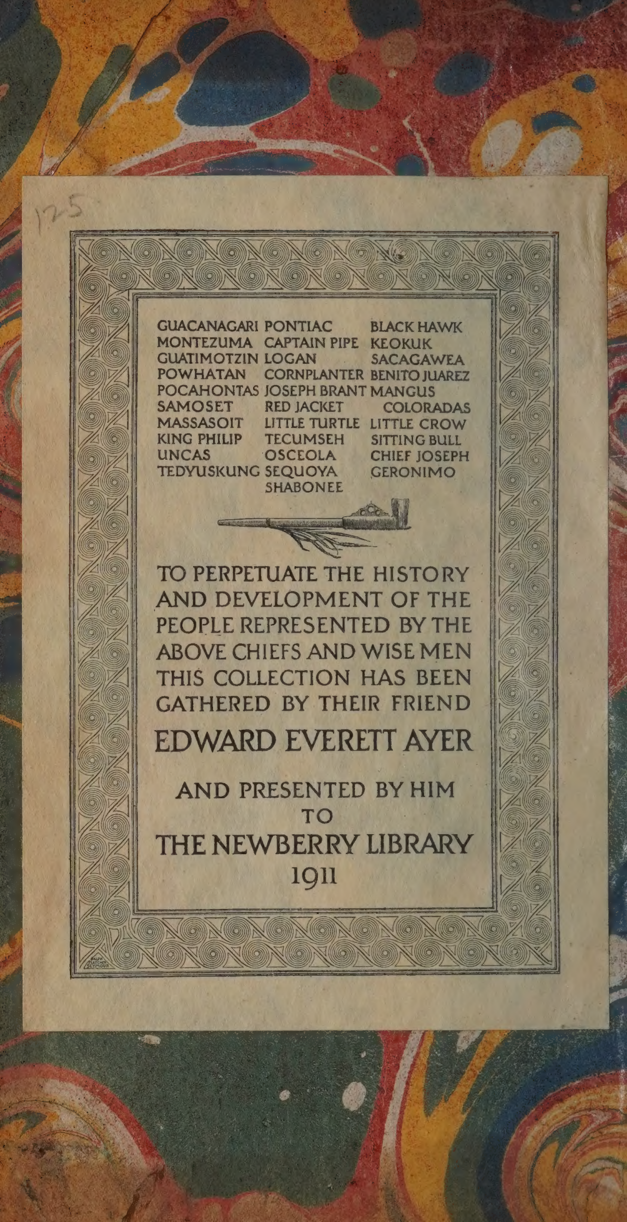




125
GUACANAGARI
MONTEZUMA
GUATIMOTZIN
POWHATAN
POCAHONTAS
SAMOSET
MASSASOIT
KING PHILIP
UNCAS
TEDYUSKUNG
PONTIAC
CAPTAIN PIPE
LOGAN
CORNPLANTER
JOSEPH BRANT
RED JACKET
LITTLE TURTLE
TECUMSEH
OSCEOLA
SEQUOYA
SHABONEE
BLACK HAWK
KEOKUK
SACAGAWEA
BENITO JUAREZ
MANGUS COLORADAS
LITTLE CROW
SITTING BULL
CHIEF JOSEPH
GERONIMO
TO PERPETUATE THE HISTORY AND DEVELOPMENT OF THE PEOPLE REPRESENTED BY THE ABOVE CHIEFS AND WISE MEN THIS COLLECTION HAS BEEN GATHERED BY THEIR FRIEND
EDWARD EVERETT AYER
AND PRESENTED BY HIM TO
THE NEWBERRY LIBRARY
1911

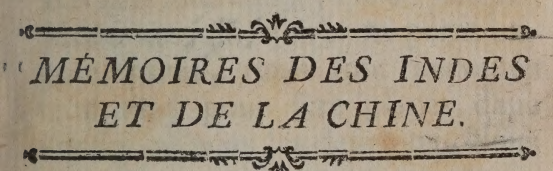


LETTRES
ÉDIFIANTES
ET CURIEUSES.

TOME XXV.

LETTRES
ÉDIFIANTES
ET CURIEUSES,
ÉCRITES
DES MISSIONS ÉTRANGERES.

NOUVELLE ÉDITION.



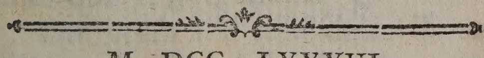
MÉMOIRES DES INDES ET DE LA CHINE.

TOME XXV.



A PARIS,

Chez J. G. MERIGOT le jeune, Libraire, Quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée.



M. DCC. LXXXIII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

PRÉFACE

En travaillant à la nouvelle Edition des *Lettres édifiantes & curieuses*, nous avons rassemblé tout ce qui nous sembloit propre à rendre ce Recueil intéressant ; mais quelques Mémoires qui n'avoient point encore parus, nous sont parvenus trop tard pour être placés dans l'ordre où nous les desirions. Nous nous sommes déterminés en conséquence à les réserver pour un Supplément, & à les joindre aux nouvelles recherches que nous avons faites, & aux nouvelles Lettres que nous nous sommes procurées : c'est ce Supplément que nous annonçons aujourd'hui, & que nous ne croyons pas moins digne de l'attention du Public, que les Volumes qui le précedent.

On verra à la tête de ce Tome XXV, un Traité des Etudes aux-

quelles les Missionnaires de l'Orient doivent principalement s'appliquer. C'est le fruit des réflexions, du travail & du zele de M. de Fleury, Auteur de l'Histoire ecclésiastique. Un nom aussi célebre nous dispense de faire l'éloge de son Ouvrage. Tout le monde connoît sa maniere simple, noble, naturelle & quelquefois sublime. On sait qu'il naquit en 1640, & mourut en 1723. Sa vie longue fut toujours occupée, quoiqu'il en eût passé une grande partie à la Cour, dans des emplois de confiance; il y vécut sans intrigue, sans ambition, & y conserva son goût pour l'étude & pour l'application. Nous ne donnerons point ici le Catalogue de ses Ouvrages; ils sont trop connus, & tout ce qu'il y a encore de personnes qui aiment à s'instruire, les recueillent avec empressement. Nous nous flattons qu'elles nous sauront gré de leur avoir fait connoître celui-ci. Nous n'avons pas cru man-

quer au reſpect dont nous ſommes pénétrés pour les lumieres & les talens de ce célebre Ecrivain, en ajoutant au texte, mais en marge, quelques notes & obſervations. Elles nous ont paru vraies & par conſéquent néceſſaires.

Ce Traité eſt ſuivi d'un autre Traité ſur la néceſſité d'une premiere cauſe; ouvrage compoſé en Chinois par le P. Mathieu Ricci, le premier Miſſionnaire qui ait pénétré juſqu'à Peking, qui ait établi des Miſſions en Chine, & ouvert à tant d'autres Ouvriers évangéliques de tous les ordres, cette moiſſon ſi riche & ſi abondante.

Nous avons déjà donné, dans la Préface du XVI[e] Volume, une courte Notice des travaux de cet homme apoſtolique : nous croyons devoir l'étendre & rectifier même ce que nous en avons déjà dit. Nous l'extrairons de la vie qu'en a fait le P. d'Orléans.

Le P. Mathieu Ricci naquit à

Macérate, dans la Marche d'Ancône, l'an 1552, presqu'au même temps que Saint-François Xavier, mourant à l'entrée de la Chine, employoit ses derniers soupirs à demander au Maître d'une moisson qui lui paroissoit déjà mûre, des Ouvriers propres à la recueillir. Après les études des Belles-Lettres, Ricci fut envoyé à Rome pour y étudier le Droit. Il n'y négligea pas la science du salut, & s'y sentant appellé à la vie religieuse, il entra au Noviciat des Jésuites, en 1571. Il y eut pour Maître le P. Alexandre Valignan, Missionnaire célebre qu'un Prince de Portugal appelloit l'Apôtre de l'Orient. Il inspira à son nouveau Disciple son zèle pour la conversion des Infideles, & Valignan étant reparti pour les Indes, Ricci l'y suivit, dès qu'il eût achevé les études nécessaires pour une pareille entreprise; car elle demande qu'on joigne des connoissances sûres & profondes à d s intentions

droites, à beaucoup de courage, de détachement & d'oubli de ſoi-même.

Valignan rendu à Macao, ville habitée par une Colonie Portugaiſe, ſe ſentit extraordinairement touché de voir les Chinois, Peuple ſi fameux, encore aſſis dans l'ombre de la mort. La difficulté de pénétrer dans une Région ennemie de tous les étrangers, ne le rebuta pas. Ses premieres tentatives n'eurent point de ſuccès; mais elles ne lui firent pas perdre courage. On l'entendoit quelquefois ſoupirer & s'écrier, en ſe tournant vers le rivage de la Chine: *Rocher, rocher, quand t'ouvriras-tu?*

Il choiſit les ouvriers qu'il crut les plus propres à cette entrepriſe noble & difficile, & voulut qu'ils s'appliquaſſent ſur-tout à apprendre la langue Chinoiſe. Je ne crois pas que chez aucun Peuple il y en ait une plus épineuſe: elle n'a pas

un grand nombre de mots; mais chaque mot y ſignifie un grand nombre de choſes, dont il n'y a qu'un ton très-délicat qui détermine le vrai ſens. L'écriture y eſt une ſcience ſans bornes, parce qu'il y a peu de termes qui ne s'écrivent avec un caractere particulier; mais que ne peut point la charité dans des cœurs bien pénétrés de Dieu! Les Eleves du P. Valignan en ſurent bientôt aſſez pour entrer dans la Chine; mais ces voyages ne produiſirent d'autres effets que de ſe procurer la bienveillance de quelques Chinois, de les familiariſer un peu avec des étrangers, de diminuer l'horreur & le mépris qu'ils ont pour eux. Il fut cependant impoſſible de s'y arrêter plus long-temps, ce qui étoit néanmoins néceſſaire pour y prêcher & y établir ſolidement la Religion. Ce ne fut qu'après bien des tentatives qu'on y réuſſit. La patience du P. Ricci ſurmonta tous les obſtacles: Dieu

bénit ſon courage, & dans un temps où Macao & ſes habitans avoient eſſuyé de grandes pertes, il y trouva des ſecours pour acheter un terrein, bâtir une maiſon, fournir à ſon entretien & à celui de deux de ſes confreres, & faire des préſens aux Mandarins & aux autres Officiers dont il falloit acheter la protection.

Ce fut au commencement de Septembre 1583, que Ricci arriva à *Choaquin*, & obtint des Lettres-Patentes portant permiſſion de s'y fixer, & d'y acheter un endroit convenable pour ſon habitation. Ce premier pas fait, il falloit étudier les mœurs de ſes nouveaux hôtes, connoître leurs caracteres, ſaiſir les moyens les plus propres à les inſtruire, à les éclairer.

Le P. Ricci, étant depuis à Peking, diſoit qu'il étoit effrayé quand il penſoit à tout ce qu'il avoit fallu faire, & plus encore à ce qu'il avoit fallu éviter pour en venir où il

en étoit. De toutes les Nations du monde, la Chinoiſe eſt la plus délicate & la plus difficile à vivre pour les étrangers. Naturellement elle les mépriſe, & il faut qu'ils ſachent s'y montrer par des endroits bien eſtimables, pour s'y attirer de l'eſtime. L'averſion eſt égale au mépris, & elle paroiſſoit en ce temps-là ſi inſurmontable, qu'il n'y avoit qu'un grand intérêt qui pût faire tolérer au Chinois le commerce d'un autre Nation. Pardeſſus tout cela, les conquêtes que les Eſpagnols & les Portugais avoient faites depuis quelque temps en divers lieux proches de la Chine, avoient inſpiré beaucoup de défiance à ces Peuples ombrageux, en ſorte qu'aucun Mandarin ne pouvoit voir ſans inquiétude un étranger dans ſon Gouvernement.

La connoiſſance de ces obſtacles à ſurmonter, fit réſoudre les Miſſionnaires à garder de grandes meſures, & à ne traiter avec les

Chinois qu'avec une grande circonſpection. Ils tâcherent de les apprivoiſer peu-à-peu, & de gagner inſenſiblement leur eſtime par les Sciences, pour gagner plus sûrement leurs cœurs par la prédication. Ils commencerent à les attirer chez eux, en expoſant dans leur chapelle des tableaux de dévotion très-bien peints ; ce qui étoit une choſe fort nouvelle pour les Chinois. Enſuite, comme ils n'ignoroient pas l'eſtime que ces Peuples font des Mathématiques, le P. Ricci, qui avoit étudié à Rome ſous le fameux Clavius, ſe fit une grande réputation par l'habileté qu'il y montra. Il leur fit une Carte de Géographie qui leur plut extraordinairement, & par laquelle il les détrompa de l'erreur groſſiere où ils étoient de croire que la plus grande partie du monde fut la Chine, & que tout le reſte n'étoit que des morceaux de terre rangés autour d'elle pour lui

ſervir d'ornement, s'étant toujours imaginé que la terre étoit quarrée, & que la Chine en occupoit le milieu.

Cette opinion de ſcience où les Miſſionnaires ſe mirent d'abord, leur attira l'eſtime des perſonnes diſtinguées par leurs emplois & par leurs talens. On les viſitoit ſouvent, & l'on s'en retournoit d'auprès d'eux charmé de leur érudition, & même de ce qu'ils diſoient de la morale de notre Religion; car ils commencerent par-là leur prédication, & avant que de leur parler de nos Myſteres, ils expliquerent à ceux qui les viſitoient, les préceptes du Décalogue.

Animé par ce premier ſuccès, Ricci compoſa un petit Catéchiſme qui ſe répandit dans toute la Chine, mais qui ne produiſit encore que des applaudiſſemens ſtériles. Le Peuple même étoit toujours également prévenu; il voyoit avec peine les égards que les Grands avoient

pour ces étrangers, & il les insultoit, les maltraitoit même toutes les fois qu'il en trouvoit l'occasion. Ces progrès si lents de la Religion firent accuser les Missionnaires de ménagemens politiques, & on commença dès-lors à écrire contre eux, & à décrier charitablement leur conduite.

Cependant Ricci avançoit toujours; faisoit quelques conversions; & quoiqu'elles fussent en petit nombre, il crut devoir multiplier les résidences & les Missionnaires. Ce fut sans succès : ils furent obligés de se retirer. Ricci resta seul assez long-temps, luttant toujours contre les préjugés & l'avidité du Peuple & des Mandarins. Il fut enfin obligé de céder à la tempête, & de se retirer à Macao.

Après un court séjour dans cette Ville, il retourna dans sa chere Mission, & à la faveur des Mathématiques, il s'établit dans une autre Ville de la Chine, nommée

Chao-cheu. Il donna à quelques Chinois des leçons de cette Science, pour les préparer à en recevoir de plus importantes ſur la Religion chrétienne & ſur le ſalut.

Il retira quelques fruits de ſa perſévérance; on ouvrit enfin les yeux à la vérité, & le nombre des Néophytes groſſit & ſe multiplia; mais la populace, quoique contenue par les égards & la diſtinction dont les Mandarins uſoient envers Ricci, ſaiſiſſoit toutes les occaſions de marquer à ce Pere & à ſes coopérateurs, les préventions & la haine qu'elle avoit contre eux : elle les maltraitoit de paroles, & quelquefois même les accabloit de coups de pierres. Ricci eut un autre chagrin bien plus amer; il perdit ſes deux compagnons, le P. Antoine d'Almeyda & le P. François Petri, l'un & l'autre pleins de l'eſprit de Dieu, de l'amour de la priere & de la mortification. Cette perte lui fut d'autant plus ſenſible,

qu'elle arriva dans un temps où il avoit plus de beſoin de leurs conſeils : il méditoit le projet d'aller à *Peking*, & d'y porter la lumiere de l'Evangile. L'opinion qu'on avoit conçue de ſon habileté dans les Mathématiques & dans la Géographie, lui parut propre à le faire parvenir juſqu'à l'Empereur, & il ſe flattoit que, s'il pouvoit le rendre favorable à la Religion, elle en feroit des progrès plus sûrs & plus rapides. Il crut que, pour exécuter ce grand deſſein, il devoit quitter l'habit de Bonze, aſſez mépriſé à la Chine, & prendre celui des Lettrés, qui y eſt dans une grande conſidération. Il conjura enſuite un grand Mandarin d'armes, dont il avoit gagné l'amitié & l'eſtime, & que l'Empereur venoit d'appeller à la Cour, de lui permettre de l'accompagner. Le Mandarin y conſentit. Ricci ſe mit en chemin avec lui ; mais dans la route, le Mandarin changea d'avis,

& craigant qu'on ne lui fît une fâcheuſe affaire d'avoir amené un étranger ſi avant dans l'Empire, il voulut le renvoyer dans la Province de Canton; mais à force d'inſtances, Ricci obtint de le ſuivre juſqu'à *Nankin*. Ne pouvant eſpérer de faire de ſolides biens dans cette grande Ville, il reprit le chemin de *Nanchan*, repaſſant dans ſon eſprit les immenſes travaux qu'il avoit employés pour cultiver cette terre ingrate. Ces affligeantes penſées ne lui ôtoient cependant pas toute eſpérance. Il fut très-accueilli, très-recherché à *Nanchan* par le Vice-Roi, les Mandarins & les Lettrés. Il y compoſa quelques Ouvrages de Science & de Morale qui furent goûtés & répandus dans toute la Chine. Le Vice-Roi lui propoſa lui-même de s'arrêter dans cette Ville. Le P. Ricci y établit une réſidence, & obint encore d'aller à *Peking* avec un Mandarin nommé *Préſident du*

premier Tribunal de Nankin. Il éprouva dans ce ſecond voyage les mêmes déſagrémens que dans le premier. Ce Mandarin eut peur auſſi de ſe compromettre; il l'inſinua à Ricci. Il n'oſa cependant refuſer abſolument de tenir la promeſſe qu'il lui avoit faite, & le Miſſionnaire l'accompagna juſqu'à la Capitale. Pendant ce premier ſéjour, il reconnut, par des argumens qui lui parurent évidents, que *Peking* n'eſt autre choſe que le Cambalao de Paul de Veniſe, & la Chine le Royaume de Catay. Il interrogea là-deſſus deux Arabes, grands voyageurs, qui avoient mené un lion à l'Empereur, & qui ſe trouverent de ſon avis.

Cependant Ricci ne pouvant pas recueillir de ſon ſéjour à *Peking* les avantages qu'il en avoit eſpéré pour la Religion, réſolut de s'en retourner à *Nankin.* Il s'embarqua ſur la riviere de *Peking*, qui tombe dans le fleuve Jaune, lequel

auſſi, par un canal, communique avec le Kiam; en ſorte que, ſans aucune interruption que la montagne de Muilin, on peut aller par eau de *Peking* à Macao, quoique ces deux Villes ſoient diſtantes d'environ 600 lieues.

Ricci, avant de ſe rendre à *Nankin*, voulut aller à *Secheu*, dans la Province de *Sekiam*. *Secheu* eſt la Veniſe de la Chine, à cela près qu'aulieu que Veniſe eſt conſtruite au milieu de la mer, *Secheu* eſt bâtie dans l'eau douce. Elle eſt ſi peuplée, ſi riche & dans une ſituation ſi agréable, que les Chinois lui ont donné le nom de paradis de la terre.

Ricci arrivé à *Nankin*, y fit un établiſſement, & y reçut la viſite de tous les Grands & de tous les Lettrés. Beaucoup de gens d'eſprit ſe firent ſes Diſciples, pour réformer à ſon Ecole les fauſſes idées qu'avoient les Chinois dans preſque toutes les Sciences.

Leurs Phyficiens établiffoient cinq élémens, defquels ils excluoient l'air, ne regardant l'efpace qu'il occupe, que comme un grand vuide. Ils lui en fubftituoient deux autres, qui étoient le bois & le metal. Toute leur Aftrologie, dont ils font une étude fi longue & fi affidue, ne leur avoit point encore bien appris que les éclipfes de lune arrivent par l'interpofition de la terre entre cette planete & le foleil, & le Peuple fur-tout difoit fur cela des chofes qu'on auroit peine à pardonner aux Américains les plus fauvages. Ils ignoroient le fyftême du monde, & n'en avoient aucun vraifemblable. Leurs plus habiles Géographes tenoient comme un principe indubitable que la terre étoit quarrée, & ne concevoient pas qu'il pût y avoir des antipodes. La folide réfutation de toutes ces erreurs & d'une infinité d'autres, fit écouter Ricci des Savans comme un Oracle. Il eft

aiſé de concevoir combien l'aſcendant des Miſſionnaires fut encore plus grand ſur quelques Idolâtres qui voulurent diſputer contre lui ſur la nature de Dieu & la véritable Religion. Comme ces diſputes furent publiques, l'approbation qu'on donna au P. Ricci, fut ſi univerſelle, que, ſi l'on étoit perſuadé toutes les fois qu'on eſt convaincu, les gens d'eſprit de *Nankin* euſſent dès-lors confeſſé le vrai Dieu, & appris à connoître le culte qu'il faut lui rendre.

Ricci vit auſſi à *Nankin* ou dans les environs pluſieurs choſes dignes de fixer l'attention & la curioſité. La premiere fut certains feux d'artifices auxquels il dit qu'on ne peut pas comparer ceux du reſte du monde. Le P. d'Incarville, Miſſionnaire à *Peking*, en a depuis envoyé en France la recette & la compoſition.

La ſeconde, un Obſervatoire bâti ſur une haute montagne. On y

voit une grande cour entourée de grands corps-de-logis, & pleine de machines, parmi lesquelles le P. Ricci en trouva quatre très-curieuses, qui, quoique toujours exposées à l'air depuis 250 ans, n'avoient encore rien perdu de leur poli & de leur lustre. La troisieme rareté qu'on lui fit voir, fut un Temple très-magnifique, bâti dans un grand bois de pins dont l'enclos n'occupe guere moins que quatre lieues.

Ces occupations ne firent point oublier au Missionnaire l'objet principal qui l'avoit attiré en Chine. Dieu répandit ses bénédictions sur ses travaux, & il jeta à *Nankin* les fondemens d'une Eglise qui est devenue très-nombreuse, & assez florissante pour qu'on ait cru devoir l'ériger en Evêché.

Le P. Ricci, toujours persuadé qu'il ne travailleroit jamais assez solidement sans la protection de l'Empereur, entreprit un troisieme voyage de *Peking*, dès qu'il se vit

assez de coopérateurs pour soutenir & augmenter le nombre des Néophytes de *Nankin*. Il prépara donc ses présens pour l'Empereur, & assembla toutes les curiosités d'Europe qu'il s'étoit procuré de longue main pour cet objet. Il se mit en route, & après bien des traverses & des contradictions, qui auroient découragé tout autre qu'un Missionnaire, plein de confiance en Dieu, il arriva à la Capitale, & parvint enfin jusqu'à l'Empereur, qui reçut agréablement tous ses présens, parmi lesquels il y avoit un tableau du Sauveur, & un de la très-sainte Vierge, une horloge, une montre avec sonnerie, &c. Ce Prince lui permit de s'établir à *Peking*, & d'entrer quatre fois l'année avec ses compagnons dans un des enclos du Palais, où il n'y a que les Officiers de l'Empereur qui aient le droit d'entrer.

Ce que le P. Ricci avoit prévu, arriva. Il n'avoit recueilli de 20 ans

de travaux & de patience que des persécutions cruelles, ou des applaudissemens stériles; mais la Loi de Dieu & ses Ministres n'eurent pas été plutôt connus à la Cour; l'Empereur ne les eut pas plutôt regardé favorablement, c'est-à-dire, la grace divine n'eut pas plutôt levé les obstacles de crainte & de mauvaise honte qui empêchoient les Chinois, timides & encore plus orgueilleux, de suivre une loi étrangere, que ceux des Sages qui cherchoient sincérement la vérité, l'embrasserent dès qu'ils la connurent. La pluralité des femmes & la peur de manquer de postérité, ce qui passe à la Chine pour un grand malheur, en retint le plus grand nombre; mais la grace vainquit en plusieurs, même des plus considérables par leur naissance & par leurs emplois, ces impérieuses cupidités; & leur exemple fut tellement suivi, que les Missionnaires ne pouvoient y suffire, quoiqu'on en

eût envoyé beaucoup de nouveaux & déjà formés & pleins de zele.

Le P. Ricci & ses compagnons étendirent leurs soins au-delà de la Capitale ; ils firent des excursions dans les campagnes, dans les Provinces ; ils annoncerent l'Evangile ; ils firent goûter & suivre la doctrine chrétienne. Les nouveaux chrétiens devinrent de nouveaux Apôtres. Leur changement, la pureté de leurs mœurs, leur modestie, leur douceur, leur patience, leur désintéressement, leur charité, persuaderent autant & peut-être plus que les prédications des Missionnaires, que la Religion qu'ils avoient apporté d'Europe, étoit la seule qu'on dût embrasser & pratiquer.

Quels sont les préceptes de la Philosophie qui produisent ces révolutions dans les idées, dans les sentimens, dans les actions ? On cherche un Code de Morale qui rende les hommes meilleurs,

l'Evangile nous le préſente : on le rejette ; il nous vient de Dieu, & ce n'eſt plus que par des hommes trompeurs ou trompés ; ce n'eſt plus que par des aveugles, que dans ce ſiecle de lumieres, on veut être conduit & éclairé ! *Nolumus hunc regnare ſuper nos.*

Il s'éleva de tous côtés des Egliſes nombreuſes & floriſſantes ; & la longue & conſtante perſévérance du premier Ouvrier évangélique de la Chine, fut enfin récompenſée par le ſuccès le plus touchant, le plus deſirable. Les établiſſemens formés à *Nankin* & à *Nanchan* s'accrurent, ſe fortifierent : Dieu y étoit ſervi, aimé, & les Néophytes y donnoient l'exemple des plus ſublimes vertus, & retraçoient la vie & le courage des premiers ſiecles du Chriſtianiſme.

Les Miſſionnaires, par égard pour les uſages & les mœurs de cet Empire, ne purent parvenir à faire connoître la Religion aux

femmes Chinoiſes qu'avec beaucoup de précautions. Les premiere qu'ils convertirent, ſervirent de Catéchiſtes pour endoctriner les autres, & ils reſpecterent tant qu'ils purent, cette ſéparation des deux ſexes, qu'ils trouverent établie.

Ceux qui ont fait des crimes aux Jéſuites, même de leurs vertus, les ont accuſés d'avoir affecté ſur ce point une pudeur injurieuſe aux Sacremens, en omettant pluſieurs de leurs ſaintes cérémonies, ſous prétexte qu'elles ne ſont pas abſolument néceſſaires au ſalut; mais outre qu'ils n'en ont uſé ainſi qu'avec la permiſſion du ſaint Siége, qu'ils ont toujours eu ſoin de conſulter dès les commencemens dans toutes les circonſtances douteuſes & embarraſſantes, je laiſſe aux perſonnes équitables à juger qui a eu le plus de raiſon, ou des Jéſuites d'avoir menagé en des choſes qui ne ſont pas eſſentielles, la foibleſſe d'un Peuple ombrageux & d'une délicateſſe

délicateſſe outrée ſur les bienſéances qui regardent le ſexe, ou de ceux qui les ont blâmé d'un ménagement qui paroiſſoit néceſſaire à l'établiſſement de la foi dans un des plus grands Royaumes du monde. Si l'on apprit en Europe les progrès de la Religion à la Chine avec une ſorte de jalouſie contre ceux dont il avoit plû à la Providence de ſe ſervir, ils trouverent auſſi dans cet Empire même bien des croix & des contradictions. Quelques Infideles entêtés de leurs erreurs, craignirent l'eſpece de ſolitude où ils alloient être réduits par l'établiſſement de notre ſainte Religion. Ils ne négligerent donc rien pour la combattre, & employerent contre Ricci & ſes compagnons tous les moyens que purent leur ſuggérer la haine & la fureur. Ils ne ſervirent qu'à animer leur zele, & à ſoutenir leur eſpérance. Le bien ſe faiſoit, les tempêtes ſe calmoient, & l'Evangile s'étendoit de plus en

plus; mais on ne ſauroit dépeindre ce qu'il en coûta de travaux au chef de cette ſainte entrepriſe. Tout rouloit ſur lui; il falloit veiller ſur toutes les Egliſes, former des Novices capables de perpétuer ce qu'on ne faiſoit que de commencer, catéchiſer, prêcher, confeſſer, viſiter les malades, continuer à cultiver les Sciences, donner des leçons de Mathématique & de Géographie, répondre aux doutes, aux objections que lui envoyoient les Lettrés de toutes les parties de la Chine, cultiver, ménager la protection des Grands, fournir à la ſubſiſtance des Miſſionnaires & des pauvres, être tout à tous, & s'oublier ſans ceſſe ſoi-même pour ne s'occuper que de Dieu & de ſon œuvre. Telle étoit la charge du P. Ricci: il la remplit toujours avec exactitude, & comme nous l'avons déjà obſervé, il trouva le temps encore de compoſer en Chinois d'excellens Ouvrages ſur la Morale

& ſur la Religion. Celui que nous donnons au Public dans ce Recueil, a été traduit par le P. Jacques, Miſſionnaire, mort à Peking, il y a pluſieurs années. Il eſt regardé dans la Chine même comme un modele pour la netteté & l'élégance du ſtyle, & le ſuccès qu'il a eu, prouve que ce Peuple eſt capable de ſuivre les raiſonnemens les plus ſubtils & les plus déliés. C'eſt une réfutation des erreurs principales qui regnent dans cet Empire, & une eſpece de préparation à l'Evangile. L'Auteur y établit ſolidement l'exiſtence de Dieu, l'immortalité de l'ame, la liberté de l'homme, & en détruiſant tous les ſyſtêmes abſurdes de la Gentilité & de l'irréligion, il prépare les eſprits à la connoiſſance d'un Dieu, créateur & libérateur. Tant de travaux épuiſerent le P. Ricci : il y ſuccomba, malgré la force de ſon tempérament, & mourut après quelques jours de maladie, employés à s'y

préparer, à l'âge de 57 ans, & non de plus de 80, comme nous l'avions dit par erreur dans la Préface du ſeizieme Volume de ce Recueil.

Il ſembloit & il y a tout lieu de préſumer que Dieu l'avoit choiſi dans ſa miſéricorde pour l'entrepriſe ſi difficile de porter à la Chine la lumiere de l'Evangile.

Le zele, dit le P. d'Orléans, le zele courageux, infatigable, mais ſage, patient, circonſpect, lent pour être plus efficace, & timide pour oſer davantage, devoit être le caractere de celui que Dieu avoit deſtiné pour être l'Apôtre d'une Nation délicate, ſoupçonneuſe & naturellement ennemie de tout ce qui ne naît pas dans ſon pays. Il falloit ce cœur vraiment magnanime pour recommencer tant de fois un ouvrage ſi ſouvent ruiné, & ſavoir ſi bien profiter des moindres reſſources. Il falloit ce génie ſupérieur, ce rare & profond

ſavoir, pour ſe rendre reſpectable à des gens accoutumés à ne reſpecter qu'eux, & enſeigner une Loi nouvelle à ceux qui n'avoient pas cru juſques-là que perſonne pût leur rien apprendre ; mais il falloit auſſi une humilité & une modeſtie pareille à la ſienne, pour adoucir à ce Peuple ſuperbe le joug de cette ſupériorité d'eſprit auquel on ne ſe ſoumet volontiers que quand on le reçoit ſans s'en appercevoir. Il falloit enfin une auſſi grande vertu & une auſſi continuelle union avec Dieu que celle de l'homme apoſtolique, pour ſe rendre ſupportable à ſoi-même par l'onction de l'eſprit intérieur, les travaux d'une vie auſſi pénible, auſſi pleine de dangers, que l'étoit celle qu'il avoit menée depuis qu'il étoit à la Chine où l'on peut dire que le plus long martyre lui auroit épargné bien des ſouffrances.

En laiſſant ſon corps à la Chine, le P. Ricci y a laiſſé ſon eſprit

que cette nouvelle Chrétienté conserve encore chérement, esprit de ferveur pour les fideles, esprit de vrai zele pour les Missionnaires. C'est par cette ferveur constante que la foi de ceux-là a si souvent triomphé des pérsécutions & des persécuteurs qui l'ont de temps en temps attaqué avec une violence capable d'ébranler les esprits les plus fermes : c'est par ce zele sage & discret que ceux-ci ont avancé l'œuvre de Dieu.

Nous espérons que ce Maître si grand, si bon, la soutiendra cette œuvre si sainte, & qu'il ne laissera pas manquer ce vaste Royaume de Missionnaires plus vertueux, plus éclairés & sur-tout moins enviés que les successeurs & confreres du P. Ricci.

Nous pouvons le dire à présent sans qu'on nous soupçonne d'aucun intérêt, d'aucun esprit de parti, la chose la plus nécessaire après la grace divine, pour la propaga-

tion & la main:ien de la Foi, c'eſt l'union & la confiance entre les Ouvriers évangéliques. Les jalouſies de corps dans les pays infideles, les préventions, les défiances ont ſouvent ruiné les plus belles Chrétientés, & leur perte n'eſt venue le plus ordinairement que de ceux qui auroient dû travailler à les en garantir. Faſſe le ciel que déſormais du moins tous s'entendent, tous s'accordent, tous s'aiment; que perſonne ne cherche ſa propre gloire, & ne ſoit jaloux des ſuccès des autres; qu'on ne penſe, qu'on ne s'occupe que de faire connoître & de faire glorifier le Dieu qu'on va précher, & qu'oubliant toute eſpece de rivalité, on ſoit auſſi aiſe du bien que font les autres, que de celui qu'on fait ſoi-même, ou plutôt que Dieu fait par eux ou par nous!

Après la mort du P. Ricci, il s'éleva une ſi violente perſécution contre les Miſſionnaires, qu'ils ſu-

rent obligés de se retirer à Macao. L'année suivante 1618, l'Empereur de la Chine, Vanlié, fut attaqué par les Tartares. Ils avancerent dans le pays jusqu'à sept lieues de la Capitale, & gagnerent une grande bataille. Vanlié en fut tellement effrayé, qu'il eût abandonné Peking, si son Conseil ne lui eût représenté que cette action le déshonoreroit & abatteroit le cœur de ses sujets. Ce Prince mourut sur ces entrefaites, & laissa à Tien-ki, son petit-fils, le soin de repousser les Tartares. Parmi les moyens de soutenir cette guerre, on insinua au nouveau Roi que l'usage de l'artellerie seroit un des plus efficaces. Les Chinois en avoient, mais ne savoient pas s'en servir. Pour l'apprendre des Portugais, on les appella de Macao, & l'on crut devoir permettre aux Missionnaires de les accompagner. Les efforts que fit Tien-ki, obligerent le Roi Tartare à se retirer sur ses fron-

tieres où cette Nation inquiette ſe tint quelque temps en repos. Durant ce calme, les Miſſionnaires firent de grands progrès; ils gagnerent l'eſtime & la faveur des Grands & de l'Empereur. Zonchin, ſucceſſeur de Tien-ki, prit beaucoup de goût pour l'eſprit & les connoiſſances du P. Adam Schall, natif de Cologne & Miſſionnaire Jéſuite. On le regardoit dans tout l'Empire comme un des hommes que ce Prince honoroit le plus. Ce fut ſous ce malheureux Empereur qu'en l'année 1636, deux voleurs s'étant ſoulevés dans deux différents endroits de la Chine, l'un d'eux devint aſſez puiſſant pour déclarer la guerre au Prince. Il alla l'aſſiéger dans Peking, & en peu de jours, il le réduiſit à ſe donner la mort lui-même, pour ne pas tomber entre ſes mains. Pour venger cet attentat, & repouſſer ces brigands, Uſanguey qui commandoit ſur la frontiere, appella

les Tartares à son secours. Ils y volerent, défirent le voleur, reprirent Peking, mais garderent pour eux-mêmes l'Empire qu'ils étoient venu sécourir. Zunté, leur Roi, en commença la conquête, & Chun-chi, son fils, l'acheva. Pendant toutes ces révolutions, le P. Adam Schall demeura à Peking; le vainqueur voulut le voir, & il le combla de témoignages d'amitié. Lorsque tout fut appaisé, & le Prince Tartare solidement établi sur le trône Chinois, il obligea le P. Adam Schall d'accepter la charge de Président du Tribunal des Mathématiques; c'est l'unique occasion où ce Pere se soit jamais trouvé en danger de perdre les bonnes graces du Monarque. Les résistances du Missionnaire déplurent au Prince: il le lui marqua; mais dans toutes les autres rencontres, Chun-chi lui parut toujours plein de condescendance & de bonté. Il n'avoit besoin ni d'étudier,

ni de ménager ſon humeur, & tout ce qui lui venoit du Miſſionnaire, les plus fortes même & très-fréquentes remontrances étoient très-bien reçues. Non-ſeulement il lui donna l'entrée libre dans ſon Palais, mais il alloit ſouvent lui rendre viſite dans ſa maiſon, & paſſoit pluſieurs heures avec lui.

Les entretiens qu'ils avoient enſemble, étoient ou de Mathématiques, ou de Morale, ou de Religion; car le P. Adam Schall eut l'adreſſe de faire paſſer peu-à-peu le Prince des diſcours agréables aux diſcours utiles, & autant qu'il put, aux ſujets propres à lui ouvrir les yeux ſur les vérités du ſalut. Par de ſemblables conférences le Miſſionnaire inſpira du moins au conquérant une telle eſtime pour la Religion chrétienne, qu'il la favoriſa toujours, & laiſſa à ceux qui la préchoient, une pleine liberté de l'étendre. Auſſi fit-elle des progrès conſidérables ſous ſon regne.

Si Adam Schall & ses confreres n'avoient agi que par des vues politiques; s'ils avoient eu l'ambition, comme on les en a accusé, de prêcher & de gouverner seuls l'Eglise de la Chine, ils n'auroient point fait part à toute l'Europe des progrès de la Religion; ils n'auroient point demandé des coopérateurs d'une autre profession que la leur; ils n'auroient favorisé ni leur entrée dans cet Empire, ni les établissemens qu'ils y formoient. Rien ne leur étoit plus facile que de s'y opposer, & rien n'est plus constant que leur zele à encourager, à soutenir & à défendre tous les Missionnaires qui s'y sont présentés, sans aucune acception de personne.

Cun-chi mourut à 80 ans. Son successeur fut le célebre Cang-hi: il n'avoit alors que huit ans, & les commencemens de son regne n'annoncerent pas la protection éclatante qu'il accorda par la suite aux Missionnaires Européens. Ils furent

preſque tous chargés de chaînes & exilés à Canton. Adam Schall déchu de ſa faveur, privé de ſes dignités, accablé d'opprobres & de calomnies, ſouffrit la priſon & les fers, & fut enfin condamné à mort pour avoir prêché J. C. Il témoigna par ſa conſtance qu'il s'eſtimoit encore plus heureux de confeſſer le nom de Dieu dans un cachot, que de l'avoir annoncé avec honneur dans le Palais d'un grand Monarque. La Sentence portée contre lui, ne fut pas exécutée; mais l'âge & les ſouffrances firent bientôt ce que les Bourreaux n'avoient pas fait. Peu de temps après qu'il fut ſorti de priſon, Dieu acheva ſa délivrance, en rompant les liens de ſon corps, pour faire jouir ſon ame de la liberté des enfans de Dieu.

La perſécution fut vive pendant la minorité de l'Empereur; mais elle ceſſa dès qu'il fut majeur, & qu'il gouverna par lui-même, Dieu

ayant réſervé à ce Prince ſi juſte, ſi plein de raiſon & d'eſprit, la gloire de rétablir ſon culte à la Chine. Voici quelle en fut l'occaſion.

C'eſt une coutume parmi les Chinois de faire faire tous les ans le calendrier, à peu près comme on fait ici les Almanachs; mais le calendrier dans ce pays-là eſt regardé comme une affaire de grande importance dans l'Etat. Il ſe fait par autorité publique, & le Prince ne dédaigne pas de s'en mêler. Depuis qu'on avoit ôté ce ſoin au P. Adam Schall, avec ſa charge de Préſident du Tribunal des Mathématiques, l'ignorance de celui qui avoit été mis à ſa place, y avoit laiſſé gliſſer tant de fautes, que le Prince voulut qu'on travaillât à le réformer. Comme on ne craignoit plus à la Cour de donner de bons conſeils à l'Empereur, il ſe trouva des gens équitables & courageux qui lui repréſenterent que les Mathé-

maticiens d'Europe exilés ou emprisonnés pendant sa minorité, & dont il étoit resté trois à Peking, étoient d'une habileté si connue à la Chine, qu'on ne pouvoit faire plus prudemment que de les consulter sur ce sujet. L'Empereur trouva cet avis fort bon, & envoya chercher sur-le-champ les trois Européens. Ils furent très-bien reçus, & dès cette premiere audience ils eurent tout sujet d'en attendre quelque grace plus importante que l'intendance du calendrier qui étoit déjà dressé pour l'année suivante. On le donna à examiner au P. Fernidand Verbiest qui y trouva plus de vingt fautes considérables & quelques-unes même si grossieres, que tout le monde en fut surpris. Il en fit son rapport à l'Empereur qui dès-lors conçut pour le Missionnaire une estime très-singuliere.

Le P. Verbiest profita de cette lueur de faveur, pour demander la

permission de prêcher la Religion chrétienne. Le Prince reçut sa requête avec bonté ; mais ne voulant point se dispenser des formes, il la donna à examiner à un Tribunal qui la rejetta. Le Missionnaire ne perdit point courage, & pria l'Empereur de lui nommer d'autres Juges moins prévenus contre notre sainte Loi. L'Empereur, par une condescendance que toute la Cour admira, renvoya l'affaire à un autre Tribunal qui porte le titre d'Etats de l'Empire, lequel l'ayant examiné avec beaucoup d'attention, décida que la Religion chrétienne avoit été mal-à-propos condamnée ; qu'elle étoit bonne, & qu'elle ne contenoit rien de contraire au bien de l'Etat ; qu'ainsi la mémoire du P. Adam Schall, qui avoit été flétrie pour l'avoir prêché, devoit être réhabilitée ; les Grands dépourvus de leurs charges pour l'avoir suivie, rétablis ; les Prêtres Européens, rappellés, &c.

Ce Jugement fut d'un grand poids, pour aſſurer le jeune Prince contre les remontrances importunes des ennemis de la Religion. Dès la premiere année que les Miſſionnaires retournerent dans leurs Egliſes, qui fut l'an 1671, pluſieurs Chinois embraſſerent la foi, ſans que perſonne s'y opposât. L'année ſuivante, un oncle maternel de l'Empereur & un des huit Généraux perpétuels qui commandent la milice Tartare, reçurent le baptême. Depuis ce temps-là, l'Evangile a fait dans la Chine de très-grands progrès.

Le P. Verbieſt, digne ſucceſſeur des PP. Ricci & Adam Schall, a été l'ame de tous ces ſuccès, & la colonne de cette Egliſe pendant qu'il a vécu. Ses entretiens fréquens avec l'Empereur, les leçons de Mathématiques qu'il lui donnoit, furent pour lui une occaſion de lui expliquer la Loi de Dieu. Il lui inſpira pour elle une grande eſtime,

un grand reſpect, ſans cependant avoir le bonheur de lui perſuader de l'embraſſer.

C'eſt au P. Ferdinand Verbieſt que les François ſont redevables d'avoir été appellés à partager ſes travaux ; c'eſt lui qui les fit venir à Peking, & qui diſpoſa l'Empereur à les recevoir & à les traiter avec diſtinction. Il mourut au moment qu'ils y arriverent, & fut privé de la conſolation de les préſenter lui-même à la Cour.

Sa mort fut ſainte comme l'avoit été ſa vie ; il s'y étoit préparé par l'exercice continuel des vertus apoſtoliques & religieuſes, & pratiquoit le premier ce qu'il recommandoit aux autres Miſſionnaires. Il penſoit pour lui ainſi que pour les autres, que, pour faire le bien, ſur-tout à la Chine, il falloit des hommes d'un courage que rien ne rebute, d'une activité que rien n'arrête, d'une conſtance que rien ne laſſe, d'un zele prudent ſans reſpect

humain, circonſpect ſans timidité, entreprenant ſans ambition, patient ſans indifférence, d'une application au ſalut d'autrui, qui ne diminue rien de celle qu'on doit avoir au ſien propre, d'un déſintéreſſement en vertu duquel on puiſſe dire avec J. C. : je ne cherche pas ma gloire, mais celle de celui qui m'a envoyé.

Nous avons tiré ce que nous rapportons ici d'une vie du P. Ricci, faite par le P. d'Orléans, & imprimée à Paris en 1693. Il nous a paru utile de donner une connoiſſance un peu étendue des talens, du zele & des vertus des trois Miſſionnaires qu'on regarde comme les fondateurs de la Miſſion de Chine, & de préſenter ainſi un abregé de ce qu'ils ont fait de bien depuis leur entrée juſqu'à l'arrivée des Miſſionnaires François qui, par leurs relations, ont tant contribué à nous faire connoître ce vaſte Empire.

On trouvera dans le XXVIe Volume, un Mémoire de M. de la Lande, de l'Académie des Sciences, sur la vie & les travaux de M. l'Abbé Piquet, Missionnnaire de S. Sulpice, dans l'Amérique septentrionale. Nous nous faisons un devoir & un plaisir de faire connoître tous ceux qui se sont distingués dans la carriere apostolique, & de rendre justice à leurs talens & à leurs vertus. On verra ensuite une Histoire de l'ancienne Astronomie Chinoise, Ouvrage savant, peut-être utile, mais peu agréable pour ceux qui ne sont pas initiés dans ce genre de connoissances; un Mémoire curieux sur le voyage & le séjour du Cardinal de Tournon à la Chine, & plusieurs Lettres vraiment édifiantes, tant des Missionnaires qui restent à Peking, que de ceux du Séminaire des Missions étrangeres, qui travaillent dans les Provinces.

Avant que de terminer cette Préface, nous nous permettrons quel-

ques obſervations ſur ce qu'on lit de la Chine dans le Voyage de M. de Sonnerat, qui vient de paroître. Nous ne refuſons à l'Auteur ni de l'eſprit, ni des talens; mais il nous paroît qu'il ſe trompe quelquefois, ou qu'il s'eſt laiſſé tromper; qu'il décide; qu'il tranche aſſez légérement, & qu'il veut détruire ſans preuves ce que nous avions déja appris de la Chine par les relations & les voyages imprimés, des Anglois, des François, des Italiens, de tous les Auteurs enfin qui ont écrit ſur les mœurs, les Arts & le Gouvernement des Chinois.

Nous n'inſiſterons point ſur l'idée peu avantageuſe que cet Auteur veut nous donner des Miſſionnaires. Il inſinue, il paroît même perſuadé qu'il n'y a dans cette claſſe d'Européens que des ignorants fanatiques, ou des impoſteurs pleins d'adreſſe & de vanité; les uns ſont des gens inquiets, qui bornent toutes leurs connoiſſances à des ſub-

tilités ſcholaſtiques; les autres, des politiques méchants, profonds & cependant aſſez aimables, qui n'agiſſoient, qui ne reſpiroient que pour donner des fers à l'univers.

Après ce début philoſophique, dit-on, & cependant ſi peu décent, ſi peu raiſonnable, l'Auteur entre en matiere. Nous y entrons avec lui, en obſervant que M. de Sonnerat n'a point vu la Chine; qu'il ne l'a point parcourue; qu'il paroît même qu'il en ignore la langue, & que, tout ce qu'il rapporte, n'eſt que le réſultat ou de ce qu'il a imaginé lui-même, ou de ce qu'il a recueilli par les interpretes peut-être infideles, de quelques Marchands Chinois peu inſtruits & auſſi peu curieux d'inſtruire un étranger.

Que penſerions-nous d'un Voyageur qui, ayant abordé dans une Ville ſur les confins de l'Europe, voudroit, d'après quelques converſations avec un Européen ſans eſprit, ſans lumieres, & dont il

n'entend pas le langage, nous parler de tous nos uſages, juger nos Académies, nos Tribunaux, notre Adminiſtration, & contredire ſans preuves, ſans citer aucune autorité, tout ce qui en a été écrit & publié ?

Voilà cependant ce qui arrive à M. de Sonnerat ; il a été à Canton, Ville à une des extrémités de la Chine, à près de 600 lieues de la Capitale. Il n'y a point vu, il n'y a pas du moins entretenu les Mandarins & les Lettrés ; on lui a à peine permis de ſortir du quartier aſſigné pour les Européens ; il ne ſait point cette langue ſi difficile à parler & à entendre, & cependant il prononce en homme qui auroit voyagé dans toutes les Provinces de la Chine ; lu les principaux Ouvrages ; viſité les Palais, les Tribunaux, les Académies ; entretenu les Gouverneurs, les Magiſtrats, les Lettrés : il décide ſur la population de ce vaſte pays qu'il ne

connoît pas, ſur l'Agriculture, ſur le Gouvernement, ſur les Auteurs & leurs productions, ſur les Arts & les uſages. Il parle enfin de tout & avec autant & plus d'aſſurance que ceux qui y ont paſſé 20, 40 ans de leur vie; qui l'ont parcouru toute entiere; qui en ont levé la Carte, qui ont ſuivi l'Empereur dans ſes voyages; qui ont ſiégé dans les Tribunaux ; converſé habituellement avec les Mandarins & les Lettrés ; étudié la langue, les mœurs, le caractere d'une Nation qu'ils avoient tant d'intérêt de bien connoître; obtenu la communication des Archives; pénétré dans les Palais : c'eſt à eux que M. de Sonnerat donne ſans ceſſe le démenti, avec un dédain ou une légéreté qui n'eſt rien moins que perſuaſive.

C'étoient des Miſſionnaires; dès-lors ils ne ſont pas dignes de foi ; ce n'eſt pas ainſi que penſoient, il n'y a pas ſi long-temps, les perſonnages

ſonnages les plus ſavants de l'Europe ; ils daignoient les conſulter, leur envoyer leurs Ouvrages, & mettre quelque prix, quèlque honneur même, à leur correſpondance.

Il eſt cependant très-permis à M. de Sonnerat de les contredire ; mais ne ſeroit-il pas alors convenable de prouver qu'ils ont tort, & peut-on le croire lui-même, quand il avance que l'Hiſtoire générale de la Chine, traduite ſur les Annales originales, eſt toute controuvée ; que c'eſt une ruſe des Miſſionnaires ; que c'eſt par une ſuite de leur profonde & étonnante politique, qu'ils ont compoſé cette Hiſtoire ? Si le fait eſt vrai, il n'eſt guere vraiſemblable. Un point de cette importance méritoit d'autant plus d'être prouvé, que perſonne ne s'étoit aviſé, avant M. de Sonnerat, de l'inſinuer, ni de le ſoutenir. Ce n'eſt pas que les Miſſionnaires qu'il en accuſe, aient manqué à la Chine, comme ailleurs,

d'Obſervateurs attentifs à relever tout ce qu'ils diſoient, tout ce qu'ils faiſoient, tout ce qu'ils écrivoient. Eſt-il même poſſible qu'on ait imaginé cet enchaînement de faits, cette ſuite de Dynaſtie, ces guerres, ces révolutions, ce grand & vaſte tableau de l'Empire le plus ancien & le plus étendu, & que M. de Sonnerat ait été le ſeul à s'appercevoir que tout cela étoit le fruit d'une politique qui ſe joue de la vérité, & ſe plaît à tromper, à ſurprendre la crédulité de l'univers entier?

Parmi tant d'autres Miſſionnaires zélés, ſavants, mais quelquefois prévenus, ſouvent même ennemis, nous oſons le dire, de ceux qu'attaque M. de Sonnerat, aucun ni à Pekin, ni dans les Provinces de la Chine, ni même en Europe, aucun n'auroit-il eu le courage de ſe récrier contre une pareille & ſi monſtrueuſe impoſture?

Je dis la même choſe, & fais la

même réponſe au ſujet des Œuvres de Confucius : ce qui eſt de lui, aſſure M. de Sonnerat, n'eſt qu'un Recueil de maximes triviales, de pitoyables rapſodies. Ce que nous en connoiſſons en Europe, n'eſt pas de ce Philoſophe, & tous les manuſcrits que les Miſſionnaires nous ont envoyés pour être des traductions de ſes Ouvrages, ont été faits par eux. Cette aſſertion eſt bien poſitive ; mais quelque reſpect qu'on doive avoir pour l'autorité de M. de Sonnerat, doit-on, peut-on le croire uniquement ſur ſa parole? A-t-il lu les originaux du Philoſohe Chinois? Les a-t-il comparés avec ce que nous en avons ici? S'il eſt fondé à ſoutenir ce qu'il avance ſi affirmativement, il ne lui eſt pas bien difficile de nous en expliquer les raiſons : devoit-il donc ſe contenter de dire que Confucius eſt une eſpece de radoteur, & ces maximes ſi ſages, ſi raiſonnables, que vous

admirez, partent d'une autre main que de la ſienne. Ce point de critique étoit digne de ſa ſagacité, & il devoit non pas dire, mais démontrer un fait de cette nature, ſur-tout après nous avoir annoncé qu'il ne ſeroit point partial, & que la Chine méritoit plus qu'aucune Nation, l'attention de l'Obſervateur & l'examen du Philoſophe; mais comment a-t-il pu eſpérer que ſes Lecteurs s'en rapporteroient à un Obſervateur qui n'a rien vu, & à un Philoſophe qui ne prouve rien?

M. de Sonnerat prête auſſi aux Auteurs des relations un enthouſiaſme qu'ils n'ont pas pour les Chinois. Il leur fait parler un langage qu'ils n'ont pas tenu; c'eſt une occaſion de les réfuter, de les décréditer. Il n'y a que lui qui connoiſſe la Chine, qui en juge ſans partialité, qui l'ait aſſez bien vue, ſans cependant la voir, pour apprécier cette Nation, & déterminer

nos opinions ſur ſes mœurs, ſon Gouvernement, ſes Manufactures & ſes connoiſſances.

Les Miſſionnaires, dit-il, ont fait paſſer les Chinois pour de grands Aſtronomes, & néanmoins il n'y en a pas un ſeul qui nous en ait donné cette idée. Ils ont mandé en Europe, il eſt vrai, qu'ils ont trouvé à la Chine des Obſervatoires, des inſtrumens d'Aſtronomie, quelques méthodes, quelques connoiſſances de cette Science, un Tribunal chargé de ſpéculer le ciel, & de rendre compte à l'Empereur & au Public de ſes obſervations; mais ils ont ajouté que cette Science, ainſi que la Géographie, y étoit encore dans l'enfance; que ceux qui s'y adonnoient, n'en avoient que des connoiſſances élémentaires; qu'ils ne ſuivoient qu'une routine, & n'avoient point de regles ſûres, ni de ſyſtême fixe.

Le P. Parennin, dans une de ſes Lettres à M. de Mairan, rend

compte du peu de progrès que les Chinois avoient fait dans l'Aſtronomie, même depuis l'arrivée des Miſſionnaires, & du peu d'eſpérance qu'il avoit qu'on réuſsît jamais à leur inſpirer cette perſévérance, cette ardeur ſi néceſſaires pour conduire cette Science à une certaine perfection : eſt-ce là faire paſſer les Chinois pour de grands Aſtronomes ?

M. de Sonnerat a bien plus raiſon, quand il nous parle de leur goût pour l'Aſtrologie ; mais bien loin de favoriſer cette fantaiſie bizarre & cependant aſſez commune par-tout, les Miſſionnaires ont travaillé à leur en faire ſentir la vanité, la folie & l'inutilité. Nous ne craignons pas d'aſſurer qu'il eſt impoſſible à M. de Sonnerat de citer l'endroit des Ouvrages du P. Duhalde, où on lui fait dire que les Européens ne manquoient jamais de remplir les Almanachs qu'ils compoſoient, de prédictions

aſtrologiques, adaptées au goût des Princes & de la Nation. Une pareille imputation ne paroît point grave à M. de Sonnerat, & c'eſt ſans doute pour cela qu'il ſe diſpenſe d'en apporter la preuve, & de citer la page & le Tome où il prétend avoir lu ce qu'il avance d'après lui-même, & non certainement d'après le P. Duhalde.

Les Miſſionnaires nous ont dit auſſi que les Chinois connoiſſoient les Arts utiles & même quelques-uns des Arts d'agrémens; qu'ils ont trouvé chez eux des Manufactures de porcelaines & d'étoffes, des Imprimeries, des fonderies, des canaux, des Navigateurs, des vernis, de l'induſtrie, de l'adreſſe, mais toujours lente, routiniere & auſſi peu ſuſceptible d'émulation que d'invention; que ce Peuple avoit un Gouvernement, une Police, un grand reſpect pour les bienſéances; beaucoup d'attachement à ſes anciens uſages; de l'eſtime pour les

Sciences & ſur-tout pour la Morale dont il faiſoit ſa principale étude; que les talens, l'étude, l'inſtruction y étoient néceſſaires, pour parvenir aux dignités, & que les grandes fortunes y étoient ordinairement la récompenſe des grands ſervices rendus à l'Etat; qu'enfin, il ne falloit pas confondre cet Empire avec ceux de l'Aſie, & que bien que le pouvoir du Souverain y fut abſolu, il n'étoit cependant pas tout-à-fait arbitraire; que le Prince n'y étoit pas deſpote, ni les ſujets eſclaves: c'en eſt aſſez pour fâcher M. de Sonnerat. Tout eſt condamnable dans cette Nation; elle a tort d'obéir à un Monarque qui peut abuſer de ſon autorité; de lui payer des impôts; de ſouffrir qu'il ait des gardes, des Palais, une grande repréſentation: elle a tort de ſe défier des étrangers, & de ne pas voler au-devant d'un joug qu'ils pourroient aiſément lui impoſer; mais ce qu'on ne doit pas

ſur-tout lui pardonner, c'eſt de n'avoir pas fait un meilleur accueil à M. de Sonnerat; de ne l'avoir pas traité avec les égards & la diſtinction que méritoient ſans doute ſes talens & ſon zele pour les Sciences.

Nous n'étendrons pas plus loin nos réflexions ſur ce Voyage ; nous pourrions y relever encore beaucoup d'erreurs & d'anachroniſmes, par exemple, ſur la population dont il eſt impoſſible que M. de Sonnerat puiſſe nous donner une idée sûre & juſte. Il voit tout avec les yeux d'un Européen, & il n'a pas même tout vu; il n'eſt point entré dans ces maiſons dont il parle cependant : parce que les maiſons, à la Chine, n'ont point d'étages, il en conclut qu'elles contiennent peu de monde. Mais à la Chine, toutes les maiſons, les Palais exceptés, ne ſont compoſées que de très peu de pieces; le veſtibule, la ſale d'hôtes, d'un côté l'appartement des hom-

mes, de l'autre celui des femmes, qui consiste chacun en une seule piece; en sorte que cette maison si petite, si basse, renferme souvent, comme celle de nos paysans, plus de personnes que nos Hôtels les plus vastes & les plus imposans.

Il ajoute qu'à l'occasion des disputes qui s'éleverent entre les Missionnaires sur le nom Chinois qu'on devoit donner à Dieu, ils furent tous renvoyés à Macao, comme des brouillons dangereux, & que peu de temps après on en fit venir quelques-uns, à raison de leurs connoissances astronomiques. M. de Sonnerat se trompe encore. L'Empereur Cang-hi continua toute sa vie d'aimer & de protéger les Missionnaires; ce fut son successeur, fort entêté de sa Religion, & très-prévenu contre la nôtre, qui la proscrivit, chassa les Missionnaires, & s'empara de leurs Eglises. Il conserva cependant ceux qui résidoient à Pekin; continua de

les employer dans ſon Palais, & leur laiſſa le libre exercice de leur culte. Nous ne dirons rien de ces bourreaux qui précedent les Mandarins : ce ſont des gardes qui les eſcortent, & qu'il paroît plaiſant d'appeller bourreaux. En voilà bien aſſez ſur cet Ouvrage ; quelqu'eſtimable qu'en puiſſe être l'Auteur, nous n'avons pu nous diſpenſer, pour l'honneur de la vérité, d'avertir le Public de lire ce Voyage avec une ſorte de précaution, & de ne croire ce qu'on y avance, qu'après un mûr examen.

M. de Sonnerat au reſte n'eſt pas le ſeul qui ne s'en rapporte point au rapport des Miſſionnaires, quoiqu'ayant long-temps ſéjournés dans ces régions, ils doivent naturellement en mieux connoître les mœurs, les Loix & les uſages. C'eſt aſſez le ton dominant, depuis quelque temps, d'infirmer leur témoignage, & de préférer celui des Voyageurs même qui

n'ont point parcouru les pays dont ils parlent, qui n'en ont vu que les confins, & n'ont pu s'entretenir avec les Nationaux que par ſignes, ou par Interpretes.

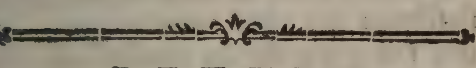
Pour fixer ſes idées ſur ce que dit M. de Sonnerat de la Chine, & ſur ce que l'on doit penſer de cet Empire, nous renvoyons au Tome LIII de l'*Hiſtoire univerſelle*, traduite de l'Anglois par une Société de Gens de Lettres, *imprimée à Paris, chez Moutard, rue des Mathurins*. On y trouvera un excellent morceau ſur la Chine. Les Auteurs ont lu tous les Ouvrages qui ont paru ſur cette Contrée; ils peſent, ils diſcutent, ils examinent; & entraînés par la raiſon & la vérité, ils donnent preſque toujours la préférence au temoignage de ceux qui y ont demeuré long-temps, & ont parcouru les différentes Provinces de ce vaſte Empire. On verra auſſi en même temps que ces Auteurs n'ont rien moins que de la partialité pour les Miſſionnaires, dont cependant ils ne dédaignent pas l'autorité dans les points où ils paroiſſent avoir la vérité pour eux.



LETTRES



LETTRES ÉDIFIANTES ET CURIEUSES, ÉCRITES DES MISSIONS ÉTRANGERES.



LETTRE

De M. l'Abbé de Fleury, à Monseigneur l'Evêque de Métellopolis (Lanneau).*

MONSEIGNEUR,

L'usage que vous faites du Catéchisme historique, me rend bien sensible cette vérité que ce n'est pas nous, à proprement parler, qui agissons, ni qui pensons pour l'utilité des autres, mais Dieu qui se sert de nous comme de très-foibles instrumens, qui nous

* Vic. Apost. de Siam.

donne telles pensées qu'il lui plaît, & applique aux fins sublimes de sa sagesse ce que nous avons souvent connu par des vues basses & humaines. Au lieu donc de me donner des louanges d'autant plus dangereuses pour moi, que j'ai plus de vénération pour votre dignité, pour votre piété & vos autres vertus; au lieu, dis-je, de ces complimens que nous devons laisser aux enfans du siecle, accordez-moi, je vous supplie, les secours de vos prieres & de celles des saints Ecclésiastiques qui vous accompagent, afin que l'exemple de vos travaux apostoliques me donne une salutaire confusion, & que je ne succombe pas aux tentations de la vie molle & relâchée que l'on mene ici pour l'ordinaire, quand on a les commodités temporelles, sans aucune nécessité de travail. Je m'en suis imposé un depuis quelques années, plus que suffisant pour m'occuper le reste de mes jours. C'est une Histoire Ecclésiastique dans toute son étendue, la plus vraie & la plus simple qu'il me sera possible. J'ai déja ébauché les trois premiers siecles, & je me propose de les donner avant que de passer outre. Mes amis esperent que cet Ouvrage pourra être utile, du moins m'occu-

pe-t-il agréablement; & je vous avoue, Monseigneur, que je me suis fait quelque violence, quand je l'ai interrompu pour travailler à ce Mémoire, & à exécuter ce que vous m'avez ordonné. Si je m'y étois pris plus tôt, je l'aurois peut-être fait plus exact, mais vous avez eu la bonté de me dispenser de vous envoyer un Ouvrage aussi fini que le demandoit l'importance de la matiere; & puis je sais à qui j'écris. M. de la Loubere m'en a assez dit, & j'en ai assez vu moi-même dans votre lettre & dans votre Mémoire, pour connoître qu'il n'y a qu'à vous indiquer les choses, & que vous entendrez bien plus que je n'en ai dit. J'ai parlé avec liberté, n'écrivant que pour vous, & sachant que vous aurez plus d'égard à la sincérité de mon intention, qu'à la maniere dont je parle. Il sembloit que vous voulussiez un plus grand Ouvrage; mais quand j'en aurois été capable, le moyen de le composer en si peu de temps! J'ai cru me devoir renfermer dans les grands principes & dans les regles générales de la méthode d'instruire, en attendant *qu'ici même nous ayons de bons Traités de Théologie spéculative & morale*, que l'on puisse en-

ſeigner dans les Séminaires de France. L'Inſtitution au Droit Eccléſiaſtique, que je prends la liberté de vous envoyer, ſera peut-être de quelque ſecours pour donner à vos jeunes Clercs les principes de la diſcipline de l'Egliſe; & ſi Dieu permet que je mette au jour quelque Volume de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, je ne manquerai pas de vous l'envoyer. Cependant je crois me devoir appliquer tout entier à ce travail; & je ne l'aurois pas quitté pendant quelques ſemaines, ſi je n'avois conſidéré votre lettre comme un ordre de Dieu, auquel il ne m'étoit pas poſſible de réſiſter. Ayez donc la bonté, Monſeigneur, de ne m'en pas demander davantage. Quant à faire travailler quelque autre, ſuivant mes vues, j'y vois encore plus de difficulté qu'à travailler moi-même. Je ſens ce qui me manque & pour le fond de Théologie, & pour la connoiſſance de la doctrine des Indiens & des Chinois, & je ne ſais où trouver quelqu'un aſſez inſtruit de l'une & de l'autre enſemble, & en même temps aſſez docile pour vouloir travailler ſur le plan d'autrui. Au reſte, me défiant avec raiſon de mes penſées, j'ai communiqué ce Mémoire à quelques-uns de mes

meilleurs amis ; & Monseigneur l'Evêque de Meaux, le premier Théologien de notre siecle, a bien voulu prendre la peine de l'examiner & me donner ses avis, que je n'ai pas manqué de suivre. J'espere que vous aurez la bonté d'excuser les fautes qui y sont restées. Trouvez bon, je vous supplie, que je présente ici mes respects à Monseigneur l'Evêque (1) de Rosalie, & que je vous demande à l'un & à l'autre votre sainte bénédiction. Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre, &c.

A Paris, ce 3 *Mars* 1689.

---

(1) M. de Lionne.



MÉMOIRE

Pour les études des Missions orientales; par M. l'Abbé de Fleury, Auteur de l'Histoire Ecclésiastique, &c.

Il faut commencer par vous défaire de tous les préjugés que vous avez apportés d'Europe, & voir en chaque partie des études ce qu'il y a de naturel, d'essentiel & de vraiment utile, pour rejeter tout le reste. Au contraire il faut vous appliquer à connoître les préjugés de ceux que vous voulez instruire, afin d'en profiter autant qu'il sera possible, vous mettant dans leur place, & entrant dans leurs idées. Pour les amener à vous, vous devez faire plus de la moitié du chemin. Or, comme votre établissement à Siam n'a pas seulement pour but la conversion du Peuple de Siam en particulier, mais celle des Peuples voisins, de Pégou, de Laos, du Tonquin, de la Cochinchine & de la Chine même, & encore principalement & immédiatement l'instruction de ceux d'entre les nouveaux Chrétiens que vous jugerez capables d'être ordonnés Prê-

tres pour leur pays, vos vues doivent être fort étendues, & vous devez vous appliquer aux connoissances qui peuvent servir à la conversion de toutes ces Nations différentes : ce qui sera d'autant plus facile, qu'elles ont, autant que je puis connoître, des principes communs entr'elles.

GRAMMAIRE.

Distinguez l'art de la Grammaire d'avec les Langues. On peut apprendre la Grammaire chacun dans sa Langue naturelle, & apprendre les Langues étrangeres, par l'usage, sans aucune regle de Grammaire. On dit que les Siamois apprennent ainsi par l'usage le Chinois & les autres Langues orientales, même leur Bali. Continuez donc à leur enseigner de même le Latin & les autres Langues d'Europe. Je ne doute pas que ces Langues orientales n'ayent entr'elles bien plus de conformité qu'avec les nôtres, mais cette différence ne va qu'à plus ou moins de travail.

Si l'on croit que l'art de la Grammaire soit nécessaire, je voudrois commencer par la leur apprendre en leur Langue ; car quelqu'éloignée qu'elle

ſoit de notre génie, on peut la réduire à certaines regles. On peut diſtinguer les mots qui ſignifient des choſes, & ceux qui ſignifient des actions, c'eſt-à-dire, les noms & les verbes; voir comment on exprime le pluriel, le genre, la perſonne qui parle ou à qui on parle, le temps & les autres circonſtances de l'action. La Grammaire générale imprimée à Paris, *in*-8°., peut y aider, quoiqu'à mon ſens, elle ne ſoit pas aſſez générale. Mais, pour bien faire, il faudroit différer cette étude après la Logique, puiſque les réflexions ſur le langage ſuppoſent les réflexions ſur les penſées & les opérations de l'eſprit dont les paroles ne ſont que les ſignes.

Quand les Indiens ſauroient les principes de la Grammaire par rapport à leur Langue, on pourroit les appliquer à la Langue latine, en leur en faiſant voir la différence. Elle conſiſtera, ſi je ne me trompe, à s'exprimer en plus, ou moins de mots; à dire par un adverbe, ou par une prépoſition, ce que le Latin exprime par la déclinaiſon, ou la conjugaiſon; & d'un autre côté, ils auront des commodités de s'exprimer, qui nous manquent. C'eſt un grand avantage, ce me ſemble, d'avoir affai-

re à une Nation polie, & qui a l'usage des Lettres ; & s'il est vrai que le Bali ait des cas & des inflexions, ceux qui le sauront, auront plus de facilité pour le Latin.

HUMANITÉS.

La lecture des Poëtes latins me paroît inutile aux nouveaux Chrétiens des Indes, puisqu'il n'est pas nécessaire qu'ils sachent la Langue latine dans sa perfection, comme nous qui en avons besoin. Il en est de même des Auteurs.

Pour bien entendre ces Auteurs, il faut avoir une si grande connoissance des mœurs, des Loix & de toute la maniere de vivre des Anciens, qu'il ne me semble pas à propos d'en charger des gens qui ont tant d'autres choses à apprendre. Il y a contre les Poëtes des raisons particulieres, les vices & les fables. Ce seroit scandaliser vos disciples, de leur faire voir que nonobstant les infamies dont ces Auteurs sont pleins, vous les estimez encore assez (1), pour

---

(1) *Note de l'Editeur.* On n'enseigne pas, au moins dans les Ecoles publiques, les Auteurs avec leurs infamies. On a eu soin en Europe, de les purger de leurs obscénités, avant que

les enſeigner aux autres, ſans compter les mauvaiſes impreſſions qu'eux-mêmes en prendroient. Les fables de l'ancienne Idolâtrie y ſont propoſées ſous des images agréables & dans un trop grand détail. Si vos nouveaux Chrétiens doivent en connoître quelque choſe, il faut qu'elles leur ſoient propoſées de maniere à leur en faire horreur; mais, plutôt que de leur charger la mémoire de nouvelles fables, ſans doute vous voudriez leur faire oublier celles de leur propre Religion. Ainſi, de tous les Auteurs profanes, je ne vois guere que les Hiſtoriens qui ſoient à leur uſage. Mais je crois qu'ils apprendront aſſez de latin dans les Auteurs eccléſiaſtiques.

Le ſtyle de Saint-Cyprien & celui de Saint-Jérôme ne le cedent guere aux meilleurs Auteurs profanes. Les premiers Ouvrages de Saint-Auguſtin, faits un peu après ſa converſion, ſont encore parfaitement bien écrits. Sévere Sulpice peut fournir en même temps le latin & l'hiſtoire; & notre Bible vulgate n'eſt pas à mépriſer : ce qui y manque quel-

---

de les mettre entre les mains des jeunes gens; ce qui n'empêche pas que M. de Fleury n'ait raiſon de les proſcrire des Ecoles de Siam.

quefois pour l'élégance, eſt bien compenſé par la clarté du ſtyle & par l'importance de la matiere. Je voudrois toujours commencer par cette lecture, comme la plus facile. Après tout, de quoi ſervira un latin ſi élégant à des Prêtres qui doivent paſſer leur vie à inſtruire des Indiens ? Ne ſuffit-il pas qu'ils puiſſent entendre nos Livres, & entretenir commerce avec nous ? C'eſt beaucoup de les charger de cette langue ſi difficile pour eux : ſoulageons-les autant qu'il eſt poſſible. Le latin nous eſt néceſſaire en Europe, pour la Juriſprudence & pour la plupart des Sciences ; mais ils n'en ont beſoin que pour la Religion uniquement.

La Rhétorique, au moins celle de nos Ecoles eſt ſi peu utile, même pour nous, que je ne voudrois pas non plus les en embarraſſer, puiſqu'ils ſont accoutumés à parler ſimplement & ſans mouvement. Exercez-les dans cette maniere de parler qui eſt ſans doute la meilleure, pour inſtruire. Nos Prédicateurs s'échauffent ſouvent fort à contretemps, en traitant de la ſcholaſtique la plus ſeche. Je ne laiſſerois pas d'obſerver comment les Indiens parlent entre eux, quand ils traitent d'affaires im-

portantes, quels effets font sur eux les passions; s'ils sont plus touchés de ce qui est dit avec mouvement, ou de ce qui est proposé simplement avec assurance & autorité; & de ces observations j'en ferois une Rhétorique à leur usage. Mais nous ne pouvons la faire de si loin, nous qui ne connoissons point leur maniere. Une partie du défaut de la Rhétorique de nos Ecoles, vient sans doute de n'avoir pas assez étudié nos mœurs, & de nous appliquer mal-à-propos ce qui convenoit aux Grecs & aux Romains. Je crois toutefois que, qui sauroit bien imiter Platon & Démosthene, persuaderoit par tout pays. Il semble que ce soit la raison même qui parle dans leurs écrits. Quant aux harangues de parade, il y a des gens sensés qui les regardent comme des fléaux de ces pays-ci, & je me garderois bien d'en donner l'idée à ceux qui sont assez heureux, pour ne les pas connoître. La vraie Rhétorique n'est que l'art de mettre la vérité dans son jour. Voyez ce qu'en dit St. Augustin dans la Doctrine chrétienne & contre Cresconius.

PHILOSOPHIE.

C'est déja beaucoup, ce que vous

reconnoissez, que les Indiens ne comprennent rien à la Philosophie de nos Ecoles (1). Si l'on vouloit y prendre garde & parler de bonne foi, on verroit que les François n'y comprennent guere davantage, comme je l'ai oui plusieurs fois avouer à plusieurs hommes de bon sens qui n'étoient point accoutumés à ce jargon. Ceux-même qui y sont accoutumés, s'imaginent souvent entendre ce qu'ils ont coutume de dire, ou sont honteux d'avouer qu'ils n'entendent pas ce qu'ils ont étudié longtemps.

L'expérience que l'on a déja du succès de la Géométrie chez les Indiens, me paroît fort importante. C'est en effet la meilleure méthode, pour accoutumer à raisonner juste; & l'imagination, étant soutenue par les figures, rend cet exercice plus facile. Cette étude fournit un moyen sûr pour éprouver la raison des Indiens, & voir s'il est vrai qu'elle soit d'une autre espece, ou du moins

---

(1) *Note de l'Editeur.* Ce que dit l'Auteur de la Philosophie des Ecoles, me paroît trop sévere, & par conséquent peu exact. Elle a sûrement ses avantages aujourd'hui plus que jamais qu'on l'a dépouillée de ce qu'elle avoit d'embarras & d'obscurité.

tournée d'une autre maniere que la nôtre. Ont-ils jamais trouvé dans les trois angles d'un triangle plus ou moins que la valeur de deux angles droits? Ont-ils le ſecret de diviſer le nombre impair en deux nombres pairs? En un mot, y a-t-il quelque démonſtration d'Arithmétique ou de Géométrie dans laquelle ils ne conviennent pas avec nous? je ne le crois pas. Or, cette obſervation eſt très-importante; car on conviendroit de même dans tout le reſte, ſi on pouvoit convenir des principes, & poſer nettement l'état des queſtions. Ainſi, quand on dit qu'ils ont une autre maniere de raiſon, je crains que l'on ne confonde ce qui eſt de coutume & d'inſtitution humaine, avec ce qui eſt naturel & d'inſtitution divine. Un homme accoutumé à mettre pour principe que la nature abhorre le vuide; que les corps peſants tendent au centre du monde; que rien n'eſt dans l'entendement, qui n'ait paſſé par le ſens & tels autres axiomes de nos Ecoles; celui, dis-je, qui y eſt accoutumé, les prend pour des principes de lumiere naturelle dont tout animal raiſonnable doit convenir, & commence à douter de la raiſon de ceux qui les

nient, au lieu qu'il faudroit douter de la vérité de l'axiome qui en effet n'est qu'un préjugé. Quand donc vous trouverez quelque principe dont les Indiens ne conviendront pas, défiez-vous du principe, & prenez garde s'il est parfaitement clair; car s'il l'étoit autant que ceux de Géométrie, ils en conviendroient de même. Il ne faut donc compter avec eux pour principe de raisonnement que les vérités dont ils conviendront, & vous n'avez d'autre moyen de les en faire convenir que l'évidence ou l'habitude qu'ils auront de les croire, comme nous. Voilà sur quoi je voudrois fonder une Philosophie à leur usage, composant une bonne Métaphysique de ces premiers principes que l'on auroit éprouvés avec eux. Plus les Nations avec qui on les auroit éprouvés, seroient éloignées, plus ils seroient sûrs, puisqu'il seroit plus difficile qu'elles se fussent accordées ensemble, ou qu'elles eussent donné dans les mêmes erreurs. Cette Métaphysique me paroît la plus nécessaire pour les Missions orientales; car sans le don des miracles, je ne vois que le raisonnement pour persuader la véritable Religion, & frayer le chemin à la foi & à la grace. Or, si le raisonne-

ment eſt foible, il eſt à craindre que la perſuaſion ne le ſoit ; mais il ſera ſolide, quand il ſera établi ſur des principes accordés, comme en Géométrie. Je voudrois donc eſſayer de faire convenir des principes qui vont à prouver une premiere cauſe, comme, que rien ne ſe fait de rien ; que le corps ne peut ſe donner à ſoi-même le mouvement; que le premier moteur n'eſt point corps, & les autres ſemblables. Il faut établir la diſtinction de la ſubſtance ſpirituelle & de la corporelle; l'idée d'un eſprit parfait & la liaiſon néceſſaire de tous ſes attributs, c'eſt-à-dire, qu'il ne peut être parfait, ſans être éternel, immenſe, ſage, puiſſant, juſte, bon ; d'où ſuit la providence & la néceſſité des peines & des récompenſes. Pour l'établiſſement de ces vérités, on peut ſe ſervir utilement de Platon dans le dixieme livre des Loix, & d'Ariſtote, dans le huitieme de ſa Phyſique générale ; & entre les modernes, des Méditations de Deſcartes & des ſix Diſcours de la diſtinction du corps & de l'ame de M. Cordemoi. Quant à M. Bernier, il n'a fait qu'abréger la Philoſophie de Gaſſendi, qui contient des erreurs groſſieres ſur ces premiers prin-

cipes, & particuliérement ſur la nature de l'ame & de la ſubſtance ſpirituelle qu'il ſemble confondre avec la corporelle. Il eſt vrai que Bernier parle plus correctement que ſon Maître, de la diſtinction de l'ame & du corps, comme on voit dans ſa Lettre à Chapelle. Sa maniere de raiſonner eſt ſolide & tout-à-fait éloignée du galimathias de l'Ecole. Si l'on veut des Philoſophes modernes, on pourra ſe ſervir plus utilement de Deſcartes, quoique ſa doctrine contienne auſſi quelques erreurs. Sa maniere de raiſonner aideroit vos diſciples à ne rien dire ſans l'entendre & à ſuivre des idées nettes. C'eſt particuliérement ſa méthode & ſes méditations qui ſerviroient pour cette premiere partie de la Philoſophie. Mais je voudrois que l'on s'en ſervît, ſans le nommer, puiſque ce n'eſt pas ſon autorité que je propoſe de ſuivre, mais ſon ſtyle & ſes raiſonnemens. Son nom pourroit alarmer les Eſpagnols & les autres Scholaſtiques. D'ailleurs on trouvera tous ces mêmes principes dans les Livres de Saint-Auguſtin contre les Académiciens, de l'ordre, de la quantité de l'ame, & dans les derniers, de la Trinité, & on le pourra citer hardi-

ment, s'il faut citer : mais que servent les citations dans les matieres de pur raisonnement ? Vous avez encore besoin d'un autre genre de principes pour parvenir à l'établissement des faits & des vérités positives, sans lesquelles vous ne ferez que des déistes, & non des chrétiens ; je veux dire les prophéties & les miracles. Il faut donc convenir des regles sur lesquelles est fondée toute la créance humaine ; voir ce qui peut obliger un homme de bon sens à croire les faits qu'il ne sait pas lui-même : sur quoi, par exemple, chacun croit être né de tels parens, avoir un tel âge, par où il sait qu'il y a dans le monde une telle Ville qu'il n'a jamais vue ; que tant de siecles avant lui, vivoit un tel homme qui a fait telle chose, & ainsi du reste, rendant tout cela sensible aux Indiens par l'exemple des pays voisins & des histoires de leur Nation. De-là suivra la distinction de l'histoire & de la fable. On tiendra pour histoire ce qui est raconté par des témoins oculaires, ou du moins contemporains, qui ne soient suspects ni d'extravagances, ni de crédulité trop grande, ni de malice, ni d'intérêt à tromper, principalement si les mêmes faits ont été crus

par divers Peuples dans une longue suite de siecles, sans aucune interruption, & s'ils ne contiennent rien que de vraisemblable; s'ils s'accordent avec les autres histoires véritables qui ont parlé des mêmes choses. Quant aux faits miraculeux, il faudra plus de précaution; qu'ils soient publics & attestés par un très-grand nombre de témoins; qu'ils aient été écrits dans le temps même, par ceux qui les ont vus; que ces écrits soient venus jusqu'à nous par une suite de tradition continuelle, sans que jamais leur autorité ait été révoquée en doute; que ces miracles aient produit dans le monde quelque grand changement dont nous voyons au moins des restes; que, hors le fait particulier qui est donné pour miraculeux; tout le reste de l'histoire soit naturel, suivi & semblable aux autres histoires.

Au contraire, on tiendra pour des fables les faits qui n'ont aucune liaison avec les autres faits connus, & qui ne s'accordent ni avec la suite des temps, ni avec celle des lieux: si depuis hier je me suis imaginé avoir été à Montpellier & à la Rochelle, & y avoir vu deux de mes amis morts il y a quatre ans, je vois manifestement que j'ai rêvé, &

c'eſt la principale marque pour diſtinguer les ſonges; c'eſt par-là que je connois auſſi que le roman d'Amadis eſt une fable, parce qu'aucune hiſtoire connue pour vraie, ne me parle des perſonnages qu'il nomme & que dans le temps où il les ſuppoſe, je vois dans le même temps des choſes toutes différentes. Je tiendrai encore pour fables les faits merveilleux, racontés ſur une tradition incertaine, par des Auteurs qui ont vécu long-temps après celui dans lequel on les ſuppoſe arrivés : ainſi, ni Ovide, ni les Poëtes Grecs qu'il a ſuivis, fût-ce Homere ou Héſiode, ne méritent aucune créance ſur leurs métamorphoſes, parce qu'aucun d'eux ne prétend avoir vu le changement de Daphné en laurier, ou d'Io en vache; ni l'avoir appris de ceux qui en avoient été témoins. Une autre marque de fable, ſont les faits monſtrueux, & qui reſſemblent aux chimeres des ſonges, comme qu'un homme ait tranché une montagne d'un coup d'épée; qu'il ait avalé un fleuve, & d'autres imaginations groteſques, dont nous voyons remplies les hiſtoires des Mahométans & des Indiens. Il eſt aiſé aux hommes de diminuer par l'imaginations un fleuve &

une montagne, & de grossir à l'infini la figure humaine, comme l'on fait en peinture; mais laissant les choses comme elles sont en effet, il n'est pas aisé de concevoir de tels prodiges, & d'ailleurs on ne voit pas quelle en auroit pu être l'utilité.

Une autre marque de fable, est le vuide considérable dans les Histoires; par exemple, on dira qu'il y avoit en tel lieu un Roi d'un tel nom, qu'il y a 10 mille ans qui fit bâtir une grande Ville. Puis on dira qu'il y en eut 2000 ans après un tel autre, ou plusieurs de suite; puis après 3000 ans d'intervalle encore d'autres, ou bien, cette suite de temps sera remplie seulement d'une suite de noms sans aucuns faits, comme les Dynasties des anciens Rois d'Egypte que nous voyons dans la Chronique d'Eusebe. Tout cela rend les Histoires fort suspectes.

Par ces moyens employés avec discrétion, on pourroit réduire les Indiens à se défier de leurs Traditions & de leurs Histoires, & à goûter les nôtres. Vous croyez, leur diroit-on, que Sommonocodam vivoit en tel temps, & qu'il a fait telle merveille. L'a-t-il écrit ou quelqu'autre de son temps? Comment

ſavez-vous que ces écrits ſont d'eux? Y a-t-il des Auteurs de ſiecle en ſiecle qui en ayent parlé toujours depuis? Les avez-vous lus vous-même? Les exemplaires qu'on en a, ſont-ils fort anciens? Pour nous, nous avons tous ces avantages: ſans parler de l'ancien Teſtament, nous liſons l'Evangile en Grec, comme il a été écrit par Saint-Luc; nous en avons des manuſcrits de 1300 ans; tous les Auteurs de ſiecle en ſiecle l'ont cité & expliqué tel que nous l'avons. Les Neſtoriens & les Jacobites, ſéparés de nous depuis 1200 ans, les liſent comme nous.

Pour la Logique, l'expérience nous excite peu à l'étudier. On voit tant de gens qui raiſonnent juſte, ſans l'avoir appriſe; & tant d'autres qui, après l'avoir appriſe, raiſonnent auſſi mal ou pis que le commun, qu'il eſt difficile de croire qu'elle ſoit de grande utilité. (1) En tout cas, elle doit ſe réduire à

(1) *Note de l'Editeur.* Cette propoſition de M. de Fleury eſt trop générale, & nous prouve que l'eſprit, la ſcience & un grand fonds de raiſon, ne nous mettent pas toujours à l'abri de certaines préventions. Quoi qu'il en diſe, une Logique bien faite a de grands avantages, & nous voyons auſſi par une triſte ex-

très-peu de regles, & consiste principalement, si je ne me trompe, à bien diviser & bien définir pour s'accoutumer à penser nettement & à s'expliquer de même, à ne rien dire qu'on ne l'entende parfaitement, à ne porter aucun jugement que sur des idées claires, à ne tirer de conséquences que sur des principes certains & à les tirer toujours droites : ce qui souvent se sent mieux par l'idée que nous avons naturellement d'une bonne conséquence, que par des réflexions & des préceptes. La Géométrie peut servir de matiere pour le raisonnement, & je crois que l'étude de la Logique consiste moins en préceptes, que dans un exercice continuel de ce que je viens de dire. Ce n'est pas qu'il ne soit bon de s'en servir, pour découvrir le vice d'un Sophisme & convaincre un opiniâtre ; mais l'usage en doit être rare, & on ne doit pas en attendre un grand effet. La Logique servira encore, comme j'ai dit, à poser les fondemens de la Grammaire, en accoutumant à

---

périence que depuis qu'on la néglige, on raisonne plus mal, & qu'on n'en est que plus facilement la dupe des sophismes du bel esprit ou de l'irréligion.

réfléchir ſur les penſées & à diſtinguer les opérations de l'eſprit.

Au reſte, l'inclination que l'on trouve dans les Indiens, à diſputer & à chicaner ſur ce qu'ils entendent, me paroît un défaut à corriger, & non pas une diſpoſition que l'on doive cultiver en leur fourniſſant matiere de diſpute. On doit craindre qu'il ne leur arrive de tomber dans le défaut commun aux Arabes, aux Eſpagnols, & aux autres peuples ſpirituels & pareſſeux. Il eſt bien plus commode, quand on y a une fois pris goût, de raiſonner & de ſubtiliſer ſans fin, que de feuilleter des livres pour apprendre des langues & des faits. De-là eſt venue la ſcholaſtique *chicaneuſe*. Il faut donc réprimer la curioſité des Indiens, les accoutumer à ſe contenter des connoiſſances utiles, & à mépriſer les queſtions vaines qui vont à l'infini; & profiter pour cet effet de leur diſpoſition naturelle à la docilité, à la modeſtie & au ſilence.

Je voudrois ſur-tout leur faire voir le rapport de toutes les études à la morale. Un homme de bien doit être prudent & ſenſé; il doit être ſincere & ami de la vérité. Il ne doit donc jamais parler de ce qu'il n'entend pas, ſi

ſi ce n'eſt pour s'en inſtruire. Il ne doit jamais juger témérairement, c'eſt-à-dire, affirmer ou nier ce qui ne lui eſt pas évident, mais ſuſpendre ſon jugement juſqu'à ce qu'il ſoit pleinement éclairci. Il ne doit ni croire légerement, ni par complaiſance affirmer ce qu'il ne croit pas, ni être opiniâtre & réſiſter par fauſſe gloire à la vérité connue, parce que lui ou ceux qu'il eſtime, ne l'ont pas trouvée ; ou parce qu'il eſt accoutumé à penſer le contraire. On doit ſur-tout éviter la pareſſe dans une affaire auſſi importante qu'eſt le bon uſage de la raiſon. C'eſt en quoi conſiſte eſſentiellement le péché d'infidélité, de n'avoir pas voulu uſer de la lumiere naturelle pour connoître celui de qui on la tient, & de s'être plus occupé des affaires temporelles & des ſoins du corps, que du ſoin de perfectionner ſa raiſon & de croire la vérité. Il ne ſuffit donc pas de ne faire tort à perſonne, & de vivre moralement bien, ſi d'ailleurs on demeure dans l'habitude d'un ſi grand crime, que de mal uſer de la raiſon ; & de-là s'enſuit que le premier devoir eſt de bien régler ſa créance.

MORALE.

Peut-être ne faudroit-il pas d'autre étude de Morale que celle de la Loi de Dieu. Du moins il me semble que c'est celle où la méthode des écoles est la moins utile. Savoir la Morale, ce n'est pas en savoir discourir, (1) qui est ce qu'Aristote nous apprend ; mais c'est savoir bien vivre, qui est ce que nous apprenons dans les livres de Salomon & dans le reste de l'Ecriture, avoir de bonnes maximes, en être solidement persuadé, être fidele à les pratiquer aux occasions ; voilà la morale. Qu'importe en quel ordre on ait appris ces maximes : toutefois si l'on voit qu'elles entrent mieux dans l'esprit, étant présentées d'une maniere plutôt que d'une

---

(1) *Note de l'Editeur.* Sans doute que savoir la Morale, c'est essentiellement savoir bien vivre ; mais cela ne suffit cependant pas à tout le monde. Il faut bien que ceux qui doivent l'enseigner, en sachent bien parler ; il est même bon, sur-tout parmi les infideles, que les Néophytes se trouvent en état de rendre compte de leur foi & de leur conduite, & de démontrer avec évidence que rien n'est plus juste & plus utile que ce qui sert de fondement à notre Morale.

autre, à la bonne heure; mais il eſt important qu'elles y entrent agréablement, & c'eſt à quoi ſervent merveilleuſement les comparaiſons abrégées, & les images ingénieuſes des Paraboles : le principal eſt que l'on en ſoit perſuadé ſérieuſement, & pour cet effet, il eſt bon de les ſoutenir par le raiſonnement, d'en montrer la liaiſon néceſſaire, & de les ramener quelquefois juſqu'aux premiers principes, afin qu'elles aient des fondemens inébranlables; autrement on coure le haſard de ſuivre une conduite inégale & incertaine, comme la plupart des hommes, & de pratiquer le contraire de ce que l'on dit, ou même de ce que l'on fait dans d'autres rencontres. Or pour ces raiſonnemens de morale qui vont au fond & à la conviction, aucun des Auteurs anciens n'eſt comparable à Platon. Sa doctrine eſt bien plus élevée que celle d'Ariſtote, qui va terre-à-terre & s'accoutume aux humeurs ordinaires des hommes. Platon viſe à la perfection de la raiſon, & approche bien plus de la vérité & de l'Evangile. La trop grande opinion qu'on a conçue d'Ariſtote dans ces derniers ſiecles, eſt une des ſources du relâchement qui a paſſé en dogme dans la morale. Platon a de plus

l'avantage de la méthode; il ne se contente pas de décider & de proposer séchement ses maximes. Il s'accomode à la portée de celui qu'il instruit, & fait tout le chemin nécessaire pour le tirer de ses erreurs, & l'amener pas à pas à la connoissance de la vérité, en sorte qu'il ne reste plus aucun doute & que l'esprit est pleinement satisfait : du moins il le fait quelquefois, ce qui suffit pour en montrer le chemin. Si l'on en veut faire l'expérience, qu'on lise le Gorgias, le premier Alcibiade, le Philebe, & sur-tout son chef-d'œuvre qui est la République. Mais il faut le lire avec attention & patience, & d'ailleurs avec discernement; car il faut toujours user de précaution avec les Auteurs payens. Au reste il n'y a pas beaucoup de personnes capables de ces raisonnemens, & ils ne seront pas nécessaires, quand l'autorité divine sera une fois bien établie.

PHYSIQUE.

(1) Ce qui commença à détromper

---

(1) *Note de l'Editeur.* Il est bien vrai que la preuve de l'existence d'un souverain être, tiré des merveilles de la nature, a toujours

les Grecs des fables du Paganisme, ce fut la connoissance de la Nature. L'étude des Météores fit voir qu'il n'étoit point nécessaire que Jupiter fît forger les foudres par les Cyclopes, ni qu'il eût un aigle pour les porter. On vit que la terre pouvoit trembler sans le trident de Neptune, & que le Soleil pouvoit se lever & se coucher sans entrer dans l'océan : car auparavant toutes ces fables étoient crues sérieusement. Il s'en trouve de semblables dans les Indes. Les Talapoins enseignent que le Soleil se cache toutes les nuits derriere une haute montagne qu'ils mettent au milieu de la terre, & autour de laquelle ils mettent une mer immense. Ils comptent jusqu'à 19 cieux dont ils déterminent les espaces; & le reste que vous savez mieux que nous, ils semblent l'avoir pris des Indiens, & la Physique des

---

fait une grande impression sur les esprits bons & droits: dans tous les temps on s'en est servi avec avantage. N'est-il pas étonnant que de savans Naturalistes en fassent en Europe un usage si différent, & par des systêmes singuliers nient indirectement la création, en reculant presqu'à l'infini l'époque fixée par nos Livres saints, & en infirmant, autant qu'ils peuvent, leur témoignage respectable?

Chinois n'eſt gueres meilleure à ce que j'en puis connoître.

(1) Saint-Auguſtin dit que la connoiſſance de l'Aſtronomie commença à le dégoûter des Manichéens, quand il vit l'abſurdité des raiſons qu'ils rendoient des éclipſes & des phénomènes céleſtes ; car, dit-il, encore que ces connoiſſances ne ſoient pas néceſſaires pour la piété, il eſt néceſſaire de ne point ſe vanter de ſavoir & d'enſeigner aux autres ce qu'on ne ſait pas. Dieu a permis que la plupart des impoſteurs aient donné dans cette vanité, afin qu'il y eût un moyen facile & ſenſible de les convaincre.

Il eſt donc très-important aux Miſſionnaires orientaux, de ſavoir la Phyſique pour ruiner par les fondemens les ſuperſtitions & les fables. Mais ce n'eſt pas la Phyſique de nos écoles, ni les raiſonnemens généraux ſur la matiere & la forme, ſur le lieu, le vuide & l'infini ; c'eſt la Phyſique particuliere & principalement ce qu'elle a de poſitif, je veux dire, l'Hiſtoire naturelle. Je comprends ici ſous ce nom la Coſmographie, la Géographie, & même l'Aſtronomie,

(1) Confeſſ. c. 3, 4.

y regardant ſeulement les faits qui paſſent pour conſtans entre les meilleurs Aſtronomes, ſans en examiner les preuves. J'y comprends auſſi une connoiſſance médiocre de l'hiſtoire des plantes & des animaux, & de l'anatomie du corps humain. Plus un Miſſionnaire ſera inſtruit de ces faits, plus il aura de moyens pour convaincre d'ignorance les Talapoins & les autres Docteurs idolâtres, & pour montrer la vanité de ce qui ſert de fondement aux fauſſes Religions.

Du reſte je voudrois peu raiſonner en ces matieres. Je ne voudrois point m'embarraſſer dans les tourbillons de Deſcartes ni dans ſes trois élémens. Ses globules dont le mouvement fait la lumiere, ſa matiere tournée en vis qui fait mouvoir l'aimant, ni tout ce qui eſt particulier à ſon ſyſtême. Mais après m'être bien aſſuré du fait, je raiſonnerois ſuivant les principes qui me paroîtroient les plus clairs & les plus ſimples. En l'un & l'autre genre des faits & des raiſonnemens, je diſtinguerois ſoigneuſement ce qui eſt certain & ce qui ne l'eſt pas. Il eſt certain que tous les nerfs viennent du cerveau; mais on n'eſt pas également aſſuré du principe qui les fait agir. Il eſt certain

que le ſoleil eſt ſans comparaiſon plus grand que la terre ; mais on n'en ſait préciſément ni la grandeur, ni la diſtance. Il n'eſt pas certain ſi c'eſt le ſoleil ou la terre qui tourne, ſi les animaux ſont de pures machines ou non. Je commencerois toujours par les exemples les plus ſimples & les plus ſenſibles, & m'appliquerois ſur-tout à ne rien dire que je n'entendiſſe bien, à ne pas prendre des mots pour des raiſons, à ne pas brouiller les idées de l'eſprit & de la matiere, ni la Morale avec la Phyſique. Ainſi je rejetterois les termes d'appétit, d'inſtinct, de ſimpathie ; du moins je prendrois grand ſoin de les expliquer, & je ne ſouffrirois point qu'on voulût, à force de ſubtiliſer un corps, le faire paſſer en ſubſtance ou en qualité ſpirituelle : enfin quelque principe de Philoſophie que vous jugiez à propos de ſuivre, il eſt très-important d'en ſéparer toujours la Religion, & de ne pas donner occaſion à vos diſciples de croire qu'elle dépende de la Philoſophie. Je crains que les premiers Miſſionnaires n'aient quelquefois manqué en ce point, & qu'ils n'aient donné la doctrine des formes ſubſtantielles ou des accidens réellement ſéparables de

la ſubſtance, comme des fondemens du Chriſtianiſme. Il y avoit 1200 ans que l'on enſeignoit l'Evangile, quand on s'eſt appliqué à ajouter les principes d'Ariſtote. Si l'on s'appuie trop ſur la Philoſophie, il eſt à craindre que les diſciples ne la trouvent foible en quelques endroits, & ne viennent à mépriſer la Religion même.

THÉOLOGIE.

Les Miſſionnaires ſont dans l'état où étoient les Peres de l'Egliſe dans les premiers ſiecles, excepté qu'ils ont de plus grands obſtacles à ſurmonter. Les Peres travailloient à établir la Religion au milieu des Infideles; mais ils étoient dans leur pays, parlant leur langue naturelle, grecque ou latine. Ils avoient affaire à des gens de même nation, dont ils ſavoient parfaitement les mœurs & la doctrine : eux-mêmes avoient été payens pour la plupart; ils diſputoient avec des eſprits excellens philoſophes pour la plupart, & exercés aux raiſonnemens les plus ſubtils & les plus ſuivis. Cependant ils ne s'embarraſſoient point des queſtions vaines & inutiles. Leur théologie conſiſtoit à ſavoir parfai-

tement l'écriture & l'expliquer ſuivant la tradition encore vivante, répondre aux objections des infideles & des hérétiques, détruire les fondemens de leurs erreurs. J'eſtime donc que quelques ouvrages des Peres les plus anciens, ou plutôt des extraits que l'on en pourroit faire, ſeroient la meilleure Théologie pour les Séminaires d'Orient. Vous y verriez le Traité de l'unité de Dieu que les Grecs appeloient la Monarchie, pour combattre la pluralité des dieux, ou des principes, & établir la néceſſité d'un Être ſouverain : les preuves de la création, de la providence, de la réſurrection, des peines & des récompenſes éternelles ; la réfutation de l'éternité du monde, de la métempſycoſe, du culte des intelligences & des démons : les réponſes aux principales objections contre la Trinité & l'Incarnation : les preuves de la corruption de la nature, de la foibleſſe du libre arbitre, de la néceſſité de la grace de Jéſus-Chriſt. Quant au catalogue des anciennes héréſies, ſi on ne ſe contente pas de celui de Saint-Auguſtin, il y en a de reſte dans Saint-Epiphane.

Quoique l'idolatrie des Grecs fût très-différente de celle que vous avez à com-

battre, les traités que les Peres ont fait contre eux, ne laisseront pas de vous être utiles, si vous en observez bien la méthode. Ils étoient instruits à fond des erreurs qu'ils combattoient, en sorte qu'il y a bien des particularités, des fables & des mysteres profanes du paganisme que nous ne connoissons que par eux. Voyez entr'autres le petit Traité de Saint-Clement Alexandrin & la Cité de Dieu de Saint-Augustin. On y voit une lecture prodigieuse des Poëtes, des Historiens & de tous les Auteurs qui traitoient de la religion des Payens. Pour réfuter les objectionsqu'ils faisoient de la nouveauté du Christianisme, les Chrétiens étudierent à fond la Chronologie & toute l'ancienne Histoire; & de-là vint l'ouvrage d'Affricain, d'où Eusebe a tiré sa chronique, ce précieux trésor d'antiquités. En effet il est impossible de combattre une doctrine qu'autant qu'on la connoît; qui la connoîtra imparfaitement, ne la combattera qu'imparfaitement. Ce n'est pas convertir des gens que leur faire accroire qu'ils pensent comme nous, quand en effet ils pensent tout autrement. Quelques Missionnaires ont prétendu avoir trouvé en la doctrine des Bramines une

Trinité & plusieurs Incarnations (1). Mais les voyageurs les plus exacts & les plus sensés ont avéré que ce ne sont que de légeres convenances. Il ne faut donc rien dissimuler ; mais avouer de bonne foi que les Idolâtres à qui vous avez affaire, sont plus éloignés de nos principes que les anciens Idolâtres, quoique dans le culte ils semblent se rapprocher. Vous pouvez vous servir des Peres, principalement en imitant leur méthode, pour réfuter les fables par elles-mêmes & par les absurdités qu'elles renferment, quoique les fables que vous combattez, soient différentes des anciennes. Mais je desire sur-tout qu'on les imite fidellement dans leur discrétion ; que l'on n'explique les myst-

(1) *Note de l'Editeur.* Ces Voyageurs savoient-ils la langue des Bramines ? Avoient-ils vécu avec eux ? Connoissoient-ils leurs mœurs & leurs usages ? Il me paroît toujours étonnant qu'on préfere le témoignage d'un Voyageur qui tout clairvoyant qu'il est, n'a ni le temps, ni les moyens de bien connoître un pays & ses habitans, à celui d'un Missionnaire qui ne manque ni de sens, ni d'esprit, & qui a vieilli dans ce pays & au milieu de ses habitans ; & j'ose le dire, M. de Fleury parle ici plutôt d'après les préjugés que d'après sa raison, si droite pour l'ordinaire.

teres qu'autant que les auditeurs en ſont capables, & que l'on ne les expoſe jamais au mépris & à la riſée des Infideles, puiſque le précepte de l'Evangile y eſt exprès, & que l'on ne prévienne jamais les objections; mais que l'on attende, pour les réfuter, qu'elles ſoient effectivement propoſées, & que l'on ſe contente d'y répondre ce qui eſt préciſément néceſſaire pour les réfuter, ſans jamais aller au-delà. Si cette regle de diſcrétion avoit été réligieuſement obſervée dans les derniers ſiecles, nous n'aurions pas tant de volumes remplis de queſtions inutiles contre le précepte de Saint-Paul. Je voudrois encore que l'on fît un point de conſcience d'obſerver la défenſe que fait Saint-Paul de s'arrêter aux fables, & que l'on ne mêlât jamais à la doctrine chrétienne rien qui fût indigne de la majeſté de l'Evangile. Je le dis, parce que je vois qu'en France les Miſſionnaires & les Catéchiſtes ne *craignent* point aſſez de débiter des hiſtoires tirées du *Pédagogue chrétien*, & de la *Fleur* des exemples que l'on met entre les mains de tous les Peuples, des Vies des Saints, la plupart apocryphes, & que nos Hiſtoires eccléſiaſtiques les plus ſé-

rieuſes, je dis même celle de Baronius; ne ſont pas aſſez correctes ſur ce point. Vous ne pouvez donc y être trop réſervés. Employez autant qu'il ſera poſſible les hiſtoires de l'Ecriture-Sainte & enſuite celles que vous croirez de bonne foi les plus authentiques; car je ſais bien que vous n'avez ni le loiſir, ni la commodité de faire des diſcuſſions de critique; mais ſur-tout gardez-vous d'apprêter à rire aux Anglois & aux Hollandois : ils ſe ſont bien moqués d'une hiſtoire de Jeſus-Chriſt, écrite en Perſan par .... qui commence par Saint-Joachim, Sainte-Anne & la Conception de la Vierge; & pour la faire connoître à tout le monde, ils l'ont imprimée en Hollande. Je voudrois uſer de la même précaution pour les images, & je ne ſouffrirois point que l'on propoſât le dragon de Sainte-Marguerite, ni celui de Saint-Georges, ni Saint-Chriſtophe comme un géant, ni Saint-Jacques en habit de pélerin. Ici tout le Peuple eſt accoutumé depuis long-temps à ces ouvrages, & il y eſt plus difficile de les abolir. Mais à quoi bon les porter à de nouveaux Chrétiens qui n'en ont aucun beſoin? On remarque auſſi que la plupart des Miſſionnaires

ſont trop crédules ſur le point des ſorciers, ou des apparitions d'eſprits, ou des miracles. Plus vous trouverez de crédulité dans les Néophites, plus vous devez être ſcrupuleux à n'en pas abuſer.

THÉOLOGIE-MORALE.

Mais en quoi les Auteurs eccléſiaſtiques des premiers ſiecles peuvent être utiles? c'eſt pour la diſcipline. Car je ne vois rien qui empêche de la ſuivre en formant un chriſtianiſme tout neuf & dans des pays où on ne peut dire qu'il faille s'accommoder à la foibleſſe qui reſte d'une longue corruption. Je crois voir donc que l'on devroit étudier exactement le Livre des Conſtitutions apoſtoliques, qui eſt au premier volume des Conciles & ailleurs. Quoiqu'il porte un titre incertain, il eſt toutefois conſtamment ancien & du temps des perſécutions, & il n'y a qu'à le lire pour en connoître l'utilité. On y verra toute la morale & la diſcipline de l'Egliſe, toutes les précautions avec leſquelles on éprouvoit les Catéchumenes; la diſcrétion dont on uſoit dans l'adminiſtration de la Pénitence; quelles étoient les fonctions des Diacres, l'ordre des

aſſemblées eccléſiaſtiques, la regle des familles chrétiennes, & tout le reſte que j'ai marqué ſuccinctement dans les Mœurs des Chrétiens. Les apologies de St. Juſtin, d'Athénagore, de Tertulien; les lettres de Saint-Cyprien, les Epîtres canoniques de St. Grégoire Thaumaturge, de Saint-Denis & de Saint-Pierre, tous deux Evêques d'Alexandrie; en un mot, tout ce qui nous reſte des trois premiers ſiecles, ſemble avoir été conſervé par une providence particuliere pour être les modeles ſur leſquels on doit à jamais former les Egliſes naiſſantes, & réformer les anciennes (1). Je ſais que vous avez de grandes méſures à garder avec les Religieux Portugais, & d'autres qui, n'étant gueres inſtruits dans l'Antiquité, pourroient

(1) *Note de l'Editeur.* Il n'y a qu'à lire les Relations des Miſſionnaires, pour ſe convaincre que ceux qui ont porté dans l'Inde la lumiere de l'Evangile, y ont auſſi établi une diſcipline exacte & ſuivie d'après l'antiquité la plus reſpectable. Le reproche de M. de Fleury n'eſt donc point fondé; il avoit certainement de bonnes vues; mais il n'a pas craint aſſez le danger de prévenir ceux à qui il écrivoit, contre les autres Miſſionnaires qui travailloient dans les mêmes contrées.

blâmer des pratiques très-ſaintes, & vous en faire des crimes à Rome ; mais je crois qu'il eſt toujours bon de vous propoſer ces grands originaux pour en approcher le plus qu'il ſera poſſible. Cette connoiſſance de l'ancienne diſcipline ſuffira preſque pour la Théologie-morale ; car dans les ouvrages que j'ai marqués, on verra la plupart des grands principes, & ſur-tout on y apprendra à ſe ſervir de l'Ecriture, & à l'appliquer pour décider les cas particuliers. On trouvera encore un grand nombre de principes ſolidement établis ſur l'Ecriture-Sainte, dans les Œuvres morales de Saint-Baſile, principalement dans ſes petites regles. Or, il me ſemble que le meilleur en cette matiere eſt d'avoir des principes, & non pas de vouloir deſcendre dans les cas particuliers, comme ont fait nos Théologiens modernes. Leur méthode a pluſieurs inconvéniens. Il eſt impoſſible de prévoir tous les cas. Il en arrive tous les jours de nouveaux qui embarraſſent ceux qui ne les trouvent point dans leurs Livres, & donnent occaſion d'écrire & d'étudier à l'infini, & de ramaſſer un grand nombre de cas extraordinaires, qui ne ſont plus en uſage, ſinon de ſalir les

imaginations de ceux qui les étudient; les remplir d'idées affreuses, & les endurcir au mal. Enfin, cette application à des cas particuliers retrécit l'esprit, comme la trop longue attention à des petits objets, accourcit la vue, en sorte que l'on tombe dans des maximes trop humaines & dans des scrupules judaïques, fort éloignés de la noblesse de la Loi de Dieu, que l'on perd de vue insensiblement (1). Les Anciens avoient donc raison d'écrire très-peu sur cette matiere, c'est-à-dire, seulement des Canons pénitentiaux; encore n'étoient-ils connus que des Prêtres, & gardés sous un grand secret.

Je vois bien qu'il vous seroit plus commode de vous envoyer des Traités tout faits; un pour la Théologie spéculative où les mysteres fussent expliqués nettement, & appuyés des preuves les plus solides de l'Ecriture & des Conciles avec les réponses aux principales objections des Hérétiques; un autre, pour la Théologie-morale, à-peu-près

---

(1) *Note de l'Editeur.* Rien de plus sage que ce qu'observe ici M. de Fleury sur la Morale & la maniere de l'enseigner.

semblable ; mais de tels Traités (1) nous manquent jusqu'à présent. Les meilleurs Evêques de France les demandent pour l'instruction de leurs Séminaires. On en a fait la proposition à plusieurs Docteurs, & aucun ne l'a encore exécutée. J'espere toutefois que Dieu procurera de notre temps ce secours à son Eglise.

HISTOIRE.

Une des connoissances les plus nécessaires aux Missionnaires orientaux, est l'histoire tant des pays où ils travaillent, que des nôtres, & non-seulement l'histoire des Etats, mais des Sciences, des Arts & de toutes nos traditions. Si le Catéchisme historique a quelque avantage au-dessus des autres, ce n'est pas qu'il contienne une doctrine singuliere, il ne vaudroit rien : c'est qu'il met

(1) *Note de l'Editeur.* Avant M. de Fleury, il y avoit de ces Traités ; mais prévenu contre la Théologie scholastique, ou il a oublié de les citer, où il n'a pas daigné en faire mention ; & depuis M. de Fleury, il en a encore paru plusieurs qui réunissent à-peu-près tous les avantages que désire ce savant Auteur, & dans lesquels on trouve de la méthode, de la netteté & beaucoup de recherches savantes & lumineuses.

l'Auditeur en état d'entendre mieux la doctrine. Je voudrois donc en faire de même à l'égard de toutes les études. Pour leur faire comprendre la nécessité du latin, je leur ferois l'histoire de nos Langues ; je leur marquerois l'antiquité & l'étendue de l'Empire Romain ; qu'il étoit divisé en deux langues principales, le Latin & le Grec ; que le Latin étoit la langue de tout l'occident ; qu'il est encore la langue commune parmi les Savans de l'Europe, & que l'Italien, le François & le Portugais en sont venus. On pourroit, sur la Poésie, leur apprendre sommairement ce que c'étoit que les Poëtes des Grecs & des Romains, & de quelle sorte étoit leur idolâtrie, afin que ce qu'ils en verront dans les Auteurs ecclésiastiques, & dans l'Ecriture, leur soit moins nouveau. De même pour la Philosophie, je leur en marquerois succinctement l'origine & les progrés ; qui étoit Pithagore, dont les dogmes se sont répandus si avant dans les Indes, & dont le nom même n'y est pas inconnu ; qui étoient Socrate, Platon, Aristote ; ce que c'étoit qu'Académiciens, Stoïciens, Epicuriens ; ces derniers même sont nommés dans l'Ecriture.

Il faudroit, si je ne me trompe, com-

mencer par un abrégé de l'Hiſtoire générale, tel que le *Rationarium temporum* du P. Pétau, ou quelque autre ſemblable, & y joindre la Géographie, ayant toujours la carte devant vous & le livre en main, afin de montrer les pays, à meſure que vous les nommeriez. Les études ſont bien difficiles, quand tout eſt nouveau. J'en ai fait l'expérience en étudiant l'hiſtoire de la Chine dans l'Abrégé du P. Martini. Tous les noms me paroiſſoient ſemblables; je confondois les perſonnes avec les lieux; tout m'échappoit ſitôt que je l'avois lû. Il faut bien du temps & de la patience avant que des idées toutes nouvelles ayent fait une forte impreſſion dans le cerveau. Mais auſſi quand la doctrine eſt liée à des faits qui frappent l'imagination, les idées ſont bien plus durables. Des faits, pourvu qu'ils ſoient ſuivis, & qu'on en voie la liaiſon, ſont bien plus agréables que des vérités abſtraites.

La ſuite de l'Hiſtoire générale & la connoiſſance ſommaire des pays qui nous ſont les plus connus, ſervira encore à ſoutenir les raiſonnemens métaphyſiques ſur les motifs de la crédibilité, en fourniſſant les exemples & les preuves particulieres. Vous montrerez à

vos Néophites que ce n'eſt point en l'air que nous comptons cinq ou ſix mille ans depuis la création du monde, mais ſur une ſuite d'Auteurs non-interrompue, dont les livres ne ſont point ſecrets, mais répandus entre les mains de tout le monde; que nous connoiſſons chacun des Hiſtoriens anciens, ſon nom, ſon pays, ſon temps; & que, bien que les langues dont ils ſe ſervoient, ſoient mortes, nous avons pluſieurs Savans qui les entendent, & liſent ces Auteurs en l'original. Vous leur montrerez notre bonne foi en ce que nous reconnoiſſons que les Lettres, les Sciences & la véritable Religion n'ont pas commencé en France; que nous avouons avoir reçu les Sciences des Grecs & des Romains qui ne ſubſiſtent plus, & que nous ne commençons notre Hiſtoire que depuis environ 2000 ans, au lieu que l'Hiſtoire Romaine & la Grecque remontent bien au-delà. Peut-être trouvera-t-on plus utile, au moins dans les commencemens, de leur propoſer notre Hiſtoire en remontant, leur diſant d'abord ce que nous ſavons du dernier ſiecle, puis du précédent, & ainſi, en remontant toujours juſqu'au temps de Jeſus-Chriſt & au-deſſus, à proportion. Cette méthode eſt

plus propre à persuader la vérité de nos Histoires, parce qu'il est plus vraisemblable que l'on en ait de nouvelles, que d'anciennes; mais il en faudra toujours revenir à l'autre méthode qui va en descendant, pour leur mettre en l'esprit l'ordre des temps.

Cette même suite d'Histoire fournira des preuves de la nouveauté du monde, pour montrer non-seulement qu'il n'est pas éternel, mais encore qu'il est beaucoup moins ancien que ne le font les Indiens, & cela par le progrès visible des Arts, des Lettres, des Sciences, que l'on voit commencer par les pays que l'Ecriture nous marque pour les premiers habités; savoir, la Chaldée, l'Egypte & la Syrie, & de-là s'étendre par tout le reste du monde. Que si dans notre Chronologie vous vous trouvez embarrassé à cause des histoires de la Chine dont vos Indiens ont sans doute une grande opinion, vous pouvez suivre la Chronologie des Septante, qui vous donnera sept ou huit cents ans (1) de

(1) *Note de l'Editeur.* La différence de ces deux Chronologies, est, suivant Riccioli, de 1450 ans dont 850 après le déluge. *Riccioli Chronologiâ reformatâ.*

plus, & vous mettra fort au large. Elle a été depuis peu fort bien expliquée par le P. Pezeron de l'Ordre de Cîteaux.

Quant à la Théologie, l'exemple du Catéchiſme me fait voir combien l'Hiſtoire y peut être utile, puiſque le Catéchiſme n'eſt que l'abrégé de la Théologie. Le Théologien doit donc ſavoir plus exactement que le ſimple fidele, l'hiſtoire de la Religion, tant ſous l'ancien que ſous le nouveau Teſtament. Quant à l'hiſtoire de l'ancien Teſtament, il n'y a rien à chercher hors de l'Ecriture. Tant de gros volumes ſur ce ſujet, n'ont rien ajouté au texte de la Bible que des diſſertations, des curioſités & des paroles.

Pour l'Hiſtoire eccléſiaſtique du nouveau Teſtament, il faut en attendant mieux, vous contenter de ceux qui ont abrégé Baronius, du moins pour le ſeptieme ſiecle & les ſuivans : car pour les ſix premiers, ce ſera plutôt fait de lire Euſebe & les autres Hiſtoriens originaux. Mais de quelque Auteur qu'on ſe ſerve, il me paroît néceſſaire de connoître la fondation & la ſucceſſion des principales Egliſes, la propagation de l'Evangile, les perſécutions & même en particulier, les actes les plus authentiques

ques des principaux Martyrs, par où on peut juger des autres ; les héréſies les plus fameuſes & qui ont eu le plus de ſuite, les Peres de l'Egliſe les plus illuſtres, & dont nous avons les écrits, les Conciles univerſels & particuliers les plus célébres. Sans avoir une teinture au moins légere de ces faits, je ne vois pas qu'il ſoit poſſible de ſavoir ni Théologie, ni diſcipline eccléſiaſtique. La plûpart de ces faits nous ſont familiers dés l'enfance. Il n'y a pas de femme qui n'ait oui parler, toute ſa vie au moins, au ſermon de Saint Auguſtin, de Saint Jerôme, de Jéruſalem & d'Antioche ; mais à un Indien, ces noms ſont auſſi étrangers, qu'à nous ceux de Bartrouhen & Padmanata. En général j'eſtime que ſur la plûpart des hommes la connoiſſance des faits, & la longue attention ſur les mêmes objets, font plus d'effet que les raiſonnemens ſubtils & ſuivis. Les Indiens & particuliérement les Siamois, ſur les relations que j'en ai vues, paroiſſent peu exercés à raiſonner ſur les matieres abſtraites & qui regardent la Religion, & être plus attachés à leur créance par habitude de jeuneſſe, que par une perſuaſion ſolide, en ſorte que ce ſeroit beaucoup

gagner que de les accoutumer à penſer autrement; ce qui ne ſe peut faire qu'en leur rempliſſant la mémoire d'autres faits, & les en entretenant pendant un temps conſidérable. Je ſais que la conviction par de bons raiſonnemens ſeroit plus ſolide; mais quand on ne peut faire ce que l'on deſireroit, il faut ſe réduire à ce que l'on peut.

Après avoir traité tous les points du Mémoire qui m'a été envoyé, j'ai cru qu'il ne ſeroit pas inutile de propoſer quelques moyens de réfuter les principaux ſophiſmes des idolâtres.

Toutes Religions ſont bonnes.

Il y a une apparence d'équité à ne condamner perſonne, & laiſſer à chacun la liberté de ſes opinions. Dans le fond ce n'eſt que pareſſe d'examiner, & déſeſpoir de trouver la vérité. On veut faire compenſation d'erreurs; ſouffrir celles des autres, pour avoir droit de garder la ſienne. Là revient la tolérance mutuelle des Proteſtants, & c'eſt le grand chemin du Pyrrhoniſme. Je ne crois pas que l'impudence & la ſtupidité puiſſent aller juſqu'à approuver toute ſorte d'opinions ſur la Religion, puiſqu'il faudroit

en accorder de contradictoires. Si toutes les Religions ſont bonnes, celle qui condamne toutes les autres, comme le Chriſtianiſme, ne ſera pas bonne. Ceux qui n'ont aucune Religion, comme les Caffres, & quelques Peuples de l'Amérique, ſeront dans l'erreur.

Il faut diſtinguer dans les mœurs des hommes, ce qui eſt indifférent & ce qui ne l'eſt pas. Ce qui eſt de leur inſtitution, eſt indifférent, comme le langage, la forme des habits, des meubles, des bâtimens. Il a été libre aux hommes d'établir tels ſignes qu'il leur a plu, pour exprimer leurs penſées, de choiſir telles étoffes, telle couleur & telle figure de vêtemens qu'ils ont voulu. Encore, qui l'examineroit bien, trouveroit ſouvent qu'ils ont été déterminés par la qualité des pays chauds ou froids; par la nature des plantes & des animaux qui s'y trouvent, &c. Mais que tout cela ſoit indifférent, à la bonne heure; on peut mettre en ce rang les manieres d'exprimer le reſpect, le deuil ou la joie publique; les formes de rendre la Juſtice; les Loix & le Gouvernement. Mais ce qui regarde le fond des mœurs, eſt le même chez tous les hommes. Tous conviennent qu'il faut tenir ce qu'on

promet ; qu'il faut dire la vérité ; qu'il ne faut point faire aux autres ce que nous ne voulons pas qu'ils nous faſſent ; qu'il ne faut point faire de mal à qui ne nous en fait point, & être reconnoiſſant du bien que l'on nous fait ; qu'il faut aider les autres dans leurs beſoins ; qu'un mari & une femme doivent s'aimer & ſe ſecourir ; qu'ils doivent aimer leurs enfans, les nourrir & les élever tant qu'ils ſont petits ; que les enfans doivent les honorer & les ſervir. Ces maximes & pluſieurs autres que l'on pourroit rechercher, ſe trouveront dans le cœur de toutes les Nations, avec celle qui en eſt une ſuite ; que ceux qui ne les ſuivent pas, ſont méchans & méritent d'être punis. C'eſt ſur ces regles qu'eſt fondé le commerce entre les Nations les plus éloignées ; ce qui prouve qu'elles ne ſe ſont pas accordées pour les établir ; mais que chacune de leur côté, elles les ont trouvées chez elles. En un mot, c'eſt la Loi naturelle gravée dans le cœur de tous les hommes, & inſéparable de la lumiere de la raiſon.

Et il ne faut pas être troublé de ce que l'induction n'eſt pas abſolument générale, & qu'il ſe trouve quelques Nations particulieres qui font profeſſion

de cruauté, de tromperie & de quelque autre vice ; car il s'en trouve aussi qui sont accoutumés à manger la chair humaine, ou à pervertir l'ordre de la génération, ce que je ne crois pas qu'aucun homme sensé regarde comme indifférent. Comme il y a des hommes particuliers, extravagants ou méchants, l'extravagance ou la malice peuvent aussi gagner toute une famille ou toute une Nation (1). Mais il faut voir de quoi conviennent la plûpart des hommes, principalement quand ils jugent des autres, & qu'ils n'y ont point d'intérêt. Il faut ensuite prouver que la Religion appartient à cette Loi naturelle qui est la même en tous les hommes. La Religion est une partie de la Justice. S'il faut être reconnoissant d'un bienfait parti-

(1) *Note de l'Editeur.* On remarque effectivement que ces coutumes anti-naturelles pour ainsi dire, ne se trouvent que chez des Peuples peu nombreux, presque isolés, & qu'on les ramene sans beaucoup de peine à convenir de leur tort, & à reconnoître la vérité des principes contraires à leurs usages. C'est ce qui est sur-tout arrivé chez les Sauvages de l'Amérique méridionale & septentrionale. Ils se sont rendus sans beaucoup de peine à ces principes si lumineux & si naturels.

culier, à plus forte raiſon de tous & du fondement de tous, qui eſt l'être. Il faut donc revenir à prouver un Dieu créateur & conſervateur de tout, un être ſouverainement parfait, tout puiſſant, tout ſage & tout bon; & l'on aura prouvé la néceſſité de l'honorer & de lui obéir. C'eſt ſur ce point d'un Dieu unique, indépendant, ſouverain, qu'il faut principalement inſiſter. Car encore que ces mots ne ſoient pas inconnus aux Indiens, il ſemble qu'ils n'en ſentent pas la force, puiſqu'ils parlent comme ſi nous avions notre Dieu & eux le leur, & qu'ils comptent pluſieurs hommes devenus dieux ſucceſſivement. Il y a apparence que le commerce avec les Mahométans, les Chrétiens & les Juifs les ont accoutumés à parler d'un Dieu tout-puiſſant, quoiqu'ils n'aient ſur la Divinité que des idées confuſes. Ce qui montre que les Siamois n'ont pas d'idée claire de la Divinité, c'eſt qu'ils reconnoiſſent que ceux qu'ils nomment dieux, commencent & finiſſent; que le Sommonokodom eſt né en un certain temps, qu'il eſt mort & anéanti, au moins réduit en un état où il ne ſe mêle plus de rien, & n'agit plus ſur les hommes & ſur le reſte du monde. Avant donc la naiſſance

du Sommonokodom, ou plutôt avant qu'il fût devenu dieu, il n'y avoit point de dieu. S'il y en avoit un autre, avoit-il commencé? On peut les pousser ainsi jusqu'à ce qu'ils reconnoissent un être éternel. Comme la Religion de Siam est venue des Indes, il y a apparence que ce sont dans le fond les mêmes principes & les mêmes fables; du moins j'y vois une grande conformité.

Or, les Bramines donnent un corps & une figure humaine à leur souverain dieu, soit Vistnou, soit Esouara; ils lui donnent aussi une femme & des enfans, le font sujet à la colere & aux autres passions, à peu près comme les Grecs parloient de leur Jupiter qui étoit le souverain dieu, qui toutefois ne pouvoit résister au destin, & avoit souvent querelle avec les autres dieux. Il ne faut donc pas s'arrêter aux termes généraux d'un grand dieu souverain, tout-puissant; voyez quelle idée y répond, & si elle se soutient par-tout. J'admire entr'autres le raisonnement des Siamois qui veulent que la puissance de leur dieu s'étende jusqu'à pouvoir s'anéantir lui-même.

Il semble plutôt que les Indiens & les Chinois ne connoissent point, à proprement parler, de Dieu; ils veulent que

tout ſoit par néceſſité ; & que, comme il y a des Loix néceſſaires pour les mouvemens des corps, il y en ait auſſi pour la punition ou la récompenſe des eſprits ſuivant leur mérite, en ſorte que le bon & le mauvais uſage de la liberté attire par une ſuite néceſſaire & une eſpece de fatalité, le bonheur ou le malheur. Si cela eſt, il faut reprendre avec eux la Religion dès les premiers fondemens.

Travaillez donc à montrer qu'il y a un Etre néceſſaire qui ſubſiſte par luimême, immuable & infini, qui eſt purement & ſimplement, ſans aucune addition, ſans différence de tems ni de lieu, puiſque tout ce qui s'ajoute à l'idée de l'Etre, marque un Etre borné, comme dire, qu'il a été, qu'il ſera, ou qu'il ne ſera plus, ou qu'il eſt étendu juſqu'à certains termes. Prenons garde que les mots ne nous trompent. Infini eſt un terme négatif, parce que nous ne ſommes accoutumés à conſidérer que des choſes finies ; mais à proprement parler, c'eſt le fini qui emporte négation de durée, ou d'étendue, ou de vertu au-delà de ſon terme ; & l'infini eſt le poſitif qui eſt purement & ſimplement ſans limitation. Cet Etre infini eſt corps ou

esprit ; nous n'avons d'idées que de ces deux substances. S'il est corps, il n'y a donc que des corps, ou plutôt qu'un seul corps, sans division & sans mouvement. Car d'où lui viendroit le mouvement, & comment se pourroit-il mouvoir, s'il étoit infini & remplissant tout ? On ne pourroit dire aussi qu'il y eut plusieurs corps, puisque chacun seroit borné, du moins à l'égard de l'autre, & par conséquent aucun ne seroit infini contre la supposition. L'être infini est donc esprit, & c'est ce que nous soutenons. Or, nous convenons qu'un esprit infini peut mouvoir les corps, & même les faire de rien, puisqu'étant infini, il doit avoir toutes les perfections, & par conséquent une puissance infinie. Si l'on dit qu'outre l'esprit infini, il y a aussi la matiere qu'il peut mouvoir & arranger, quoiqu'il ne l'ait pas faite ; je demanderai pourquoi cette matiere n'est pas immense aussi bien qu'éternelle. Si on la suppose immense, on revient à la premiere supposition que j'ai détruite, en montrant qu'il n'y auroit qu'un seul corps, & qu'il seroit immobile. Si on la suppose bornée & divisée en plusieurs corps, comme l'expérience le fait voir, qui a pu lui donner ces bornes, si elle

eſt indépendante quant à l'être & à la ſubſtance? Mais il y a grande apparence que ceux à qui vous avez affaire, ne ſont pas capables, pour la plupart, de ces raiſonnemens métaphyſiques. Revenons donc à des preuves plus ſenſibles d'une premiere cauſe. L'exemple d'un Palais qui ne ſe bâtit pas tout ſeul; quand vous avez ſerré quelque choſe dans un coffre, ſi vous ne la trouvez pas, vous êtes ſurpris; elle ne s'en eſt pas allée toute ſeule; nous cherchons la cauſe du moindre accident; faire obſerver la ſtructure merveilleuſe des corps naturels; cela s'eſt-il fait par haſard? eſt-ce un homme qui l'a fait?

A l'égard des Siamois, vous avez beſoin particuliérement de diſtinguer les genres de cauſes, pour détruire l'équivoque de leur cauſe méritoire. Les hommes, diſent-ils, ſont punis & récompenſés par leurs mérites, comme ſi le mérite étoit une cauſe efficiente, ou agiſſante; & après cela ils ne cherchent plus de Dieu pour punir ou récompenſer. Montrez-leur la différence de la cauſe efficiente & de la finale, dont le motif eſt une eſpece. Un ouvrier bâtit une maiſon par l'eſpérance du gain; direz-vous que c'eſt l'intérêt qui a bâti

cette maiſon ? En ferez-vous un perſonnage ſubſiſtant, qui puiſſe remuer du bois & des pierres ? Ce criminel a été puni à cauſe de ſon crime ; eſt-ce ſon crime qui a pris ſon épée pour lui couper la tête ? Ne voyez-vous pas que ſon crime a été le motif qui a porté le Juge à le condamner & le bourreau à l'exécuter, comme le gain a été le motif qui a excité le mâçon à bâtir? Travaillez à leur faire entendre la choſe, ſans vous mettre en peine de leur apprendre les noms de cauſe efficiente, finale ou matérielle. Si vous pouvez une fois établir l'idée d'un eſprit infini & agiſſant, en un mot, d'un Dieu créateur, il ne ſera pas difficile d'établir la néceſſité d'une ſeule Religion. Tout l'univers n'a qu'un ſeul Maître, il ne faut donc plus dire votre Dieu & le nôtre; le Maître doit être ſervi non au gré de ſes eſclaves, mais au ſien. C'eſt à lui à leur faire la loi; mais dira-t-on, il eſt aſſez grand pour être ſervi par divers Peuples en diverſes manieres ; il eſt à croire qu'il ſe plaît à cette diverſité, puiſqu'il la ſouffre, comme il ſe plaît à la diverſité de leurs figures, de leurs couleurs, de leurs mœurs & de leurs langages. Tout cela ne ſont que des conjectures, & par

ce principe de la tolérance, on concluroit que Dieu approuve tous les crimes; car il pourroit absolument les empêcher. Il faut donc revenir aux preuves effectives de sa volonté, & il est question de savoir s'il a parlé aux hommes pour la leur apprendre, & de connoître sa parole. Je crois que tous les idolâtres ont des Livres qu'ils estiment sacrés, & croyent être la parole de Dieu, soit à l'imitation de la vraie Religion, ou autrement. Ils croyent en aveugle tout ce qui est écrit dans ces Livres. Ils se feroient grand scrupule d'en douter, ou de douter que ces Livres fussent divins; en un mot, ils opposent leur prétendue foi à tous les raisonnemens. Ce point mérite d'être examiné.

Il ne faut pas raisonner sur la Religion.

Toutes les fausses Religions imitent en ce point le langage de la véritable. Il faut croire, se soumettre, se défier de la raison, ne la point écouter. L'autorité divine l'emporte sur tous les raisonnemens. Ainsi, les Mahométans ne parlent que de foi: ainsi, les anciens Idolâtres, quand on les pressoit sur l'absurdité de leurs fables, avoient re-

cours à l'antiquité. Nos Peres l'ont cru ainsi, eux qui étoient plus sages que nous. Nos Poëtes l'ont appris des dieux, les choses divines passant leur portée. Puis ils exhaltoient l'élégance des poësies qui étoient leurs Livres sacrés, comme les uns font valoir le style de leur Alcoran, les autres de leur Bali. Mais ni les anciens, ni les nouveaux Infideles ne viennent point à examiner comment ils sont assurés que Dieu a parlé, & que leurs Livres sont sa parole. Toutefois cet examen est nécessaire pour distinguer la crédulité téméraire d'avec la foi prudente. Car on ne peut nier qu'il n'y ait eu des imposteurs; autrement il faudroit croire la doctrine du premier venu. Vous devriez donc, leur dirois-je, croire la nôtre; & ensuite s'il venoit un Mahométan, vous devriez encore le croire, & ainsi à l'infini, sans jamais vous arrêter à aucune créance. Il faut donc revenir à des signes évidens de l'autorité de Dieu, qui soient comme des Lettres de créance de ceux qui viennent de sa part, sans lesquelles on ne doit pas seulement les écouter.

Ces signes ne peuvent être que des miracles. Car pour montrer que l'on parle au nom de l'Auteur de la nature,

il faut faire quelque chofe qui ne foit poffible qu'à lui, c'eft-à-dire, qui foit au-deffus des forces de la nature. Il femblera peut-être à quelqu'un qu'il feroit de la bonté de Dieu de fe faire ainfi connoître à chaque homme en particulier, & de faire voir à chacun des miracles, pour l'affurer de la vraie Religion, au moins une fois en fa vie. Mais fi les miracles étoient fi fréquens, ils ne feroient plus miracles. Il ne faut pas une moindre puiffance, ni une moindre fageffe, pour former un homme dans le ventre de fa mere, que pour reffufciter un mort. Rejoindre une ame à un corps encore entier, ou même raffembler les parties de ce corps déja diffipées, n'eft pas plus difficile que de le former la premiere fois, & y joindre la même ame. Il n'y a que l'habitude de voir naître tous les jours des hommes & des animaux, qui fait que nous n'admirons pas ces merveilles; & fi la réfurrection étoit auffi fréquente, nous l'admirerions auffi peu. D'ailleurs ce n'eft pas à nous à donner des Loix à Dieu, ni à lui prefcrire quand il doit faire des miracles. Il fuffit qu'il en ait fait de très-évidens, en préfence d'un très-grand nombre de témoins, & que nous en ayons entre

les mains des preuves inconteſtables. Tels ſont les miracles de Moyſe, ceux d'Elie, d'Elizée & des autres Prophetes; ceux de Jeſus-Chriſt & de ſes Diſciples. Ils ont été faits en public pour la plupart; ils ont été reconnus dans le temps, écrits par ceux qui les avoient vus, dans des livres qui ont toujours ſubſiſtés depuis, & que nous avons encore. Nous voyons les effets de ces miracles; de ceux de Moyſe en toute la Nation des Juifs, qui ſubſiſte depuis ſi long-temps dans tout le monde, dans un état ſi ſingulier; de ceux de Jeſus-Chriſt, dans l'établiſſement de la Religion chrétienne, ſi ſublime & ſi au-deſſus de la nature, & principalement dans la maniere dont elle s'eſt établie, par la ſouffrance & le martyre pendant 300 ans de perſécution. Je ne m'étends point ſur ces preuves qui ont été ſi bien traitées par les Peres de l'Egliſe, & principalement par Saint Chryſoſtôme & Saint Auguſtin.

Le ſeul miracle de la réſurrection de Jeſus-Chriſt ſuffit pour prouver tous les autres, & par conſéquent tous ceux de Moyſe à qui Jeſus-Chriſt a rendu témoignage. C'eſt pourquoi les Apôtres ont pris tant de ſoin de prouver invinciblement ſa réſurrection. Or, celui qui ne

ſe rend pas à ces preuves, ſeroit bien en danger de ne ſe pas rendre à la vue du miracle même. Car on ne peut refuſer d'ajouter foi à un fait ſi bien prouvé, que par une mauvaiſe diſpoſition d'eſprit, ou pour n'en pas admettre les conſéquences qui ſont de ſuivre la doctrine de Jeſus-Chriſt, renoncer au plaiſir, & combattre ſes paſſions; ou ſimplement par orgueil, pour ne ſe pas confeſſer vaincus, pour ſe diſtinguer du commun, & faire l'eſprit fort. Or, les mêmes diſpoſitions feroient rejeter un miracle quand on l'auroit vu. Entre les Juifs qui furent préſents à la réſurrection du Lazarre, il y en eut pluſieurs qui ne crurent pas à Jeſus-Chriſt plus que devant. Au contraire, ils furent plus irrités, & perſiſterent dans le deſſein de faire mourir Jeſus-Chriſt. Ils y ajouterent le deſſein de tuer le Lazarre, afin de s'ôter de devant les yeux cette conviction manifeſte de leur aveuglement. Tels ſont les hommes paſſionnés; plus on leur fait voir leur tort, plus on les irrite. S'il vous arrive de fermer la bouche aux Talapoins, & de mettre en évidence leurs erreurs, ne vous attendez qu'à les avoir pour ennemis implacables. Comme notre ame eſt la principale

partie de nous mêmes, & la raiſon, ce qui nous fait hommes eſſentiellement, rien ne nous eſt plus précieux. Nous attaquer en cet endroit, eſt, ce ſemble, nous vouloir anéantir & nous détruire. Or, on attaque notre raiſon toutes les fois que l'on entreprend de nous montrer notre tort. C'eſt la ſource de toutes les diſputes; & de-là viennent ces mouvemens ſi violens, en conteſtant ſur des maximes, & même ſur des faits qui ſouvent ne nous importent en rien dans le fond. Tout ceci fait voir clairement la vérité de cette parole de Jeſus-Chriſt (1) que ceux qui ne ſe rendent pas à l'autorité de l'Ecriture, ne croiroient pas un mort revenu de l'autre monde.

Il reſte maintenant à examiner ſur quelles preuves les Siamois ajoutent foi à leur Bali, les Indiens à leur Beth ou Védam, les Muſulmans, à leur Alcoran. Je m'attache à ces derniers que je connois mieux. Ce que j'en dirai, pourra s'appliquer aux autres. L'Alcoran, dit-on, eſt ſi bien écrit, & parle ſi dignement de Dieu, qu'il eſt clair que ce n'eſt pas l'ouvrage des hommes. Quant à la beauté du ſtyle,

(1) Luc 16, ℣. 31.

Homere le disputeroit & l'emporteroit de bien loin ; il est bien mieux suivi, & occupe l'esprit bien plus agréablement, il plaît même dans des Traductions fort imparfaites, au lieu que l'Alcoran, quoique bien traduit, est fort ennuyeux. Mais qui ne voit la foiblesse de cette preuve? Comme si on ne voyoit pas tous les jours des méchants qui parlent bien, & disent de bonnes choses. Au contraire, un menteur & un charlatan prennent plus de soin de bien parler, que celui qui dit la vérité ; elle se soutient de soi-même. Le succès, disent les Mahométans, a montré que notre Prophete étoit envoyé de Dieu ; autre signe très-équivoque. Combien de fois Dieu a-t-il permis, pour punir les crimes des hommes, que l'erreur ait prévalu ! Les Musulmans eux-mêmes ne nomment-ils pas temps d'ignorance tout ce qui a précédé leur Prophete? Par la même raison, tous les Hérésiarques, tous les Auteurs des fausses Religions, seroient envoyés de Dieu; & sans sortir des Indes, un Brama, un Sommonokodom, seront des dieux. De plus, nous savons comment la doctrine de Mahomet s'est établie avec la domination temporelle & par la force des armes; en quoi il

n'y a rien de ſurnaturel. Qui pourroit ſavoir comment la Religion des Siamois, ou des autres Indiens, s'eſt introduite, y trouveroit auſſi ſans doute le contredit. Quant aux miracles, Mahomet marque ſouvent qu'on lui en demandoit, & il ne répond que par des diſcours généraux. Dieu, dit-il, en a aſſez fait par ſes anciens Prophetes, ſans que le monde y ait cru. Pour moi, il ne m'a pas envoyé faire des miracles, mais prêcher les peines de l'enfer. Je ſais que les Muſulmans racontent des miracles, & en attribuent quelques-uns à Mahomet; mais ils ont été écrits long-temps après, & ils n'ont point de témoignage certain, & ſont en ſubſtance bien différens des vrais miracles, ſans utilité, ſans liaiſon avec les faits véritables & connus d'ailleurs. D'alléguer pour preuve qu'un livre eſt divin, la longue poſſeſſion où l'on eſt de le croire tel, ce ſeroit ne pas raiſonner. On ne preſcrit pas contre la vérité, il faut venir à la ſource, & voir ſi les premiers ont eu raiſon d'y croire; car ſi leur créance a été téméraire, elle ne peut aſſurer celle de leurs deſcendans. De dire: nous avons bonne opinion de nos ancêtres, & nous préſumons qu'ils n'ont cru que

ſur de puiſſantes raiſons ; c'eſt revenir à autoriſer toutes les Religions ; car tous les Peuples peuvent en dire autant. Donc Dieu aura enſeigné également l'Evangile, l'Alcoran, le Beth, le Bali, quoique tous ces Livres ſe contrediſent & ſe détruiſent l'un l'autre.

Mais outre que l'Alcoran n'a aucune preuve d'autorité divine, il a des preuves poſitives de ſuppoſition & de fauſſeté. Il ſe contredit en reconnoiſſant Moyſe & Jeſus-Chriſt comme envoyés de Dieu, & toutefois détournant les hommes de ſuivre leur Loi. Il confond Marie, ſœur de Moyſe, avec Marie, mere de Jeſus-Chriſt, qui ont vécu à 2000 ans l'une de l'autre. Il raconte des hiſtoires impertinentes de Salomon, & de la huppe & de la fourmi qui lui parlerent, & d'autres ſemblables. Ces contredits ſont encore plus forts contre des livres qui contiennent des abſurdités plus manifeſtes, contre des faits évidens par la ſimple expérience, ou par des démonſtrations aſtronomiques, comme les rêveries des Indiens & des Siamois, touchant la grande montagne qui cauſe la nuit ; touchant les éclypſes & le reſte. Il faut extrêmement inſiſter ſur ces argugumens ſenſibles, & montrer que Dieu

ne peut ſe contredire & nous dire dans un livre le contraire de ce qu'il nous dit dans la nature, par les ſens & la raiſon que lui-même nous a donnés. Toutefois il ne faut pas, outrer cet argument, ni faire la raiſon juge de la parole de Dieu, en ſorte que, quand nous trouverons dans un livre quelque choſe que nous ne pouvons accorder avec nos lumieres naturelles, nous rejettions ce livre comme ne pouvant venir de Dieu qui nous a donné ces lumieres. Ce ſeroit ſapper par le fondement toute Religion, & nous réduire à une pure Philoſophie humaine. Il ne faut donc pas commencer par cet examen, pour diſcerner ſi un livre eſt divin, ou non. Comme notre raiſon eſt foible & obſcurcie par les paſſions, nous pourrions nous y tromper. Je ne dirai pas d'abord, pour voir ſi ce livre eſt divin: je veux l'examiner en lui-même, & juger s'il ne contient rien que de raiſonnable & digne de Dieu. Mais je dirai; Voyons d'abord d'où il nous vient, & comment nous ſavons que c'eſt la parole de Dieu? S'il n'y en a pas de preuve, je n'ai rien à examiner davantage. Si l'on me prouve, en ſorte que je n'en puiſſe douter, que c'eſt la parole de

Dieu, alors je la lirai avec refpect & avec foi, difpofé à y foumettre ma raifon. Si j'y trouve des chofes obfcures, je jugerai qu'elles ne le feroient pas à un efprit plus éclairé, & je ne laifferai pas de les croire, quoique je ne les comprenne pas : & voilà la foi des myfteres, fondée fur l'autorité de la parole de Dieu. Mais avant que de s'y foumettre, il faut être affuré d'ailleurs que ce foit fa parole. Si vous commencez par vous prévenir qu'un tel livre eft divin, fimplement parce que tout un Peuple le dit, ou (ce qui eft encore plus abfurde) parce que vous vous imaginez y voir par vous-même un caractere de divinité, comme difent les Proteftans, vous vous expofez à croire toutes les fables imaginables ; ou fi vous croyez en favoir plus que le commun, vous vous expofez à ne rien croire. Nous devons nous rendre à l'autorité de Dieu, à proportion comme nous nous rendons à celle des hommes. Un malade, pour agir prudemment, ne doit pas fe commettre au premier venu qui promet de le guérir, mais au meilleur Médecin qu'il pourra trouver ; & comment le connoîtra-t-il ? Sera-ce en l'examinant à fond, ou en le faifant difcourir de fon

Art? Il faudroit que le malade fût plus ſavant en Médecine que le Médecin même. Il faut donc en venir aux préjugés extérieurs : eſt-il Médecin de la Faculté? Paſſe-t-il pour ſavant, pour ſage, pour expérimenté? Eſt-il fort employé? A-t-il fait grand nombre de belles cures? On s'engage ſur la foi publique; on le fait venir; on lui explique le mal. Seroit-il raiſonnable d'examiner ſes raiſonnemens ſur les cauſes & les effets de la maladie, de diſputer perpétuellement contre lui, de vouloir connoître la compoſition des remedes? Non, le malade y ayant une fois pris confiance, s'abandonne à ſa conduite, ſouvent même contre ce que lui dit ſa raiſon.

Il en eſt de même d'un Avocat pour la conduite d'une affaire, d'un pilote, pour la navigation; & toute la vie humaine roule ſur cette confiance que l'on eſt obligé de prendre en ceux qui ſont communément eſtimés habiles en quelques Arts. Il n'y a point de Science qui donne moins à l'autorité que les Mathématiques. Toutefois ſi le diſciple vouloit conteſter à ſon Maître, & ne pouvant nier la vérité des axiomes & des définitions, du moins en diſputer l'utilité qui ne paroît pas d'abord, il n'appren-

droit jamais rien. Ce qu'on appelle docilité, n'eſt autre choſe, que cette diſpoſition modeſte qui fait dire à un diſciple, cet homme en ſait plus que moi; il faut donc le croire ſur ſa parole, juſqu'à ce qu'il m'ait mis en état d'entendre les raiſons qu'il me dit, & de les voir par moi-même.

Au reſte, il y a une grande différence entre les myſteres que la vraie Religion nous enſeigne, & les abſurdités que propoſent les fauſſes Religions. Que le ſoleil ſe cache tous les jours derriere une montagne; qu'il y ait des mers de lait, de crême, de ſucre; que la terre ſoit ſoutenue par des éléphants, ſoutenue par une tortue, c'eſt ce qui s'appelle des contes de vieilles, dont on amuſe les enfans; mais que l'eſprit infini ne puiſſe être compris par les eſprits qu'il a faits & qu'il a bornés, il n'y a rien en cela que de raiſonnable. Si nous n'entendons pas nettement ce que nous ſommes nous-mêmes, comment un corps & un eſprit, deux natures ſi différentes, s'uniſſent en nous pour ne faire qu'une perſonne; comment c'eſt le même eſprit qui veut & qui connoît, quoique connoître & vouloir ſoient des actions ſi diſtinctes; ſi, dis-je, nous-mêmes

mêmes nous entendons si peu tout cela, devons-nous trouver étrange que nous n'entendions pas ce qu'il a plu à Dieu de nous découvrir de la Trinité des Personnes de la Nature divine, ou en Jesus-Christ, l'unité de personne subsistant en deux natures? Il est vrai que l'Eucharistie est un objet sensible & d'expérience journaliere, mais le changement que nous y croyons, n'est que dans la substance qui ne tombe pas sous les sens. La foi de ces Mysteres ne consiste pas à démentir la sensation, mais à redresser le jugement; elle ne me fait pas dire : Je ne vois rien de blanc, ni de rond sur l'Autel, mais seulement ce que je vois de blanc & de rond sur l'Autel, n'est pas du pain, mais le corps de Jesus-Christ. Nos jugemens suivent de si près nos sensations, que nous les confondons souvent. Je dis que je vois un grand arbre à 200 pas, je le vois en effet petit par rapport à moi; mais la distance & la comparaison des objets qui en sont proches, me le fait juger grand. Je marche sur un pavé de marbre, & je dis que toutes les pieces en sont quarrées, quoique celles qui s'éloignent de moi, me paroissent en losange, & avec les angles plus inégaux, plus ils s'éloi-

gnent. Je dis le même de l'Euchariſtie ; je vois un objet blanc & rond, que je juge en telles circonſtances être le corps de Jeſus-Chriſt, par la foi que j'ai à ſa parole infaillible & toute puiſſante.

Telles ſont donc les bornes de la raiſon & de la foi. Il faut raiſonner pour diſcerner la vraie autorité de la prévention téméraire. Ce qui fait naître tant d'opinions & d'erreurs parmi les hommes, c'eſt la facilité à croire au haſard, particuliérement dans la jeuneſſe, tout ce que leur diſent ceux avec leſquels ils ſe rencontrent, ſoit pour les faits, ſoit pour les regles de conduite, & de n'uſer pas aſſez de leur raiſon pour diſtinguer à qui il faut croire. Cet examen ſeroit difficile. C'eſt plutôt fait de ſuivre le torrent ; & ce qui les rend inexcuſables d'en uſer ainſi à l'égard de la Religion & de la Morale, c'eſt qu'ils ne ſont pas ſi crédules en ce qui regarde leur intérêt temporel. Ils examinent par eux-mêmes, & conſultent ceux qu'ils eſtiment les plus habiles, marque aſſurée que ces intérêts leur tiennent plus à cœur, que ceux de leur ame & de leur ſalut. Voilà le crime de la crédulité téméraire qui attache aux fauſſes Religions, crime d'autant plus grand, que la matiere eſt plus importante & la négligence plus affectée.

Mais, dira quelqu'un, la plupart des Chrétiens n'agissent-ils pas sur ce point comme les Infideles? N'est-ce pas le bonheur de la naissance qui les détermine à la vraie Religion? Pensent-ils seulement à l'examiner, & ne condamneroient-ils pas cet examen comme une dangereuse tentation, puisqu'il supposeroit le doute & par conséquent l'extinction, ou du moins l'affoiblissement de la foi? Je réponds que Dieu seul sait le secret qui se passe dans les cœurs; lui seul connoît l'effet de la foi qu'il répand dans l'ame des enfans à leur baptême; lui seul sait quand chacun d'eux commence à en produire des actes; quels sont les objets & les occasions qui les y excitent; comment l'habitude se fortifie, s'affoiblit ou se perd tout-à-fait; qui sont ceux qui ont une véritable foi divine & surnaturelle, & ceux qui ne tiennent à la Religion que par une foi humaine & une crédulité téméraire? Car comme il n'est que trop certain que la plupart des Chrétiens perdent la charité, il est vraisemblable qu'il y en a plusieurs qui perdent la foi. Il y a des Apostats. Or, on ne doit pas croire qu'ils ne perdent la foi qu'au moment qu'ils renoncent à la vraie Religion. Elle étoit éteinte auparavant

dans leur cœur : on peut juger le même des libertins & des impies ; elle est sans doute bien foible dans les grands pécheurs, & languissante dans le commun des chrétiens, qui prend si peu de soin de la fortifier par des actes & un exercice fréquent.

Toutefois il ne faut pas s'y tromper ; les simples & les ignorans font bien des raisonnemens & des réflexions sans s'en appercevoir, & il faut bien se garder de croire qu'ils ne pensent qu'à ce qu'ils sont capables de dire. L'homme le plus grossier, pourvu qu'il raisonne, exerce toutes les opérations de la Logique ; comme en marchant & en se remuant il pratique les regles de la méchanique, sans les savoir. Ainsi, ne doutez pas que, touchant les objets de la foi, il ne soit frappé de tous les motifs de crédibilité qu'il peut entendre, & par la providence divine il y en a de proportionnés à tous les esprits : ce sont des faits sensibles & évidens. Il est clair, au moins dans la partie du monde que nous habitons, depuis l'entrée de la Perse jusqu'à l'extrémité de l'Espagne, qu'il y a toujours eu une société d'hommes faisant profession d'adorer un seul Dieu, créateur du ciel

& de la terre ; que, depuis la venue de Jesus-Christ, ce culte s'est étendu dans le monde de tous côtés, & que, pour la conduite de cette société qui est l'Eglise, il y a eu des Pasteurs dont la suite n'a point été interrompue jusqu'à nous. C'est aux Indiens à montrer, s'ils peuvent, de leur côté, quelque chose de semblable.

MÉTHODE D'INSTRUCTION

Il faudroit être sur les lieux, & connoître la disposition des esprits auxquels vous avez affaire, pour vous donner sur ce point des regles certaines. Voici celles qui me paroissent les plus importantes tant en général, que pour les Indiens en particulier, suivant le peu de connoissance que j'ai de leurs mœurs & de leurs maximes.

(1) On ne peut établir une Religion qu'avec bien du tems, du travail & de la patience. L'expérience nous le fait voir dans toute l'histoire de l'Eglise.

(1) *Note de l'Editeur.* Nous ajouterons à ce que dit ici M. de Fleury qu'il faut pour réussir dans la prédication de l'Evangile, un secours particulier de Dieu. Il faut que la grace fasse entrer dans le cœur de l'Auditeur les paroles du Missionnaire ; on ne doit pas sans doute né-

Dans les deux ou trois premiers ſiecles où les miracles étoient ſi fréquens, le progrès fut plus prompt. Auſſi, y avoit-il d'ailleurs des diſpoſitions que vous ne trouvez pas. Les Apôtres s'adreſſoient d'abord aux Juifs déja inſtruits du fond de la Religion, à qui il ne falloit qu'expliquer les Prophéties, & leur faire connoître ce Meſſie qu'ils attendoient, & dont ils ſavoient que le temps étoit venu. Les Grecs & les Romains étoient préparés par la Philoſophie qui les avoit déja déſabuſés des fables de leurs Poëtes, en ſorte que les gens d'eſprit étoient pour la plupart ſans Religion, & ne ſoutenoient l'idolâtrie que par politique pour le Peuple. Cependant il fallut 300 ans avant que la Religion pût prendre le deſſus ſur l'idolâtrie, & même ſous les Empereurs chrétiens, le Paganiſme ſe ſoutint encore plus de deux ſiecles, principalement dans le menu Peuple. La vaſte étendue de l'Empire Romain don-

---

gliger les moyens humains; mais c'eſt principalement des moyens ſurnaturels qu'il faut attendre le ſuccès. Souvent il eſt lent; quelquefois auſſi il eſt prompt. Saint-Pierre dans ſon premier Diſcours convertit 5000 Juifs & dans le temps même où la prévention contre Jeſus-Chriſt étoit & plus récente & plus violente.

noit une grande commodité pour le progrès de la Religion ; mais nous ne voyons guere qu'elle ait ſubſiſté au delà. Les traditions touchant la prédication des Apôtres, ſont très-obſcures. Il y eut à la vérité de grandes Egliſes dans les terres des Parthes & des nouveaux Perſes, mais toujours perſécutées, & les Sarraſins Muſulmans acheverent de les ruiner. Quant à la miſſion de Saint Thomas dans les Indes, l'hiſtoire en eſt aſſez incertaine. On ne ſait ce que c'eſt que cette Calamine où le Martyrologe Romain marque ſa ſépulture (1) ; & quant au ſépulcre qui étoit honoré à Méliapour, quand les Portugais y arriverent, les Savans ont vérifié que c'étoit

(1) *Note de l'Editeur.* M. de Fleury auroit bien fait de citer les Savans qui ont vérifié ce fait. Je doute que leurs preuves ſoient auſſi déciſives qu'il le penſe, & d'après les traditions du pays, l'examen des lieux, les événemens qui tiennent du miracle, le Pere Tachard & d'autres Miſſionnaires, qui n'étoient pas trop crédules, ni ſi ignorants, & dont le témoignage vaut bien celui des ſavans Proteſtans, ſont d'une opinion très-contraire à celle de M. de Fleury qui après tout n'a ni vu, ni lu ce qu'il nie ſi poſitivement : ſi l'on doit ſe défier un peu des préventions pour les faits extraordinaires, ne doit-on pas auſſi, n'eſt-il pas même juſte, d'être en garde contre les préventions contre eux ?

le ſépulcre de Mar-Thoma, ou Seigneur Thomas, Marchand Neſtorien, qui y avoit préché l'Evangile à ſa mode. Mais je ne vous conſeille pas d'entrer ſur ce point en diſpute avec les Portugais. Dans cette partie de l'Europe que nous connoiſſons diſtinctement, nous voyons que les Barbares, c'eſt-à-dire, ceux qui étoient hors de l'Empire Romain, ſe ſont convertis fort tard. La Flandre & les pays voiſins ne reçurent l'Evangile que vers le milieu du ſeptieme ſiecle, par les travaux de Saint Eloy; la Germanie, un ſiecle après, par les prédications de Saint Boniface qui y ſouffrit le martyre. Encore ne fut-ce que depuis les conquêtes de Charlemagne, que la Religion y fut établie à demeure, c'eſt-à-dire, dans le neuvieme ſiecle. Elle entra alors dans la Suede & le Dannemark; en Bohême & dans les autres pays des Sclaves, dans le dixieme ſiecle; en Hongrie, dans le même temps; en Pologne, dans le onzieme ſiecle. Eſt-ce que Saint Germain d'Auxerre, Saint Loup de Troyes, St. Remy n'auroient pu précher aux Allemands dont ils étoient ſi voiſins? Ils ne manquoient pas de zele; mais ils attendoient les diſpoſitions favorables.

Je ſais que ces Peuples étoient bru-

taux & farouches, & que vos Indiens sont doux & polis ; mais leur douceur les rend paresseux & indifférens. Nous avons oui parler de l'orgueil des Chinois & de l'opinion qu'ils ont de leurs connoissances. Du moins nos Barbares d'occident se reconnoissoient ignorans, & respectoient les Romains. Ce qui est toujours commun aux Nations fort éloignées, c'est d'avoir des coutumes & des opinions très-difficiles à vaincre. Ce qui vient d'un autre bout du monde, nous paroît à peine sérieux. Le Roi de Siam & même le Roi de la Chine semblent presqu'être des Rois de théâtre. Le premier mouvement porte à rire, quand on voit des hommes d'une couleur & d'une figure si différente. Nous devons être aussi extraordinaires aux Indiens, que les Indiens le sont ici. Des hommes vêtus de longs habits, à qui on ne voit que le visage fort blanc, doivent y paroître des spectres, & je ne m'étonne pas si les Siamois s'enfuient d'abord à l'approche des Missionnaires. Mais quand des gens si extraordinaires viennent vous dire que vous êtes tous dans l'erreur, que tous vos ancêtres sont damnés, & que vous le serez comme eux, ce n'est pas le moyen d'être bien reçus.

(1) Il faut donc prendre un long détour, & user de grandes précautions, leur inspirer le goût de la vérité dans les matieres indifférentes, comme les Mathématiques & la Physique, afin de les accoutumer peu-à-peu à raisonner plus juste qu'ils n'ont fait jusqu'ici; leur raconter des histoires véritables, principalement de celles qui n'ont rien que de naturel, pour leur faire sentir, sans le leur dire, la différence des fables; travailler en même tems à poser les principes de la Métaphysique que j'ai marqués, sans en faire encore l'application. Après avoir ainsi préparé un esprit, & l'avoir long-temps fortifié par une bonne nourriture, vous pouvez commencer à lui faire appercevoir les erreurs dans lesquelles il a été élevé, s'il ne les apperçoit déja lui-même; car s'il a

(1) *Note de l'Editeur*. C'est la méthode qu'ont suivie les premiers Missionnaires de la Chine & des Indes, comme il est fort aisé de s'en convaincre par la vie du P. Ricci & les relations de la Chine & de l'Inde, & comme on le pourra juger par la lecture d'un Ouvrage du P. Ricci, fait en Chinois & traduit en François par un Missionnaire de Pekin. On trouvera cette Traduction immédiatement à la suite de ce Mémoire.

compris les principes, & s'il en est persuadé, pour peu qu'il ait de pénétration, il les appliquera aux objets qui lui sont familiers.

Quand vous aurez une fois excité du doute dans leurs esprits, il faut encore travailler à leur ôter diverses préventions qui viennent du cœur plus que de l'esprit; le respect pour leurs Docteurs, l'affection pour leurs parens & amis, l'attachement à leurs coutumes. Je n'y vois point de meilleur remede que l'amour de la vérité. S'ils l'ont une fois goûtée, ils verront que rien ne lui doit être préféré; mais (1) il faut avouer qu'il n'y a que le temps qui puisse guérir de ces passions, comme de toutes les autres. Ce même amour de la vérité doit surmonter l'indifférence d'opinions, & principalement des Religions. Il faut souffrir en patience l'erreur des autres, quand nous ne pouvons les en guérir; mais nous sommes coupables, si nous y demeurons un moment à notre escient. On peut pardonner à un homme de se tromper; mais d'assurer hardi-

(1) *Note de l'Editeur.* C'est sur-tout de la grace qu'il faut attendre cette guérison; le temps n'y feroit rien sans elle.

ment ce qu'il ne ſait point, & des fables inventées à plaiſir, & le perſuader aux autres, c'eſt ce qui n'eſt point excuſable.

Delà on peut venir à donner du mépris & de l'averſion des faux Docteurs & des faux Prophètes, après avoir bien convaincu leur doctrine de fauſſeté. Tous les impoſteurs & faux-témoins ſont haïſſables, mais principalement ceux qui mentent en matiere très-importante, & qui ſéduiſent des Peuples entiers. De tous les faux-témoins les pires ſont ceux qui portent faux témoignage contre Dieu même, ou diſent qu'ils ſont envoyés par lui, ou ſe mettent à ſa place, en ſe faiſant rendre les honneurs qui ſont dus à lui ſeulement. Après avoir levé ces obſtacles extérieurs qui viennent de l'attachement à leurs préjugés, ou de la négligence à s'appliquer, ou de l'autorité de leurs Docteurs, il faut attaquer les opinions qui réſiſtent plus à notre doctrine; l'éternité du monde, la multitude des dieux ou tous enſemble, ou ſucceſſivement; que tout ſoit corporel; que les ames des bêtes ſoient immortelles, ou qu'elles paſſent de corps en corps, & ſur-tout que le bonheur ou le malheur ſuivent le mérite par une néceſſité fatale & indiſpenſable.

Avant que d'avoir effacé ce préjugé, si vous leur parlez de la croix de Jesus-Christ, ce sera pour eux un scandale : ils concluront, suivant leur principe, qu'il avoit mérité dans une autre vie ce qu'il a souffert depuis sa naissance, & ils feront le même jugement des Martyrs. C'est peut-être par cette raison que les Jésuites ne se sont pas pressés de parler aux Chinois de Jesus-Christ crucifié. Mais sitôt qu'on y verra les Catéchumenes disposés, on ne doit pas différer à les instruire d'un dogme si capital au Christianisme. Tous ces préliminaires semblent nécessaires avant que de venir à l'explication de la doctrine chrétienne, si ce n'est que l'expérience vous ait appris que la proposition simple & solide de la vérité suffise pour faire évanouir les erreurs contraires, comme le soleil dissipe les nuages. Si je n'écrivois pour des personnes d'une vertu consommée, je les avertirois de se précautionner contre la tentation de faire paroître un grand fruit de leur mission. Il est triste à la Nature d'avoir fait inutilement un si grand voyage, d'avoir tant souffert, & de demeurer dans cet exil volontaire. On

veut, à quelque prix que ce soit, faire des Chrétiens; l'amour-propre se déguise en zele. Regardez toujours les exemples des premiers siecles (1). On éprouvoit les Catéchumenes pendant deux ou trois ans, & on ne donnoit ensuite le baptême qu'à ceux qui le demandoient instamment, & dont les mœurs paroissoient solidement corrigées. A cette épreuve servoient tant d'exorcismes & de scrutins pendant le Carême, dont la pratique pourroit être rétablie très-utilement dans les nouvelles Eglises. Je ne vois pas non plus que dans ces premiers siecles la conversion des Princes fût regardée comme le moyen le plus propre à établir la Religion. A la vérité, quand l'occasion s'en présenta, les saints Evêques l'embrasserent avec zele, & en rendirent graces

---

(1) *Note de l'Editeur.* On éprouve encore les Catéchumenes dans les Missions; on prend, pour s'assurer de leur sincérité & de leur foi, toutes les précautions que suggere la prudence chrétienne. On en peut juger par les relations des Missionnaires, les adultes ne sont admis au Baptême & ensuite à la participation de nos autres Sacremens, qu'après de longues, rigoureuses & sages épreuves.

à Dieu, comme d'un miracle. Mais au paravant ils la regardoient comme humainement impossible, par l'extrême difficulté qu'il y a d'accorder le souverain pouvoir, les honneurs & le luxe de la Cour, avec l'humilité, la tempérance & les autres vertus chrétiennes. L'on dit que l'autorité des Princes est le moyen le plus court pour amener les Peuples au changement de Religion, sur-tout en orient où les Rois sont regardés comme une divinité. Mais je doute fort que cette autorité produisît une conviction intérieure. Je crains qu'elle ne fît seulement un changement dans le culte par une basse complaisance, & que de tels Chrétiens ne fussent prêts à retourner à leurs idoles, au premier changement de Souverain. Je craindrois encore que les Missionnaires ne fussent tentés d'avoir des complaisances excessives pour un Prince qui se seroit déclaré chrétien, & qu'ils ne crussent être obligés, pour le bien commun, à relâcher beaucoup de la sévérité de leur discipline. Je crois du moins qu'il faudroit, avant que de lui donner le Baptême, l'éprouver bien plus que les particuliers. L'exemple de Constantin est remarquable. Il a été 30 ans le protecteur de la Religion chré-

tienne, ſans être baptiſé ; car il eſt certain (1) qu'il ne le fut qu'à la mort.

Les biens & les maux ſuivent le mérite.

C'eſt ici, ſi je ne me trompe, l'objection capitale pour la Morale ; elle a une apparence de raiſon & de juſtice ; c'eſt, dira-t-on, l'ordre des choſes ; le bonheur eſt dû au bon uſage de la liberté, le malheur au mauvais uſage ; donc tout méchant eſt malheureux, & tout malheureux eſt méchant ; & comme l'expérience eſt contraire, il y aura d'autres vies devant & après ; devant, pour avoir mérité les biens & les maux de cette vie ; après, pour recevoir la peine & la récompenſe de ce qu'on y a mérité : & voilà la Métemſypcoſe. Delà ſuivra que jamais l'état des eſprits ne ſera fixe ; car ſi tout dépend de leur volonté libre, ceux qui ſont malheureux, pourront, s'ils ſe convertiſſent, devenir heureux, & les plus heureux pourront tomber & devenir miſérables. C'eſt le fond des erreurs d'Origêne qui

---

(1) *Note de l'Editeur.* Sont-ce les Evêques, & n'eſt-ce pas Conſtantin lui-même qui voulut différer ſon baptême ? M. de Fleury auroit dû le marquer.

les avoit prises de Platon & de Pythagore, & à remonter plus haut, des Egyptiens de qui les Indiens peuvent les avoir autrefois reçues. Il y a encore d'autres suites de ce principe. S'il n'y a que le mérite qui distingue les esprits, tous sont égaux naturellement, ou du moins de même nature; le même sera ange, homme, démon, selon notre maniere de parler. Il pourra même arriver à devenir Dieu, selon que les Indiens entendent que l'est Sommonokodom, & les autres qui l'ont été & le seront. Donc, c'est par accident que les esprits deviennent ames & sont unis à des corps, pour peine ou pour récompense de leurs œuvres. Donc il n'y a que l'ame à considérer; c'est l'ame seule qui est l'homme; le corps n'est que le vêtement ou la prison. Je ne vois pas que les Indiens disent que les corps n'aient été faits que pour punir les esprits. Au contraire, je vois qu'ils comptent, pour récompense, d'animer des corps célestes, comme le soleil, les astres, le premier ciel, d'où vient le Xangti des Chinois (1), qui est comme

(1) *Note de l'Editeur.* La Méthempsycose est une doctrine peu suivie à la Chine. Tous le

le ſouverain eſprit. Je vois encore que les Indiens comptent, pour récompenſe, de devenir Rois ou Rayas, & même de paſſer en de certains animaux, comme des éléphants. Mais le fond du principe eſt toujours le même : un certain nombre d'eſprits qui, ſelon leurs mérites ou démérites, deviennent heureux ou malheureux, &, après avoir expié leurs crimes par de longs tourmens, peuvent devenir heureux. Je ne vois pas qu'ils diſent que ceux qui ſont arrivés au ſouverain degré de bonheur, puiſſent tomber.

Ou l'on prétend fonder cette doctrine de la Métempſycoſe ſur le raiſonnement, ou ſur l'expérience. D'expérience, on ne peut en alléguer de certaine. Tout homme ſincere avouera qu'il ne ſe ſouvient de rien avant cette vie, & qu'il ne ſe ſouvient pas même du commencement de cette vie ; & c'eſt ce qui avoit fait inventer aux Anciens leur fleuve léthé dont on faiſoit boire aux ames avant que de les renvoyer dans des corps. Quand donc Pythagore, ou Sommonokodom, ou qui on voudra,

---

Lettrés Chinois la rejettent. Voyez les Lettres des Miſſionnaires de la Chine.

ont dit qu'ils avoient été autrefois un tel homme & un tel animal, ils n'ont pas dû être cru sur leur parole, & il étoit juste de leur en demander des preuves. Et pourquoi quelques particuliers seulement s'en seroient-ils souvenu? Et si la Loi de la Métempsycose étoit générale pour tous les hommes, la réminiscence devroit être aussi générale; d'autant plus que l'on prétend que les ames sont envoyées en d'autres corps, pour être punies ou récompensées. Or, la punition est inutile, si le coupable ne sait pourquoi il souffre. On ne se venge qu'à demi, si on ne le fait connoître. Il en est de même de la récompense. Que si, pour prouver la réminiscence, on a recours aux notions qui sont en nous des principes de toutes les Sciences, comme Platon prétend s'en servir dans le Ménon; en ce cas il faudra revenir à ce qui a été dit, que tous les hommes ont à la vérité ces principes, & que c'est en quoi consiste le fond de la raison. Mais il n'est pas nécessaire qu'ils les ayent appris dans une autre vie, puisque l'on demanderoit par quels moyens ils les auroient appris, & ainsi à l'infini. Il n'y a non plus aucune expérience qui nous oblige à attacher des

eſprits aux aſtres, ni aux cieux. Nous voyons bien que leurs mouvemens ont été réglés par quelque eſprit très-ſage & très-puiſſant; mais que chacun ait le ſien qui y ſoit attaché, c'eſt ce que nous ne voyons point. Leurs mouvemens reſſemblent bien plus à ceux des horloges & des autres machines artificielles, toujours uniformes, ſuivant l'impreſſion qui leur eſt donnée, qu'à ces mouvemens des animaux, ſi irréguliers, ſuivant les objets qui les attirent ou les repouſſent. Quant aux bêtes, loin d'être obligés d'avouer qu'elles ont des ames ſemblables aux nôtres, nous ſommes forcés d'avouer qu'elles n'en ont pas de telles, & que, s'il y a en elles autre choſe que le corps, du moins il n'y a ni raiſon, ni intelligence; ce qui mérite d'être examiné à part. Il faut donc convenir qu'il n'y a point d'expérience certaine ſur laquelle on puiſſe appuyer l'opinion du paſſage des ames de corps en corps. Il n'y en a point non plus de raiſonnement démonſtratif. Les hommes, dit-on, ſouffrent dès qu'ils entrent en cette vie; donc ils ont péché auparavant. C'eſt une conjecture, non une preuve, comme s'il ne pouvoit y avoir d'autre cauſe de ces ſouffrances. Tous

les hommes reconnoiſſent que l'on punit les peres en la perſonne de leurs enfans. Pourquoi donc n'en ſera-t-il pas de même pour tout le genre humain? Ce qui eſt en effet notre doctrine du péché originel. De plus je nie qu'il ſoit toujours injuſte de faire ſouffrir celui qui n'a point péché, pourvu qu'on le récompenſe enſuite de ſa ſouffrance. Tous les hommes travaillent, c'eſt-à-dire, ſouffrent du bien & du mal dans l'eſpérance d'un bien à venir. Le laboureur qui a ſouffert le froid & le chaud, la faim, la ſoif & la laſſitude, n'a point regret de ſon travail, quand il recueille une grande moiſſon. Moins on a mérité de ſouffrir, plus il y a de vertu; & je ne crois pas qu'aucun homme de bon ſens puiſſe mettre au même rang un criminel qui ſouffre le ſupplice dû à ſon crime, & un homme de bien qui veut bien ſouffrir des peines auſſi rigoureuſes. Nous louons encore celui qui paye pour un autre, & qui ſouffre pour un autre; c'eſt une eſpece d'excellente vertu. Ainſi, le principe n'eſt pas vrai en général: que la peine ſuive toujours le mérite comme par une néceſſité fatale, & que tout malheureux ſoit méchant.

Il faut encore démêler l'équivoque de bien & de mal. Le vrai bien de chaque

chofe, eft ce qui la rend meilleure ; fon mal eft ce qui la rend pire. Donc le bien effentiel d'un efprit, eft l'amour de la vérité & de la droiture : fon mal eft de s'en éloigner. D'être attaché à un corps, à l'occafion duquel l'efprit fente de la douleur, eft bien une efpece de mal pour l'efprit, puifque c'eft un fentiment fâcheux ; mais ce mal, loin de le rendre mauvais, eft une preuve & un exercice de vertu, c'eft-à-dire, qu'il eft l'occafion d'un vrai bien ; car celui qui fouffre, doit fe conformer à fon état préfent qu'il ne peut changer, l'agréer & céder à cette néceffité. S'il le fait, il fera louable. Perfonne ne dit qu'un homme foit méchant & haïffable, parce qu'il eft malade & qu'il fouffre de cruelles douleurs ; on le plaint feulement comme malheureux ; on le loue même, s'il eft patient ; & fi l'on veut deviner une vie précédente où il ait mérité ce qu'il fouffre, ce n'eft plus un fentiment ordinaire ; c'eft un détour recherché & un rafinement propre à éteindre toute eftime de la patience, toute compaffion & tout fentiment d'humanité. Que fi le vrai bien de l'homme fur la terre, n'eft que la connoiffance de la vérité & l'exercice de la vertu,

il eſt facile de montrer combien eſt groſſiere l'imagination des Bramines qui paſſent pluſieurs années ſans changer de poſture, & ſouffrent volontairement de cruels tourments pour devenir Rois ou grands Seigneurs dans une autre vie, en même temps qu'ils font profeſſion de mépriſer les richeſſes & les honneurs de la terre; c'eſt-à-dire, que dès-à-préſent ils ſe rendent malheureux, afin de devenir un jour malheureux d'une autre maniere, & même méchans; car la vertu eſt bien plus difficile dans la grande fortune que dans la médiocre... On ne voit rien de ſemblable dans l'ancien Paganiſme; il y avoit peu de ces triſtes & affreuſes ſuperſtions : ce n'étoit que pompe, ſpectacles & plaiſirs.

Des ames des Bêtes.

La queſtion des ames des bêtes n'eſt pas ſeulement de Phyſique à l'égard des Indiens, mais de Théologie, puiſqu'il eſt de la foi chrétienne que l'homme eſt d'une autre nature que les bêtes, fait à l'image de Dieu qui les lui a ſoumiſes, & lui a permis de s'en ſervir à toute ſorte d'uſage, même de les tuer pour

s'en nourrir. Il eſt donc néceſſaire de leur perſuader qu'elles n'ont pas d'ames raiſonnables & immortelles, & de ruiner ainſi la Métempſycoſe par le fondement.

Ce ſeroit ſans doute le plus court de montrer qu'il n'y a dans les bêtes que le corps, & que tous leurs mouvemens les plus merveilleux ſe peuvent expliquer par des raiſons méchaniques. Du moins quand il y auroit quelqu'un de leurs mouvemens que nous ne pourrions pas expliquer, il faudroit avouer ſimplement notre ignorance, plutôt que de nous payer de mots que nous n'entendons pas. Or, qui peut dire qu'il entend bien ce que c'eſt qu'une ame matérielle, qui n'eſt ni eſprit ni corps, mais partie d'un corps, une ſubſtance incomplette, une forme ſubſtantielle? Qui peut réſoudre nettement les objections que l'on fait ſur les formes partielles, la forme cadavérique, les deux ou trois ames ſubordonnées en un même ſujet & toutes les autres ſuites de cette doctrine? Pour moi, j'aimerois mieux reconnoître de bonne foi que je ne connois pas tout ce qui ſe paſſe dans les bêtes; mais cette ignorance ne me fera jamais aſſurer ce que je ne comprends

pas, encore moins admettre en elles une ame semblable à la mienne, puisque je n'y vois aucun des signes qui me la font reconnoître dans les autres hommes ; ce seroit donc le chemin le plus court de réduire les Indiens à cette négative. Je n'ai aucune raison de croire que les bêtes aient des ames plutôt que les horloges & les autres machines artificielles ; mais cela n'est pas à espérer. Leurs anciennes préventions les éloignent trop de cette pensée. Ils sont trop ignorants de l'anatomie, pour comprendre les ressorts qui peuvent faire tant de mouvemens si différents, & il est impossible de les instruire qu'en tuant des bêtes, au moins si l'on veut venir jusqu'à voir le chemin du chile & la circulation du sang ; c'est-à-dire, qu'il faudroit les avoir persuadés avant que de pouvoir commencer la preuve. Je ne crois pas toutefois que les Missionnaires doivent négliger de s'instruire de l'anatomie autant qu'il leur sera possible : ce n'est pas à leur égard une simple curiosité, puisque delà dépend la résolution de cette question de l'ame des bêtes, si importante dans les Indes. Mais quand on viendra à en tirer les conséquences, ils doivent prendre garde à ne pas

paroître trop entêtés de la nouvelle Philosophie, à cause des Espagnols & autres Européens à qui elle pourroit être suspecte, faute de l'entendre.

Je crois donc qu'il faut se contenter d'établir solidement la distinction de l'homme & de la bête, qui suffit pour votre dessein, & voici comme j'y voudrois procéder. Nous ne devons raisonner que suivant ce que nous connoissons, & nous connoissons mieux ce qui est en nous, que ce qui est dehors. (1) Je sens en moi des pensées, des connoissances, des volontés. Je reconnois aussi que j'ai un corps étendu, figuré & capable de mouvement. Je vois autour de moi d'autres corps entiérement semblables au mien. J'en vois d'entiérement différents, comme les astres, les fleuves, les pierres. J'en vois partie semblables, partie différents, comme ceux des bêtes. Quant aux animaux dont les corps sont tout-à-fait semblables au mien, je vois qu'en leur parlant, ils me répondent à propos, c'est-à-dire, qu'ils me font entendre des pensées semblables aux miennes, & liées avec les miennes, & cela par des signes qui n'ont aucun rapport

(1) V. Aug. *l.* 10, *de Trin.* c. 9.

naturel avec nos penſées, & qui par conſéquent doivent avoir été inventés ou concertés par ces animaux ſemblables à nous, que nous appellons *hommes*. Je vois de plus que ces hommes apprennent & exercent des arts qu'aucun d'eux ne ſait naturellement, comme de bâtir des maiſons, faire des tiſſus & des étoffes, forger des métaux, écrire, peindre, & que dans ces arts ils inventent tous les jours, & ſe perfectionnent de plus en plus. Je vois qu'ils ſe ſouviennent des choſes paſſées il y a long-temps; qu'ils prévoient celles qui doivent arriver long-temps après, juſqu'à prédire des éclypſes long-temps auparavant. Je vois qu'ils ſont violemment agités par des objets qui ne regardent point le corps, comme l'opinion des autres hommes, qui produit la gloire ou l'infamie, d'où viennent l'ambition, la honte & les autres paſſions ſemblables. Je ſens en moi tous ces mouvemens & toutes ces propriétés que je vois dans les autres hommes; d'où je conclus avec raiſon qu'ils ont tout ce que j'aï au dedans comme au dehors, c'eſt-à-dire, non-ſeulement un corps de la même figure, mais une ame de la même eſpece.

Quand je viens aux autres animaux, j'y vois à la vérité quelque ressemblance : ils se nourrissent comme moi, ils marchent, ils font divers mouvemens, ils en font même que je ne puis faire, comme de voler ; mais tout cela appartient au corps, & sans examiner tout le reste qui pourroit être équivoque, je n'y vois aucun des signes auxquels j'ai dit que je reconnois les hommes. Ils ne parlent point, ou s'il y en a qui prononcent quelques paroles, comme les perroquets, elles n'ont point de suite, ne répondent point à propos, en un mot, ne nous apprennent point que ces animaux aient des pensées. De dire que les animaux de chaque espece, & principalement les oiseaux, ont un langage entr'eux par lequel ils se communiquent leurs pensées, mais que nous ne l'entendons pas : on le dit sans preuve, & on peut le nier ; de même nous voyons bien dans tous les animaux des voix naturelles semblables à celles qui expriment nos passions ; mais nous n'y voyons aucun signe d'institution semblable à notre parole.

En général les animaux n'inventent rien. Ils font à la vérité des ouvrages dont nous admirons l'artifice, comme

les nids de tous les oiſeaux & des hirondelles en particulier, les toiles des araignées, les loges des mouches à miel, les coques des vers à ſoie; mais ils les font toujours de même, dans tous les pays, dans tous les temps : ils ne s'inſtruiſent point les uns les autres. Or, en nous-mêmes il ſe fait de grandes merveilles auxquelles notre raiſon n'a point de part. Ce n'eſt point par ſon ſecours que notre nourriture ſe digere & ſe diſtribue; que toutes les parties de notre corps, même celles que nous ne connoiſſons pas, ſe conſervent & s'augmentent : ce n'eſt point par la raiſon que nous prenons en marchant un équilibre ſi juſte, & que nous étendons ſi à propos un bras, quand il y a péril de tomber. Enfin, la mere des ſept martyrs avoit raiſon de leur dire : Je ne ſais comment vous vous êtes trouvés dans mon ſein ; ce n'eſt point moi qui vous ai donné l'eſprit, l'ame & la vie, ni qui ai formé vos membres. Nous n'attribuons à l'homme que les ouvrages qu'il fait avec deſſein, connoiſſance & réflexion.

Mais, dira-t-on, les animaux ſont capables d'inſtruction : on dreſſe des chevaux & des chiens ; on les accoutume

à quantité de mouvemens qu'ils ne feroient pas d'eux-mêmes, & ils obéissent à la seule voix. Prenez garde comment se fait cette instruction : suffit-il de parler à un animal ? Ne faut-il pas joindre à la voix le bâton, ou quelque appas de viande, ou quelque chose de semblable qui s'applique immédiatement à son corps, ou du moins, qui frappe fortement ses sens? Ensuite la voix qui accompagne ces impressions, venant à le frapper encore, peut bien faire toute seule le même effet. Après cela il est inutile d'alléguer une infinité d'exemples de l'industrie des chiens, des ruses des lievres, de la docilité des éléphants, & toutes ces histoires vraies ou fausses, par lesquelles finissent ordinairement les disputes en cette matiere. Tout ce que l'on pourra conter, prouvera bien que les animaux sont conduits par une raison très-sage, mais non pas que cette raison soit en eux, puisqu'il demeurera constant que tous les animaux de même espece font toujours les mêmes choses dans les mêmes circonstances ; que l'expérience des siecles passés ne leur a rien appris, qu'ils se logent & se nourrissent, comme ils ont toujours fait ; que les poissons

ſont auſſi faciles à prendre, les chevaux auſſi faciles à dompter qu'ils l'ont toujours été, ou plutôt que toutes ces facilités ont augmenté, parce que les hommes y ajoutent toujours quelque choſe. Enfin, que l'on prenne l'homme le plus ignorant & le plus groſſier, un imbécile même, ſi l'on veut, ou un inſenſé, on y remarquera une infinité d'actions qui lui ſeront ſingulieres, & qui marqueront en lui un principe intérieur de penſées & de volontés ſemblables aux nôtres.

Au reſte, en rabaiſſant l'ame des bêtes, quand on iroit juſqu'à la nier, il ne faut pas craindre de mettre la nôtre en péril, ni d'affoiblir les preuves de l'immortalité de l'ame. Elles ne dépendent point de ce qui eſt hors de nous, mais de ce que nous ſentons en nous-mêmes; ſoit que dans les bêtes il n'y ait que la machine des corps, ſoit qu'il y ait quelque choſe de plus, cela ne fait rien pour nous. Nous ſommes aſſurés que nous penſons & que nous voulons; c'eſt la premiere connoiſſance dont nous avons de la certitude; & ſi l'on veut pouſſer le raiſonnement juſqu'à la derniere exactitude, on trouvera que, s'il y avoit en nous quelque partie dont

nous pussions douter, ce seroit plutôt de notre corps, que de notre ame par laquelle nous connoissons le corps. Or, que ce soient deux parties, c'est-à-dire, deux substances différentes, on le reconnoîtra clairement, en attribuant à chacun ce qui lui convient : en mettant d'un côté les pensées, les connoissances, perceptions, sentimens, volontés, doutes, desirs & actions semblables ; & de l'autre, étendue, figure, couleur, mouvement, molesse, dureté, solidité; on verra que ce qui convient à l'un, ne peut jamais convenir à l'autre que par des manieres figurées & abusives. D'où il s'ensuit que nous devons tenir pour des substances différentes les sujets auxquels conviennent des attributs si différens. Or, si l'ame est spirituelle, elle est indivisible & incorruptible, par conséquent immortelle, à moins qu'il ne plût à Dieu de l'anéantir, ce qu'aucune raison naturelle ne nous donne sujet de craindre. Mais en relevant la dignité de l'ame raisonnable, il faut montrer l'absurdité de ceux qui veulent la relever jusqu'à l'excès, & la faire une portion de Dieu même. Aucun esprit n'a des parties divisibles, moins encore l'esprit souverain qui est immense sans étendue,

& éternel sans durée. Il ne peut être lui-même son propre ouvrage, lui-même être bon par une de ses parties, & mauvais par l'autre, être ignorant & savant, sage & insensé, ami & ennemi de lui-même, heureux & malheureux; ce sont des contradictions trop manifestes.

Il faut dire un mot des plantes, puisque les Siamois y étendent leur Métempsycose, du moins jusqu'à certains arbres. Il est bien plus facile à l'égard des plantes qu'à l'égard des animaux, de montrer que ce ne sont que de simples machines, & que, sans y admettre aucun principe intérieur qui attire la nourriture (ce qui est plus aisé à dire qu'à concevoir,) il suffit de supposer que la chaleur du soleil, ou quelqu'autre cause agitant les sucs qui sont dans la terre, ils entrent dans les pores des graines, ou des racines qui sont propres à les recevoir, & qu'y étant une fois engagés, ils se poussent toujours, & font augmenter la plante. Il me semble que cette opinion devient assez commune, & qu'il n'y a plus gueres de Philosophes (1) qui s'intéressent à la con-

(1) *Note de l'Editeur.* Depuis M. de Fleury

ſervation des ames végétatives. Mais quand on voudroit en reconnoître, on pourroit ſe ſervir de tout ce que je viens de dire de la différence de l'homme & de la bête, & bien plus fortement, & je ne crois pas qu'il y ait d'Indien aſſez ſtupide, pour défendre l'ame des plantes, après avoir abandonné celle des animaux. Seulement à l'égard des plantes, je voudrois inſiſter davantage ſur ce que la preuve eſt générale. S'il y a une ame dans un éléphant; il y en a auſſi dans une mouche, dans une huître. S'il y en a une dans un chêne, ou un cèdre, il y en a auſſi dans une épine, dans une ortie, dans la moindre herbe. On ne peut alléguer de raiſon pour l'un que je n'applique à l'autre. Donc, s'il n'eſt pas permis de couper les arbres, de peur de les tuer, il ne ſera pas permis de cueillir un brin d'herbe, ni un grain de bled ou de ris, de peur d'en chaſſer des ames; & je ne vois plus de quoi les hommes ni les animaux ſe nourri-

les choſes ont bien changées; la plupart de nos Naturaliſtes veulent aujourd'hui tout animer: les plantes ont leur ſexe & preſque leurs ames; on en donne aux minéraux mêmes, & cela pour les égaler à l'homme dont on ne veut plus faire que des bêtes, des plantes ou des pierres.

ront. Cette abſurdité bien pouſſée peut ſervir à réveiller les Indiens, & les tirer de leurs préjugés.

Deſtinée, Liberté.

Sur cette matiere il y a deux erreurs oppoſées qui ſe trouvent ſouvent dans les mêmes perſonnes, ſuivant leurs diſpoſitions en des occaſions différentes. L'idée confuſe d'une deſtinée, ou d'une néceſſité fatale, leur paroît commode pour ſe diſpenſer d'examiner l'avenir, & pour abréger les délibérations & encore plus pour s'excuſer, quand ils ont failli. D'ailleurs ils ſentent leur liberté par une expérience continuelle, & elle flatte leur orgueil en leur faiſant croire qu'ils ſont la cauſe unique du bien qu'ils font, & qu'il y a en eux un principe d'actions entiérement indépendant. L'imagination d'une deſtinée & d'une néceſſité invincible, eſt fondée ſur l'expérience du cours réglé de la nature : on a vu le ſoleil & les aſtres rouler toujours par les mêmes routes ; les corps légers ou peſants tendre toujours au même lieu, & ainſi du reſte. On a donné à cet ordre invariable le nom de *néceſſité*, ſans faire aſſez d'attention à

la cause de cet ordre, qui est la volonté du Créateur. Au contraire les anciens Philosophes ont cru que l'esprit souverain qui avoit formé l'univers, s'étoit assujetti à cette nécessité, comme les ouvriers vulgaires. C'est pourquoi Timée que Platon a suivi, établit d'abord ces trois principes, l'intelligence, la matiere & la nécessité. On a passé plus loin, & voyant combien est courte la prudence humaine, & que les hommes, malgré leurs précautions, tombent souvent dans les maux qu'ils craignent le plus, on a voulu croire qu'il y avoit même dans les actions des hommes une nécessité inévitable, & les méchans ont cherché par-là à s'autoriser dans leurs crimes.

Si vous trouvez des infideles dans ces erreurs, appliquez-vous à leur faire entendre que nous ne jugeons des choses nécessaires que par rapport à nous, c'est-à-dire, en tant qu'elles ne dépendent point de notre volonté. Ainsi ce qui est nécessaire à l'égard de l'un, est volontaire & arbitraire à l'égard de l'autre. La volonté du maître devient une nécessité pour son esclave. Le caprice du Prince est comme un puissant ressort qui remue, & souvent renverse toute

la machine de l'état. Ainſi cet ordre merveilleux de la nature ſi néceſſaire à notre égard, n'eſt que l'effet de la volonté de Dieu. Il peut ſe diſpenſer, quand il lui plaît, des loix de la méchanique & des autres regles que lui-même a établies, puiſqu'il peut faire des miracles.

Quant à l'imagination d'une néceſſité fatale dans les choſes humaines, vous la détruirez par les exemples des loix, des peines, des récompenſes, des délibérations, des préparatifs & des proviſions qu'on fait pour l'avenir; en un mot par les mêmes preuves qui montrent le libre arbitre. Seulement après avoir établi l'idée de l'être néceſſaire, de l'eſprit créateur, vous montrerez qu'il doit être le maître des créatures intelligentes, auſſi bien que des autres, & les conduire toutes par des voies convenables à chacune, pour accomplir ſes deſſeins. Que ſi nous ne pouvons concilier aiſément avec notre liberté les regles infaillibles de la providence, il faut nous en prendre à notre foibleſſe plutôt que de nier ce qui eſt évident. Car ſi nous voulions détruire l'une de ces vérités par l'autre, que nous ſommes libres, ou que nous dépendons abſolument de celui qui nous a fait & qui

nous conſerve ; laquelle abandonnerions-nous la premiere ?

D'ailleurs, pour ôter l'idée que notre liberté ſoit entiere, & pour abaiſſer l'orgueil humain, faites-leur remarquer la foibleſſe de leurs bons deſirs & de leurs bonnes réſolutions ; combien il y a de différence entre l'eſprit & le cœur ; combien il eſt facile d'appercevoir ce qui eſt juſte, & combien il eſt difficile de le pratiquer ; la diſtance entre connoître & vouloir, & entre vouloir imparfaitement & efficacement ; la rébellion du corps & la violence des paſſions ; la tyrannie des mauvaiſes habitudes ; en un mot toutes les preuves que nous avons par notre propre expérience que la nature n'eſt pas entiere, & que l'homme n'eſt pas tel que ſa raiſon lui fait voir qu'il devroit être : ici ſervira tout ce que Saint Auguſtin a dit contre les Pélagiens, tiré de la raiſon naturelle. Par cette doctrine du libre arbitre, vous poſerez les fondemens du péché originel, & du beſoin d'un réparateur.

F I N.

ENTRETIENS

D'un Lettré Chinois & d'un Docteur Européen, sur la vraie idée de Dieu.



PRÈMIER ENTRETIEN.

Dieu a créé l'univers, & il gouverne tout par sa providence.

LE LETTRÉ CHINOIS.

LE premier devoir de l'homme est d'apprendre à se régler soi-même. C'est par-là sûrement qu'il peut se distinguer des animaux. Le nom de sage n'est dû qu'à celui qui est venu à bout de se rendre parfait. Tout autre talent quelque brillant qu'il soit, ne doit pas nous tirer de la foule. La vertu fait le vrai bonheur, & toute fortune qui n'est pas fondée sur la vertu, c'est à tort qu'on l'appelle fortune, c'est vraiment un état de malheur. L'homme est sur la terre comme dans un chemin où il marche : tout chemin a un terme, & ce que l'on fait pour applanir une voie, n'est pas pour la voie elle-même, c'est pour le

terme où la voie conduit. Or, tout ce que nous faiſons pour régler nos mœurs & notre conduite, où nous mene-t-il? Je comprends aſſez à quoi tout aboutit dans cette vie; mais après la mort qu'arrive-t-il? voilà ce que je ne comprends pas. J'ai appris, M., que vous parcouriez la Chine pour y prêcher la Loi du Seigneur du ciel, & que par-là vous engagiez à la vertu ceux qui vous écoutent: je ſouhaiterois bien vous entendre.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Je ſuis ravi, M., d'avoir l'honneur de vous entretenir: vous voulez m'entendre parler du Seigneur du ciel. Souhaitez-vous que j'explique ſes perfections, & que je diſe ce qu'il eſt?

LE LETTRÉ CHINOIS.

J'ai oui dire que votre doctrine étoit profonde & étendue, peu de paroles ne ſuffiſent pas pour en voir le fond; mais ce n'eſt que dans votre pays que l'on adore véritablement le Seigneur du ciel. Vous dites qu'il a créé les cieux, la terre, l'homme & toutes choſes; qu'il gouverne tout, & maintient tout dans le bel ordre où nous le voyons. Je n'ai jamais rien oui de ſemblable, & nos plus

grands Philosophes des temps passés n'en ont jamais rien dit. Je serois bien aise d'être instruit là-dessus.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Ma doctrine touchant le Seigneur du ciel, n'est pas une doctrine particuliere à un seul homme, à une seule famille, à un seul pays. De l'orient à l'occident, tous les Empires l'ont reçue depuis un grand nombre de siecles, & ce que les anciens Sages ont enseigné sur la création de l'univers par la toute-puissance du Seigneur du ciel, nos Livres sacrés nous l'apprennent encore aujourd'hui, de maniere qu'il n'y a point le moindre doute à former la-dessus. Jusqu'ici les Savans de la Chine n'ont eu aucune communication avec les autres Royaumes : ainsi, ne connoissant point les caracteres, ne sachant point les langues des Nations étrangeres, ils ont ignoré leurs mœurs & leur créance.

Pour moi je n'ai qu'à vous exposer simplement la Loi universelle du Seigneur du ciel, pour vous faire juger aussitôt que c'est la véritable Loi. Mais avant que d'entrer dans le détail de cette sublime doctrine, avant que de vous rapporter les divins enseignemens

que la ſage antiquité nous a laiſſé dans nos Livres ſaints, il eſt à propos d'établir un principe ſur lequel tout eſt fondé.

Ce qui diſtingue ſinguliérement l'homme de la bête, c'eſt l'ame raiſonnable; cet eſprit peut juger de ce qui eſt & de ce qui n'eſt pas, & diſcerner le vrai du faux. Il n'eſt pas poſſible de lui faire approuver ce qu'il conçoit être contre la raiſon. L'animal au contraire ne diſcerne rien. Il a du ſentiment, du mouvement, de certaines connoiſſances, mais tout cela ne le rend que bien peu ſemblable à l'homme. L'animal ne raiſonne point; il ne peut pénétrer le fond des choſes, ni d'un principe tirer des conſéquences. Ainſi, preſque tout ſe réduit pour lui à boire, à manger, à perpétuer ſon eſpece. L'homme eſt bien au-deſſus. Doué d'une ame ſpirituelle il diſtingue la maniere d'être de chaque choſe, il examine leurs propriétés, & par-là il connoît leur nature, il en voit les différents effets, & il remonte à la cauſe. Toutes ces connoiſſances le conduiſent à embraſſer le parti de la vertu, & à ſe livrer au travail dans cette vie, pour jouir après la mort d'un repos & d'une félicité éternelle. L'eſprit hu-

main ne peut point forcer ses propres lumieres. Si la raison nous présente quelque chose comme bon ou mauvais, nous le regardons comme bon ou mauvais, nous le regardons néceſſairement comme tel. Cette raison est dans l'homme ce que le soleil est dans l'univers. Ainsi, abandonner les lumieres de la raison pour suivre à l'aveugle les enseignemens d'un autre homme, c'est comme si l'on prenoit une lanterne en plein jour pour chercher une chose perdue.

Ce point une fois établi, si vous souhaitez, M., m'entendre parler de la Loi du Seigneur du ciel, je suis prêt à vous mettre devant les yeux toute cette doctrine, mais à une condition, je vous prie, c'est que, si en m'écoutant, il vous survient quelque chose à m'objecter, vous le proposiez sans façon. De mon côté, je ne cherche pas de vains complimens; & du vôtre, la matiere est de trop grande importance, pour qu'une politesse mal-entendue vous fasse perdre le fruit de notre entretien.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Proposer ses difficultés, qu'y a-t-il en soi de mauvais? L'oiseau a des aîles pour parcourir, en volant, les forêts &

les montagnes. L'homme a reçu la raiſon pour examiner & approfondir les choſes. Les diſputes des gens ſages n'ont d'autre effet que de mettre la vérité dans tout ſon jour. Les objets de nos connoiſſances ſont infinis, & l'on peut être ſavant ſans ſavoir tout. Un homme ignore un point, dans tout un Royaume on peut trouver un autre homme qui le ſaura ; & quand tout un Royaume ſeroit là-deſſus dans l'ignorance, l'univers peut fournir quelqu'un qui en ſera inſtruit. Le ſage prend la raiſon pour guide ; là où il voit la raiſon, il s'y porte ; où il ne la voit pas, il change de route. Quel homme ſe conduit autrement ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Commençons, M., puiſque vous le ſouhaitez, par cet article fondamental, qu'il y a un Seigneur ſuprême qui a créé, & qui gouverne le ciel, la terre & toutes choſes. Pour moi je ne vois rien de ſi clair que cette vérité. Quel eſt l'homme qui ne leve quelquefois les yeux au ciel ? A la vue d'un tel objet, peut-on ne pas s'écrier avec admiration : il y a là-haut un maître ! C'eſt à ce maître que je donne le nom du

Seigneur du ciel, & qu'en Langue Européenne on appelle *Dieu*. Deux ou trois réflexions vont pleinement vous convaincre sur cela.

En premier lieu, nous avons naturellement des connoissances qui nous viennent sans le secours d'aucune étude. Tous les Peuples de la terre, sans autre maître que la nature, ont l'idée d'un Etre souverain. Tous adorent une divinité. Qu'un homme éprouve quelque malheur, c'est à cet Etre qu'il a recours aussi-tôt, comme à un pere plein de bonté. Qu'un autre se soit rendu coupable de quelque crime, la crainte s'empare de son esprit. Son cœur est tourmenté de mille remords, & il lui semble qu'un cruel ennemi le poursuit par-tout. N'est-ce pas-là une preuve bien sensible que ce grand maître existe en effet, qu'il gouverne le monde, & surtout le cœur de l'homme qu'il force à reconnoître si bien ce qu'il est.

En second lieu, les choses inanimées placées dans leur centre, sont absolument incapables de se mouvoir d'elles-mêmes, beaucoup moins peuvent-elles se donner un mouvement régulier & uniforme. Elles ont nécessairement besoin pour cela du secours de quelque

intelligence qui les faſſe agir. Suſpendez une pierre en l'air, ou mettez-la ſur l'eau, elle tombera d'abord à terre, elle s'y arrêtera & ne pourra plus ſe mouvoir. D'où vient cela? c'eſt que la pierre tend naturellement en bas, & que ni l'air, ni l'eau ne ſont pas ſon centre. Ce que nous remarquons dans le vent qui s'éleve de la terre avec fracas, n'eſt point contraire à ce principe. Nous voyons aſſez que ce n'eſt-là qu'un effet d'une impulſion tumultueuſe qui n'a rien de réglé dans ſon mouvement. Mais à examiner le ſoleil, la lune, les autres planettes & toutes les conſtellations, il faut bien raiſonner autrement. Ces corps merveilleux ſont dans le ciel comme dans leur centre : ils ſont inanimés. Cependant ils ſe meuvent & d'une maniere toute oppoſée au mouvement général du ciel; car tandis que le ciel ſe meut d'orient en occident, ces globes marchent d'occident en orient : leur mouvement eſt parfaitement réglé; chacun ſuit la route qui lui eſt propre, & parcourt chaque ſigne céleſte, à ſa maniere, ſans qu'il y ait jamais eu le moindre dérangement. Un ordre ſi bien gardé ne prouve-t-il pas qu'il y a un maître qui y préſide. Si vous voyez en

pleine mer un vaisseau battu d'une rude tempête, se soutenir malgré les vents & les flots, & continuer sa route quoique vous n'apperceviez personne, ne jugeriez-vous pas qu'il y a sur le vaisseau un pilote habile qui le conduit.

En troisieme lieu, les créatures en qui l'on remarque certaines connoissances & du sentiment, n'ont pas pour cela des ames spirituelles comme les nôtres, & si nous les voyons faire des choses qui semblent n'appartenir qu'à l'esprit raisonnable, n'en devons-nous pas conclure qu'une intelligence supérieure les conduit? Or, jettez les yeux sur les divers animaux de l'air & de la terre; ils sont purement animaux, nullement spirituels comme nous; cependant on les voit chercher à boire & à manger dans leurs besoins, choisir des lieux écartés dans la crainte des traits du chasseur & des filets de l'oiseleur. Ils savent écarter tout ce qui pourroit leur nuire, & prendre des précautions pour conserver leurs vies. Ils ont tous leur maniere de nourrir & d'allaiter leurs petits. Quel amour ne leur marquent-ils pas? Toutes ces choses si semblables à ce que pourroit faire une créature douée de raison, ne démontrent-elles pas qu'il

y a un maître qui inſtruit ces animaux, & qui leur donne tous ces inſtincts. Si vous voyiez voler une quantité de fleches qui toutes donnaſſent droit au but, quoique vous n'apperçuſſiez aucun archer, douteriez-vous qu'une main adroite ne les eût lancées & dirigées ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Les cieux, la terre, le nombre & la beauté des choſes qu'ils renferment, me font croire qu'il y a un Dieu ; mais que ce Dieu ait tout créé & qu'il gouverne tout, comment le prouve-t-on ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

En conſidérant cette prodigieuſe quantité de créatures qui compoſent l'univers, on peut remarquer deux choſes également admirables, leur production, leur diſpoſition. Quant à l'auteur de l'une & de l'autre, ce ne peut être que Dieu ſeul. Les réflexions ſuivantes développeront ma penſée.

1°. Rien ne peut ſe produire ſoi-même, & tout ce qui eſt produit, a beſoin d'une cauſe extérieure qui le produiſe. Un édifice, un palais ne s'éleve pas de lui-même. Il faut des ouvriers pour le bâtir. Sur ce principe, ce n'eſt pas d'eux-mêmes que les cieux & la terre

ſe

se sont formés. Ils ont donc été créés par quelque cause. C'est cette cause que nous appellons *Dieu*. A la vue d'un petit globe où l'on voit les planetes & les constellations, où l'on distingue les terres, les mers, les rivieres & les montagnes, où tout enfin est marqué par ordre & avec exactitude, on conclut aussi-tôt que c'est-là le travail d'un ouvrier entendu, & personne ne s'avise de penser que ce globe se soit fait de lui-même. Que doit-on dire, quand on fait attention à l'étendue immense de la terre & des cieux, à cette alternative perpétuelle de jours & de nuits, à cette brillante lumiere du soleil & de la lune, à ce merveilleux arrangement des astres ? Quand on voit la terre produire tant d'arbres & de plantes, les eaux nourrir tant de poissons, la mer s'enfler & décroître si réguliérement; mais sur-tout quand on examine l'homme qui surpasse si fort tout le reste; laquelle de toutes ces choses a pu se donner l'être? Mais supposons un moment qu'une chose puisse se créer elle-même, il faut pour agir, qu'elle soit déjà, & dès-lors puisqu'elle est, qu'est-il nécessaire qu'elle se crée ? Que si elle n'est pas encore, ce qui agit pour la créer, n'est pas elle.

Concluons donc que rien ne peut ſe produire ſoi-même.

2°. Lorſque des choſes purement matérielles & d'elles-mêmes incapables de s'arranger, paroiſſent toutes placées en bel ordre, chacun juge d'abord qu'un artiſte a pris ſoin de les ordonner. Par exemple, qu'on voie une maiſon bien diſpoſée dans toutes ſes parties, ce qui compoſe la porte, eſt placé à l'entrée; dans le fond ſe trouve un jardin planté d'arbres & de fleurs; au milieu s'éleve une ſale à recevoir les hôtes; ſur les aîles ſont des corps-de-logis propres à habiter. Dans la ſtructure de tous ces édifices, les pieds & les colonnes ſont en bas pour ſoutenir les poutres de traverſe; les toîts ſont en haut pour mettre à l'abri des vents & de la pluie; tout enfin eſt mis à ſa place & ſi bien ordonné, que le maître peut y loger avec ſûreté & avec agrément. Qu'on voie, dis-je, une telle maiſon; ne dira-t-on pas auſſi-tôt qu'un architecte en a conçu l'idée, & l'a fait bâtir. Voyez encore un amas de caracteres propres à l'Imprimerie, chacun de ces caracteres a ſa ſignification; en les aſſemblant, on peut compoſer un membre de période, une période entiere, & enfin un diſ-

cours suivi & élégant. Mais si un homme de lettres ne range ces caracteres, pensez-vous sérieusement que d'eux-mêmes, ou par hasard, ils puissent s'assembler & produire ainsi une piece d'éloquence ? Or, jetez les yeux sur la terre, les cieux & toutes les créatures, quel ordre merveilleux ! quelle admirable disposition ! La matiere, la figure, l'intérieur, l'extérieur des choses, y a-t-il rien à ajouter, ou à retrancher ? Le ciel est élevé, pur, brillant & couvre tout. La terre est basse, épaisse, matérielle, & soutient tout. Pris séparément, ils forment deux opposés : étant réunis, ils s'allient parfaitement dans la composition de l'univers. Les étoiles fixes sont au-dessus du soleil & de la lune : le soleil & la lune embrassent la région du feu ; le feu enveloppe l'air ; l'air s'étend sur les terres ; & les mers, les eaux se répandent & coulent autour de la terre : la terre immobile au centre de l'univers, reçoit les influences de tous les élémens, & par-là fait sortir de son sein les insectes, les plantes & les arbres. Les eaux entretiennent des poissons de toute espece : l'air est l'élément des oiseaux ; la terre la demeure des quadrupedes ; le feu échauffe & met tout

en mouvement. Au milieu de tant de créatures, l'homme eſt ce qu'il y a de plus admirable. La nobleſſe de ſon ame l'éleve au-deſſus de tout; doué des plus belles qualités, il regne ſur tout. Cent parties différentes compoſent ſon corps; il a des yeux pour voir les couleurs, des oreilles pour entendre les ſons, des narines pour ſentir les odeurs, des mains pour toucher, des pieds pour marcher, du ſang, des veines, un cœur, un foie, des poumons pour entretenir la vie, de l'intelligence pour comparer, obſerver, juger, ſe déterminer.

Paſſons aux animaux de l'air, des eaux & de la terre. Ils n'ont pas la raiſon en partage, & ils ne peuvent par eux-mêmes ſe procurer tous leurs beſoins, ils ne ſement point, &c. C'eſt en tout cela qu'ils ſont fort inférieurs à l'homme; mais preſque tous en naiſſant, ils ſe trouvent couverts de poil, de plumes & d'écailles qui leur tiennent lieu de vêtemens pour envelopper & préſerver leurs corps. Ils ſont pourvus d'armes défenſives pour réſiſter à quiconque les attaque: les uns ont des griffes ou des cornes; les autres, le pied & la dent; ceux-ci, le bec, ceux-là, le venin. La nature leur enſeigne à connoître parmi les

autres animaux ceux qui peuvent leur nuire. La poule redoute l'épervier, le paon ne lui cauſe pas la moindre crainte. La brebis fuit devant le loup & le tigre : elle ſe mêle avec le bœuf & le cheval. Eſt-ce que donc le tigre, le loup & l'épervier ſont d'une extrême groſſeur, & que le paon, le bœuf & le cheval ſont fort petits? Non, mais la brebis & la poule ſavent que ceux-là ſont ſes ennemis, & que ceux-ci ne le ſont pas.

Deſcendons juſqu'aux arbres & aux plantes. Leur eſpece de vie eſt abſolument ſans connoiſſances & ſans ſentimens. Comment ſe conſerver eux-mêmes? Comment conduire à maturité leurs fruits & leurs graines? Comment éviter les coups de toute ſorte d'animaux? Les uns ſont hériſſés d'épines, les autres, revêtus d'une forte écorce. Ils entourent leurs fruits & leurs ſemences de diverſes ſortes d'enveloppes & même de coques fort dures. Ils étendent de tous côtés leurs branches, & les couvrent de feuilles pour ſe faire un rempart, & ſe preſerver. Raiſonnons à préſent à la vue de cet ordre admirable qui regne par-tout, qui ſe perpétue, & que rien n'eſt capable d'altérer. Si dès le commencement une ſuprême In-

telligence, en créant le monde, n'avoit pas rangé & diſpoſé toutes les créatures, comment eſt-ce que l'univers ſe trouveroit ſi parfaitement ordonné ? Comment chaque choſe ſeroit-elle ſi bien à ſa place ?

3°. Tout ce que l'on voit naître & prendre un corps, doit ſe former dans le ſein de ſa mere, ou ſortir d'un œuf, ou venir d'une graine. Rien ne ſe fait de ſoi-même. Mais cette mere, cet œuf, cette graine ſont auſſi des choſes qui ont dû recevoir la naiſſance avant que de pouvoir la donner à d'autres. Le noyau qui produit l'arbre, d'où eſt-il venu ? Il eſt néceſſaire de remonter juſqu'aux premiers individus de chaque eſpece. Ces individus primordiaux ne ſont pas ſortis de l'eſpece même. Il faut donc reconnoître un premier principe bien au-deſſus de tout le reſte qui a donné l'être à tout. C'eſt ce premier principe que nous appellons *Dieu*.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Puiſque l'univers a un créateur que vous appellez *Dieu*, je ſouhaiterois apprendre quelle eſt l'origine de Dieu.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Dieu eſt l'origine de toutes choſes,

& tout ce qui a une origine, n'eſt point Dieu. Parmi les créatures, les unes ont un commencement & une fin, comme les animaux, les arbres & les plantes. Les autres ont un commencement & n'ont point de fin, c'eſt-à-dire, ne meurent point, comme les eſprits, l'ame de l'homme. Dieu n'a ni fin ni commencement. Il eſt le principe & l'origine de tout. Si Dieu n'étoit pas, il n'y auroit rien. Tout vient de Dieu, & il ne vient d'aucun autre.

Le Lettré Chinois.

Que le monde au commencement ait été créé par un Dieu incréé lui-même, j'en ſens la néceſſité, & je n'ai plus rien à objecter là-deſſus. Mais à préſent nous voyons qu'un pere a pour pere un autre homme; qu'un animal vient d'un autre animal; que tout prend naiſſance de cette maniere, & il ſemble par conſéquent que les choſes ſe propagent ainſi d'elles-mêmes, ſans qu'il ſoit beſoin de recourir à Dieu pour cela.

Le Docteur Européen.

Dieu donna d'abord l'être aux premieres créatures de toutes les eſpeces,

lesquelles en ont produit d'autres. Mais remarquez qu'une chose pour en produire une autre, qu'un homme pour être le pere d'un autre homme, a nécessairement besoin du concours de Dieu; c'est Dieu qui se sert de l'homme comme il se sert de toutes ses créatures, & chaque homme en particulier a toujours Dieu pour cause principale & pour origine. Une scie, un ciseau, sont des instrumens propres à faire un ouvrage. Mais il faut que l'ouvrier les mette en œuvre, & c'est à l'ouvrier que l'ouvrage est attribué & non point aux instrumens. Pour éclaircir davantage cette matiere, je vais expliquer les différentes causes des choses. Il y a quatre sortes de causes : l'efficiente, la matérielle, la formelle & la finale. La cause efficiente produit la chose, & fait qu'elle soit quelque chose; la cause formelle constitue la chose telle, & la distingue de toute autre; la cause matérielle est la matiere qu'on emploie à faire la chose, & qui reçoit la forme qu'on lui donne; la cause finale est ce pour quoi la chose est faite, & qui en détermine l'usage. On peut voir tout cela dans un ouvrage de mains. Dans un chariot, par exemple, c'est un charpentier qui l'a fait,

voilà sa cause efficiente ; il a des roues, un timon, une certaine figure ; voilà sa cause formelle ; on s'est servi de bois pour le construire, voilà sa cause matérielle ; il est fait pour voiturer, voilà sa cause finale. Les mêmes causes peuvent encore se remarquer dans toutes sortes de productions. Dans le feu, par exemple, ce qui le produit, est un autre feu ; la forme est cette flamme, cette chaleur qui agit sans cesse, sa matiere est l'aliment qu'on lui fournit, & sa fin est d'échauffer. Tout ici bas a ces quatre especes de causes. Parmi ces causes, la matérielle & la formelle sont intrinseques à la chose, & la font ce qu'elle est. L'efficiente, aussi bien que la finale, lui sont extrinseques. Elles existent avant elles, & ne peuvent point composer son essence ; & quand je dis que Dieu est la cause & l'origine de toutes choses, j'entends la cause efficiente & finale, & nullement la matérielle, ni la formelle. Dieu renferme toutes les perfections dans une simplicité merveilleuse, comment pourroit-on dire qu'il fait partie de quelque chose ?

Ne parlant donc ici que des deux causes efficiente & formelle, il faut encore distinguer la cause prochaine & la

cauſe éloignée, l'univerſelle & la particuliere. L'éloignée & l'univerſelle eſt la principale, la prochaine & la particuliere eſt la moindre. Dieu eſt la cauſe éloignée & univerſelle, les créatures ne ſont que les cauſes particulieres & par-là les moindres. Toutes les cauſes inférieures dépendent néceſſairement de la générale. Un pere & une mere ſont dits être la cauſe de leurs fils; mais ce n'eſt-là qu'une cauſe inférieure & particuliere. S'il n'y avoit pas un ciel & une terre dont l'homme reçoit à tous momens les bienfaits, comment donneroit-il naiſſance à un autre homme? Et s'il n'y avoit pas un Dieu qui ſoutient & gouverne la terre & le ciel, qui eſt-ce qui pourroit prendre vie & ſubſiſter dans l'univers? Dieu eſt donc la ſouveraine cauſe, la ſource & l'origine primitive de toutes choſes. C'eſt pour cela que les anciens Sages nomment Dieu la cauſe des cauſes, l'origine des origines.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Dans l'univers il y a des choſes abſolument différentes les unes des autres. ne ſeroit-ce pas-là une raiſon de penſer qu'elles ont auſſi des cauſes différentes?

Nous voyons que chaque riviere, chaque ruiſſeau a ſa ſource propre : vous dites cependant, M., que Dieu ſeul eſt l'origine de tout ; permettez-moi de vous propoſer encore ce doute.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Les cauſes particulieres ſont nombre, mais la cauſe univerſelle, le ſouverain principe eſt unique. Comment cela ? La premiere cauſe qui a donné l'être à tout, renferme en ſoi les perfections de tout ce qu'elle a créé. Elle ſurpaſſe infiniment toutes les créatures, & ſa nature eſt ſi parfaite, qu'on ne peut rien y ajouter. Or, ſi dans l'univers il y avoit deux créateurs, deux dieux ; ſeroient-ils égaux ou non ? S'ils ne ſont pas égaux, le moindre ne ſeroit pas ſouverainement parfait, & le plus grand, quelque grand qu'il fût, pourroit encore recevoir les perfections du moindre. S'ils ſont égaux en tout, pour quoi y en a-t-il deux ? Un ſeul ſuffiroit. Mais encore ces deux dieux, pourroient-ils s'attaquer & ſe détruire l'un l'autre, ou non ? S'ils ne le pouvoient pas, ce défaut de puiſſance marqueroit en eux des bornes, de l'imperfection ; & l'on ne pourroit dire d'aucun des deux qu'il

eſt le maître ſouverain. Que s'ils le pouvoient, celui qui ſeroit capable d'être vaincu, ne ſeroit point Dieu.

Le monde compoſé d'une ſi prodigieuſe quantité de choſes ſi bien ordonnées, ne doit avoir qu'une ſuprême Intelligence qui le gouverne, autrement tout ce bel ordre pourroit-il ſubſiſter? Si dans une nombreuſe troupe de Muſiciens, il n'y a pas un premier maître qui regle tout, l'harmonie manque & tombe. Nous voyons que dans une famille il n'y a qu'un chef, qu'un Roi dans un Royaume, & s'il s'en élevoit deux, le Royaume, la famille feroient auſſi-tôt dans le trouble. Nous voyons qu'un homme n'a qu'un corps, que ce corps n'a qu'une tête, & s'il paroiſſoit un homme à deux têtes ou à deux corps, on le regarderoit comme un monſtre. Ne devons-nous pas juger de-là que dans l'univers, quoiqu'il y ait différentes ſortes d'eſprits, il n'y a qu'un ſeul Dieu qui a tout créé, & qui gouverne tout. Avez-vous encore, M., quelque doute là-deſſus?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Je ſuis pleinement convaincu, M., qu'il y a un Dieu, maître ſouverain de

toutes choſes, & qu'il n'y en a qu'un, vous me l'avez démontré. Mais voudriez-vous m'expliquer en détail ce que c'eſt que Dieu.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

L'homme ne peut pas comprendre la nature d'un petit inſecte, d'une fourmie, par exemple : comment pourroit-il pénétrer dans la profondeur de la nature divine ? Et ſi l'homme étoit capable de comprendre parfaitement ce que c'eſt que Dieu, dès lors même Dieu ne ſeroit pas Dieu.

Autrefois un grand Prince voulut s'inſtruire de la nature de Dieu. Il interrogea là-deſſus un des Sages de ſa Cour. Le Philoſophe pria le Roi de lui donner trois jours pour penſer à ce qu'il devoit répondre. Ce temps étant paſſé, le Roi fit venir le Philoſophe en ſa préſence; le Sage pour réponſe lui demanda ſix jours, après quoi il pourroit parler. Les ſix jours expirés, il en demanda douze. Alors le Prince en colere lui reprocha qu'il vouloit ſe moquer de lui. Le Sage répondit humblement qu'il ne porteroit jamais l'audace juſques-là; mais que la nature de Dieu étant ſans bornes, plus il méditoit, moins

il comprenoit cette nature. Comme un homme qui voudroit à l'œil ſimple examiner le ſoleil, plus il le regarderoit, moins il ſeroit en état de le voir ; que c'étoit-là l'unique raiſon de ſon ſilence.

L'ancienne Hiſtoire nous apprend qu'un ſaint & ſavant homme d'occident, appellé Auguſtin, réſolut d'approfondir la Divinité, & d'écrire ſur ce ſujet. Un jour que, ſe promenant ſur le bord de la mer, il rêvoit à cette matiere avec toute l'application de ſon grand génie, il apperçut un enfant qui, après avoir fait un petit creux en terre, prit une coquille, & puiſant de l'eau à la mer, en rempliſſoit ce creux. Mon fils, lui demanda le Docteur, que prétendez-vous faire ? L'enfant répondit qu'il vouloit avec ſa coquille épuiſer toutes les eaux de la mer, & les faire entrer dans le creux qu'il avoit fait. Vous n'êtes encore qu'un enfant, lui dit Auguſtin, en ſouriant, votre inſtrument eſt trop petit, la mer eſt immenſe, & que peut-il entrer d'eau dans l'eſpace que vous avez creuſé ? Mais vous, reprit l'enfant, qui ſavez ſi bien qu'un ſi petit vaſe ne peut pas épuiſer les eaux de la mer, & qu'un ſi petit creux n'eſt pas capable de les contenir, comment eſt-ce que

vous vous tourmentez l'eſprit à vouloir par les ſeules forces humaines pénétrer dans l'abîme des grandeurs de la Divinité, & renfermer dans un écrit cette ſublime doctrine. Après quoi il diſparut. Le Docteur humilié & éclairé tout enſemble, comprit que Dieu lui avoit envoyé un ange pour l'inſtruire & l'empêcher de porter plus loin ſes inutiles recherches.

Nous pouvons bien raiſonner des choſes matérielles; elles ſe réduiſent toutes à certaines eſpeces, à certains genres. Connoiſſant ces genres, ces eſpeces, nous examinons en quoi elles conviennent, & en quoi elles different. Par-là nous jugeons de leur nature : elles ont une configuration de parties; elles réſonnent en ſe rencontrant, en ſe choquant; l'œil voit leurs couleurs; l'oreille entend leurs ſons; tout cela fait connoître leurs qualités : en les meſurant d'un bout à l'autre, nous ſavons leur étendue.

Mais que pouvons-nous dire de Dieu? Sous quelle eſpece de choſes peut-il être placé? Il eſt infiniment au-deſſus de tout : rien ne lui eſt comparable. Dieu n'a ni corps, ni parties, comment juger de ce qu'il eſt? Il n'eſt point

renfermé dans des bornes, l'univers entier ne peut pas le contenir ; quelle idée pouvons-nous avoir de son immensité ? L'unique parti à prendre pour s'expliquer d'une maniere encore imparfaite sur la nature de Dieu, c'est d'user de termes négatifs, & de dire ce qu'il n'est pas : vouloir dire ce qu'il est complétement, c'est entreprendre plus que ne peut l'intelligence humaine.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Mais quoi ! l'Etre par essence & par excellence, comment peut-il être connu sous des termes négatifs ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

La foiblesse de notre esprit n'est pas capable de soutenir l'éclat des perfections divines. Par quelle voie pourrions-nous nous élever jusqu'à connoître la noblesse, la grandeur & tous les attributs de Dieu ? Ainsi, pour parler de ce Maître souverain, contentons-nous de dire : Dieu n'est point le ciel, Dieu n'est point ce qu'on appelle ordinairement un esprit ; sa nature est d'une spiritualité plus excellente que celle de toutes les autres substances spirituelles. Dieu n'est point l'homme ; qu'est-ce que toute la sagesse

& la ſainteté humaine comparée à la divine? Dieu n'eſt point préciſément ce que nous entendons par la vertu & la raiſon; c'eſt la ſource de toute vertu & de toute raiſon. Par rapport à Dieu, il n'y a ni temps paſſé, ni temps à venir; & ſi nous voulons lui attribuer l'avenir ou le paſſé, nous devons dire qu'il n'a point eu de commencement, & qu'il n'aura point de fin. Pour nous former quelque idée de ſon immenſité, nous diſons qu'il n'y a aucun lieu où il ne ſoit, & qu'aucun lieu ne peut le contenir. Dieu eſt ſans mouvement, & c'eſt lui qui donne le mouvement à tout. Rien ne peut arrêter ni affoiblir ſa puiſſance : le néant même lui obéit & devient fécond ſous ſa main. Rien ne peut ſe dérober à ſa connoiſſance, ni la tromper, dans les milliers d'années déjà écoulées, dans les milliers d'années encore à venir, tout eſt préſent à ſes yeux. Sa bonté eſt ſans aucun mélange; le mal le plus léger lui eſt entiérement oppoſé, il eſt le centre de tout bien; ſa libéralité eſt ſans bornes, ſans partialité : elle s'étend à tout, juſqu'à un vermiſſeau, un inſecte. Tout ce qu'il y a de bien dans l'univers moral ou phyſique, vient de Dieu; & tout ce bien

comparé à ſa ſource, n'eſt pas encore ce qu'eſt une goutte d'eau comparée à la mer.

Dieu en un mot eſt infiniment parfait & ſouverainement heureux. Rien ne lui manque, & il n'a rien de trop. On peut abſolument épuiſer toutes les eaux des fleuves & des mers; on peut compter tous les grains de ſable qui ſont ſur leurs bords; on peut remplir le grand vuide que nous voyons entre la terre & les cieux: mais il n'eſt pas poſſible de connoître entiérement Dieu & moins encore d'expliquer entiérement ce qu'il eſt.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Ah! M., quelle abondance de choſes merveilleuſes! Vous connoiſſez ce qui eſt au-deſſus de toute connoiſſance; vous pénétrez dans ce qu'il y a de plus impénétrable. Après avoir reçu vos inſtructions, je commence à comprendre cette admirable doctrine qui conduit au grand principe. Je deſire d'y entrer plus avant, & d'en voir le fond; mais pour aujourd'hui je ne vous ai que trop fatigué, j'aurai l'honneur de vous voir demain.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Quelle fatigue, M.? Peu de paroles

ſuffiſent à un homme d'eſprit pour comprendre beaucoup. Soyez perſuadé que la connoiſſance de ce premier article, applanit toutes les difficultés. Le fondement une fois poſé, le reſte de l'édifice s'éleve ſans peine.

II. ENTRETIEN.

Les hommes ont de fauſſes idées ſur la Divinité.

LE LETTRÉ CHINOIS.

La ſublime doctrine, M., dont vous m'entreteniez hier, a charmé mon eſprit. J'y ai penſé toute la nuit, & j'en ai oublié le ſommeil. Je reviens aujourd'hui vous prier de me continuer vos leçons, & d'achever enfin de réſoudre toutes mes difficultés. Nous avons en Chine trois différentes Religions; chacune a ſon Ecole. Les Diſciples de *Lao* prétendent que tout eſt venu de rien, & le rien eſt tout le fondement de leur doctrine. Ceux qui ſuivent *Fo*, aſſurent que toutes les choſes viſibles ſont ſorties du vuide, & le vuide eſt tout le but de leurs méditations. Les Lettrés au contraire diſent que notre grand livre claſſique parlant

expreſſément de *Tai-ki*, ce doit être-là le premier être, l'origine de toutes choſes, & la ſolide vertu fait toute leur étude. Je ne ſais, M., quelle eſt ſur cela votre penſée ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Ces deux Sectes fondées l'une ſur le rien, l'autre ſur le vuide, ſont abſolument oppoſées à la raiſon & à la loi ſainte du vrai Dieu. Ainſi, c'eſt une choſe claire qu'on ne peut pas s'y attacher. Pour ceux qui reconnoiſſent un premier être, & qui s'attachent à la ſolide vertu, quoique je n'aye pas tout-à-fait approfondi leur doctrine, il me paroît qu'elle approche de la vérité.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Nos Sages attaquent auſſi ces deux ſortes de Sectaires, & ils témoignent en avoir beaucoup d'horreur.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Pour quoi les haïr ? il faut les plaindre, les réfuter, & plutôt par des raiſons que par des reproches. Ils ont Dieu pour pere auſſi bien que nous : ils ſont nos freres. Si quelqu'un de nous voyoit ſon frere tomber en démence, le haï-

roit-il? le pourſuivroit-il en ennemi? Ne lui rendroit-il pas au contraire tous les bons offices qu'exige le devoir d'un frere? Il faut inſtruire ces pauvres errants, c'eſt notre devoir. J'ai-là grand nombre d'écrits Chinois où l'on ne ceſſe de maltraiter les deux Sectes. Par-tout on leur dit des injures; mais je n'ai point encore trouvé d'Auteur qui ait entrepris de les combattre par de bonnes raiſons. Nous diſons qu'ils ſe trompent; eux à leur tour, diſent que nous nous trompons: voilà une guerre; aucun parti ne veut céder à l'autre, & depuis plus de quinze ſiecles, point d'accord. Si chacun propoſoit ſes raiſons, alors ſans diſputes, ſans clameurs, on jugeroit du faux & du vrai, & l'on ſe réuniroit peut-être. On dit en Europe qu'une bonne corde peut arrêter la corne d'un bœuf, & qu'une ſolide raiſon eſt capable de convaincre l'eſprit de l'homme. Autrefois dans un pays fort voiſin du mien, les Sectes ne ſe bornoient point à trois. Elles y étoient multipliées à centaines & à milliers. Peu-à-peu nos Sages & nos Savans, ſoit par leurs inſtructions, ſoit par leurs bons exemples, en ont beaucoup ramené à la bonne

voie, & l'on n'y pratique presque plus aujourd'hui que la Loi du vrai Dieu.

LE LETTRÉ CHINOIS.

La véritable doctrine est une; cependant *Fo* & *Lao* ne parlent pas sans quelque fondement. D'abord il n'y avoit que du vuide, ensuite a paru le solide. Auparavant il n'y avoit rien, après il y a eu des choses : voilà ce qui fait dire que le rien & le vuide sont l'origine de tout.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Des choses les plus basses on peut remonter à la connoissance des plus relevées. Qu'estiment les hommes? ce qui est quelque chose, ce qui est solide. Que méprisent-ils? ce qui est vuide, ce qui n'est rien. Or, le grand principe de tous les êtres, étant infiniment parfait, souverainement estimable, comment peut-on prétendre que ce soit le vuide, que ce soit le rien. De plus, ce qui de soi n'est rien, ne peut rien produire, cela est constant? Que sont d'eux-mêmes le vuide & le rien? Comment donc ont-ils tout produit? Quand une chose est réellement, on dit qu'elle est quelque

chose. Ce qui n'est pas réel, n'est rien, & l'on doit compter pour rien tout ce qu'on attribue à une cause sans réalité. L'homme le plus sage & le plus habile ne peut pas de rien faire quelque chose. Le rien lui-même & le vuide travaillant sur le vuide & le rien, ont-ils pu donner l'être à tout ? Rappellez-vous ce que j'ai dit des différentes causes. Puisque le vuide est vuide, que le rien n'est rien, ils ne peuvent pas être ni cause matérielle, ni cause formelle des choses, ni cause efficiente ou finale. En quel autre sens peut-on dire que l'être soit l'effet ou le produit du vuide ou du rien ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Ce que vous dites, M., me paroît très-solide : néanmoins avant tous les êtres, étoit le rien ; ensuite les êtres ont été. N'y auroit-il pas-là quelque petit sujet de douter ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

De tout ce qui a commencé, on peut dire qu'auparavant il n'étoit rien, & qu'ensuite il a été quelque chose. Mais on ne peut pas s'exprimer ainsi de ce qui n'a jamais eu de commencement. Un être sans commencement, il n'y a

aucun temps où il n'ait été. En quel temps seroit-il vrai qu'auparavant il ne fut pas? Après avoir fait cette différence, on peut dire de certains êtres: auparavant ils n'étoient pas, ensuite ils ont été. Parler ainsi de tous sans exception, c'est se tromper. Un homme avant que d'être produit, n'est pas encore un homme, puisqu'il est produit, & qu'ensuite il est, il faut qu'avant la production, les causes qui le produisent, existent pour pouvoir le produire. Dans l'univers entier tout suit cette regle, & si l'on remonte jusqu'à la premiere origine, on trouve que c'est Dieu, le créateur de toutes choses.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Tout homme doit discerner le vrai du faux. Quiconque ne se rend pas aux bonnes raisons que vous venez de dire, n'est plus un homme, & il ne mérite pas qu'on l'écoute. Quoi! un vuide, un rien, qui n'est point un homme, qui n'est point un esprit, qui est sans propriété, sans nature, qui n'a ni connoissance, ni sentiment, ni bonté, ni justice, qui n'est en un mot estimable par aucun endroit, & qui ne peut pas même être comparé à la chose la plus vile, telle qu'est

qu'eſt un grain de moutarde, ſeroit la cauſe & le principe de tout ce qui compoſe l'univers? Cette doctrine eſt extravagante; mais j'ai oui dire que le rien n'eſt pas un pur rien, ni le vuide un pur vuide. Que c'eſt quelque choſe de fort ſubtil & tout-à-fait dégagé de la matiere; en ce cas, quelle différence y auroit-il entre le vuide, le rien & Dieu?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Ah! M., cette comparaiſon eſt injurieuſe à Dieu. Dieu peut-il être ainſi confondu, dégradé? Une ſubſtance ſpirituelle a ſa nature, des connoiſſances, des perfections. Elle eſt pure & d'un rang fort ſupérieur à la nature même de l'homme corporel. Elle exiſte véritablement & en toute réalité; mais parce qu'elle n'a ni corps, ni figure, doit-on pour cela la confondre avec le vuide, avec le rien? Le rien & l'immatériel ſont autant éloignés que le ciel l'eſt de la terre; & prendre pour principe de Religion que c'eſt la même choſe, non-ſeulement ce n'eſt pas éclairer le monde, c'eſt le remplir de doutes & de ténebres.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Ce que nous autres Gens de lettres

difons du *Tai-ki*, M., vous paroît-il folide ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Quoique je ne fois pas arrivé jeune à la Chine, je n'ai pas laiffé d'étudier avec application & avec affiduité les livres claffiques. Il y eft rapporté que les anciens Sages adoroient le *Chang-ti*, maître fouverain du ciel & de la terre ; mais je n'y ai point lû qu'ils euffent aucune vénération pour le *Tai-ki*. Que fi l'on prétend que le *Tai-ki* foit la même chofe que le *Chang-ti*, créateur de l'univers, comment eft-ce que les Anciens n'en ont rien dit ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Les Anciens n'avoient pas ce terme ; mais ils avoient l'idée qui y répond. Il eft vrai que l'explication du fymbole hiéroglyphique du *Tai-ki* eft plus récente.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Tout difcours bien raifonné n'eft point contredit par un homme fage ; mais je doute que l'explication du *Tai-ki* foit trouvée conforme à la raifon. Lorfque j'examine le fymbole & tout ce qu'on

en dit, je ne vois qu'un hiéroglyphe informe, composé d'une ligne entiere & d'une brisée de blanc & de noir, du pair & de l'impair, du simple & du composé, ou comme on veut l'expliquer, du haut & du bas, du noble & du vil, du fort & du foible, du parfait & de l'imparfait. Mais le réel dont cet hiéroglyphe est l'image, où est-il? ce n'est point assurément le créateur du ciel & de la terre. La vraie doctrine sur la divinité s'est transmise dans toute sa pureté depuis les premiers temps jusqu'à nous. Elle est complette; rien n'y manque, comme vous le verrez; & lorsque nous voulons la mettre par écrit, & la prêcher aux Peuples qui ne la connoissent pas, nous n'avons garde de rien omettre qui soit capable de l'établir clairement & solidement; mais comment oserions-nous nous appuyer d'un vain symbole qui n'a rien de réel?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Le *Tai-ki*, M., n'est autre chose que la raison. Or, si dans la raison même, vous ne trouvez point de raison, où faut-il la chercher?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Eh! M., quand une chose n'est pas

dans la justesse, on emploie la raison pour la rectifier. Mais si ce qu'on prend pour la raison, n'est pas soi-même juste, à qui aura-t-on recours? Distinguons d'abord les différentes classes auxquelles toutes les choses se réduisent, & plaçons la raison dans celle qui lui convient. Il nous sera ensuite aisé de conclure que si la raison est la même chose que le *Tai-ki*, le *Tai-ki* ne peut pas être le grand principe & la cause de l'univers.

Tous les êtres se divisent en deux genres; substance & accident. Ce qui n'a pas besoin d'un sujet qui le soutienne, & qui subsiste par lui-même, comme le ciel, la terre, les esprits, l'homme, les animaux, les plantes, les métaux, les pierres, les élémens, est dans le genre de substances. Ce qui ne subsiste pas par lui-même, & qui a besoin d'un sujet qui le soutienne, comme les qualités de l'homme, les couleurs, les sons, les goûts, est dans le genre d'accident. Prenons pour exemple de l'un & de l'autre, un cheval blanc. Cheval blanc dit blancheur, & dit cheval. Le cheval peut être sans la blancheur; ainsi, c'est une substance. La blancheur ne peut pas être sans le cheval;

ainsi, c'est un accident. En les comparant ensemble, la substance est appellée le noble, le principal; & l'accident n'est regardé que comme le vil & l'accessoire. Dans une chose où il n'y a qu'une substance, les accidents peuvent être sans nombre. Dans un seul corps humain qui est une substance, combien de divers sortes de qualités! La figure, la couleur, les différentes relations: ce sont-là autant d'accidents, & qui pourroit en compter toutes les especes?

Cela supposé, si le *Tai-ki* n'est que ce qu'on appelle raison, ce ne peut point être l'origine de toutes choses. Car enfin, la raison n'est que dans le genre d'accident, de qualité. Elle ne subsiste point par elle-même, comment pourroit-elle faire subsister l'univers? Les Docteurs Chinois parlant de la raison, en distinguent de deux sortes; celle qui est dans l'homme, celle qui est dans le reste des choses, ont leur maniere d'être. Une chose passe pour bonne & pour vraie, lorsque sa maniere d'être est conforme à la raison de l'homme. L'homme seul est capable de creuser le fond des choses, & la connoissance parfaite qu'il acquiert par l'étude des secrets de la nature, s'appelle Philoso-

phie. Or, l'une & l'autre de ces deux raiſons ſont de pures qualités. Comment ſeroient-elles l'origine de tous les êtres? l'une & l'autre n'eſt qu'après le ſujet dans lequel elle ſubſiſte; & ce qui vient après, peut-il être la cauſe de ce qui eſt auparavant?

Si l'on dit qu'avant toute autre choſe, a dû être la raiſon, je demande : cette raiſon, où étoit-elle? En quoi ſubſiſtoit-elle? Une qualité ne ſubſiſte que dans le ſujet qui la ſoutient, & dès-lors qu'il n'y a point de ſujet pour la ſoutenir, il n'y a pas non plus de qualité. Si l'on répond qu'elle étoit dans le vuide, n'y auroit-il point eu à craindre qu'un tel ſujet ne ſuffiſant pas pour la ſoutenir, la raiſon ne ſe fût perdue dans le vuide? Suppoſons-le cependant pour un moment..., puis qu'avant même *Pan-kou* (1), le premier homme, la raiſon étoit déjà, pourquoi demeuroit-elle oiſive au milieu du vuide? Que ne produiſoit-elle? Qui l'a miſe enſuite en mouvement? Mais la raiſon eſt incapable de mouvement & de repos; beau-

(1) *Note de l'Editeur. Pan-kou* eſt cet homme fabuleux, Auteur du genre humain, ſuivant une certaine Secte des Chinois.

coup moins peut-elle ſe mouvoir elle-même. Que ſi l'on dit encore qu'auparavant la raiſon ne faiſoit rien, & qu'après, elle voulut tout produire; mais la raiſon qui n'eſt qu'un accident, qu'une qualité, prend-elle ſeule des deſſeins? Eſt-elle capable d'abord de ne vouloir pas, & de vouloir enſuite?

LE LETTRÉ CHINOIS.

S'il n'y avoit pas une raiſon, une maniere d'être des choſes, les choſes ne ſeroient pas : voilà ce qui a fait croire au Docteur *Tcherou* que cette raiſon étoit l'origine de tout.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

S'il n'y avoit point de fils, il n'y auroit point de pere; qui penſera jamais que le pere tire ſon origine du fils? Les choſes relatives ont toutes cette propriété, que l'une ſuit néceſſairement de l'autre, ſoit pour le poſitif, ſoit pour le négatif. Il y a un Roi, donc il y a des ſujets. Il n'y a point de ſujets, donc il n'y a point de Roi. Telle choſe exiſte, ſa raiſon, ſa maniere d'être exiſte auſſi. Telle choſe n'eſt point réelle, ſa raiſon ne l'eſt pas non plus. Prendre une raiſon imaginaire pour la cauſe du

monde, c'eſt ne différer en rien de *Fo* & de *Lao ;* c'eſt attaquer une erreur par une autre erreur ; c'eſt appaiſer un trouble par un autre trouble. La raiſon des choſes d'à préſent, toute réelle qu'elle eſt, ne peut rien produire. Comment eſt-ce qu'autrefois une raiſon vuide & ſans réalité a tout produit ? Voyez un Charpentier, il a très-bien dans l'eſprit l'idée d'un chariot; ſa raiſon & la maniere dont il doit être conſtruit. Pourquoi ce chariot n'eſt-il pas fait tout-à-coup ? Pourquoi, pour le conſtruire, faut-il des matériaux, des inſtrumens, le travail d'un ouvrier ? Quoi donc, ce qui autrefois a eu aſſez de force & d'habileté pour orner le ciel & la terre, eſt aujourd'hui devenu ſi lourd & ſi foible, qu'il ne peut pas faire une choſe de rien, tel qu'eſt un chariot ?

Le Lettré Chinois.

J'ai lû que la raiſon produiſit d'abord le noble & le vil avec les cinq élémens, & qu'enſuite elle forma le ciel & la terre. Ainſi, vous voyez, M., qu'il y a un ordre, une ſuite dans la production des choſes. Quant à ce que vous propoſez de la conſtruction ſubite de ce chariot, cela ne peut pas être apporté en exemple.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Permettez, M., que je vous demande si la raison du vil & du noble & des cinq élémens, soit par le mouvement, soit par le repos, a pu sur le champ produire le noble, le vil & les élémens; d'où vient que la raison du chariot aujourd'hui très-réelle, n'agit point, & ne fait pas ce chariot? De plus, la raison est dans tous les lieux possibles; elle est incapable de dessein; n'a point, à proprement parler, une nature; elle est sans liberté. Une fois déterminée à agir, elle agit nécessairement, & ne peut pas d'elle-même s'arrêter: pour quoi donc à présent ne produit-elle pas un nouveau noble, de nouveaux élémens? Qui est-ce qui y met obstacle?

Remarquez, M., que le terme d'*être* est un terme universel. Qu'y a-t-il qu'on ne puisse & qu'on ne doive appeler *être*? On trouve cependant dans l'explication du symbole du *Tai-ki*, que la raison n'est pas un *être*. Quoi! l'être se divise en tant d'especes différentes, qui toutes retiennent le nom d'*être*: substances, accident, esprit, matiere, figuré, non figuré. Puisque la raison n'est pas du nombre des êtres

qui ont un corps & une figure, pourquoi ne peut-on pas la mettre dans le rang de ceux qui n'en ont point ? Souffrez que je vous demande encore : la raiſon eſt-elle ſpirituelle, éclairée, pénétrante, judicieuſe, ou non ? Si vous répondez qu'oui, la voilà dans le genre des eſprits. Pourquoi l'appellez-vous *Tai-ki* ? Pourquoi l'appellez-vous raiſon ? Si vous dites que non, quelle ſera donc l'origine du *Chang-ti*, des eſprits, de l'ame, de l'homme ? La raiſon n'a pas pu leur communiquer ce qu'elle n'a pas. N'étant pas ſpirituelle, comment auroit-elle produit le ſpirituel ? Cela ſeul qui a des connoiſſances, produit ce qui a des connoiſſances. On voit bien le ſpirituel produire des choſes qui ne le ſont pas. Mais on n'a jamais vu que ce qui n'eſt pas ſpirituel, produisît une choſe qui le fût : l'effet ne peut pas être plus noble que la cauſe.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Qu'une choſe ſpirituelle en produiſe une autre ſpirituelle, la raiſon des choſes n'a en cela aucune part, j'en conviens ; mais la raiſon, par ſon mouvement, produit le noble. Or, le noble de ſoi-même eſt ſpirituel : qu'en penſez-vous ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Vous revenez toujours à cette raiſon, il vous fâche de l'abandonner. Mais, M., ce noble, d'où lui vient d'être ſpirituel ? Dire qu'il le ſoit de lui-même, cela répugne.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Vous dites, M., que Dieu n'a ni corps, ni figure, & que cependant il a créé toutes choſes corporelles ; pourquoi le *Taï-ki*, ſans être ſpirituel, ne peut-il pas avoir produit des choſes ſpirituelles ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

La réponſe eſt aiſée : le ſpirituel eſt le pur, l'élevé ; le corporel eſt le bas, le groſſier. Dire que le pur, l'élevé puiſſe produire le bas, le groſſier, il n'y a rien-là que dans l'ordre ; mais prétendre que le bas, le groſſier puiſſe former le pur, l'élevé, cela bleſſe toutes les regles. Il faut remarquer qu'une choſe peut en contenir une autre en trois manieres ; ou formellement, comme un pié (1) contient dix pouces ; ou équivalemment, comme les perfections de l'homme contiennent celles des bêtes ;

(1) *Note de l'Editeur*. Le pié Chinois ne contient que dix pouces.

ou éminemment, comme Dieu contient la nature & les perfections de toutes les créatures. La nature de Dieu est infiniment parfaite; l'homme n'est pas capable de la comprendre, & rien ne peut lui être comparé. Cependant je me sers de la comparaison suivante, toute défectueuse qu'elle est. Une monnoie d'or en vaut dix d'argent, & mille de cuivre. Pourquoi cela? c'est que l'or étant un métal beaucoup plus pur & plus beau que le cuivre & l'argent, on ne peut égaler son prix qu'en multipliant les autres métaux. De même quoique la nature de Dieu soit parfaitement simple, elle renferme la nature, les qualités & les perfections de tous les êtres. Sa puissance est sans bornes, & tout immense, tout immatériel qu'il est, quelle difficulté y a-t-il qu'il ait créé tout ce qui est matiere? la raison est d'un genre bien différent. Ce n'est qu'une simple qualité qui ne subsiste point par elle-même, comment pourroit-elle contenir en soi les substances & surtout les spirituelles? La raison est pour les choses, les choses ne sont point pour la raison. La raison est moins noble que l'homme: c'est pour cela que *Kong-foutzé* a dit que l'homme pouvoit donner

de l'étendue à la raison; mais que la raison ne pouvoit rien faire de semblable à l'égard de l'homme. Que si vous entendez par le mot *raison*, un être, un principe qui renferme en soi tout ce qu'il y a de perfections dans l'univers, & qui a créé toutes choses, je dirai alors que c'est Dieu. Mais pourquoi l'appelez-vous raison? Pourquoi l'appelez-vous *Tai-ki?*

LE LETTRÉ CHINOIS.

Si cela est, quelle idée a donc eu *Kong-tzé* en parlant du *Tai-ki?*

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Dans la merveilleuse construction du monde, Dieu a employé la matiere premiere qu'il avoit créée; mais l'origine de tout, sans origine elle-même, ne fut jamais ni le *Tai-ki*, ni la raison. Je sais que *Kong-tzé* a parlé du *Tai-ki*. J'ai lu ce qu'il en dit; mais je n'ose pas, sans une méditation suffisante, m'expliquer là-dessus. Je pourrai peut-être dans la suite en dire ma pensée dans un Ecrit.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Depuis les premiers temps jusqu'aujourd'hui, les Empereurs & les Man-

darins, en Chine, n'ont eu d'autres objets de leur culte, que le ciel & la terre qu'ils ont toujours regardé comme les auteurs & les conſervateurs de leurs vies. C'eſt pour cela qu'on a établi les cérémonies des deux ſolſtices, & que dans ce temps-là on leur fait des oblations. Or, ſi le ciel & la terre étoient des productions du *Tai-ki*, dès lors le *Tai-ki* ſeroit la premiere origine de toute choſe; & les anciens Sages, Empereurs & autres, auroient commencé par lui décerner des honneurs & des ſacrifices; mais cela ne s'eſt jamais fait, & ne ſe fait point encore. Ainſi, tout ce que l'on dit du *Tai-ki* eſt ſans doute faux. Vous avez réfuté cette doctrine, M., avec toute la ſolidité poſſible, vous penſez ſur cela comme les Anciens.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Vous convenez, M., de ce point; mais il me paroît difficile d'expliquer ce que vous venez de dire du culte que l'on rend en Chine au ciel & à la terre. Voilà deux êtres, & il n'y a qu'un Dieu. Le Dieu que nous adorons en Europe, c'eſt ce qu'en Chine on appelle *Chang-ti*, mais abſolument différent de cette Idole

que les *Taoſſé* réverent ſous le nom de *Yu-koang*, & qu'ils diſent être le maître ſouverain. *Yu-koang* n'étoit qu'un Bonze qui a paſſé ſes jours dans la montagne *Vou-tang*. Il n'avoit rien au-deſſus de l'homme; & comment un homme peut-il être le ſouverain Seigneur du ciel? Nous entendons par ce nom *Dieu*, ce que l'on entend dans les anciens livres claſſiques de Chine, par celui de *Chang-ti*.

Dans le livre qui a pour titre *Tchong-yong*, on fait ainſi parler *Kong-tzé* : *les cérémonies & les oblations des deux Solſtices ſont établies pour honorer le Chang-ti.* Sur ce paſſage le Docteur *Tcheou* dit que ſi *Kong-tzé* ne nommoit point la terre, ce n'a été que pour abréger la phraſe. Pour moi je penſe que *Kong-tzé* s'expliquant clairement d'une ſeule choſe, on ne doit point lui attribuer d'avoir voulu parler de deux choſes, & que ce que *Tcheou* avance de la phraſe abregée, n'eſt nullement recevable. Dans le chapitre *Tcheou-tong* du livre *Chi*, on lit ces mots : *Ouang étoit attentif & diligent. Quels mérites n'a-t-il pas acquis par ſon application? ſon fils Tcheng-ouang & Kan-ouang, ſon petit-fils n'ont-ils pas regné glorieuſement? Ils révéroient le Chang-ti.* On

voit dans le même chapitre : *La terre produit des richeſſes ſans fin ; l'homme ſur le point d'en recueillir les fruits, peut-il ne pas reconnoître les bienfaits de Chang-ti* ? Il eſt écrit dans le chapitre *Chang-ſong* du même livre : *Le ſage Tang-ouang s'eſt avancé de jour en jour dans la piété. Dans peu il eſt parvenu au véritable bonheur. Le Chang-ti recevoit ſes hommages.* Le chapitre *Yu* dit encore : *Ouan-ouang avoit une grande attention à tous ſes devoirs. Il étoit extrémement pieux ; il vouloit plaire au Chang-ti.* On lit dans le livre *Y : le Ti eſt venu de l'orient.* Or, le *Ti* n'eſt point ce que nous appelons ciel. Ce ciel que nous voyons, renferme toutes les parties du monde, comment pourroit-il être venu d'une de ces parties ? Le livre l'*Y* s'exprime en ces termes : *Si la victime eſt ſans défaut, le Chang-ti l'a pour agreable.* Il eſt encore dit : *L'Empereur cultive la terre de ſes propres mains, les fruits qu'elle donne, ſont pour être offerts au Chang-ti.* Dans le chapitre *Tang-chi* du livre *Chu*, on fait ainſi parler *Tang-ouang* : *Kie-ouang de la Dinaſtie des* KIA *étoit un mauvais Prince ; la crainte du Chang-ti m'a obligé à le punir.* Il eſt dit dans le même

chapitre : *Le Chang-ti est l'unique maître. C'est lui qui est l'auteur des biens de tous les hommes ; mais au milieu de cette multitude innombrable qui jouit de ses bienfaits, l'Empereur seul est capable de porter la vertu à son plus haut point.* Le chapitre *King-teng* du même livre rapporte ces paroles du *Tchou-kong* : *C'est par un ordre exprès émané du trône du Ti que Ou-ouang a gouverné le monde.* Le *Chang-ti* a un trône ; ne devons-nous pas juger delà que le ciel visible n'est pas le *Chang-ti* ; mais quiconque lira les anciens livres, jugera par leur lecture, si je ne me trompe, qu'il n'y a de différence entre le *Chang-ti* & Dieu que celle du nom.

Le Lettré Chinois.

On voit plusieurs personnes qui aiment l'antiquité ; mais cela se réduit communément à la curiosité de voir d'anciens monumens, ou de lire d'anciennes écritures. Où en trouvera-t-on qui, comme vous, M., s'attachent à l'ancienne doctrine ; se fassent un plaisir de l'enseigner aux autres, & tâchent de les y ramener ? Quelque satisfait que je sois de vos Instructions, je ne laisse pas d'avoir encore des difficultés. En

beaucoup d'endroits de nos anciens livres, on marque un grand respect pour le ciel. C'est pour cela que le Docteur *Tcheou* nomme le *Ti* ciel, & le ciel, raison. Le Docteur *Tching* entre dans un plus grand détail : pour exprimer, dit-il, ce qu'il y a de visible & de matériel ; on l'appelle *Tien* ciel ; pour marquer son souverain domaine, on l'appelle *Ti* Seigneur ; pour distinguer sa nature & ses propriétés : on le nomme *Kien* vertu du ciel ; voilà ce qui fait dire : honorez le ciel & la terre. Je ne sais point si cette explication est selon la vérité.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Faites-y bien attention, M., on peut donner au *Chang-ti* le nom de ciel en ce sens, que *Tien* ciel, suivant l'analyse de ce caractere, signifie *Yé-sa* seul grand ; mais pour ce qu'on appelle raison, on ne peut pas dire que ce soit le souverain maître de toutes choses. Je l'ai prouvé fort au long : le terme *Chang-ti* est très-clair : il n'a pas besoin d'explication ; beaucoup moins doit-on l'expliquer dans un mauvais sens. Le ciel matériel a neuf assises différentes, comment peut-on dire qu'il est unique &

feul maître ? Le *Chang-ti* eſt ſans figure, comment peut-on le confondre avec une choſe corporelle ? Prétendre que le ciel matériel d'une figure ronde, & diviſé comme il eſt, tournant ſans ceſſe de l'orient à l'occident, n'ayant ni tête, ni ventre, ni pieds, ni mains, ſoit animé par le *Chang-ti*, de maniere qu'ils faſſent enſemble un tout vivant ; quoi de plus riſible ? Les démons même ſont ſans figures & ſans corps ; comment s'imagine-t-on que l'Eſprit ſupérieur à tous les eſprits, le maître de l'univers, ſoit corporel & figuré ? Donner dans un ſi monſtrueux ſyſtême, c'eſt non-ſeulement ignorer la grande doctrine qui regarde l'homme & ſon origine, c'eſt encore n'avoir pas les premiers principes de l'Aſtronomie & de la Phyſique.

Le ciel que nous voyons ſur nos têtes, n'étant pas digne de nos reſpects, en quoi la terre que nous foulons aux pieds, pourroit-elle nous paroître ſi reſpectable? La doctrine eſſentielle eſt qu'il n'y a qu'un Dieu qui a créé le ciel, la terre & toutes choſes, pour la conſervation & l'avantage de l'homme. Dans tout l'univers il n'y a pas une ſeule créature qui ne ſoit pour notre uſage.

Quelles actions de graces ne devons-nous pas rendre à notre insigne bienfaiteur? Quel motif de redoubler nos hommages, & d'obéir à ses loix? Mais abandonner le Dieu suprême, la source de tous les biens, & prodiguer l'encens à des créatures qui ne sont formées que pour nous servir, quel renversement!

LE LETTRÉ CHINOIS.

Cela étant ainsi, nous autres Chinois, nous sommes, hélas! dans de bien épaisses ténebres: le plus grand nombre à la vue du ciel ne fait autre chose que lui rendre ses respects, & voilà tout.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Le monde est composé de gens instruits & d'ignorants. La Chine étant un grand Empire, les personnes éclairées n'y manquent pas. On peut dire aussi qu'il y en a sans instruction, dont toutes les connoissances se bornent à ce qui tombe sous les sens. Ainsi le ciel & la terre leur sont connus; mais le souverain Seigneur du ciel & de la terre passe toutes leurs idées. Qu'un sujet d'une province éloignée de la Cour, se trouve tout-à-coup transporté à l'entrée du Palais Impérial, frappé de la gran-

deur & des beautés de ce superbe édifice, il se prosterne aussi-tôt en s'écriant: Je rends hommage à mon Prince. Or ce que l'on dit : Honorez le ciel & la terre, la multitude ignorante le prend à la lettre, & se contente d'honorer le Palais du Prince, sans penser au Prince lui-même. Mais ce qu'il y a de gens instruits, & qui raisonnent, en voyant l'étendue de la terre & la hauteur du ciel, concluent d'abord que le monde a un Maître qui le gouverne, & ils se déterminent à adorer cet Etre immatériel & increé qui, du haut des Cieux, regne sur tout l'Univers. Quel est l'homme sage qui regarde ce ciel visible comme son Dieu ? Si quelquefois on donne à Dieu le nom de Ciel, ce n'est-là qu'une façon de parler, comme lorsqu'on prend une ville pour le Mandarin qui la gouverne, & qu'au lieu de dire : le Gouverneur de *Nan-tchang* a ordonné telle chose, on dit simplement la ville de *Nan-tchang* a publié telle Ordonnance. Suivant cette comparaison, on peut donner à Dieu le nom du Ciel, mais cela ne signifie nullement que ni le ciel ni la terre fassent un même tout avec Dieu. En un mot, il y a un Maître Souverain, Créateur de l'Univers,

& dans la crainte où j'ai été qu'on n'en eût pris une fausse idée, je l'ai appelé Seigneur du Ciel.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Vous agissez, M., en maître sage & éclairé. Ayant à enseigner la véritable doctrine : vous employez dès les commencemens les véritables expressions. Par-là vous ferez connoître clairement la Religion que vous nous avez apportée d'Europe, & il ne sera pas à craindre que dans la suite il s'introduise du trouble & de la confusion (1). Vous avez entiérement dissipé les ténébres de mon esprit. Il ne me reste plus aucun doute : la doctrine touchant un seul Dieu, est profonde & solide. Quelle honte pour nos Sçavans de la

(1) *Note de l'Editeur.* Cela est cependant arrivé au sujet même de l'expression dont se servoient les Missionnaires, pour désigner le maître de l'univers ; & tout le monde sait les querelles qu'on a suscitées aux successeurs du P. Ricci ; les reproches qu'on leur a faits, les imputations de fauteurs d'idolâtrie dont on les a accablés ; & tout le monde sait aussi qu'ils n'ont guere répondu que par leur soumission à l'autorité, & leur constance à obliger même, autant qu'ils le pouvoient, ceux qui les attaquoient.

Chine de ne pas s'y appliquer ! Ils négligent l'essentiel & s'attachent avec ardeur à des bagatelles ; ils ne savent pas remonter à la source. Nous recevons de nos parents nos corps, cela nous engage à tous les devoirs de fils : nous recevons du Prince des terres, des possessions pour nourrir nos peres, nos meres, nos enfans, cela nous oblige à tous les devoirs de sujets. Dieu est le premier Pere, le premier Prince, c'est le Chef de tous les ancêtres, le Maître de tous les Rois ; c'est lui qui a tout créé, & qui gouverne tout : comment le méconnoître ! comment ne pas le servir ! mais il n'est pas pas possible de tout dire en un jour : souffrez, M., que je revienne une autre fois.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Ce que vous me demandez, M., ne me coûte rien à accorder : vous ne cherchez qu'à connoître la vérité. C'est un double bienfait de Dieu, qui me donne à moi la force de vous instruire, & à vous l'occasion d'être instruit. Toutes les fois que vous me ferez l'honneur de vous adresser à moi, vous me trouverez disposé à vous satisfaire.

III. ENTRETIEN.

L'homme a une ame immortelle. En quoi il differe essentiellement des autres animaux.

LE LETTRÉ CHINOIS.

PARMI toutes les créatures visibles, l'homme est la plus noble : les autres animaux ne peuvent pas lui être comparés ; c'est pour cela qu'on dit que l'homme contient en soi tout ce que le ciel & la terre ont de beau, & qu'on l'appelle le petit monde. Cependant si l'on examine de plus près les animaux, & qu'on les rapproche de l'homme, on trouve qu'ils menent une vie bien plus aisée & bien plus libre. Comment cela ? A peine sont-ils nés, qu'ils ont assez de force pour se mouvoir & pour agir, qu'ils sçavent prendre les alimens qui leur conviennent & éviter ce qui peut leur nuire. Leurs corps se trouvent couverts de poils ou de plumes, sans qu'il soit nécessaire qu'ils se pourvoyent de vêtemens : les aîles & les griffes leur viennent d'elles-mêmes. Ils ne labourent ni ne sement, ils n'ont aucun besoin de

ramasser

ramasser des provisions dans des greniers : ils ne connoissent point les assaisonnemens ; ils mangent quand il leur plaît, & ce qui est capable de les nourrir ; ils se reposent & dorment à leur fantaisie ; ils ont le monde entier pour courir & pour voler. Libres de toute affaire, ils jouissent d'un plein loisir : parmi eux, il n'y a ni *mien* ni *tien*, nulle distinction de pauvre & de riche, de noble & de roturier. Point d'efforts, point de mouvemens pour des conseils, des délibérations, pour mériter des récompenses, pour acquérir un grand nom : tout est libre, tout est tranquille ; chacun chaque jour fait ce qui lui plaît, & vit sans inquiétude.

Mais l'homme, la mere ne l'enfante qu'avec douleur : il naît tout nud ; il ne commence à ouvrir la bouche que pour crier, & semble par-là déjà connoître qu'il ne vient au monde que pour souffrir. Durant sa premiere enfance, il est si foible qu'il ne peut se soutenir, & ce n'est qu'après trois ou quatre ans entiers qu'il est bien capable de marcher. Devenu plus grand, d'abord on lui assigne une profession toujours laborieuse : le Laboureur travaille durant les quatre saisons ; le Marchand passe sa vie dans

de pénibles voyages fur mer & fur terre; l'Artifan fatigue inceffamment fes bras; l'homme de Lettres, jour & nuit, s'échauffe la tête; en un mot, les Grands tourmentent leurs efprits, & les petits ruinent leurs corps: cinquante ans de vie, font cinquante ans de mifere & de maux. Notre corps eft fujet à mille fortes d'infirmités: les livres de Médecine comptent trois cents maladies de l'œil feul. Combien n'y en a-t-il pas pour chaque autre partie? Qui pourroit en dire le nombre? Que fi l'on entreprend de fe faire traiter d'une feule, ce n'eft jamais qu'avec des remedes durs, amers & dégoûtans.

La terre eft remplie d'animaux qui, tous fans diftinction de groffeur ou de petiteffe, femblent avoir conjuré contre la nature humaine, tous font en état de l'attaquer & de lui nuire. Il ne faut qu'un petit infecte pour défoler le plus grand & le plus robufte des hommes. Les hommes eux-mêmes ne fe font-ils pas des guerres cruelles? Ils fabriquent cent efpeces d'armes pour fe mutiler & s'entre-tuer. Pour combien la loi générale de mourir, n'eft-elle pas en quelque forte inutilement portée? Ceux qui aujourd'hui rejettent les anciennes ar-

mes comme trop foibles, en inventent tous les jours de beaucoup plus meurtrieres, & après avoir couvert les campagnes de cadavres, rempli les villes de ſang & de carnage, ils ne ſont pas encore ſatisfaits. Si la paix ſe montre enfin pour quelques momens, quelle eſt la famille, quelle eſt la perſonne qui n'ait pas quelque ſujet de triſteſſe? Un homme a des richeſſes, il n'a point d'enfants; un autre a des enfants, ils ſont ſans talents; celui-ci a de l'habileté, il ne peut ſe fixer au travail; celui-là eſt adroit, appliqué, on force ſon génie, il n'eſt pas le maître d'en ſuivre l'impulſion. Chacun a ſa peine; & tandis que de tous les autres endroits tout rit à un homme, une ſeule amertume lui rend tout déſagréable; cela n'eſt-il pas général?

Tant d'infortunes dont notre vie eſt tiſſue, ſe terminent enfin à la plus grande de toutes, à la mort. Il faut rentrer en terre, & qui en eſt exempt? C'eſt ce qui faiſoit dire à un ancien Sage, en inſtruiſant ſon fils: Mon fils, ne vous trompez pas vous-même, ne vous aveuglez pas vous-même; toutes les démarches de l'homme ſont autant de pas qui le menent au tombeau. Malheureux

mortels ! peut-on dire que nous vivions ? Nous ne faisons que mourir continuellement. En naissant nous commençons notre mort, & ce n'est qu'après la mort que nous cessons de mourir. Un jour est-il passé, notre vie est accrue d'un jour & nous sommes d'autant rapprochés du tombeau.

Ce ne sont-là que des maux extérieurs, les intérieurs sont bien plus insupportables : nos peines en ce monde sont de véritables peines. Notre joie, nos plaisirs ne sont que de faux plaisirs, une fausse joie : nos peines sont presque continuelles ; nos plaisirs ne durent que quelques instans. Le cœur de l'homme est sans cesse tyrannisé par de cruelles passions d'amour ou de haîne, de colere ou de crainte ; semblable à un arbre planté sur le haut d'une montagne, exposé à tous les vents. Quand peut-il être tranquille ? Tantôt c'est la gourmandise ou la luxure, tantôt c'est l'ambition ou l'avarice qui le possede : ne sont-ce pas-là comme autant de tempêtes qui l'agitent. Où est l'homme content de son sort, qui ne cherche pas à s'en procurer un meilleur ? Un Prince, fût-il maître de l'univers, vît-il tous les peuples à ses pieds, encore ne seroit-il pas satisfait ?

L'homme si peu capable de se connoître & de se régler soi-même, que peut-il savoir en matiere de religion ? Cependant on dogmatise de toute part : les uns sont pour *Lao*, les autres pour *Fo* ; un troisieme parti suit *Kong-tzé*. Par-là notre Chine se trouve divisée en trois différentes loix. Et comme si cela ne suffisoit pas, il s'éleve de nouveaux Chefs, ils tiennent école, ils prêchent ; & dans peu au lieu de trois loix, nous en aurons trois mille, encore ne s'en tiendra-t-on pas-là ; chacun de son côté crie : Vraie doctrine ! vraie doctrine ! & le désordre ne fait qu'augmenter. Les grands oppriment les petits, les petits n'ont aucun respect pour les grands. Les peres sont coleres, emportés ; les enfants sont revêches, désobéissants : le Prince & ses Officiers vivent en mutuelle défiance ; les freres nourrissent entr'eux de cruelles inimitiés ; point d'union dans les mariages, point de sincérité parmi les amis. Tout n'est que dissimulation, tromperie, & l'on ne voit aucun jour à de meilleurs temps. Je me représente les hommes de ce siécle, comme autant d'infortunés qui, après un triste naufrage, ont vu briser leur vaisseau ; ils se trouvent en pleine mer, au milieu des

vagues, & le jouet des flots; tantôt ensevelis sous les ondes, & tantôt reparoissant sur les eaux, ils sont jetés çà & là, au gré des vents. Chacun pense à son propre malheur, & aucun ne pense à sauver les autres. On s'attache à tout ce qui tombe sous la main, planches, voiles, cordages, débris de navire, on le saisit; on l'embrasse, & on ne le quitte qu'avec la vie. Quel désastre! Je ne vois pas quel motif a eu Dieu de mettre l'homme dans un état si malheureux: il nous aime sans doute; mais il paroît qu'il traite beaucoup mieux les animaux irraisonnables.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Ce monde n'est que misere, & nous y attachons tellement nos cœurs que nous ne pouvons nous en séparer. Que seroit-ce donc, si nous y vivions dans la joie? Les maux & les amertumes de cette vie montent à un si haut point, & les mortels sont si stupides, qu'ils ne pensent qu'à s'y établir solidement. Il faut découvrir & défricher de nouvelles terres; il faut acquérir un grand nom; il faut se procurer une longue vie, il faut même assurer la fortune de ses enfants & de toute sa postérité. Trahison,

révolte, guerre, massacre, rien n'est épargné : que n'entreprend-on-pas? Comment ainsi ne pas vivre dans le trouble & dans la confusion ?

Autrefois dans un Royaume d'Occident, il y avoit deux Philosophes célebres, l'un desquels nommé *Héraclite*, rioit toujours, & l'autre appellé *Démocrite*, pleuroit sans cesse. La cause d'une conduite si différente étoit la même : c'est qu'ils voyoient les hommes de leur temps, courir après les faux biens de ce monde. *Héraclite*, par ses ris, se mocquoit de ces insensés ; & *Démocrite*, par ses pleurs, leur portoit compassion. On raconte encore qu'un certain peuple qui n'est pas de l'antiquité la plus reculée, avoit une coutume singuliere ; je ne sais s'il l'a conservée jusqu'à présent : Aussi-tôt qu'il étoit né un enfant dans une famille, les parents & les amis ne manquoient point d'aller faire des compliments de condoléance sur ce que cet enfant n'étoit venu au monde que pour souffrir. Au contraire, lorsque quelqu'un mouroit, ils faisoient des félicitations & des réjouissances sur ce que la personne morte étoit délivrée des maux de cette vie : dans l'idée de cette Nation, vivre étoit un mal, &

mourir passoit pour un bien. Quelque extraordinaire que fût cette coutume, elle fait bien voir que ce peuple avoit bien compris la vanité & les miseres de ce monde !

La vie présente n'est point la vraie vie de l'homme. Les animaux sont sur la terre comme dans leur patrie ; ils y vivent tranquilles & dans l'abondance. L'homme n'est ici bas que comme un étranger qui passe ; il n'y trouve point son repos ; beaucoup de choses lui manquent. Vous êtes, M., homme de Lettres : permettez que je fasse cette comparaison tirée de votre état ; qu'on ait ordonné un examen général, le jour de la détermination des grades étant venu, les Gens de lettres, Docteurs, Bacheliers, paroissent mornes & pensifs. Au contraire, les Officiers inférieurs, les gens de service sont dans la joie ; c'est pour eux une fête. Est-ce donc que ces domestiques ont reçu des récompenses du grand Examinateur, & que les Gens de lettres en ont été maltraités : ce n'est que l'affaire d'un jour où il s'agit d'assigner le degré d'un chacun : la détermination faite, le Docteur est honoré, & le valet n'est qu'un valet.

Dieu ne fait naître l'homme en ce

monde que pour éprouver ſon cœur, & lui faire pratiquer la vertu : ainſi cette vie n'eſt pour nous qu'un lieu de paſſage : nous n'y ſommes pas pour toujours ; le terme où nous allons n'eſt point ici bas ; ce n'eſt qu'après la mort que nous y arriverons : notre véritable Patrie n'eſt point la terre, c'eſt le ciel : voilà où nous devons tourner toutes nos vues. Le temps préſent fait tout le bonheur des animaux ; c'eſt pour cela qu'ils ſont formés de maniere qu'ils regardent la terre. L'homme eſt créé pour le ciel ; il a la tête & les yeux élevés pour voir ſans ceſſe le terme où il doit aſpirer. Mettre ſa félicité dans les choſes terreſtres, c'eſt deſcendre à la condition des bêtes. Eſt-il donc ſurprenant que Dieu ne nous donne pas en ce monde l'accompliſſement de tous nos ſouhaits ; qu'il nous laiſſe même ſouffrir quelque choſe ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Voulez-vous parler, M. d'un Paradis & d'un Enfer préparés aux hommes après cette vie ? C'eſt la doctrine de *Fo* : les Gens de lettres n'admettent rien de tout cela.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Quelle raiſon ! la loi de *Fo* défend l'homicide ; celle des Lettrés la défend de même. Doit-on pour cela confondre les Lettrés avec les Fodiſtes? L'aigle vole, la chauve-ſouris vole auſſi ; & quelle comparaiſon y a-t-il de l'un à l'autre ? Deux choſes ont quelquefois de petits traits de reſſemblance ; mais dans le fond elles different entiérement. La loi du vrai Dieu eſt une loi ancienne. *Fo*, né dans l'Orient, en a par haſard oui parler. Tout Chef de parti qui veut dogmatiſer, doit couvrir ſes menſonges de quelques vérités, autrement qui le ſuivroit ? *Fo* a emprunté de la véritable religion le Paradis & l'Enfer pour faire paſſer ſa fauſſe ſecte, ſes propres revêries. Pour moi, qui prêche cette véritable loi, dois-je omettre ce point, parce que *Fo* l'a dit ? Avant que *Fo* parut dans le monde, les Docteurs de la loi de Dieu ont enſeigné que les gens de bien, après la mort monteroient au ciel, pour jouir d'un bonheur éternel, & qu'ils éviteroient de tomber dans l'enfer, où les méchans ſouffriront éternellement : d'où il eſt aiſé de conclure que l'ame de

l'homme ne périt point, & qu'elle est immortelle.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Immortalité, bonheur éternel! L'homme ne peut rien desirer de plus grand : mais j'avoue que je ne suis pas bien au fait de cette matiere.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

L'homme est un composé d'ame & de corps : l'union de ces deux parties fait l'homme vivant. Par la mort le corps périt, il retourne en cendres ; mais l'ame subsiste toujours, elle ne se détruit point. J'ai appris, en entrant en Chine, que quelques personnes y étoient dans l'opinion que nos ames périssent avec nos corps, & qu'en cela nous ne différons point des bêtes. Dans tout le reste de l'univers, il n'y a aucune Loi connue qui n'enseigne, aucun peuple de quelque nom qui ne pense que l'ame de l'homme est immortelle, & qu'en cela même, il y a une différence essentielle entre l'homme & la bête. Je vais, Monsieur, vous expliquer cette doctrine : écoutez-moi, je vous prie, sans préventions.

Parmi les choses vivantes, on distin-

gue trois ſortes d'ames : la moins noble eſt l'ame végétative : l'ame des arbres & des plantes ; elle les fait vivre, végéter & croître : la plante ſeche & meurt, cette ame meurt auſſi ; l'ame ſenſitive eſt au-deſſus de celle-là ; c'eſt l'ame des bêtes ; elle leur ſert à vivre & ſe nourrir, à prendre de l'accroiſſement : elle a de plus la force d'animer leurs ſens, leurs oreilles pour entendre, leurs yeux pour voir, leur palais pour goûter, leurs narines pour odorer, toutes les parties de leur corps pour les rendre capables de ſentimens ; mais elle ne peut point raiſonner : l'animal meurt, nous croyons que ſon ame meurt avec lui. La plus noble de toutes & d'un genre tout-à-fait différent des autres, eſt l'ame raiſonnable, l'ame de l'homme : elle a les qualités des ames végétatives & ſenſitives. Elle fait vivre & grandir l'homme, elle lui donne le ſentiment & la connoiſſance ; mais outre cela elle le rend capable de raiſonnement, d'examiner & d'approfondir les choſes, d'unir & de ſéparer des idées : quoique l'homme meure & que ſon corps ſe détruiſe, l'ame ne périt point, elle eſt immortelle.

Quelque capable que ſoit une choſe

de connoiſſance & de ſentiment, ſi elle dépend de la matiere, cette matiere ſe détruiſant, la choſe doit auſſi ſe détruire. C'eſt pour cela que les àmes des plantes & des bêtes, étant dépendantes des corps qu'elles animent, ſuivent leur ſort & périſſent avec elles. Mais une ſubſtance qui raiſonne, un eſprit, quelle dépendance a-t-il de la matiere? Il eſt par lui-même ce qu'il eſt. Ainſi que le corps de l'homme périſſe, l'ame reſte, elle a toujours ſes opérations qui lui ſont propres. Voilà par où l'homme differe eſſentiellement des bêtes & des plantes.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Qu'appellez-vous, M., dépendre de la matiere, ou n'en dépendre pas?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Ce qui nourrit & fait croître un corps, n'a plus rien à faire croître ni à nourrir quand ce corps vient à manquer. L'œil eſt l'organe de la vue, & l'oreille de l'ouie, la bouche l'eſt du goût, & les narines de l'odorat, tous nos membres le ſont du toucher. Mais s'il n'y a point d'objet devant l'œil, l'œil ne voit point d'objet: ſi le ſon n'eſt pas à portée de

l'ouie, l'oreille n'entend point le son ; lorsque l'odeur est à une distance proportionnée des narines, on peut juger de l'odeur ; on n'en juge point lorsqu'elle est très-éloignée : lorsqu'on mange une viande, on en distingue le goût ; ne la mangeant pas, comment la distinguera-t-on ? Enfin, si mon corps est exposé au froid, au chaud, si je touche quelque chose de dur ou de mol, alors je le sens : éloigné de tout cela, que puis-je sentir ? De plus, que le son soit à portée de l'oreille d'un sourd, il ne l'entend pas ; que l'objet soit proche de l'œil d'un aveugle, il ne le voit pas. Voilà ce qui fait dire que l'ame sensitive dépend du corps, & que le corps périssant, cette ame périt aussi. Pour l'ame raisonnable, elle a des opérations particulieres, en quoi elle ne dépend en rien de la matiere. Une ame qui nécessairement a besoin du corps pour subsister, n'est que pour l'utilité du corps ; comment seroit-elle capable de discernement ? Ainsi l'animal, à la vue d'une chose mangeable, s'y porte sans réflexion & sans liberté, par où peut-il juger de ce qui convient ou ne convient pas ? L'homme au contraire, quelque pressé qu'il soit de la faim, peut s'arrê-

ter, si la raison lui montre qu'il ne doit pas manger, & ne mange point, quand il auroit devant lui les mets les plus exquis. Qu'une personne soit allée faire un voyage hors de sa patrie, ne pense-t-elle pas à sa famille absente? N'a-t-elle pas toujours un desir secret d'y retourner? Une ame capable de se conduire ainsi, en quoi dépend-t-elle du corps dans ses propres operations?

Mais voulez-vous savoir la véritable raison pourquoi l'ame de l'homme est immortelle; faites attention que tout ce que nous voyons se corrompre & se détruire, a en soi un principe de destruction & de corruption. Ce principe n'est autre chose que le combat mutuel des différentes parties de la matiere: ce qui n'est point sujet à ce combat, ne se détruit point. Les corps sont tous composés d'eau, de feu, d'air & de terre; des quatre élémens, le feu est chaud & sec, tout opposé à l'eau qui est froide & humide; l'air est humide & chaud, tout opposé à la terre qui est seche & froide: voilà les ennemis les uns des autres. Une chose qui les contient en soi, & qui en est pêtrie, comment peut-elle se conserver long-temps? Le combat est continuel, d'abord qu'une des parties vient

à vaincre l'autre, le tout doit s'altérer & périr ; c'est pour cela que ce qui est composé, ne peut éviter sa destruction. Mais l'ame raisonnable est spirituelle ; ce n'est point un tout dont les quatre éléments soient les parties : d'où viendroit le combat, d'où viendroit la destruction ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

L'esprit, sans doute, est incorruptible ; mais comment sait-on que l'ame de l'homme est spirituelle, & que l'ame des bêtes ne l'est pas.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Cette doctrine est sûre : plusieurs raisons la démontrent, & l'homme de lui-même, en raisonnant, peut s'en convaincre.

1°. L'ame des Bêtes ne peut point être dite maîtresse du corps, elle en est plutôt l'esclave ; elle est obligée de le servir en tout. C'est de-là que les animaux ne suivent que leurs appétits brutaux, & n'ont rien qui les retienne. L'ame seule de l'homme est en état de gouverner le corps ; elle le fait agir & l'arrête selon ses desseins. Que cette ame prenne une résolution ; qu'elle ordonne quelque chose,

d'abord, le corps l'exécute ; & quelque répugnance qui ſurvienne, rien n'eſt capable de forcer la raiſon qui le domine. L'ame exerçant ſur le corps une telle autorité, ne doit-elle pas être au-deſſus de la matiere & du rang des eſprits.

2°. Une choſe ſimple & animée n'a qu'une ſeule volonté ; & ſi nous voyons dans l'homme deux volontés, l'une qui lui eſt propre, l'autre qui lui eſt commune avec les bêtes, nous devons en conclure que l'homme eſt un composé de deux natures, l'une matérielle & l'autre ſpirituelle : des affections ſi différentes & ſi oppoſées font voir que les ſources d'où elles coulent ſont auſſi fort différentes entr'elles. L'homme, ſur un même ſujet, ne ſent-il pas en ſoi deux deſirs qui ſe combattent ? Qu'il s'agiſſe, par exemple, de ſatisfaire une paſſion : d'une part, il s'empreſſe violemment, d'autre part, il a de la peine à faire une choſe contraire à la raiſon : voilà tout enſemble & une volonté animale ſemblable à celle des bêtes, & une volonté digne de l'homme qui ne differe point des eſprits céleſtes. Si l'homme n'avoit qu'une ſeule volonté, il ne pourroit pas ſur la même choſe avoir tout-à-la-fois des

desirs opposés. Il ne peut pas en même-temps voir & ne pas voir un même objet : l'oreille ne peut pas tout ensemble entendre & n'entendre pas un même son. Jugeons donc que deux desirs qui se combattent, marquent deux desirs contraires, & que deux volontés contraires prouvent deux natures différentes. Que l'on goûte de l'eau de deux rivieres, l'une douce & l'autre salée, est-il nécessaire d'avoir vu les sources pour assurer qu'elles ne sont pas la même.

3°. Tout objet d'amour ou de haine doit être proportionné à la puissance qui aime ou qui hait : ainsi une puissance matérielle ne peut avoir pour objet que la matiere seule ; & ce qui est au-dessus de la matiere devient nécessairement l'esprit. Or, examinons les affections différentes de l'homme & des animaux : que desire l'animal ? de boire, de manger, de vivre, d'avoir le corps sain & d'être tranquille. Que craint-il ? la faim, la soif, la lassitude, la maladie, la mort & rien de plus. On peut donc dire, avec assez de vraisemblance, que l'animal n'est point d'une nature spirituelle, & qu'il n'a rien au-dessus de la matiere. Mais l'homme, dans ses

craintes, ses desirs, dans ce qu'il estime & ce qu'il méprise, quoique les choses matérielles y aient quelque part, cependant la vertu & le vice, le bien & le mal, tous objets immatériels, tiennent la premiere place : on doit donc assurer que l'homme a deux puissances, l'une corporelle & l'autre qui ne l'est pas; celle-ci est l'ame toute spirituelle.

4°. Tout contenant communique sa figure à ce qu'il contient : qu'on verse de l'eau dans un vase, si le vase est rond, elle prendra sa figure ronde ; s'il est quarré, elle aura sa figure quarrée ; ce principe est reçu par-tout : or voyez comment notre ame forme ses idées ; de quelle maniere elle contient ses objets, & vous n'aurez aucun doute qu'elle ne soit spirituelle. Quelque matériel que soit l'objet qu'elle envisage, elle sait le dépouiller de la matiere ; elle le spiritualise & en prend une juste idée. Par exemple, si je veux, à la vue d'un bœuf, connoître sa nature ; en voyant sa couleur, je dis ce n'est pas là le bœuf, ce n'est que sa couleur : en entendant son mugissement, je dis encore, ce n'est point là le bœuf, ce n'est que son mugissement : si je goûte sa chair, je sens bien le goût du bœuf, mais ce n'est pas-là

la nature du bœuf : je connois donc dans le bœuf quelque chose que je puis séparer de toutes ces qualités matérielles, & que je rends spirituel par la connoissance que j'en ai. Qu'un homme voie une muraille de cent toises de long, il en peut former l'idée entiere dans sa tête ; mais cet homme pourroit-il renfermer dans un si petit espace une chose de si grande étendue, s'il n'étoit pas spirituel ? En un mot, si le contenant qui spiritualise ce qu'il contient n'est pas un esprit, il n'y a rien de spirituel.

5°. Tout ce qui est subordonné à un autre, ne peut être d'une nature supérieure à ce qui le gouverne. De-là les objets de nos sens leur étant subordonnés, nos sens ne sont pas d'un rang inférieur à leurs objets. Ainsi, puisque les yeux, les oreilles, les narines & la bouche ne sont que de la matiere ; il est nécessaire que les couleurs, les sons, les odeurs & les goûts soient purement matériels. Mais Dieu, en créant l'homme lui a donné l'intendance sur les deux puissances de son ame, l'entendement & la volonté. L'objet de l'entendement est le vrai, celui de la volonté est le bon : le bon & le vrai sont des choses immatérielles. Il faut donc que les puis-

ſances auxquelles ces objets ſont ſubordonnés ſoient au-deſſus de la matiere, c'eſt-à-dire, ſpirituelles. L'immatériel peut comprendre le matériel; mais le matériel ne comprendra jamais l'immatériel. Or l'homme raiſonne ſur les eſprits; il pénétre dans la nature de l'immatériel; il faut donc que lui-même ſoit ſpirituel.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Si l'on vous dit, M., qu'il n'y a point d'eſprit, & par-là rien d'immatériel; comment s'éclaircir là-deſſus? Et dès-lors cependant votre raiſonnement tombe.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Pour qu'un homme diſe qu'il n'y a point d'eſprit, qu'il n'y a rien d'immatériel; il faut qu'auparavant il ait l'idée de l'immatériel & de l'eſprit; car s'il n'en a aucune idée, comment peut-il prononcer là-deſſus? Quand on dit la neige eſt blanche, elle n'eſt pas noire, c'eſt qu'on connoît le blanc & le noir; & l'on peut alors attribuer l'un à la neige, & ne pas lui attribuer l'autre. Mais ſi l'homme a l'idée de l'immatériel, s'il pénetre dans la nature de l'eſprit, il eſt donc ſpirituel lui-même.

6°. L'ame des bêtes eſt tout-à-fait bornée dans ſes connoiſſances ; ce n'eſt qu'un foible inſtrument, d'un uſage fort peu étendu. On peut le comparer à un petit oiſeau attaché par un filet à un arbre, il ne peut voler que juſqu'à la longueur de ſon filet. Les connoiſſances des animaux ſe terminent toutes aux objets extérieurs, ils ne ſont point capables de réfléchir ſur eux-mêmes, ni de connoître leur propre intérieur. Mais l'ame de l'homme porte ſes idées & ſes vues à ce qu'il y a de plus élevé ; ſa ſphere eſt ſans limites, rien ne l'arrête ; c'eſt un aigle libre & en plein air, elle s'éleve juſqu'au ciel, qui peut l'en empêcher ? L'ame de l'homme ne s'en tient pas à connoître les dehors, elle pénetre le fond des choſes & en approfondit les ſecrets ; elle ſait réfléchir ſur elle-même, examiner ſa maniere d'être & comprendre ſa propre nature : n'eſt-il donc pas manifeſte qu'elle ne dépend point de la matiere ?

Mais dire que nos ames ſont ſpirituelles, c'eſt dire en même temps qu'elles ne meurent point ; & ce principe poſé, il s'enſuit que nous devons pratiquer la vertu. Voici encore quelques raiſons qui confirment ce dernier article.

En premier lieu, l'homme est naturellement passionné pour la gloire, & il ne craint rien tant que de laisser après lui un mauvais nom : dans quel animal voit-on cette qualité ? De-là que ne fait-on pas pour mériter les applaudissemens publics, & pour passer pour un grand homme ? On entreprend d'immenses travaux ; on se détermine à composer de longs ouvrages ; on s'applique sans cesse à porter toujours plus loin les sciences & à rafiner sur tous les arts ; on va jusqu'à exposer sa vie, & tout cela pour acquérir de la réputation. Cette passion est commune à presque tous les hommes ; il faut être grossier pour n'en être pas piqué, & ne la connoître pas, c'est être imbécile. Quoi donc l'homme après la mort est-il informé de ce qu'on dit de lui, ou ne l'est-il pas ? Le corps sans doute n'a en tout cela aucune part, il est réduit en cendres. C'est donc l'ame qui subsiste toujours & qui n'oublie jamais que le nom qu'elle s'est fait, bon ou mauvais, la rappelle encore malgré la mort, dans l'idée des hommes, telle qu'elle étoit durant sa vie. Si l'on prétend au contraire que l'ame meurt avec le corps : travailler à perpétuer sa mémoire, n'est pas une chose moins

ridicule que d'expofer un tableau aux yeux d'un aveugle, ou de chanter une agréable mufique aux oreilles d'un fourd? A quoi bon cette renommée après la mort, & pourquoi l'homme la pourfuit-il avec tant d'ardeur ?

C'eft une coutume ancienne & fuperftitieufe en Chine, qu'aux quatre faifons, tous les enfans bien nés préparent des logemens à leurs ancêtres morts, leur tiennent les habits prêts, leur préfentent des viandes pour marquer par-là leur amour & leur refpect filial ; mais fi les ames fe détruifent auffi bien que les corps, les ancêtres morts ne peuvent donc point être témoins des refpects que leurs enfans leur rendent, ni entendre ce qu'ils ont à leur dire, ni connoître qu'ils ont pour eux encore, autant d'attachement que s'ils étoient en vie : & dès-lors tout ce qu'on voit faire aux Chinois, depuis le Prince jufqu'au peuple, bien loin d'être une des plus importantes cérémonies de la nation, n'eft qu'un badinage d'enfans.

En fecond lieu, Dieu en créant le monde, n'a rien fait fans raifon, rien d'inutile ; il a donné à fes créatures les inclinations qui leur conviennent : chacune cherche ce qui lui eft bon, & aucune

aucune ne se porte à ce qui ne lui est pas possible d'obtenir. Le poisson se plaît à se renfermer dans les eaux : il ne desire point d'habiter les forêts & les montagnes : le cerf & le lievre au contraire aiment les montagnes & les forêts, ils ne se plaisent point dans les eaux. Tous les animaux sans raison ne sont point touchés du desir de l'immortalité ; ils ne connoissent point de nouvelle vie après la mort ; leurs souhaits se terminent tous aux choses présentes. L'homme seul, quelqu'accoutumé qu'il puisse être à entendre dire que l'ame meurt avec le corps, n'est pas libre sur le desir de vivre toujours ; d'habiter un lieu de délices & de jouir d'un bonheur éternel. Or s'il étoit impossible à l'homme de voir un tel desir accompli, pourquoi Dieu l'auroit-il si fort gravé dans son cœur ? Combien le monde n'a-t-il point vu de sages qui, renonçant à tous les biens terrestres & abandonnant en quelque sorte le soin de leur propre corps, se sont ensevelis tout vivans dans des cavernes pour ne penser plus qu'à leur ame, & pratiquer uniquement la vertu. Ils méprisoient tous les avantages de la vie présente, & ils n'avoient en vue que la félicité fu-

ture : mais ſi l'ame eſt mortelle, & que tout finiſſe avec cette vie ; tous ces illuſtres perſonnages ne ſont plus qu'une troupe d'inſenſés.

En troiſieme lieu, le cœur de l'homme eſt plus grand que le monde ; tous les biens de la terre ne ſont pas capables de le remplir ; d'où l'on doit conclure que ſon véritable bonheur n'eſt qu'après la mort. Le Créateur, infiniment ſage & ſouverainement bon, n'a rien fait de défectueux, ni qui puiſſe être une juſte occaſion de plainte : lorſqu'une choſe ſe porte naturellement à une fin raiſonnable, il faut qu'elle ſoit deſtinée à cette fin. Ainſi les animaux n'étant créés que pour la terre, ils n'ont reçus que des inclinations terreſtres, & les avantages du corps leur ſuffiſent : mais ſi Dieu a créé l'homme pour le ciel & pour vivre éternellement, il eſt néceſſaire que le peu de temps qu'il eſt ici bas, ne le ſatisfaſſe pas, & qu'il ne puiſſe trouver dans tous les biens de cette vie l'accompliſſement de ſes deſirs. Or, jetez les yeux ſur les différentes conditions des mortels : un homme de commerce s'eſt enrichi ; l'or, l'argent, les pierreries, tout abonde dans ſa maiſon ; c'eſt l'homme le plus opulent de

toute la contrée, en a-t-il assez? Un Mandarin, avide des honneurs, a fait à grands pas une fortune rapide; il a passé par les premieres charges; il est orné des marques de la plus haute distinction; il est parvenu jusqu'à gagner l'oreille du Prince, ne souhaite-t-il plus rien? Un Roi possede un grand Etat, l'univers en paix, fléchit les genoux devant lui; son bonheur s'étend sur sa famille, est-il parfaitement content? L'homme a reçu de Dieu le desir d'une entiere & éternelle félicité; comment pourroit-il être satisfait d'une fortune fragile & de peu de jours? Un moucheron ne peut pas rassasier un éléphant, & un grain de bled ne suffit pas pour remplir un grand magasin. Le grand Augustin, ce célebre Docteur d'Occident, avoit bien compris cette vérité, lorsque levant les yeux au ciel, il s'écrioit: Seigneur, Pere universel, vous nous avez créés pour vous-mêmes, il n'y a que vous qui puissiez suffire à nos cœurs, & ces cœurs ne trouveront jamais de véritable repos que quand ils reposeront en vous.

En quatrieme lieu, un homme a naturellement peur d'un autre homme mort. Que le mort soit parent ou ami,

on ne laiſſe pas de ſoutenir avec peine la préſence de ſon cadavre ; au lieu que le cadavre d'un animal ne cauſe aucune crainte. C'eſt que l'homme, ſpirituel de ſa nature, ſait qu'après la mort de ſon ſemblable, il reſte une ame qui l'effraie, & qu'au contraire l'animal mourant ne laiſſe rien qui puiſſe lui faire peur.

En cinquieme lieu, Dieu eſt juſte, il n'eſt point partiel ; le bien, il le récompenſe ; le mal, il le punit ; on voit néanmoins en cette vie le pécheur triompher dans la proſpérité, tandis que le juſte gémit dans les ſouffrances : c'eſt que Dieu attend après la mort à punir l'un & à récompenſer l'autre ; mais ſi l'ame périſſoit avec le corps, il ne reſteroit plus aucun lieu, ni aux récompenſes ni aux punitions.

Le Lettré Chinois.

Le ſage durant ſa vie étant ſi différent de l'homme ſans regle, il ne doit pas lui être ſemblable après ſa mort : la mort a des rapports avec la vie : cette différence ſans doute regarde l'ame, & voici comme les gens de Lettres l'expliquent : l'homme de bien ſait par une conduite réglée, conſerver ſon ame dans tout ſon entier, ainſi la mort n'a

pour lui d'autre effet que de faire périr son corps : mais le méchant, par ses crimes détruisant son ame, à la mort tout périt pour lui. Cette doctrine est bien capable d'exciter les hommes à la vertu.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Nos ames, vertueuses ou criminelles, ne meurent point avec nos corps : les sages & les savans de tous les pays pensent ainsi (1). Les livres sacrés de la Loi du vrai Dieu le disent clairement, & je viens de le prouver par un grand nombre de raisons. Cette différence entre l'homme de bien & le méchant, que vous venez, M., de rapporter, ne se trouve point dans les livres classiques, elle n'a aucun fondement. Convient-il, dans une affaire de cette conséquence, de donner soi-même dans des nouveautés pernicieuses, & d'y engager les autres ? Nous avons des motifs très-réels à proposer aux hommes pour les exciter au bien & pour les détourner du

(1) *Note de l'Editeur.* Cela étoit vrai du temps de l'Auteur, mais aujourd'hui combien de Sages & de Savans prétendus donnent dans le Matérialisme, & osent l'enseigner.

mal, les récompenses d'une part, les punitions de l'autre. Pourquoi abandonner une doctrine si solide, & s'attacher à de vaines imaginations ?

L'ame de l'homme n'est point une poignée de sable ou un morceau de bois que l'on puisse diviser & dissiper : c'est un esprit, maître absolu du corps, & la cause de tous ses mouvemens. Qu'un esprit détruise un corps, cela se peut; mais comment se pourroit-il qu'une chose corporelle en détruisît une spirituelle? Supposons néanmoins que par des actions criminelles on puisse dissiper une ame, dès-lors, les méchants hommes ne peuvent pas vivre long-temps. Mais combien en voit-on qui, depuis le bas âge, jusqu'à une extrême vieillesse, ne cessent d'entasser crime sur crime ? Est-ce donc que leurs ames étant détruites, ils ont encore la force de vivre. Pour qu'un corps vive, l'ame ne lui est-elle pas aussi nécessaire que le sang ? Que le sang manque à un corps, il ne peut plus se soutenir; l'ame manquant, peut-il encore se mouvoir ? De plus, l'ame n'a-t-elle pas plus de force que le corps? des crimes accumulés ne détruisent point toujours le corps, comment pourroient-ils détruire l'ame ? Enfin, si durant la

vie, l'ame se dissipe & se détruit, pourquoi cette destruction ne vient-elle qu'après la mort?

Le bien ou le mal ne font point que le Créateur change la nature des choses : les animaux ne sont créés que pour vivre sur la terre un certain temps, ce qu'il peut y avoir de bon en eux, ne leur obtiendra pas l'immortalité; les démons sont créés pour être immortels, quelque mauvais qu'ils soient, ils ne mourront jamais : l'ame d'un méchant homme, parce qu'il est méchant, n'en mourra pas davantage. Si la destruction des ames étoit toute la punition des hommes criminels, où seroit la justice? Les crimes ne sont pas tous égaux, pourquoi cette égalité de punition? Dieu ne punit pas ainsi? Cette maniere de punir, doit-elle même être appellée punition? Une ame détruite n'a plus rien à souffrir. C'est donc plutôt une abolition de tous les crimes. Une telle doctrine ne donne-t-elle pas occasion aux hommes de s'enhardir au mal, & de s'abandonner à tous les vices?

Ce que les Anciens ont dit en parlant de perte d'esprit, de dissipation d'esprit, n'est qu'une pure métaphore : ne disons-nous pas encore aujourd'hui qu'un

homme a l'esprit dissipé, lorsque nous le voyons se répandre trop au dehors, & vivre sans recueillement. Si un autre se livre à des choses extravagantes & contraires au bon sens, nous disons qu'il a perdu l'esprit. Prétendons-nous parler d'une perte réelle, d'une dissipation entiere? ce qu'il y a de vrai, c'est que l'homme de bien embellit son ame, & l'orne de vertu, au lieu que le méchant la déshonore, & la noircit par ses vices.

Nous ne sommes point les auteurs ni de nos corps, ni de nos ames, c'est Dieu même. Il ne dépend pas de nous de les détruire, cela dépend de Dieu seul. L'ordre établi de Dieu est que le corps après quelques années soit détruit. Nous ne le rendrons pas immortel. L'ame est créée pour l'immortalité, nous ne la détruirons pas. Ce qui nous regarde, c'est l'emploi que nous ferons de l'une & de l'autre. Si nous nous en servons pour le bien, voilà notre bonheur : si nous nous en servons pour le mal, voilà notre malheur. Nous avons reçu cette ame & ce corps, & ils sont à notre disposition, comme seroit un morceau d'or très-pur. Nous pouvons de cet or faire un vase sacré, propre au

ſacrifice, ou bien un vaſe profane, deſtiné aux plus vils uſages; cela dépend de nous. Mais à quoi que nous employons cette matiere, c'eſt toujours de l'or. Ceux qui, ſur la terre, feront briller leurs ames par les vertus, brilleront dans le ciel de la gloire de Dieu même; mais ceux qui vivront ici bas dans l'aveuglement d'eſprit, ſans vouloir reconnoître la vérité, ſeront précipités dans les abîmes des ténebres éternelles. Telle eſt la grande doctrine; qui peut aller contre?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Ah! je vois bien à préſent quelle différence on doit mettre entre l'homme & la bête. Cette différence n'eſt pas peu de choſe. L'ame de l'homme eſt immortelle, cela eſt vrai, cela eſt évident.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

L'homme animal ne ſe met pas en peine de connoître en quoi il différe de la bête, parce qu'il veut vivre en bête. Mais un Docteur d'un rang ſupérieur, dont le but eſt de s'élever au-deſſus du vulgaire, voudroit-il s'avilir ſi fort? Ah! M., tout dépend de prendre une bonne réſolution. L'exécution en devient bien plus facile. En un mot, puiſque l'homme, dans ſa nature, differe tant de

la bête, il ne doit point lui ressembler dans ses actions.

IV. ENTRETIEN.

On raisonne mal sur les esprits & sur l'ame de l'homme. L'univers n'est pas une seule substance.

LE LETTRÉ CHINOIS.

HIER, de retour chez moi, je rappelai dans mon esprit la belle doctrine que vous veniez de m'apprendre, & je me persuadai toujours plus de sa vérité & de sa solidité. Je ne comprends pas comment certains Lettrés de Chine portent l'incrédulité jusqu'à ne pas reconnoître qu'il y ait des esprits.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

En lisant les livres classiques de Chine, on y trouve par-tout que les anciens Empereurs & leurs vassaux regardoient comme un de leurs principaux devoirs, de faire des oblations aux esprits. Aussi, les révéroient-ils comme s'ils en avoient été environnés. S'il étoit vrai qu'il n'y eût point d'esprits, comment est-ce que ces premiers Sages auroient donné dans de si grandes erreurs? Dans le livre *Chu* on fait ainsi

parler l'Empereur *Pan-kong : Si je gouverne mal, moi Prince, toutes mes fautes sont marquées. Tching-tang, chef de ma Dynastie m'en punira, & me fera entendre ce reproche : Malheureux, est-ce ainsi que tu déshonores mon nom !* Ce Prince ajoute : *Si mes Officiers causent du trouble par leur mauvaise conduite, & qu'ils ne pensent qu'à entasser des richesses, leurs ancêtres les accuseront devant le Tching-tang ; punissez, diront-ils, nos descendans criminels.* Dans le chapitre *Si-pi-kan*, *Tson-y* parle en ces termes à l'Empereur *Tcheou* : *Seigneur, puisque le ciel a résolu de détruire notre malheureuse famille, quel est l'homme sage, quel est même le Devin qui ose vous annoncer & vous promettre du bonheur ? Ce n'est pas que les Empereurs nos peres nous aient refusé leur protection, c'est vous seul, Prince, qui, par vos désordres, avez attiré notre malheur. Pan-kong* descendoit de *Tching-tang*. Il faisoit depuis cet Empereur, la neuvieme génération, & de l'un à l'autre, il s'étoit écoulé 400 ans. Cependant, il lui faisoit encore des oblations ; il craignoit encore. Il reconnoissoit en lui un pouvoir de le punir. Il s'excitoit lui-même, il exhortoit ses sujets, comme si *Tching-tang*

eût encore regné ſur la terre. *Tſon-y*, plus récent que *Pan-kong*, dit que les anciens Empereurs de ſa famille peuvent après leur mort, protéger leurs deſcendans. N'eſt-il donc pas viſible qu'il croyoit leurs ames immortelles ?

Dans le chapitre *Kin-teng*, du même livre *Chu*, *Tcheou-kong* s'exprime ainſi : *Je ſuis bon, obéiſſant à mon pere ; j'ai beaucoup d'habileté, je ſais révérer les eſprits*. Il dit encore : *Si je n'avois pas de la droiture, comment oſerois-je me préſenter devant les Princes mes ancêtres ?* Dans le chapitre *Chao-kao*, il eſt dit : *Puiſque le ciel a détruit la Dynaſtie des Yn, les Empereurs de cette Maiſon qui ſont en grand nombre dans le ciel, ont ſans doute abandonné leur poſtérité*. Dans le livre *Chi*, on lit ces mots : *Ouen-ouang eſt dans le ciel, il y eſt glorieux & triomphant*. Tcrou-kong, Chao-kong, quels hommes! Toute la Chine les regarde comme des ſages(1). Seroit-il permis de traiter leurs paroles de menſonges ? Or, ils diſent que *Tching-tang* & *Ouen-ouang*, après leur mort, ſont dans le

(1) *Note de l'Editeur*. L'Auteur rapporte l'opinion des anciens Chinois ſur les eſprits, non pour approuver le culte qu'on leur rendoit, mais pour en tirer une preuve de leur exiſtence.

ciel ; qu'ils en descendent & qu'ils y montent; qu'ils ont le pouvoir d'aider les vivans ; n'est-ce pas dire que l'ame de l'homme ne meurt point ? Cependant l'erreur se répand ; on met tout en œuvre pour tromper le monde ; les reproches , les injures sont inutiles. Que feront donc les Gens de lettres , amateurs de la vérité ? Il faut employer la raison pour réfuter le mensonge : il faut mettre en évidence la nature des esprits ; par-là on peut en venir à bout.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Tous ceux qui raisonnent sur les esprits ont chacun leur opinion particuliere. Les uns prétendent qu'absolument il n'y en a point ; d'autres disent que , quand on croit qu'il y en a , il en existe , mais qu'il n'y en a point , quand on ne le croit pas. Certains parlent ainsi : Si vous dites qu'il y en a , vous vous trompez ; si vous dites qu'il n'y en a point , vous vous trompez encore. Dire qu'il y en a , & qu'il n'y en a point , voilà le vrai.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Ces trois opinions vont également à rejeter les esprits. Ceux qui les suivent ,

ne ſont pas attention au mauvais parti qu'ils prennent. Ils veulent attaquer les Diſciples de *Fo* & de *Lao*, & ils ne voient pas qu'ils renverſent la doctrine des anciens Sages. Les différents noms & les différents emplois des eſprits qui préſident aux montagnes, aux rivieres, aux ſales des ancêtres, au ciel, à la terre, ne prouvent-ils pas qu'ils ſont même diſtingués en différents ordres? Ce qu'il plaît d'appeler force naturelle des deux matieres premieres, traces, veſtiges de la production des choſes, mouvement réciproque de la matiere, ce ne ſont point-là les eſprits dont les livres claſſiques ſont mention. Que je croie une choſe, ou que je ne la croie pas, eſt-ce une conſéquence que cette choſe ſoit ou ne ſoit pas? Quand on ne veut débiter que des rêveries, qu'on s'exprime ainſi, à la bonne heure; mais quand on raiſonne ſur ce qu'il y a de plus reſpectable dans le ciel & ſur la terre, doit-on parler à l'aventure? Un homme inſtruit ſait que dans les parties occidentales il y a des lions; tel ignorant n'en veut rien croire. Le lion eſt cependant un animal très-réel. Eſt-ce donc que la ſotte incrédulité de cet ignorant fera diſparoître tous les lions de l'univers?

L'idée de ces inventeurs de faux ſyſtêmes, n'eſt autre que d'admettre uniquement ce qui peut ſe voir des yeux, & de rejeter tout ce qu'on ne voit pas. Mais eſt-ce ainſi que raiſonnent des Savans? N'eſt-ce pas plutôt le pitoyable langage d'un barbare? Prétendre avec les yeux du corps voir un objet ſans figure & ſans couleur, c'eſt vouloir goûter des viandes par l'oreille. Qui a jamais vu les propriétés de l'homme, qui a vu l'ame d'une choſe vivante, qui a vu le vent? La raiſon fait juger plus ſainement des choſes, que ſi on les voyoit de ſes propres yeux. Les yeux peuvent abſolument être trompés; rien ne trompe la raiſon. A voir la figure du ſoleil, un homme groſſier qui s'en fie à ſes yeux, le juge de la grandeur du fond d'un ſeau; au lieu qu'un homme d'étude, raiſonnant ſur ſon prodigieux éloignement, conclut qu'il eſt plus grand que toute la terre. Que l'on prenne un bâton bien droit, & qu'on l'enfonce à demi dans l'eau pure, alors il paroîtra courbé, mais la raiſon corrige cette fauſſe apparence, & fait toujours penſer qu'il eſt droit. En voyant une ombre, on croiroit d'abord que c'eſt quelque choſe qui marche, qui

s'arrête ; mais l'usage de notre raison nous apprend que l'ombre n'est qu'un défaut de lumiere, & que n'étant rien en soi, elle n'est capable ni de mouvement, ni de repos.

C'est de-là qu'est venu cet axiome reçu dans toutes les Ecoles d'occident : les connoissances qui nous viennent par les sens, doivent être rapprochées de la raison. Si elles s'y trouvent conformes, elles sont vraies. Si elles lui sont opposées en quelque chose, c'est à elle à les rectifier. Pour connoître les secrets de la nature, quelle voie employe-t-on ? Sur l'extérieur des choses on juge du fond, & par les effets on connoît les causes. La fumée qui paroît sur le toit d'une maison, est un signe qu'il y a du feu au-dedans. Dans nos précédents Entretiens, je vous ai fait voir, M., qu'à la vue du ciel, de la terre & de toutes les créatures, on doit conclure que l'univers a un maître. En examinant ce qui regarde l'homme en particulier, j'ai prouvé qu'il a une ame immortelle, & par-là j'ai démontré qu'il y a des esprits. Voilà la véritable doctrine. Dire après cela qu'à la mort tout finit pour l'homme, & que l'ame périt aussi bien que le corps, ce ne peut être-là que

l'opinion de peu de gens ſans raiſon. Quand on n'eſt appuyé ſur aucun principe, comment peut-on raiſonner ſur les ſolides vérités que les anciens Sages ont ſi bien établies ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Un Interprete du livre *Tchem-tſiou* rapporte que *Tching-pé-yeou* apparoiſſoit après ſa mort, ſous une figure, & qu'il ſe rendoit redoutable. Quoi! l'ame de l'homme, immatérielle, change-t-elle ainſi, & devient-elle matiere ? cela ne paroît pas croyable. De plus, nous voyons l'homme paſſer ſa vie d'une maniere aſſez uniforme. D'où lui vient après la mort ce pouvoir extraordinaire ? Enfin, ſi les morts conſervent encore des connoiſſances, une mere tendre qui ne fait que de mourir, ne devroit-elle pas chaque jour venir prendre ſoin de ſes enfans ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Puiſqu'un Interprete du livre *Tchem-tſiou* rapporte que *Tchin-pé-yeou* étoit redouté après ſa mort, c'eſt une preuve qu'anciennement, lorſque le *Tchem-ſiou* a été écrit, on croyoit l'immortalité de l'ame ; & ceux qui prennent à tâche

de rejeter les eſprits, détruiſent une doctrine enſeignée dans ce livre. Quand on dit qu'un homme n'eſt plus, on ne prétend point dire que ſon ame ait péri, mais ſeulement ſon corps. L'ame durant la vie eſt comme reſſerrée & embarraſſée dans un corps groſſier. Par la mort, l'ame ſort de cette priſon : libre de tous ſes liens, elle eſt bien plus capable de pénétrer le fond des choſes; les connoiſſances ſont plus pures, & ſon pouvoir plus grand. Que la lie du peuple l'ignore, cela n'eſt pas fort ſurprenant; mais le Sage en eſt parfaitement inſtruit. De-là dans ſon idée, la mort n'eſt point un mal à craindre; il la regarde au contraire comme un moment heureux. C'eſt la voie pour retourner à ſa véritable patrie.

Dieu en créant le monde, a déterminé le lieu de chaque créature. Sans cela il y auroit du déſordre. Les étoiles ſont placées dans le ciel, elles ne peuvent point tomber ſur la terre, pour ſe mêler avec les plantes & les arbres. Les arbres & les plantes croiſſent ſur la terre : ils ne peuvent point s'élever au ciel, pour ſe placer parmi les étoiles. Mais ſi l'ame d'un mort reſtoit dans ſa maiſon, pour en prendre ſoin, comment ce mort

passeroit-il pour mort? Chaque chose a son lieu marqué, il ne dépend pas d'elle d'en choisir un autre. Qu'un poisson soit affamé dans l'eau, quand il y auroit sur le rivage de quoi le rassasier, quand il le verroit, ou le sentiroit, il ne lui est pas possible de se transporter-là, pour prendre sa nourriture. Quoique l'ame d'un homme mort puisse penser à sa famille, il ne lui est plus libre de retourner & de demeurer parmi ses proches. L'apparition de quelques esprits n'a été qu'en conséquence d'un ordre particulier de Dieu qui a voulu par-là instruire & animer les bons, ou punir & corriger les méchants, & donner à tous une preuve sensible que l'ame de l'homme ne périt point à la mort, bien différente en cela de l'ame des bêtes, qui se détruit, & dont on ne voit aucun retour.

Pour qu'une ame immatérielle de sa nature, puisse se faire voir aux hommes vivans, il est nécessaire qu'elle emprunte un fantôme sous lequel elle apparoît; en quoi il n'y a pas la moindre difficulté. Mais quoi! Dieu pour convaincre entiérement l'homme que les ames ne meurent point, va jusqu'à employer de tels prodiges, & néanmoins

il y a encore des incrédules qui, voulant enſeigner aux autres ce qu'ils ne ſavent pas eux-mêmes, prétendent follement qu'à la mort tout finit pour l'homme. Il eſt aiſé ſans doute de leur fermer la bouche; mais qu'ils ſachent qu'après cette vie, leurs propres ames n'éviteront pas le châtiment que mérite cette doctrine peſtilente. C'eſt à eux à prendre leurs précautions.

Le Lettré Chinois.

Ceux qui diſent que l'ame de l'homme, toute ſpirituelle qu'elle eſt, ſe détruit après la mort, ne regardent un eſprit que comme une légere vapeur. La vapeur ſe diſſipe quelquefois fort vîte, d'autre fois ce n'eſt que peu-à-peu. Lorſqu'un homme meurt d'une mort violente, cette vapeur ne ſe diſſipe point ſur l'heure, ce n'eſt qu'après un certain temps que ſon ame eſt entiérement détruite. Telle fut l'ame de *Tching-pé-yeou*. On fait encore ce raiſonnement: les deux matieres premieres qu'on regarde comme les vrais eſprits, ſont le fond de toutes les choſes. Ainſi, puiſqu'il n'y a rien dans l'univers qui ne ſoit fait de ces deux matieres premieres, il ne doit rien avoir qui ne

soit esprit. Pour moi, j'ai toujours oui parler des esprits & de l'homme à peu-près comme vous m'en parlez.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Ce qui est vapeur, l'appeler esprit, ame, c'est confondre absolument les noms des choses. Quand on veut donner des notions claires, il faut user des mots propres. Les livres classiques parlent de vapeur, ils parlent aussi d'esprits. Ces noms ne sont assurément point semblables. Les notions ne le sont pas non plus. De tout temps on a fait des oblations aux esprits, je n'ai pas oui dire qu'on en ait fait à la vapeur. Pourquoi ces nouveaux raisonneurs brouillent-ils ainsi les termes? Ils prétendent que cette vapeur d'ame se dissipe peu-à-peu; ils montrent par-là le ridicule de leur systême en disant une absurdité. Je leur demande en quel temps l'ame est-elle tout-à-fait détruite? quelle espece de maladie cause cette entiere destruction? Les ames de tant d'animaux qui meurent d'une mort violente, se dissipent-elles tout-à-coup, ou peu-à-peu? D'où vient qu'il n'en apparoît aucune? Ces ignorants décident sur ce qui se passe après la mort, chose où ils n'entendent rien,

pourquoi donc en parler? Dans le livre *Téhong-yong*, *Kong-tzé* dit : *les esprits sont le fond des choses, & l'on ne doit point les en séparer.* On peut parler ainsi en ce sens, qui est celui de *Kong-tzé*, que la vertu des esprits se fait sentir aux choses. Mais ce Philosophe n'a jamais prétendu que les esprits fussent les choses mêmes.

Au reste les esprits qui sont attachés aux choses, n'y sont point comme l'ame est dans l'homme. L'ame de l'homme fait partie de lui-même; & de son union avec le corps, il n'en résulte qu'une nature. C'est de-là que l'homme est capable de raisonner & du genre des êtres spirituels. Les esprits ne sont dans les choses que comme le pilote dans le vaisseau qu'il gouverne. Ce pilote ne fait point partie du vaisseau, il en est entiérement distingué. Chacun a son espece particuliere. Ainsi, c'est une erreur grossiere de penser qu'un esprit rende spirituelle la chose où il se trouve. Pour parler juste, on doit dire, que, quand Dieu donne aux esprits des êtres matériels à gouverner & à conduire, dès-lors les esprits, comme dit *Kong-tzé*, font sentir leurs vertus aux êtres qui leur sont confiés. Lorsqu'un grand

Prince fait éclater sa sagesse dans tout son Empire, conclue-t-on de-là que tout ce qui est dans l'Empire, soit sage & éclairé ? Prétendre qu'il n'y a rien dans l'univers qui n'ait un esprit, & par-là rien qui ne soit spirituel, c'est spiritualiser les arbres, les plantes, les métaux, les pierres. Quoi de plus absurde ! Du temps de l'Empereur *Ouen-ouang*, les Peuples donnoient aux palais & aux jardins de ce Prince les noms de sage & de spirituel. Cela ne doit point surprendre. Chacun sait que ses sujets vouloient marquer par-là leur vénération & leur reconnoissance pour leur Souverain. Si quelqu'un s'avisoit aujourd'hui d'employer ces termes à l'égard du palais & des jardins de *Kié-tcheou* qui étoit un mauvais Prince, ne diroit-on pas que ce seroit un homme sans discernement.

Pour marquer les différents genres des choses, les Docteurs Chinois distinguent le *purement matériel*, comme les métaux, les pierres; le *vivant*, comme les arbres, les plantes; le *sensitif*, comme les animaux; enfin, le *spirituel*, tel qu'est l'homme. Les Philosophes d'Europe vont encore à un plus grand détail, c'est ce que vous pouvez re-

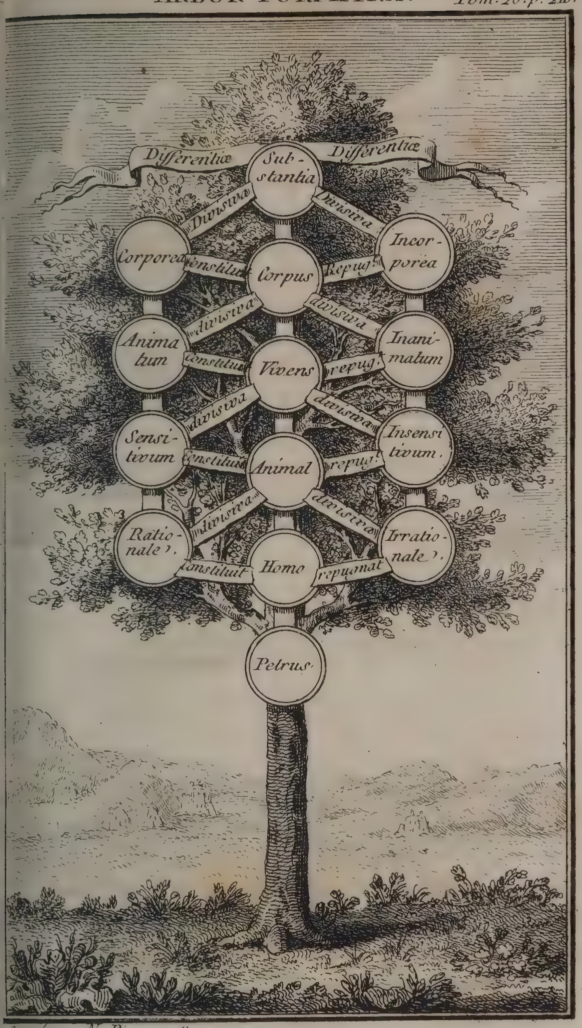
marquer ſur la carte ſuivante. Vous n'y verrez cependant pas toutes les eſpeces particulieres de chaque choſe : elles ſont en trop grand nombre pour être marquées dans la derniere exactitude. On ſe contente de mettre par ordre les neuf genres principaux auxquels tout aboutit.

Arbre de porphyre.

Toutes ces choſes ainſi rangées ont chacune leur eſpece propre. D'un côté eſt le ſpirituel, & de l'autre, le matériel. Que ſi un étranger comme moi écrivoit à ſes amis d'Europe qu'en Chine certains Lettrés prétendent que les oiſeaux & les quadrupedes, les arbres & les plantes, les métaux & les pierres, ſont ſpirituels auſſi bien que les hommes ; dans quel étonnement ne les jeterois-je pas ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Quoique certaines gens en Chine ſoutiennent que la nature de la bête & la nature de l'homme ſont ſemblables, cependant ils mettent cette différence entre l'une & l'autre, que la nature de l'homme eſt droite, & celle de la bête, oblique ; & quand ils diſent que la bête eſt ſpirituelle auſſi bien que l'homme, ils



Gravé par N. Ransonnette

ils avouent auſſi que la ſpiritualité de l'homme eſt grande, & que celle de la bête eſt fort petite : d'où ils concluent la diverſité des deux eſpeces.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

La droiture & l'obliquité, la grandeur ou la petiteſſe ne ſuffiſent pas pour différencier les eſpeces. Ces ſortes de qualités accidentelles ne peuvent que faire diſtinguer dans une même eſpece différents individus. Qu'une montagne ſoit droite ou non, qu'elle ſoit grande & petite, c'eſt toujours une montagne. Parmi les hommes il y en a qui ont beaucoup d'intelligence, il y en a qui en ont peu. Les uns ont l'eſprit juſte & le cœur droit; d'autres, tout au contraire. Cela prouve-t-il une diverſité d'eſpeces ? Que ſi, pour celle du petit au grand, ou de l'oblique au droit, l'eſpece changeoit; combien n'y auroit-il pas d'eſpeces d'hommes ? La ſeule vue de cette carte fait comprendre que les différences ſpécifiques d'une choſe emportent néceſſairement une entiere oppoſition entr'elles. Parmi les ſubſtances, la corporelle fait une eſpece, l'incorporelle en fait une autre. Parmi les corps, le vivant eſt une eſpece, le nom vivant

en eſt une autre. L'homme parmi les animaux eſt ſpécifié par la puiſſance de raiſonner : il n'y a donc aucun autre animal qui ſoit raiſonnable. Mais qu'il y ait des hommes qui raiſonnent juſte, & d'autres qui raiſonnent de travers; que certains pouſſent le raiſonnement plus loin que d'autres ; cela ne fait pas qu'ils ne ſoient point tous hommes. Cette différence du plus ou du moins ne change point l'eſpece. Ainſi, dire que tous les animaux ſont ſpirituels, quelque petite, ou quelque oblique qu'on faſſe leur ſpiritualité, c'eſt dire qu'ils ſont tous de la même eſpece que l'homme. Convient-il, & n'eſt-ce pas ſe tromper groſſiérement, de prendre une qualité extrinſeque pour le fond des choſes ? En voyant une clydſire qui marque exactement les heures, penſe-t-on que la matiere dont il eſt composé, ſoit ſpirituelle ? Qu'un Général d'armée, habile dans l'art de conduire des troupes, ait vaincu l'ennemi, ſes ſoldats, durant le combat, ont obéi à ſes ordres, ils ont avancé, ils ſe ſont retirés à propos, ils ont dreſſé des embuſcades, ils ont attaqué de front, la bataille eſt gagnée : qui dira jamais que chaque ſoldat ſoit fort entendu dans l'art de

la guerre? N'est-ce pas-là plutôt la gloire du Chef qui a commandé? Quand on sait distinguer les différentes especes des choses, & que, par un examen sérieux de leurs qualités naturelles, de leurs divers mouvemens, on connoît à quoi chaque chose se porte, de quoi chaque chose est capable, il est aisé de conclure que les animaux sont gouvernés par des intelligences qui les font servir aux desseins de Dieu. Nous voyons en effet des animaux faire des choses au-dessus de leur portée, & qui passent toutes leurs connoissances. Ce n'est point d'eux que vient une conduite si réglée & si suivie. Au lieu que l'homme se gouverne par lui-même; il prend son parti suivant les occasions & les circonstances; il est entiérement libre, & il emploie sa liberté selon ses différents desirs.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Quoique l'on dise que le même air soit la forme universelle qui fait agir tous les êtres, cependant tous les êtres n'ont pas la même figure; & c'est de-là que vient la différence des especes. Un corps, qu'est-ce autre chose qu'une écorce remplie & entourée d'air? L'air fait les choses ce qu'elles sont, & les cho-

ſes elles-mêmes déterminent leurs eſpeces. Un poiſſon dans la mer eſt environné & rempli de la même eau ; la même eau remplit une baleine & une ſole : mais la baleine & la ſole n'ont pas la même figure, & par-là elles ne ſont pas de la même eſpece. Ainſi pour connoître les différentes eſpeces des choſes qui compoſent l'univers, il ne faut que regarder leurs figures.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Par la diverſité des figures on peut bien diſtinguer les choſes, mais non pas les différentes eſpeces des choſes. Tout au plus peut-on par-là différencier les eſpeces des figures ; la figure d'une choſe n'eſt point la choſe même. Ne mettre la différence des choſes que dans la figure, au lieu de la faire conſiſter dans la nature, n'eſt-ce pas donner la même nature au bœuf & à l'homme ? Ainſi parloit autrefois le Docteur *Kao*, & parler aujourd'hui de même, ce n'eſt qu'être ſon écho. Deux ſtatues d'argille, dont l'une repréſente un tigre & l'autre un homme, ne different aſſurément que par la figure ; mais que la ſeule figure diſtingue un homme & un tigre vivants, cela ſe peut-il dire ? On voit ſouvent

des choses d'une figure différente & cependant de la même espece : les deux statues dont je viens de parler en sont un exemple. Les figures d'homme & de tigre ne sont pas les mêmes ; c'est néanmoins d'une même espece d'argille qu'elles sont faites.

Quant à ce qui regarde l'air, si l'on prétend que c'est quelque chose de spirituel, & qu'il anime tout ce qui est vivant, il s'ensuit de-là que rien ne sauroit mourir. La mort, selon cette opinion, ne peut être causée que par un manque d'air. En quel endroit l'air manque-t-il ? Par où y a-t-il à craindre de manquer d'air ? Une chose que nous disons être morte, n'est-elle pas remplie d'air en dedans ? N'en est-elle pas environnée en dehors ? Ce n'est donc pas précisément l'air qui anime ce qui est vivant. Qu'un homme assez ignorant pour ne savoir pas que l'air est un des quatre élémens, le confonde avec les esprits & avec l'ame de l'homme, je n'en suis pas fort surpris ; mais, pour peu qu'on soit instruit, ne sait-on pas que l'air est un corps dont il n'est pas si difficile d'assigner la nature & les propriétés. L'air mêlé avec l'eau, le feu & la terre, compose tout ce qui est ma-

tiere. Notre ame, partie essentielle de nous-mêmes, & seule cause vivifiante de notre corps, suffit pour nous faire vivre de l'air que nous respirons à tous les instans. L'homme, les oiseaux, les quadrupedes vivent au milieu de l'air, pour trouver toujours dans cet élément froid de quoi tempérer le feu qu'ils ont dans l'intérieur. De-là vient que nous respirons sans cesse, pour pouvoir toujours, par un double mouvement, pousser au dehors l'air chaud, & en recevoir un plus frais au dedans. Le poisson n'a nul besoin de respirer l'air; il vit dans l'eau : cet élément est bien capable de le rafraîchir.

Pour les esprits, ils n'entrent point dans la composition des choses : ils sont eux-mêmes une espece particuliere qui est celle des substances immatérielles. Ils sont délégués par l'ordre du Créateur pour gouverner les autres créatures sur lesquelles ils n'ont point une autorité absolue. C'est ce qui a fait dire à *Kong-tzé : Honorez les esprits, mais de loin.* Les esprits ne peuvent point nous donner du bonheur, des richesses, ni effacer nos péchés. Ce pouvoir est réservé à Dieu seul. Les ignorants de ce siecle qui vont offrir leurs vœux &

leurs prieres aux esprits, ne prennent point la bonne voie pour être exaucés. Cette expression de *Kong-tzé*, *mais de loin*, porte la même idée que celle-ci : *Si vous offensez le ciel, à qui vous adresserez-vous?* S'expliquer comme font certains Lettrés, en disant qu'il n'y a point d'esprits, c'est réduire *Kong-tzé* au rang de ces Docteurs qui ne savent qu'embrouiller.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Nos anciens Philosophes reconnoissant dans les merveilles que contient l'univers, une raison suprême & invariable qui regne par-tout, ont cru que chaque créature y participoit à sa maniere, & que toutes ensemble ne faisoient avec elle qu'une seule (1) substance : ils disoient donc que *Chang-ti*, Seigneur du ciel, se trouvoit dans chaque chose, & que de son union avec elles il ne résultoit qu'un même être. C'est par ce motif qu'ils exhortoient les hommes à

(1) *Note de l'Editeur.* La déraison est partout la même ; & l'on voit qu'à la Chine il y avoit des Spinosites avant Spinosa, & que, quand on s'écarte de la vérité, on tombe dans les mêmes absurdités.

ne pas s'abandonner au vice, pour ne pas défigurer la beauté qui s'étoit communiquée à eux; à ne point violer l'équité, pour ne pas offenser la raison qui résidoit en eux; à ne nuire à aucune chose du monde, pour ne pas manquer de respect au *Chang-ti* qui se trouvoit en tout. Ils disoient encore que la nature de l'homme & de toute autre chose, ne périssoit point par la mort, ou par la division des parties; mais qu'elle retournoit se transformer en Dieu, c'est-à-dire, que l'ame de l'homme ne meurt point. Cependant je crains que cette doctrine ne s'accorde pas tout-à-fait avec ce que vous, M., enseignez touchant le Seigneur du ciel.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Je n'ai jamais oui parler d'une doctrine plus extraordinaire & moins suivie que celle-là. Comment s'accorderoit-elle avec la mienne? N'est-ce pas dégrader la majesté du *Chang-ti*? Il est rapporté dans nos saintes Ecritures qu'au commencement des temps, lorsque Dieu donna l'être à toutes choses, il créa des anges de tous les ordres. Un des principaux d'entr'eux, appelé Lu-

cifer, ébloui de ſes qualités naturelles, s'abandonna à l'orgueil, & eut l'audace de penſer qu'il pouvoit devenir ſemblable au très-Haut. Dieu punit auſſitôt le téméraire, il le changea en démon avec tous les autres anges qui l'avoient ſuivi dans ſa révolte, & il les précipita tous dans les enfers. C'eſt d'après cela que nous diſons que depuis la création du monde il y a un enfer & des démons. Or, dire que les créatures ſont tellement unies au Créateur, qu'elles ne ſont avec lui qu'une même choſe, n'eſt-ce pas enchérir encore ſur le langage impie de Lucifer ?

On ne s'apperçoit plus en Chine d'une opinion auſſi peſtilente, depuis qu'on y a laiſſé répandre les rêveries de la Secte de *Fo. Tcheou-kong*, *Kong-tzé* ſe ſont-ils jamais exprimés en ces termes, en parlant du *Chang-ti* ? Trouvera-t-on rien de pareil dans les livres claſſiques ? Si l'on voyoit un homme de la lie du peuple affecter les airs d'un Roi, & prétendre être traité en Roi, qu'en diroit-on ? Quoi donc ! il n'eſt pas permis à un ſimple particulier de ſe comparer à un Prince, & il pourroit ſe dire ſemblable au *Chang-ti* ? Un homme parlant à un autre homme, lui dit : toi, tu es

toi ; moi, je ſuis moi ; & un ver de terre s'adreſſant au *Chang-ti*, pourroit lui dire : vous êtes moi, & je ſuis vous ; quoi de plus extravagant !

LE LETTRÉ CHINOIS.

Les Diſciples de *Fo* ne ſe mettent point au-deſſous de *Chang-ti*. Ils vantent beaucoup les qualités de l'homme, la nobleſſe de ſon corps, les vertus de ſon ame : en cela il y a du vrai. Les vertus du *Chang-ti* ſont ſans doute très-relevées ; mais celles de l'homme, juſqu'où ne vont-elles pas ? Le *Chang-ti* a une puiſſance ſans bornes ; & l'homme, de quoi n'eſt-il pas capable ? Que peut-il y avoir de plus grand que les anciens Sages, vraies origines des Nations qu'ils ont ſu raſſembler ? Parfaits Légiſlateurs, Docteurs conſommés, Inventeurs de tant de beaux arts, c'eſt d'eux que les Peuples ont appris à labourer la terre, à creuſer des puits, à ſe faire des vêtemens, à conſtruire des chariots, à conſtruire des vaiſſeaux, de maniere qu'ils peuvent non-ſeulement ſe nourrir & conſerver leur vie, mais encore entretenir un commerce perpétuel qui les enrichit tous, & qui les rend tous heureux. C'eſt par eux que les Empires ont

été solidement fondés, qu'ils se conservent, & qu'ils sont à jamais inébranlables. Quel temps, pour reculé qu'il soit, peut faire oublier leur glorieuse mémoire? Je n'ai point oui dire qu'au défaut de ces hommes illustres, le *Chang-ti* ait rien fait de pareil : voilà ce qui fait dire que le pouvoir de l'homme ne cede point à celui du *Chang-ti*, & l'on ne voit point pourquoi la puissance de créer le ciel & la terre est attribuée à Dieu seul.

L'homme ordinaire ne connoît point l'excellence de sa nature. On l'entend dire que l'esprit est resserré & comme emprisonné dans le corps; mais un *Fotiste* qui comprend la grandeur de cet esprit, ne veut point se soumettre, ni s'abaisser. Selon lui, l'homme contient en soi le ciel, la terre, l'univers entier. L'esprit humain est tel qu'il n'y a rien de si éloigné, qu'il n'atteigne; rien de si sublime où il ne s'éleve; rien de si étendu, qu'il ne comprenne; rien de si délié, qu'il ne saisisse; rien de si massif & de si dur, qu'il ne pénetre Quand on en est venu à connoître ainsi les perfections de l'homme, ne doit-on pas juger qu'il est intimément uni à Dieu, qu'il est Dieu lui-même?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Les *Fotiſtes* ne ſe connoiſſent pas eux-mêmes, comment connoitroient-ils Dieu ? Ils ont reçu des mains du Créateur, dans un corps très-vil, une ame digne de quelque eſtime, qui raiſonne, qui les fait agir & mouvoir. D'abord ils s'enorgueilliſſent, & d'un air de ſuperbe, ils oſent entrer en parallele avec la majeſté de Dieu même. Qu'a donc de ſi noble le corps de l'homme ? Qu'ont ſes vertus de ſi reſpectable & de ſi grand ? Parler ainſi, c'eſt détruire la véritable vertu ; c'eſt ſe rendre ſoi-même entiérement mépriſable. L'orgueil eſt l'ennemi de toutes les vertus, & ce vice ſeul eſt capable de corrompre toutes les actions de l'homme. C'eſt un axiome parmi les Sages d'Europe, qu'un grand nombre de vertus ſans humilité, n'eſt qu'un tas de ſable expoſé au vent. Les hommes les plus vertueux réverent l'humilité, & ils la pratiquent. Dieu par ſa nature, infiniment ſupérieur à tout, ne peut pas s'humilier ; mais ſi Dieu ne fait qu'une même choſe avec l'homme, il faut que Dieu s'humilie. A voir d'une part les Saints attentifs, exacts, reſpectueux, tremblans

aux ordres du ciel ; se regardant comme ce qu'il y a de plus abject sur la terre, ne se croyant capables de rien ; & d'autre part, les orgueilleux *Fotistes*, quelle ressemblance ! Les Saints n'osent pas penser qu'ils soient saints, & l'on veut nous faire accroire que le plus défectueux de tous les hommes n'est point au-dessous de Dieu même. L'homme fait un fonds de vertu, pour se rendre parfait, & il se perfectionne, pour mieux servir le Seigneur du ciel. La grande vertu de *Tcheou-kong* consistoit à regarder comme son premier devoir, de respecter & d'honorer le *Chang-ti*, & l'on prétend aujourd'hui nous mettre de niveau avec ce grand Maître, digne & unique objet de nos adorations & de tout notre culte : quel renversement !

Les anciens Sages se sont rendus recommandables, ils ont donné des loix aux Nations ; ils ont civilisé les Peuples barbares ; mais ont-ils créé les hommes ? Ils ont inventé les Arts, n'est-ce pas Dieu qui leur a fourni les matériaux ? Sans cela, qu'auroient-ils pu faire ? Un ouvrier travaille en or & en bois, mais auparavant il faut qu'il ait de l'or ou du bois. S'il n'avoit pas sa matiere toute

faite, la feroit-il? Dieu en produifant les chofes, les a tirées du néant même; il a parlé, & tout a été fait. Voilà où l'on reconnoît une puiffance fans bornes. Que peut l'homme en comparaifon? Lorfqu'on imprime un fceau fur le papier ou fur la foie, on voit fur le papier & fur la foie la repréfentation du fceau; mais ce n'eft point-là le fceau lui-même, & en place du fceau, cette repréfentation n'eft point capable d'en former de nouvelles. On peut dire quelque chofe de femblable de la créature. La créature eft l'image du Créateur; elle n'eft point le Créateur lui-même, & le pouvoir de créer, paffe toutes fes forces.

Un homme favant qui a acquis des connoiffances du ciel, de la terre, de quantité d'autres objets, a-t-il donc véritablement dans la tête le ciel & la terre & tous ces objets? Il a regardé le ciel, il a vu la terre, il a examiné l'extérieur de différentes chofes, d'où il a conclu leur nature, leurs qualités, leurs ufages. Ne dit-on pas que l'efprit ne connoît d'objets que ceux qui lui viennent par les fens? L'efprit eft comme une eau pure & tranquille, comme un miroir bien poli, capable de recevoir

les images de tout ce qu'on lui préſente. Mais parce que cette eau & ce miroir peuvent repréſenter le ciel & la terre, ont-ils la puiſſance de créer l'un & l'autre ? Quand on ſe vante de pouvoir quelque choſe, & qu'on ſe met en devoir de l'exécuter, on mérite alors d'être cru. Dieu a créé le ciel & la terre & tout ce que nous voyons ; ceux qui prétendent n'être pas différents de Dieu même, doivent reconnoître en eux une égale puiſſance : qu'ils tirent donc du néant une montagne, qu'ils créent même un bateau.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Ce que vous appelez Dieu, M., & que vous dites avoir créé le monde, conſerver & gouverner toute choſe, c'eſt ce que les *Fotiſtes* entendent par ce mot *moi* : dans tous les temps comme dans tous lieux, ce *moi* ne ſouffre jamais d'interruption : c'eſt toujours une ſeule & même ſubſtance. Mais parce que l'homme a un corps corruptible, ſon ame s'appeſantit & s'obſcurcit ; ſes paſſions varient ſelon les occurrences ; ce qu'il y a de bon diminue chaque jour ; le germe de la vertu peu-à-peu ſe détruit ; ſa divinité ne ſe ſoutient plus ; & voilà

pourquoi nous ne pouvons ni créer, ni conſerver les créatures. Ce défaut de puiſſance ne vient pas de notre ame conſidérée en elle-même ; c'eſt un effet de la corruptibilité de notre corps. Un eſcarboucle qui a perdu ſon éclat, n'eſt plus une pierre précieuſe. Mais ſi l'on examine l'ame de l'homme, telle qu'elle eſt véritablement en ſoi, c'eſt alors qu'on en connoît toute l'excellence.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Hélas ! il ſuffit de propoſer une doctrine, quelque empoiſonnée qu'elle ſoit, les hommes s'empreſſent à l'envie de s'en repaître. Quoi de plus triſte ! il faut avoir l'ame bien appeſantie & bien obſcurcie pour oſer avancer que le Créateur du ciel & de la terre, l'ame du monde que l'on prétend ne point différer de l'homme, eſt ſujet à l'altération ! Une vertu ſolide, ſelon *Kong-tzé*, eſt à l'épreuve de tout : un inſtrument, une machine ne devient que plus propre à ſervir par l'uſage qu'on en fait : & le Grand par excellence, le redoutable Maître de l'Univers, dans l'eſpace de la vie d'un homme, pourroit être abattu, renverſé ? Parler ainſi, n'eſt-ce pas mettre Dieu au-deſſous de l'homme, ren-

dre la paſſion maîtreſſe de la raiſon, faire l'eſprit eſclave du corps, donner une qualité accidentelle pour principe & pour fondement de la nature elle-même. Pour peu qu'un homme ait de lumieres, il ſent ce que je dis, ſans qu'il ſoit beſoin de m'étendre. Qu'on examine l'univers entier. Y a-t-il donc quelque créature qui ſurpaſſe le Créateur, qui le faſſe dépendre d'elle, qui puiſſe l'appeſantir & l'obſcurcir.

Si Dieu & l'homme ne ſont qu'une même choſe, il n'y a plus à diſtinguer la paix & le bonheur de Dieu d'avec la miſere & le trouble de l'homme. Notre ame ſur cela eſt un exemple préſent; c'eſt la même ame, ſoit dans la tête, ſoit dans les autres parties du corps. Qu'il lui arrive un malheur, quelque ſujet de triſteſſe, elle eſt triſte par-tout où elle eſt; elle ne peut pas tout enſemble être en trouble ou en paix : or puiſque Dieu dans l'homme ſe trouve dans le chagrin & dans la peine, il s'enſuit que la ſouveraine félicité de Dieu en eſt troublée. Mais ſi Dieu eſt néceſſairement heureux, ſuit-il de-là que l'homme eſt à l'abri des atteintes de la triſteſſe & de la miſere ? N'eſt-il donc pas évident que Dieu & l'homme

ne ſont pas une ſeule & même ſubſtance ? Prétend-t-on dire ou que Dieu eſt identifié avec les choſes, & que par-là tout eſt Dieu, ou que Dieu fait partie intrinſeque des choſes, & qu'il entre dans leur compoſition, ou que les choſes ſont à l'égard de Dieu, ce qu'un pur inſtrument eſt dans les mains d'un ouvrier pour s'en ſervir. Ces trois manieres de s'expliquer ſont toutes oppoſées à la raiſon; je les reprends l'une après l'autre.

En premier lieu, Dieu n'eſt pas identifié avec les choſes : ſi cela étoit, le nombre prodigieux des créatures ſe réduiroit à une ſeule nature. Mais s'il n'y avoit dans l'univers qu'une ſeule ſubſtance, on ne pourroit plus dire qu'il y a un nombre prodigieux de créatures. Les manieres d'être de chaque choſe, ſeroient entiérement confondues; il n'y auroit plus d'inſtinct particulier, ni cette inclination naturelle à ſa propre conſervation. Nous voyons dans le monde beaucoup de choſes ennemies les unes des autres, & qui ſe détruiſent. L'eau éteint le feu, le feu conſomme le bois. Parmi les animaux, les plus gros & les plus terribles mangent les plus petits & les plus foibles. Puiſque

Dieu est identifié avec toutes choses, Dieu se détruit donc lui-même; il ne sait point se conserver : est-ce-là avoir une belle idée de Dieu ? Suivant un tel systême, Dieu n'est qu'une même chose avec l'homme, avec le bois, avec la pierre. L'homme sacrifie à Dieu, il doit obéir à Dieu. C'est donc à soi-même que l'homme sacrifie ; il doit donc obéir à la pierre & au bois : ridicules, mais justes conséquences.

En second lieu, Dieu ne fait point partie intrinseque des choses. Il s'ensuiveroit que Dieu seroit moindre que la chose dont il seroit partie. La partie est moindre que le tout. Un *Teon* est plus grand qu'un *Ching* qui n'en est que la dixieme partie. Le contenant renferme le contenu. Si Dieu est dans les choses comme partie, il est contenu & par-là plus petit que les choses qui le contiennent ; mais qui pensera jamais que la créature puisse ainsi renfermer le Créateur dont elle a reçu l'être. Dieu faisant partie de l'homme, est-il dans l'homme comme un maître qui commande, ou comme un esclave qui obéit ? Dieu ne peut point être soumis à l'homme en esclave ; mais si l'homme a en lui-même Dieu qui regle en

maître abſolu toutes ſes actions, il ne doit y avoir aucun méchant homme dans le monde. Pourquoi donc le nombre en eſt-il ſi grand ? Dieu eſt la ſource de tous les biens, la vertu ſans mélange. S'il gouverne abſolument l'homme, comment le laiſſe-t-il aveugler par les paſſions ? Comment l'homme donne-t-il dans tant de travers ? Eſt-ce donc que la vertu de Dieu l'abandonne ? Au temps de la création, Dieu établit par-tout un ordre admirable : aujourd'hui qu'il regle toutes les démarches de l'homme, ſelon les Fotiſtes, d'où vient un ſi affreux déſordre. C'eſt Dieu qui a porté toutes les loix que la raiſon impoſe à l'homme L'homme que Dieu dirige en tout, viole cependant ces loix. Eſt-ce que Dieu les ignore, ou qu'il n'y fait pas attention ? Eſt-ce qu'il ne peut pas les garder, ou qu'il ne le veut pas ? Laquelle de ces réponſes peut-on recevoir ?

En troiſieme lieu, les choſes ne ſont point à l'égard de Dieu ce qu'un pur inſtrument eſt entre les mains de l'Ouvrier pour s'en ſervir. Car d'abord il ſeroit évidemment faux que Dieu, comme on le prétend, ne fît avec les choſes qu'une ſeule & même ſubſtance. Un Tailleur de pierre n'eſt point une même

ſubſtance avec le ciſeau dont il ſe ſert, un Pêcheur eſt très-diſtingué de ſes filets & de ſa barque : de plus il ſuit d'une telle opinion que tout ce que font les créatures ne doit point leur être attribué, mais à Dieu ; de même qu'on attribue à l'ouvrier tout ce qu'il fait en ſe ſervant de ſes inſtrumens. On dit que c'eſt le Laboureur qui laboure, le Bûcheron qui coupe le bois, le Charpentier qui ſcie une planche ; & toutes ces actions ne ſont point attribuées à la charrue, à la hache ; à la ſcie : ce n'eſt donc plus le feu qui brûle, l'eau qui coule, l'oiſeau qui chante, le quadrupede qui marche, l'homme qui monte à cheval, qui s'aſſeoit ſur un char ; c'eſt Dieu qui fait tout cela. On ne doit plus punir les voleurs, les aſſaſſins ; ils ne ſont point en faute : les gens de bien n'ont aucun mérite, il ne faut plus les récompenſer. Y-a-t-il rien de plus capable de mettre la confuſion dans l'univers, qu'une pareille doctrine? Dieu n'entre point dans la compoſition des choſes, & par là même les choſes en ſe détruiſant, ne retournent point à Dieu : elles ſe réſolvent dans les mêmes parties dont elles avoient été formées. Que ſi les créatures par la mort

& par la destruction se trouvoient changées en Dieu, on ne devroit plus dire qu'une chose est détruite, qu'elle est morte, mais au contraire, qu'elle vit de la vie la plus parfaite. Quel est l'homme qui ne souhaitât pas de mourir sur le champ pour être transformé en Dieu! Un fils bien né, pleure la mort de son pere, il se donne de grands mouvemens pour lui préparer un magnifique tombeau. A quoi pense-t-il? son pere est devenu Dieu.

J'ai déjà fait voir que Dieu est l'origine de toutes choses, le Créateur de l'univers, le comble de toutes les perfections : la créature est incapable de comprendre sa grandeur, comment pourroit-on l'égaler à Dieu? Quand on considere ce que les créatures ont de beau & de parfait, on reconnoît entr'elles les traits de la puissance de Dieu; mais prétendre qu'elles soient Dieu lui-même, cela révolte. Si l'on voyoit de grands pas marqués dans un chemin, on diroit qu'un homme de grande taille auroit passé par-là; mais on ne s'aviseroit pas de confondre ces vestiges avec le voyageur. A la vue d'un beau tableau, un connoisseur admire l'habileté du Peintre, mais il ne prend pas le tableau pour le Peintre lui-même.

Dieu a formé des créatures de toutes les ſortes & ſans nombre, pour que l'homme avec le ſecours de ſa raiſon, remonte à la premiere origine, & que parvenu à la connoiſſance du Créateur, il admire ſes perfections infinies, il l'adore, il l'aime. Ce devroit être-là notre unique occupation : mais l'homme groſſier ſe repaiſſant de rêveries & de fables, a bientôt perdu de vue le premier principe, & dans quels travers ne donne-t-il pas ? La ſource de ſes erreurs n'eſt autre choſe que l'ignorance où il eſt de ce qui regarde les différentes cauſes. Il y a des cauſes intrinſeques aux choſes comme la matérielle & la formelle, il y en a qui ſont extrinſeques, comme les cauſes efficientes : Dieu eſt cauſe efficiente & univerſelle, & par conſéquent cauſe extrinſeque des créatures.

Il eſt à remarquer qu'une choſe peut être dans une autre de plus d'une maniere : un homme eſt dans une maiſon, dans une ſalle, comme dans un lieu. La matiere & la forme ſont dans l'homme, le pied & la main ſont dans le corps, comme les parties dans le tout. La blancheur eſt dans le cheval qu'elle dénomine blanc ; la froidure dans la glace

qu'elle dénomine froide, comme tout accident, toute qualité eſt dans une ſubſtance. La lumiere du ſoleil eſt dans le criſtal qu'elle fait briller; la chaleur eſt dans le fer qu'elle échauffe, comme les cauſes extrinſeques ſont dans les ſujets où elles agiſſent. Des choſes les plus baſſes, remontons aux plus hautes : on peut dire dans le ſens de ce dernier exemple, que Dieu eſt dans les choſes. Quoique la lumiere ſoit dans le criſtal & la chaleur dans le fer, ce ſont néanmoins des choſes bien diſtinguées, des natures toutes différentes. Ainſi, l'on n'erre point en diſant que Dieu eſt de cette maniere dans les créatures, avec cette différence que la lumiere peut n'être pas dans le criſtal, au lieu que Dieu eſſentiellement immenſe, ſe trouve néceſſairement dans toutes les créatures, & que Dieu étant immatériel n'a point de parties. D'où il ſuit qu'il eſt tout dans le tout, & tout dans chaque partie du tout.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Vous vous expliquez, M., ſi clairement, que voilà tous mes doutes diſſipés. Mais que penſez-vous de ceux qui prétendent que l'homme & toutes les autres

autres créatures, ne font qu'une même chose ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Tantôt élever l'homme jusqu'à l'égaler à Dieu, tantôt l'avilir jusqu'à le confondre avec un vermisseau, il y a excès de part & d'autre. Un orgueilleux persuadé, prévenu qu'il est semblable à Dieu, voudra-t-il être mis en paralelle avec le plus vil animal ? Et quelque effort qu'on fasse, j'ai bien de la peine à croire qu'on persuade jamais à personne qu'il ne differe en rien d'un serpent vénimeux. Vous, M., qu'en pensez-vous vous-même ? Il est aisé de réfuter ce qui n'est nullement digne de foi. Distinguons les diverses sortes d'identités qui se trouvent parmi les créatures. Il y a des identités simplement de noms entre des choses qui sont très-différentes, comme lieu céleste, lieu terrestre. Il y a des identités de réunion, par lesquelles plusieurs choses rassemblées n'en font qu'une ; comme plusieurs brebis ne font qu'un troupeau ; grand nombre de soldats ne fait qu'une armée. Il y a des identités de propriétés. Par exemple, entre une racine, une source & le cœur. Le propre de la racine est

de fournir du ſuc à toute la plante; le propre de la ſource eſt de donner de l'eau à tout le ruiſſeau; le propre du cœur eſt de diſtribuer le ſang par tout le corps. Ces trois premieres ſortes d'identités ſont fort imparfaites, & ſe rencontrent entre des choſes de nature toute oppoſée. Il y a des identités de genres qui font que les eſpeces différentes conviennent dans un même principe générique; comme les oiſeaux & les quadrupedes conviennent dans les genres de *cognoſcitif* & de *ſenſitif*. Il y a des identités d'eſpeces par où les individus participent à une même nature ſpécifique; comme le cheval *A* & le cheval *B* ſont l'un & l'autre cheval. Pierre & Paul ſont tous deux hommes. Ces deux ſortes de nouvelles identités rapprochent les choſes de beaucoup plus près que les trois premieres. Enfin, il y a des identités de ſubſtances par leſquelles une choſe, ſoit qu'on la regarde ſous différents rapports, ſoit qu'on lui donne divers noms, reſte toujours en ſoi la même. Par exemple, *Ex-tang-hium* & *Ti-yao* ſont un même homme. Toutes les parties d'un tout n'ont rien de différent, & ſont ſubſtances du tout lui-même. Cette derniere

ſorte d'identités eſt la parfaite & la vraie. Ceux qui prétendent que toutes les créatures ne ſont qu'une même choſe, dans lequel de ces trois ordres d'identités veulent-ils mettre celle qu'ils leur attribuent ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Ils la mettent dans l'ordre des identités des ſubſtances ; & voici comme ils s'expliquent : le Sage ne fait véritablement qu'une même choſe avec le monde entier. Le vulgaire ſeul diviſe cette ſubſtance, en employant ces termes de *toi*, de *moi*. Ce n'eſt pas à dire que cette identité vienne de l'idée que ſe forme le Sage. Elle a ſon origine dans la bonté du cœur humain, laquelle n'eſt point réſervée au Sage ſeul, & que le vulgaire ne peut jamais détruire.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Lorſque les anciens Philoſophes ont dit que nous ne faiſions tous qu'un, ils vouloient ſeulement par-là réunir les Peuples, & les exciter à une mutuelle charité. On ne peut point dire que toutes les créatures ſoient une même choſe, ſi ce n'eſt en ce ſens ſeul, qu'elles ont toutes un même Créateur ; mais

la juſtice qu'on ſe rend l'un à l'autre; la charité qu'on ſe doit, ſuppoſent deux perſonnes diſtinctes. Si toutes les créatures ne ſont qu'une même ſubſtance, où ſera le nombre de deux? On ne trouvera de la diſtinction tout au plus qu'entre de vaines images incapables de s'aimer & de ſe reſpecter mutuellement. Ne dit-on pas que la charité conſiſte à traiter ſon prochain comme ſoi-même; que la juſtice exige de rendre à autrui ce qui lui appartient : voilà donc un autrui, un prochain; voilà un ſoi-même. Si l'on ôte cette différence, ne détruit-on pas ces deux vertus? Suppoſons pour un moment que toutes les créatures ſont en effet identifiées avec un homme, cet homme en s'aimant uniquement ſoi-même, en ſe procurant toute ſorte de ſatisfactions, exerceroit une pleine charité, une parfaite juſtice; mais peut-on croire qu'un ſcélérat qui ne penſe qu'à ſoi, qui ne fait pas la moindre attention à tout le reſte du genre humain, mérite les noms de juſte & de charitable? Les anciens livres, en ſe ſervant des termes d'autrui, de ſoi-même, déſignent-ils ſimplement deux corps? Ne marquent-ils pas au contraire très-clairement une

vraie distinction de nature & de personnes ?

La perfection de la charité consiste dans son étendue. Plus elle est restreinte, moins elle est parfaite. L'amour de soi-même est commun, même aux choses inanimées : l'eau cherche toujours un lieu bas & humide, pour pouvoir par-là se réunir & se conserver. Le feu veut un lieu sec, & s'éleve sans cesse, pour trouver sa sphere, & s'entretenir dans tout son entier. L'amour pour ceux à qui on a donné la vie, est très-vif dans les animaux ; que ne font-ils pas pour nourrir leurs petits ? Aimer sa famille, le dernier des hommes en est capable. Combien de fatigues, quels dangers, quels crimes même quelquefois, pour lui procurer le nécessaire ! Aimer sa patrie, le vulgaire même s'en pique. Ne voit-on pas chaque jour des armées entieres prodiguer leur vie, pour repousser l'ennemi ? Mais une charité que rien ne borne, qui embrasse l'univers entier, c'est-là la vertu du Sage. Comment est-ce que le Sage distingue autrui de soi-même, de sa famille particuliere, d'une autre famille, son propre pays d'un pays étranger ? c'est que, regardant tous les hommes

comme ayant un même Créateur, un même pere qui est Dieu, il se croit obligé de les aimer tous. Pourquoi n'imite-t-il pas l'homme sans regle dont toute l'attention ne va qu'à s'aimer & se satisfaire soi-même ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Si l'opinion de ceux qui disent que toutes les créatures ne sont qu'une même chose, détruit la charité & la justice, comment est-ce qu'on lit dans le livre *Tchong-yong*, qu'un des devoirs du Prince est de se regarder soi-même dans ses bas-Officiers, & de ne point se distinguer d'eux ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

C'est-là une façon de parler qui, bien comprise, n'a rien de mauvais. Que si l'on veut prendre cette expression à la lettre, on choque absolument le bon sens. Le livre *Tchong-yong* enjoint au Prince de se regarder lui-même dans ses Officiers, & de ne se point distinguer d'eux, parce que les Officiers même les plus bas, sont hommes aussi bien que le Prince; mais comment peut-on confondre un Prince & ses Officiers avec les plantes, les arbres,

la terre, les pierres, & de tout cela ne faire qu'une même chose? J'ai vu dans *Mong-tzé* qu'un homme, pour aimer & faire du bien à un chien ou à un cheval, ne doit point pour cela passer pour charitable. Mais si le cheval, le chien & toutes les autres créatures ne sont qu'une même chose avec l'homme, tout attachement à quoi que ce soit, devient dès-lors une véritable charité. Autrefois le Docteur *Tsé-ti* enseignoit que l'homme devoit aimer son prochain comme soi-même, & il trouva bien des contradictions. Aujourd'hui l'on prétend que l'argile & la boue sont des sujets dignes de notre charité, & cette doctrine trouve des partisans, quelle bisarrerie! Dieu a créé l'univers; il l'a rempli d'un nombre presqu'infini de créatures qui toutes ont entr'elles des rapports & des différences. Les unes conviennent en genres, & different en especes; les autres conviennent dans l'espece, & ne different que par leur propre entité. Une même chose a encore de vraies différences. L'on prétend aujourd'hui réduire toutes les créatures à n'en faire qu'une. N'est-ce pas renverser l'ordre établi par le Créateur? La multiplicité & la diversité des

choſes en fait la beauté. Un curieux qui cherche des pierres précieuſes, ne ſe contente pas d'un fort petit nombre. Un antiquaire ramaſſe des antiquités le plus qu'il peut. Un feſtin pour être exquis, doit préſenter toute ſorte de mets. Si tout-à-coup les couleurs ſe réduiſoient toutes à la rouge, nos yeux en ſeroient offuſqués, au lieu que la diverſité du rouge, du vert, du bleu, du blanc, du noir, ſoulage & récrée la vue. Une muſique qui ſe réduiroit à un ſeul ton répété ſans ceſſe, ſeroit inſupportable, au lieu que le mélange des différents tons, rangés avec art, compoſe une harmonie qu'on entend toujours avec un nouveau plaiſir.

L'ordre étant tel pour tout ce qui tombe ſous les ſens, ce qui n'y tombe pas, n'en ſuit pas un autre. J'ai déjà montré qu'il y avoit parmi les créatures une diverſité d'eſpeces & de natures, & qu'on ne devoit point diſtinguer les objets ſeulement par la figure extérieure. Un lion de marbre & un lion vivant ont la même figure; ils ne ſont pas de la même eſpece. Un homme & un lion tous deux de marbre, ſont de la même eſpece; ils ſont faits du même marbre, mais ils n'ont pas la

même figure. Les Maîtres dont j'ai pris autrefois les leçons, en expliquant les diverses propriétés des especes & des entités particulieres, disoient que dans le rang des composés substantiels, tout ce qui fait une même entité, fait aussi une même espece; mais que plusieurs choses d'une même espece, ne sont point une même entité. Ils disoient encore que les actions d'une des parties d'un tout physique, étoient attribuées au tout lui-même, & désignoient en même temps la partie qui les a faites. Que la main droite, par exemple, fasse l'aumône, exerce la charité, c'est l'homme qu'on appelle charitable. Que la main gauche fasse un vol, on n'en charge pas seulement la main gauche, mais encore la droite, le corps tout entier & tout l'homme est appelé voleur. Sur ce principe, si toutes les créatures ne sont qu'une seule & même chose, les actions de chaque homme en particulier sont communes à tous. Ainsi, lorsqu'un scélérat fait un crime, l'homme de bien devient criminel, & parce que *Ou-ouang* étoit un Prince plein de bonté, on doit aussi regarder *Tcheou* comme un bon Prince: l'homme vertueux n'est pas distingué du scélérat; *Tcheou* n'est

point autre que *Ou-ouang* ; tout leur eſt donc commun. N'eſt-ce pas-là renverſer entiérement l'ordre établi dans le monde, où nous voyons que chaque choſe agit à ſa maniere ?

Les Philoſophes, en raiſonnant ſur la diverſité des choſes, ont toujours diſtingué celles qui concourent à faire une même entité, d'avec celles qui en font une différente. Pourquoi s'aviſe-t-on aujourd'hui de prétendre que toutes les créatures enſemble ne font qu'une ſeule & même ſubſtance ? Les choſes qui ont du rapport entr'elles, ſe trouvant réunies, ne font qu'un même tout : celles qui n'ont aucun rapport, font des tous différents. Tandis que les eaux d'une riviere ſont dans la riviere, elles ne font qu'un tout ; mais ſi l'on en puiſe dans un vaſe, l'eau qui ſe trouve dans le vaſe, ne fait plus un même tout avec les eaux de la riviere, elle reſte ſeulement de la même eſpece. Une doctrine qui fait ainſi un mélange informe du ciel, de la terre, de toutes les créatures, en les réduiſant toutes à une ſeule ſubſtance, eſt injurieuſe au *Chang-tchi*. Elle renverſe les regles établies pour les récompenſes & pour les punitions : elle confond toutes les eſ-

peces : elle détruit les vertus de charité & de justice ; & quelque respectables d'ailleurs que soient ses partisans, je ne puis m'empêcher de la combattre de toutes mes forces.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Vous m'avez, M., pleinement instruit : voilà mes difficultés applanies & l'erreur abbatue. Votre doctrine est la véritable doctrine. L'ame de l'homme est immortelle : elle ne se transforme point en d'autres natures. J'ai oui dire aussi que la Religion chrétienne n'admet point ce que les Fotistes disent de la Métempsycose, non plus que la défense qu'ils font de tuer les animaux. J'ai encore besoin, M., de vos instructions là-dessus. Ce sera, s'il vous plaît, pour demain.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Quand on a applani les montagnes, il est aisé de venir à bout des petits tertres. Mon dessein étoit de vous entretenir sur la matiere que vous proposez. Vous souhaitez, M., m'entendre sur la Métempsycose ; de mon côté, je souhaite de vous en parler.

V. ENTRETIEN.

La Métempſycoſe eſt une rêverie, & la crainte de tuer les animaux, une puérilité. Quels ſont les vrais motifs de jeûner?

LE LETTRÉ CHINOIS.

IL y a trois opinions touchant le ſort de l'homme. Les uns diſent que tout commençant pour lui, a ſa naiſſance; tout doit auſſi finir pour lui à ſa mort. Les autres, raiſonnant ſur le paſſé, le préſent & l'avenir, prétendent que tout ce que nous recevons de biens & de maux dans la vie préſente, eſt une ſuite de ce que nous avons fait dans la vie paſſée, & que dans la vie future, nous ſerons traités ſuivant ce que nous faiſons dans la vie préſente. Pour vous, M., vous dites que cette vie n'eſt pour l'homme qu'un court paſſage qui le conduit à une vie future, d'une éternelle durée; d'où vous concluez que nous devons à préſent nous appliquer de toutes nos forces à la vertu, pour nous procurer dans l'avenir une heureuſe éternité. Ainſi,

l'avenir est le terme; le présent est la voie. Ce que l'on dit d'une vie future, me paroît solide; mais ce qu'on ajoute d'une vie passée, d'où tire-t-il son origine?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Il parut autrefois dans l'occident, un célebre Philosophe, nommé Pytagore. C'étoit un très-grand génie, mais dont la sincérité n'est pas bien assurée. Ce Philosophe, chagrin de voir les Peuples de son temps donner dans le désordre sans crainte & sans pudeur, se servit de l'estime qu'on avoit pour lui, & inventa un systême extraordinaire, pour ramener les méchants. Il se mit donc à précher que les hommes qui s'abandonnoient aux vices durant cette vie, ne manqueroient pas après la mort, d'expier dans une vie nouvelle leurs crimes passés; qu'ainsi ou ils renaîtroient pauvres & misérables, ou ils seroient changés en diverses sortes d'animaux; que les hommes cruels & féroces seroient changés en tigres, en léopards, les orgueilleux en lions, les impudiques en chiens, en pourceaux, les gourmands en bœufs, en ânes, les voleurs en renards, en loups, en éper-

viers ; enfin, que chaque homme vicieux reprendroit une forme d'animal, convenable à ſon vice. Des gens ſages ont excuſé Pytagore en diſant que ſon intention étoit bonne, mais qu'il s'étoit mal exprimé. On ne manque pas de ſolides raiſons pour ramener les méchants, pourquoi laiſſer la vérité, & employer le menſonge ?

Le Philoſophe étant mort, quelques-uns de ſes Diſciples retinrent cette opinion. L'erreur peu à peu paſſa dans les Royaumes étrangers, & parvint dans l'Inde juſqu'au *Ching-ton*. *Fo* né dans ce pays-là, & penſant alors à faire une Secte, emprunta de Pytagore la Métempſycoſe, à quoi il ajouta les ſix articles de ſa doctrine, & toute cette ſuite de rêveries qu'on donne aujourd'hui pour des livres ſacrés. Peu d'années après, quelques Chinois étant allé au *Ching-ton*, rapporterent en Chine le Fotiſme. Voilà l'origine & le progrès de la Métempſycoſe qui, n'étant appuyée ſur aucun fondement, n'eſt pas digne de la moindre croyance. Le *Ching-ton* n'eſt qu'un petit pays, nullement comparable à la Chine. On n'y trouve aujourd'hui ni ſcience, ni politeſſe, la vertu n'y eſt point en recom-

mandation. Eſt-ce donc ſur les fables qui en viennent, que doit ſe régler le monde entier?

Le Lettré Chinois.

En voyant la carte générale de tous les Royaumes du monde, que vous avez miſe au jour, où tout correſpond ſi exactement aux dégrés céleſtes, & plus encore en faiſant attention au long voyage que vous avez fait en venant d'Europe, on doit juger que vous êtes parfaitement inſtruit de ce qui regarde la patrie de *Fo*. Sa Nation eſt ſans doute, comme vous le dites, vile & mépriſable. Les Fotiſtes de Chine ſont trompés par la lecture des livres de leur Secte : ils s'imaginent que le Royaume de *Fo* eſt un pays admirable; certains même vont juſqu'à ſouhaiter la mort pour aller, par une heureuſe Métempſycoſe, commencer une nouvelle vie dans ces régions fortunées. Cela eſt riſible. Nous autres Chinois, nous voyageons peu dans les pays éloignés; comment pourrions-nous les bien connoître? Mais, enfin, que la patrie de *Fo* ſoit un pays de peu d'étendue, que ſa Nation ſoit abjecte, pourvu que ſa doctrine ſoit raiſonnable, on peut la ſui-

vre ; tout le reſte n'apporte à cela aucun empêchement.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Les abſurdités qui ſuivent de l'opinion de la Métempſycoſe, ſont ſans nombre; je n'en rapporte que quelques-unes des principales.

En premier lieu, l'ame d'un homme qui, par la Métempſycoſe, auroit paſſé dans un autre corps, ou d'homme ou de bête, n'auroit pas perdu ſa nature d'ame, & elle devroit ſe reſſouvenir de ce qu'elle a fait dans ſon premier corps. Cependant nous ne nous ſouvenons de rien, & je n'ai point oui dire que perſonne ait jamais eu de pareil ſouvenir. N'eſt-ce pas là une preuve qu'un homme aujourd'hui vivant n'a point eu de vie précédente ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Les livres de *Fo* & de *Lao* rapportent pluſieurs exemples de ces ſortes de ſouvenirs. Il faut donc qu'il y en ait eu.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Que le démon, dans le deſſein de tromper les mortels, & de les attirer à ſon parti, ait poſſédé quelque homme

ou quelque bête, & lui ait fait dire : je suis un tel, du temps passé ; telle chose arriva autrefois de cette maniere, &c., pour autoriser par-là le mensonge : cela peut être ; mais pourquoi les exemples qu'on rapporte de gens que se sont souvenus d'une vie précédente, sont tous de quelques Fotistes, ou depuis que la Secte de *Fo* est entrée en Chine. Dans tous les pays du monde, il naît & il meurt une quantité innombrable d'hommes & d'animaux. Autrefois c'étoit comme aujourd'hui. Pourquoi n'est-ce que depuis *Fo* & parmi ses disciples, que l'on trouve de ces sortes de souvenirs, tandis que dans un si grand nombre de Royaumes, en tant d'Ecoles différentes, où il a paru de si célebres Docteurs, des Savans d'une mémoire si prodigieuse, il n'y a jamais eu un seul homme qui se soit souvenu de la moindre chose d'une vie passée ? Quoi! tout le reste du monde oublie jusqu'à son pere & sa mere, jusqu'à son propre nom, & les seuls *Fotistes*, avec quelques animaux, se souviennent de tout, & sont en état de le raconter! Ces sortes de rêveries peuvent bien amuser la vile populace; mais des Docteurs, des gens qui font usage de leur raison, ne peu-

vent les entendre ſans mépris & ſans indignation.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Les Fotiſtes diſent que quand l'ame d'un homme a paſſé dans le corps d'une bête, ce corps eſt bien animé par cette ame; mais, comme ils n'ont aucun rapport entre eux, l'ame ſe trouve embarraſſée, & ne peut point agir librement.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Mais quand l'ame d'un homme a paſſé dans un autre corps d'homme, ce corps & cette ame ont du rapport entre eux: pourquoi l'ame ne ſe ſouvient-elle pas de la vie précédente? Je vous ai déjà fait voir, M., que l'ame de l'homme eſt un eſprit. L'eſprit a des opérations qui lui ſont propres, en quoi il ne dépend en rien du corps. Ainſi, quoique l'ame d'un homme ſoit dans un corps de bête; elle eſt toujours maîtreſſe de ſes actes particuliers : qu'y a-t-il qui l'empêche de les produire en toute liberté? Si Dieu avoit établi dans le monde ces diverſes tranſmigrations, c'auroit été ſans doute pour animer les bons, & pour retenir les méchants. Mais puiſque, dans cette vie, nous ne nous reſ-

ſouvenons point de ce que nous avons fait de bien ou de mal dans une vie paſſée, par où pouvons-nous juger que ce qui nous arrive à préſent de bonheur ou de malheur, eſt une ſuite de nos actions antérieures ; & comment pouvons-nous, par-là, être animés ou retenus ? Cette Métempſycoſe n'eſt donc bonne à rien.

En ſecond lieu, lorſque Dieu, au commencement du monde, créa les hommes & les bêtes, il ne détermina point aſſurément de changer en bêtes les hommes criminels ; au contraire, il donna à chaque eſpece l'ame qui lui convenoit. Mais, ſi les bêtes d'aujourd'hui ſont animées par des ames d'hommes, il y a donc une différence entiere entre les ames des bêtes d'autrefois, & celles des bêtes d'à-préſent : celles-ci ſont ſpirituelles, & celles-là étoient purement ſenſitives. Qui jamais a oui parler d'une telle différence ? N'a-t-on pas toujours cru que les ames en tous les temps étoient de la même eſpece ?

En troiſieme lieu, les Philoſophes ont toujours diſtingué trois ſortes d'ames : la végétative, qui n'a d'autre vertu que de faire vivre & croître : c'eſt l'ame des plantes ; la ſenſitive, qui non-ſeulement

fait vivre & croître, mais encore qui anime tous les ſens, les yeux pour voir, les oreilles pour entendre, la bouche pour goûter, les narines pour odorer, & le corps tout entier pour ſentir : c'eſt l'ame des bêtes; enfin, l'ame raiſonnable, qui renferme les qualités des autres, & qui, outre cela, fait penſer, diſtinguer, tirer des conſéquences : c'eſt l'ame de l'homme. Que ſi l'on prétend que l'ame de la bête & l'ame de l'homme ne ſont point différentes, il n'y a donc plus dans l'Univers que deux ſortes d'ames : n'eſt-ce pas là renverſer les idées communes. La nature des choſes ne ſe diſtingue pas ſeulement par la figure, mais principalement par l'ame. L'ame détermine la nature, la nature détermine l'eſpece, l'eſpece détermine la figure. Ainſi, la reſſemblance ou la diverſité d'eſpeces vient de la nature, & ſuivant que l'eſpece eſt ſemblable ou différente, la figure l'eſt de même : or, la figure des bêtes eſt fort différente de celle de l'homme; on doit donc conclure que leurs eſpeces, leurs natures, leurs ames le ſont auſſi.

Toute la Philoſophie conſiſte à juger de l'intérieur par l'extérieur : ce qu'on voit, fait connoître ce qu'on ne voit pas.

Un homme veut connoître l'ame des plantes, il voit que les plantes vivent, croissent, & rien de plus; qu'elles n'ont ni connoissances, ni sentiment, il juge qu'elles n'ont qu'une ame végétative. Il veut savoir quelle est l'ame des bêtes; il voit dans les bêtes du sentiment & certaines connoissances, mais il ne remarque en elles aucun raisonnement réfléchi, il conclut qu'elles n'ont qu'une ame sensitive. Il veut, enfin, avoir une idée de l'ame de l'homme; il reconnoît dans l'homme, & dans l'homme seul, une puissance de raisonner sur tout; il sait dès-lors que l'homme seul a une ame raisonnable : voilà ce que dicte le bon sens. Qu'après cela les *Fotistes* viennent nous dire que les ames des bêtes ne sont pas différentes de celles des hommes, n'est-ce pas une absurdité? J'ai souvent oui dire qu'en suivant *Fo*, on s'égaroit. Mais qui dira jamais qu'on s'égare en suivant le bon sens?

En quatrieme lieu, la figure extérieure & les qualités de l'homme étant si différentes de celles de la bête, il faut aussi que leurs ames ne soient point semblables. Un Menuisier, pour faire une chaise ou une table, doit se servir de bois. Un Coutelier, pour faire un

couteau, doit employer le fer & l'acier. A choſes d'eſpeces différentes, il faut des matériaux de différentes eſpeces. Mais, ſi la figure extérieure & les ames des bêtes n'ont aucune conformité avec celles des hommes, comment les *Fotiſtes* prétendent-ils que les ames des hommes entrent dans des corps de bêtes pour recommencer une nouvelle vie? C'eſt là une pure rêverie. Sur quoi même avance-t-on que l'ame d'un homme paſſe dans un autre corps d'homme? Tout homme a une ame qui ne convient qu'à ſon propre corps : le corps d'un autre homme n'eſt point fait pour elle, beaucoup moins le corps d'une bête. Une épée s'ajuſte bien à ſon fourreau, un couteau s'enchaſſe bien dans ſa gaîne; mais comment pourroit-on faire convenir à un couteau le fourreau d'une épée?

En cinquieme lieu, ce qui fait dire aux Fotiſtes que les hommes criminels ſont transformés en bêtes dans une nouvelle vie, c'eſt parce que dans une vie précédente, diſent-ils, ils ſe ſont ſouillés de mille crimes, & ont vécu en bêtes. Dieu, ſans doute, pourſuit les méchants, il ne les laiſſe pas impunis; mais ſi toute la vengeance qu'il en tire ſe réduit à les changer en bêtes, ce

n'eſt pas là un châtiment : c'eſt plutôt favoriſer leurs paſſions. Le débauché en cette vie éteint autant qu'il peut les lumieres de ſa raiſon, pour s'abandonner plus librement à ſes penchants ; la figure & le nom d'homme ſont encore pour lui un frein qu'il ne ſouffre qu'avec peine. Dans une telle diſpoſition, s'il entend prêcher qu'après la mort il ſera transformé, & que rien alors n'arrêtera ſes deſirs, quel ſujet de joie ! Un homme féroce & cruel, qui ſe plaît au meurtre, au maſſacre, ne voudroit-il pas avoir des dents de loup, & des ongles de tigre, pour pouvoir jour & nuit ſe repaître de ſang & de carnage ? Un orgueilleux enivré du plaiſir de dominer, incapable de céder à perſonne, ne ſeroit-il pas charmé de devenir auſſi redoutable qu'un lion, pour pouvoir tyranniſer tous les autres animaux ? Un homme de rapines, accoutumé au vol, à la tromperie, auroit-il du chagrin d'être transformé en renard, & d'avoir dans ce nouvel état toute occaſion d'employer les ruſes & les fourberies ? Tous ces hommes indignes, non-ſeulement ne craindroient point ces transformations comme des châtiments, mais ils les recevroient, au contraire, comme

des bienfaits. Dieu, infiniment juſte, ſaura bien les punir, & ce n'eſt pas ainſi qu'il les punira. Dira-t-on que l'homme, d'une nature noble comme il eſt, en ſe voyant changé en bête, ſe regardera ſans doute comme bien puni? Pour moi je dis, au contraire, qu'un ſcélérat, qui n'a jamais eu aucune eſtime de la nature de l'homme, qui a toujours mépriſé toutes les regles que la raiſon humaine preſcrit, pour ne ſuivre que des inclinations de bête ſous une figure extérieure d'homme, ſe voyant tout-à-coup délivré de cette figure incommode, & ſe trouvant mêlé avec les bêtes ſans crainte & ſans honte, ſe regarderoit comme parvenu au comble de ſes ſouhaits. Ainſi, le ſyſtême ridicule de la Métempſycoſe, bien loin de ſervir à animer les bons, & à retenir les méchants, ne peut être que très-pernicieux au monde.

En ſixieme lieu, les Métempſycoſiſtes défendent expreſſément de tuer aucun animal, dans la crainte où ils ſont que le cheval ou le bœuf qu'on tueroit ne ſe trouvât être par haſard ou ſon pere ou ſa mere. Mais, ſi leur crainte eſt bien fondée, ſi leur doute eſt raiſonnable, comment ne défendent-ils pas auſſi

aussi d'enharnacher un bœuf, & de lui faire labourer la terre, ou traîner un chariot? Comment permettent-ils de monter à cheval, & de voyager en cet équipage? Il me paroît que le crime n'est guere moins grand de tuer son pere, ou de l'obliger à tirer la charrue, de lui mettre un bât sur le dos, &, le fouet à la main, de lui faire parcourir les rues & les carrefours. Mais il est d'une nécessité absolue de travailler la terre; on ne peut pas se passer de se servir des animaux. C'est donc une chose tout-à-fait frivole que la défense de tuer aucun animal, & la Métempsycose d'un homme en bête n'est qu'une pure imagination.

Le Lettré Chinois.

Qu'un homme, après la mort, soit changé en bête, cela me paroît, en effet, une pure rêverie, qui ne peut tromper que la populace : un homme sage sait juger autrement. Quoi! le cheval que je monte seroit peut-être mon pere ou ma mere métempsycosés, ou quelques-uns de mes parens les plus proches; ce seroit peut-être mon ancien Prince, ou l'un de mes meilleurs amis. Dans cette crainte, se servir des ani-

maux, c'est renverser toutes sortes de devoirs; ne s'en servir pas, pourquoi les nourrir, & comment agir? Ainsi, cette maniere de Métempsycose ne peut pas se soutenir. Mais que l'ame d'un homme mort rentre dans un autre corps d'homme, c'est toujours la même espece, & je ne vois en cela aucun inconvénient.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Prétendre que l'homme, après la mort, puisse être changé en bête, c'est interdire tout l'usage des animaux croire que l'ame d'un homme mort peut rentrer dans le corps d'un autre homme, c'est mettre des difficultés insurmontables aux mariages, c'est abolir la coutume d'avoir des domestiques. Comment cela? Vous recherchez une personne en mariage, qui sait si cette personne n'est pas votre mere qui reparoît dans un autre corps & sous un autre nom? Vous vous servez d'un valet, vous le querellez, vous lui dites des injures vous le maltraitez, qui sait si ce valet n'est pas votre frere, un de vos parens votre Prince, votre maître, ou votre intime ami qui a repris une nouvelle vie? N'est-ce pas là renverser toute sorte

de devoirs ? Concluons donc que, si la Métempsycose d'un homme en bête est opposée à la raison, celle d'un homme dans un autre homme ne l'est pas moins. Cela se sent, & paroît démontré.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Vous m'avez dit ci-devant, M., que l'ame de l'homme est immortelle : ainsi, les ames de tous les hommes morts subsistent encore ; mais, s'il n'y a point de Métempsycose, comment le monde peut-il contenir une si prodigieuse multitude d'ames?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Il faut bien ignorer l'étendue du ciel & de la terre, pour penser qu'ils puissent être si aisément remplis : & c'est ne pas connoître la nature des esprits que de croire qu'ils remplissent les lieux où ils sont. Les choses matérielles occupent une espace, & peuvent l'occuper toute entier ; mais les esprits, dégagés de la matiere, ne sont point ainsi dans les lieux ; tous les esprits possibles pourroient être contenus dans un point. Jugez, M., si les ames du temps passé, seront jamais capables d'embarrasser l'univers, & si c'est-là une raison pour croire la nécessité de la Métempsycose.

LE LETTRÉ CHINOIS.

L'opinion de la Métempſycoſe vient des *Fotiſtes*. Parmi nos Lettrés, peu la ſuivent. Après tout, cette défenſe de tuer les animaux marque de la bonté ; Dieu qui eſt la bonté même, devroit, ce ſemble, faire la même défenſe.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

S'il étoit vrai que l'homme après la mort, fût changé en bête, ce ſeroit défendre le meurtre du plus petit animal, comme celui de l'homme lui-même, puiſque la diverſité de corps & de figure n'empêcheroit pas que l'un & l'autre ne fût homme. Cependant je vois une eſpece de Sectateurs de *Fo*, qui ſe contente de ne point tuer les animaux le premier & le quinzieme de la Lune, & qui ces deux jours-là ſeulement mangent maigre ; cela n'eſt pas conſéquent. Que diriez-vous d'un ſcélérat qui chaque jour tueroit les paſſans qu'il pourroit ſurprendre, & ſe repaîtroit de leur chair, mais qui par bonté, s'abſtiendroit de ces crimes le premier & le quinzieme jour de la lune ; quelle bonté ! Vingt-huit jours d'homicides & d'antropophagies, deux jours ſeulement

d'abstinence. Il n'y a pas là de quoi diminuer beaucoup sa méchanceté, & il ne l'augmenteroit pas beaucoup en ne s'en abstenant point. Pour nous qui sommes très-persuadés que la Métempsycose est une rêverie, nous traitons de même la défense de tuer les animaux.

Nous voyons que Dieu, en créant l'univers, a destiné toutes les créatures à l'utilité de l'homme, il a placé dans le ciel le soleil, la lune & les étoiles pour nous éclairer & nous donner le moyen de voir les objets. Il produit sur la terre une infinité de choses toutes à nos usages : les couleurs récréent notre vue, les sons divertissent nos oreilles, les goûts & les parfums repaissent notre bouche & notre odorat. Combien de sortes de commodités pour notre corps ! combien d'especes de remedes contre nos maladies ! combien de divers moyens de conserver notre vie & notre santé, & même de vivre content & dans une innocente joie : c'est-là ce qui doit exciter notre continuelle reconnoissance envers Dieu, & nous engager à jouir de ses bienfaits avec d'éternelles actions de graces.

Les animaux ont de la laine, du

poil, des peaux dont l'homme se peut faire des vêtements : ils ont des dents, des cornes, des écailles, qu'il peut employer à une infinité d'ouvrages. Ils contiennent en eux-mêmes, d'excellens remedes contre les maux différens ; ils ont, dans la substance de leur chair, de quoi réparer nos forces & nous nourrir : pourquoi n'userions-nous pas de tous ces avantages ? Si Dieu ne permettoit point à l'homme de tuer les animaux, ne seroit-ce pas en vain qu'il auroit rendu les animaux si utiles à l'homme ? Ne seroit-ce pas donner occasion à l'homme d'enfreindre sa défense & de se souiller de crimes ? Depuis les anciens temps jusqu'à aujourd'hui, dans tous les pays du monde, les sages & les gens de bien se sont nourris de la chair des animaux. Ils n'ont jamais cru rien faire en cela contre l'ordre, & qui les accuse d'avoir été prévaricateurs ! Convient-il de faire criminels tant de grands hommes pour se réduire à canoniser quelques partisans de la Métempsycose, sans nom & sans vertus, que l'on place au plus haut des cieux ? Ce ne peut être là l'idée que de peu de gens sans discernement.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Il y a dans le monde quantité d'animaux inutiles à l'homme, & qui lui sont nuisibles; le tigre, le loup, le serpent & tant d'insectes venimeux. Comment dites-vous, M., que Dieu a créé toute chose pour l'utilité de l'homme?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Les avantages qu'on peut tirer des créatures sont de plus d'une sorte à qui sait bien y faire attention. Le vulgaire, incapable de pénétrer le fond des choses, & ne jugeant que sur les apparences, regarde certaines créatures comme nuisibles à l'homme, c'est qu'on n'en connoît pas bien l'utilité. L'homme est un composé de matiere & d'esprit, d'ame & de corps: l'ame est sans doute la plus noble partie. Le tygre, le loup, les animaux venimeux, peuvent nuire au corps, mais s'ils sont utiles à l'ame, ne doit-on pas dire qu'ils sont créés pour l'utilité de l'homme? Tout ce qui est capable de blesser & de détruire nos corps, tout ce que le vulgaire re appelle choses nuisibles, choses mauvaises, nous apprend à redouter la colere du souverain Maître. Instruits que

Dieu peut ſe ſervir du ciel, de l'eau, du feu, des animaux pour punir le coupable, nous ſommes obligés à toujours vivre dans ſa crainte, à implorer ſans ceſſe ſon ſecours, & à mettre en lui toute notre confiance, n'eſt-ce pas-là un grand avantage pour l'homme ?

Dieu, plein de miſéricorde envers les gens du ſiecle, qu'il voit tout occupés de la terre, uniquement attentifs aux choſes de ce monde, ſans jamais lever les yeux vers le ciel, ni penſer à la vie future, leur préſente ces objets affreux pour leur donner occaſion de rentrer en eux-mêmes, & de ſe tirer de l'état funeſte où ils ſont. Au commencement des temps, les choſes étoient autrement reglées. Tout dans l'univers étoit ſoumis à l'homme; tout ſervoit à ſon corps même, rien ne lui étoit contraire; l'homme s'eſt revolté contre Dieu, auſſi-tôt les créatures ſe ſont révoltées contre l'homme. Tel n'étoit point le premier deſſein de Dieu, c'eſt l'homme qui s'eſt lui-même cauſé ſon malheur.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Dieu, en faiſant naître les animaux, veut qu'ils vivent, & non pas qu'ils meurent : ainſi défendre de les tuer,

c'eſt entrer dans le deſſein de Dieu même.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Les arbres & les plantes ont auſſi reçu de Dieu une ame végétative : on les compte parmi les choſes vivantes, cependant chaque jour vous détruiſez leur vie en mangeant des herbages, en faiſant couper du bois pour être brûlé. Vous dites qu'il n'y a rien en cela contre l'ordre, parce que Dieu fait croître le bois & les herbages pour le ſervice de l'homme : je dis de même que Dieu fait naître les animaux pour mon uſage, & que de m'en ſervir, de les tuer, pour me nourrir, ce n'eſt rien faire de répréhenſible. La regle de la charité, ſelon *Kong-tzé*, eſt celle-ci : *ce que je ne voudrois pas qu'on me fît, je ne voudrois pas le faire à un autre homme. Kong-tzé* ne dit point : Je ne dois pas le faire à une bête : les loix des Empires proſcrivent l'homicide, elles ne défendent pas de tuer les animaux. Les arbres & les plantes ſont dans le rang des biens temporels ; on ne doit en faire qu'un uſage raiſonnable & modéré. C'eſt de-là que *Mong-tzé*, inſtruiſant les Princes, leur dit qu'il ne faut point pêcher avec des

filets trop ſerrés, & qu'on doit prendre ſon temps pour couper le bois; ce n'eſt pas-là dire qu'il ne faut ni couper les bois, ni pêcher le poiſſon.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Il eſt vrai que l'on compte les plantes & les arbres parmi les choſes vivantes; mais ils n'ont point de ſang, ils ſont ſans connoiſſance & ſans ſentiment: ainſi qu'on les coupe, qu'on les détruiſe, il n'y a là aucun lieu à la comparaiſon.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Dire que les arbres & les plantes n'ont point de ſang, c'eſt uniquement ſavoir qu'il y a du ſang rouge, & c'eſt ignorer abſolument que la couleur blanche ou la verte peut auſſi convenir au ſang. Tout corps vivant dans l'univers ne vit que par la nourriture qu'il prend. La nourriture des plantes eſt la liqueur qu'elles tirent de la terre & qui les entretient: cette liqueur qui circule dans leur corps & qui les fait vivre, n'eſt-ce pas leur ſang? qu'eſt-il beſoin qu'il ſoit rouge; combien d'animaux aquatiques qui n'ont pas le ſang rouge: cependant les *Fotiſtes* ne les mangent point: combien d'herbages qui ont la

liqueur rouge ? cependant les *Fotiſtes* les mangent. D'où peut venir ce reſpect & cette bienveillance pour le ſang des animaux, tandis qu'on en a ſi peu pour les plantes ?

Si l'on dit qu'on s'abſtient de tuer les animaux pour ne pas les faire ſouffrir, je réponds que ceux qui portent la compaſſion juſques-là, ne doivent pas ſe contenter de ne les pas tuer, il ne faut pas auſſi les faire ſervir, ni les fatiguer. Un bœuf qui tire la charrue, un cheval qui traîne ſans ceſſe un chariot, que ne ſouffrent-ils pas, & cela durant leur vie entiere ? La douleur que leur cauſeroit un coup mortel, peut-elle être comparée à cette longue ſuite de travaux & de peines ? je dis plus, la défenſe de tuer les animaux, leur ſeroit très-nuiſible. L'homme ayant la liberté de ſe nourrir de leur chair, en prend ſoin, les éleve & par-là les animaux ſe multiplient : ſi l'on ôte à l'homme cet avantage, pourquoi en prendroit-il ſoin ? Un Prince caſſe ſes officiers, quand ils ne lui ſont plus néceſſaires ; un maître renvoie des domeſtiques devenus inutiles : que fera-t-on à l'égard des bêtes, ſi l'on ne peut plus en tirer les ſervices ordinaires ? Il y a dans l'occident

un certain peuple qui s'eſt fait une loi de ne point manger la chair de pourceau ; auſſi ne voit-on aucun pourceau dans leur pays. Si le monde entier vouloit imiter cette nation , en faudroit-il davantage pour détruire abſolument cette ſorte d'animal ? Ainſi cette ridicule bienveillance pour les bêtes, n'aboutit qu'à une haîne réelle , au lieu que d'en tuer quelques-unes , c'eſt l'occaſion de propager toutes les eſpeces. Concluons donc que la défenſe de tuer aucun animal , eſt la choſe la plus nuiſible qu'on puiſſe faire à tous les animaux.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Si cela eſt , à quoi bon garder le jeûne & l'abſtinence.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

S'abſtenir & jeûner ſimplement pour ne pas vouloir tuer les animaux, c'eſt un trait de compaſſion fort mal-entendue. Il ne manque pas de bons motifs pour jeûner, & qui jeûne par ces motifs, fait une action utile & digne d'éloge : la véritable innocence eſt une choſe bien rare. Où eſt l'homme qui ne péche point, & qui n'ait jamais péché ? Dieu

a gravé la raiſon dans l'ame de tous les mortels. Les ſages, par ſon ordre, ont publié, dans leurs écrits, les loix qu'elle impoſe : tous ceux qui violent ces loix péchent contre Dieu même, & plus celui qu'ils offenſent eſt grand & reſpectable, plus leur crime eſt énorme. C'eſt pourquoi le pénitent, tout revenu qu'il eſt de ſes égaremens paſſés, n'eſt pas toujours tranquille ſur ſes anciens déſordres : il ſait qu'il a péché, il ignore ſi ſes péchés ſont pardonnés : dans cette incertitude, ſes fautes lui ſont toujours préſentes à l'eſprit ; il a ſans ceſſe la honte ſur le viſage & le repentir dans le cœur. Dans le bien qu'il fait, il croit n'en jamais faire aſſez, l'œil toujours ouvert ſur ſes défauts eſt toujours fermé ſur ſes vertus : dans les retours qu'il fait ſur lui-même, quel détail, quelle exactitude ! Il trouve dans ſes meilleures actions, de quoi ſe faire des reproches amers ; on a beau lui vanter ſes perfections, il n'en reconnoît aucune en lui ; il ſe croit fort imparfait, il n'en eſt que plus confus, plus circonſpect, plus fervent. Se contentera-t-il d'une humilité en paroles, en eſt-ce aſſez pour lui d'une pénitence ſeulement intérieure ? Il s'accable de honte & de confuſion ; il ne

se donne pas le moindre relâche; ainsi portant la mortification jusques sur la nourriture qu'il prend, il la réduit au pur nécessaire : point de délicatesse, point d'assaissonnemens, point de choses substantielles; l'insipide, le grossier, le moins bon le nourrissent; il ne donne à son corps que ce qu'il ne peut absolument lui refuser. Sans cesse, en regrets, en pénitence pour réparer ses fautes anciennes & nouvelles, jour & nuit attentif & tremblant aux pieds de la Majesté divine, il n'omet rien pour toucher sa miséricorde; il se baigne de ses larmes pour laver ses péchés. Bien éloigné de s'ériger en saint, de se donner pour un homme parfait, de se permettre tout au risque d'essuyer un juste & sévere jugement, il se mortifie & afflige son corps; il ne se pardonne rien, dans la vue de fléchir la colere du ciel & de se dérober à ses vengeances : voilà un bon motif de jeûner.

La pratique des vertus devroit faire l'occupation de tous les hommes. On entend le vertueux s'écrier sans cesse qu'il vit dans la paix : tous ses desirs ne vont qu'à avancer dans les voies de la justice. Mais quels ravages ne causent pas les passions humaines ? Elles

s'érigent en tyrans du cœur, & ne prétendent rien moins que de le dominer en maître absolu. Le combat est vif & continuel, la victoire difficile ; aussi le commun des mortels n'est-il qu'une troupe de vils esclaves : dans toute leur conduite ce n'est plus la raison qui les dirige, c'est la passion qui commande ; A voir leur extérieur, on les prend encore pour des hommes ; mais à suivre leurs actions, ne les prendroit-on pas pour des bêtes ? La passion est l'ennemie de la raison, elle offusque toutes ses lumieres, & bouche tous ses jours ; plus d'entrée à la vertu ; nulle peste n'est plus terrible que celle-là : les autres maladies ne nuisent qu'au corps ; le venin des passions pénétre jusqu'à la moëlle de l'ame, elle atteint même les principes naturels. Qu'une passion se soit une fois emparée d'un cœur, il ne reste plus de lieu à la raison ; la vertu est tout-à-fait bannie. Hélas ! pour un plaisir d'un moment, se condamner à des regrets éternels ! Pour un plaisir vil & méprisable, s'attirer des maux infinis, quelle folie !

La passion se fortifie suivant les forces du corps, elle se prévaut de son embonpoint ; ainsi ce n'est souvent qu'en affoi-

bliſſant le corps qu'on peut détruire la paſſion. Un novice dans la vertu, qui, deſirant de réprimer ſes paſſions, traite délicatement ſon corps, eſt ſemblable à un inſenſé, qui voulant éteindre le feu, y jette inceſſamment du bois : le ſage ne penſe à manger que pour entretenir ſa vie ; l'homme animal ne veut vivre que pour jouir du plaiſir de manger. Le veritable vertueux ne regarde ſon corps que comme ſon ennemi ; ce n'eſt que par néceſſité qu'il en prend ſoin : on voit aſſez la raiſon de cette néceſſité. Quoique nous ne vivions pas principalement pour notre corps, cependant ſans ce corps nous ne pouvons pas vivre : ainſi les alimens que nous lui fourniſſons, ſont des remedes que nous employons pour guérir ſa faim & ſa ſoif. Où eſt le malade qui, ayant une médecine à prendre, ne ſe contente pas de la doſe ſuffiſante pour ſon mal ? L'homme eſt ſatisfait quand il ſait modérer ſes appétits ; mais lorſqu'on ſe livre à toute ſorte de délices, on a peine à y ſuffire. Donner à la paſſion tout ce qu'elle demande, c'eſt ruiner ſa ſanté. Ne dit-on pas que la gourmandiſe eſt plus meurtriere que le glaive : mais, laiſſant à part les maux qu'elle

fait au corps, je ne m'arrête qu'à ceux qu'elle cause à l'ame. Un esclave trop bien traité, méconnoît son maître : un corps trop bien nourri, se révolte contre l'esprit : la raison ne gouvernant plus, toutes les passions se donnent carriere, la cupidité est dominante. Qu'on pratique le jeûne, la cupidité est sans forces. La raison reprimant le corps, toutes les passions sont soumises à la raison : c'est encore là un vrai motif de jeûner.

Cette vie est une vie de peines, & non pas de frivoles amusemens. Dieu ne nous met pas sur la terre pour ne penser qu'au plaisir, mais pour nous perfectionner sans cesse & avancer toujours dans la vertu. L'homme ne peut pas vivre sans quelque espece de satisfaction : celles de l'esprit lui manquant, il cherche celles du corps, & il abandonne bientôt celles du corps, quand il peut goûter celles de l'esprit. Le sage s'exerce continuellement dans la recherche du solide bonheur qu'on trouve à être vertueux, il tourne là tous les desirs de son cœur, il ne le laisse jamais languir; point de retour sur les objets extérieurs, il écarte tout ce qui ressent le plaisir animal, dans la juste crainte

que, s'en voyant épris, il ne ſoit privé de ſon véritable contentement. La pratique de la vertu fait les vrais délices de l'ame, c'eſt par-là que l'homme devient ſemblable aux Anges. Plus nous avançons dans les voies de la perfection, plus nous approchons de la pureté des eſprits céleſtes; & plus nous nous privons des plaſirs ſenſuels, plus nous nous éloignons de la groſſiéreté des animaux. Ne devons-nous donc pas être extrêmement ſur nos gardes?

Les vertus ornent l'ame & la rendent recommandable. Les mets les plus délicieux n'ont d'autre avantage que de flatter le goût. Le comble de la perfection fait le bonheur de l'ame, & ne nuit en rien au corps. L'intempérance de la bouche eſt extrêmement nuiſible & au corps & à l'ame. Un corps engraiſſé & livré à la débauche, devient lourd, & s'abrutit; il entraîne l'eſprit & la raiſon. Une ame ſi mal aſſortie, comment peut-elle ſe dégager de la fange où elle eſt enfoncée? Comment peut-elle s'élever à des penſées dignes d'elle? L'homme déréglé, voyant les mondains au milieu des plaiſirs, manquant lui-même de beaucoup de choſes, envie leur ſort. Le Sage au contraire,

en a pitié, & à la vue de leur vie brutale, il ſe dit à lui-même : hélas ! ces malheureux courent ſans ceſſe après des ombres de plaiſirs. Ils les deſirent avec paſſion, ils les recherchent avec empreſſement. Moi qui viſe au ſouverain bonheur, & qui n'ai pu encore y atteindre, dois-je me relâcher ? Ne dois-je pas plutôt redoubler tous mes efforts ? Le malheur des gens du ſiecle eſt de ne pas connoître la douceur de la vertu. S'ils l'avoient ſeulement goûtée, ils mépriſeroient bientôt tous les plaiſirs des ſens, pleinement ſatisfaits d'avoir trouvé leur véritable félicité. Les délices de l'ame & celles du corps ſe diſputent ſans ceſſe le cœur de l'homme : elles ne peuvent y habiter enſemble : introduire les unes, c'eſt en chaſſer les autres.

Autrefois, en Europe, un vaſſal offrit à ſon Souverain deux jeunes chiens de chaſſe d'une très-bonne eſpece. Le Prince en fit remettre un à un Grand de ſa Cour, & fit envoyer l'autre fort loin chez un Villageois, ordonnant à chacun d'eux d'élever l'animal qu'on lui confioit. Les chiens étant devenus grands, le Roi voulut les éprouver & les mener à la chaſſe : celui du Villageois étoit maigre, mais

difpos; il avoit le nez fin, le corps lefte; il prit du gibier en quantité : celui du Courtifan étoit gras à pleine peau; il avoit le poil luifant, l'apparence tout-à-fait belle; mais, pour avoir été nourri trop délicatement, il ne pouvoit point courir, il regardoit paffer le gibier, & ne prenoit rien : il apperçut un os par hafard, il fe jeta deffus, le rongea, & fe coucha. Les Grands qui fuivoient le Roi dans cette chaffe, inftruits que ces deux chiens étoient d'une même race & d'une même ventrée, furent étonnés de les voir fi peu femblables. Le Prince alors leur dit : il n'y a rien en cela qui doive vous furprendre; ce que vous voyez dans les animaux arrive aux hommes eux-mêmes : c'eft une fuite de la maniere dont on eft élevé & nourri; fi la nourriture eft abondante & délicate, fi l'on s'abandonne à la pareffe & aux amufements, il n'eft pas poffible de faire un pas vers le bien; au lieu que, fi l'on eft accoutumé au travail, fi l'on fait fe refufer au plaifir, & fe contenter de peu, l'on eft alors un fujet de grande efpérance. Cela veut dire qu'un homme livré à la bonne chair & à la molleffe, lors même que fon devoir fe préfente à fon efprit, fe refufe à tout, & ne peut &

ne ſait autre choſe que boire & manger ; au contraire, celui que la raiſon dirige, réfléchit, ſuit la raiſon, & réſiſte aux attraits du plaiſir le plus ſéduiſant. Voilà un troiſieme motif très-propre à faire garder le jeûne.

La maniere de jeûner n'eſt pas partout la même. J'ai parcouru beaucoup de différents pays, & j'ai vu par moi-même cette diverſité : les uns n'ont égard qu'au temps de ne pas manger, & nullement à la quantité ni à la qualité des viandes ; ils s'abſtiennent durant tout le jour, mais la nuit étant venue, ils ont toute liberté. Les autres font conſiſter leur jeûne ſimplement à manger maigre ; ils ne ſe preſcrivent rien, ni pour le temps, ni pour la quantité ; certains, en jeûnant, mangent de tout, & autant qu'ils veulent, mais ſeulement une fois le jour. La maniere la plus ordinaire de jeûner renferme & le temps, & la quantité, & la qualité : on ne mange qu'une fois le jour, environ midi ; les viandes graſſes ſont abſolument interdites, tout le maigre eſt permis. Il y a un jeûne plus rigoureux, mais particulier aux ſolitaires retirés dans les forêts & ſur les montagnes ; ils ſe contentent, pour nourriture, d'herbages & de racines.

La fin du jeûne est de faire pénitence, & de se vaincre soi-même. On doit en cela avoir égard à la qualité des personnes, & aux forces du corps. Un homme riche & accoutumé aux délices, qui se retranche volontairement, & se réduit aux choses communes, est censé jeûner & s'abstenir; au lieu qu'on ne regarde point comme un jeûne la vie dure d'un paysan, ni l'état misérable d'un gueux qui mandie. Une personne âgée a besoin de soutenir sa vieillesse, & un malade de réparer ses forces; un domestique, un esclave accablé de fatigues, ne peut pas long-temps souffrir la faim. La loi Chrétienne regle tout avec équité : selon les circonstances, elle dispense du jeûne les vieillards & les jeunes gens, les infirmes, les nourrices, & les personnes d'un travail très-pénible. Le véritable jeûne ne consiste pas précisément à régler la bouche : c'est le devoir de la tempérance. La fin principale du jeûne est de réprimer les passions; on doit en faire une très-grande estime : on doit l'observer dans toute son étendue. Un jeûneur qui néglige ses devoirs essentiels, est semblable à un insensé qui, jetant ses perles, fait amas de coquilles.

Le Lettré Chinois.

Ah! M., voilà ſans doute les motifs & la regle du véritable jeûne. Nos jeûneurs de Chine, s'ils ne ſont pas forcés à ce genre de vie par la néceſſité, c'eſt le deſir de ſe faire un nom, c'eſt l'envie de tromper le monde qui les y engage : en public, ils paroiſſent jeûner; dans le particulier, ils ſont très-déréglés, ivrognes, débauchés, violents, trompeurs, voleurs, grands médiſans & calomniateurs des plus honnêtes gens. Malheureux, ils ne peuvent pas même ſe cacher aux yeux des hommes; comment pourroient-ils ſe dérober à la connoiſſance de *Chang-ti*, le Dieu du ciel? Quel bonheur pour moi, M., de recevoir vos inſtructions! Je vous prie de vouloir bien encore écouter mes demandes.

Le Docteur Européen.

La vraie doctrine eſt profonde & étendue; ce n'eſt qu'à force de demandes qu'on peut s'en inſtruire à fond. Ne craignez point, M., de m'interroger en détail; votre empreſſement là-deſſus eſt très-louable : c'eſt le bon moyen pour réuſſir.

VI. ENTRETIEN.

On ne doit point retrancher toute intention, c'eſt-à-dire, tout motif de crainte & d'eſpérance pour l'avenir. Il y a après la mort un paradis pour les bons & un enfer pour les méchants.

LE LETTRÉ CHINOIS.

JE conviens, M., ſuivant les inſtructions que j'ai reçues de vous, que l'homme doit honorer & révérer Dieu par-deſſus toutes choſes, & qu'après Dieu, l'homme eſt ce que nous voyons de plus noble dans l'univers. Mais ce que l'on dit du paradis & de l'enfer s'accorde-t-il bien avec la véritable doctrine? Il me paroît que, faire le bien ou éviter le mal dans la vue des récompenſes ou dans la crainte des châtiments, c'eſt redouter des punitions, c'eſt chercher la récompenſe; ce n'eſt point haïr le mal, ce n'eſt point aimer le bien. Les anciens, dans les leçons qu'ils nous ont laiſſées, ne nous enſeignent point ces ſortes de retours ſur nous-mêmes: ils nous diſent ſimplement: ſoyez juſtes, ſoyez charitables. Le ſage pratique la vertu

vertu sans aucune intention; d'où lui viendroient ces idées de gain à faire, ou de dommage à éviter?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Je réponds d'abord, M., à ce que vous proposez en dernier lieu; je répondrai ensuite à ce que vous avez d'abord avancé. Retrancher toute intention, c'est une fausse maxime entiérement opposée à la doctrine même des sages Chinois. Les sages ont toujours regardé la pure & droite intention comme la base & le principe de la direction du cœur, de la perfection de l'homme, du réglement des familles, du bon gouvernement des Etats, de la paix du monde entier. Comment peut-on dire qu'on ne doit avoir aucune intention? Un édifice élevé ne peut pas se soutenir sans de solides fondemens: un amateur de la sagesse n'avancera jamais sans droite intention. Si l'on retranche toute intention dans la conduite, quel examen reste-t-il à faire, si nous l'avons bonne ou mauvaise? Un instrument de musique est en vente, je ne prétends en faire aucun usage: pourquoi donc l'acheter? pourquoi me mettre en peine s'il est ancien ou nouveau? L'intention n'est point

elle-même une ſubſtance, ce n'eſt qu'une production de notre ame : notre ame l'ayant produite, elle eſt dès-lors juſte ou non-juſte. Mais, ſi l'on veut que le ſage n'en ait aucune, quand l'aura-t-il juſte ou non? La grande doctrine, en enſeignant à régler les familles, à gouverner les Empires, à pacifier l'univers, aſſigne la droiture d'intention comme la choſe la plus importante, & attribue à ſon défaut le renverſement général. L'intention eſt à l'ame ce que la viſion eſt à l'œil : l'œil bien diſpoſé ne peut pas ne pas voir; l'ame, en agiſſant, a néceſſairement une intention. Ce que l'on dit, que le ſage agit ſans intention, doit s'entendre d'une intention mauvaiſe & dépravée : l'expliquer auſſi de ſa bonne & droite intention, c'eſt prendre à faux la doctrine des livres Chinois, c'eſt ne point connoître la ſource du bien & du mal : le bien & le mal ont leur ſource dans la bonté & dans la malice de l'intention. Si l'on retranche toute intention, il n'y a donc plus ni mal, ni bien; il n'y a plus de différence à faire entre l'honnête homme & l'homme déréglé qui ſoulagent une jeune & pauvre fille, l'un pour la maintenir dans la ſageſſe, l'autre pour l'entraîner dans le vice.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Il ne faut ni intention, ni bien, ni mal : c'eſt ainſi que s'expriment aujourd'hui certains Lettrés Chinois.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

De telles maximes font l'homme une piece de bois, ou un morceau de pierre. Quelle doctrine ! Hélas ! ainſi parloient autrefois un *Lao-tzi* & un *Tchouang-tzi* : point d'actions, point d'intentions, point de raiſonnement. Cependant avec de ſemblables principes, ces Docteurs ont compoſé des livres, leurs Diſciples les ont commentés, & tout cela pour l'inſtruction du Peuple. Quoi donc, compoſer un livre, n'eſt-ce pas une action ? Vouloir inſtruire le Public, n'eſt-ce pas une intention ? Attaquer par des écrits une doctrine univerſellement reçue, n'eſt-ce pas employer le raiſonnement ? Ils ne veulent pas qu'on raiſonne, pourquoi donc raiſonnent-ils tant & ſi mal, pour prouver qu'il ne faut pas raiſonner ? Des gens ſi peu d'accord avec eux-mêmes, ne ſont point propres à donner des loix au monde.

Je regarde tous les hommes ſur la terre comme autant d'archers, l'arc à la

main. Ceux qui donnent au but, voilà les bons; ceux qui le manquent, voilà les méchants. Dieu va toujours essentiellement à sa fin: il est le comble de tout bien, sans mélange du moindre mal. Il est souverainement parfait: mais l'homme atteint quelquefois le but, quelquefois il ne l'atteint pas. Sa vertu est bornée, il l'éprouve bien en certaines rencontres, alors il manque & il tombe. Sa vie est mêlée de bien & de mal; pour éviter le mal & faire le bien, la meilleure intention ne suffit pas toujours. Que sera-ce donc, quand on n'aura pas même cette intention? Les êtres incapables d'intention, le bois, les pierres, les métaux, sont dès-lors incapables de vice & de vertu, de mal & de bien. Ainsi, précher à l'homme qu'il ne faut point d'intention, qu'il n'y a ni bien, ni mal, c'est prendre l'homme pour une pierre, du bois, du métal, & l'instruire en cette qualité.

Le Lettré Chinois.

Les Disciples de *Lao-tzi* & de *Tchoang-tzi* ne pensent qu'à passer leurs jours tranquillement: ils ne veulent ni intention, ni bien, ni mal, & c'est pour vivre sans inquiétude. Les deux Em-

pereurs *Yao*, *Chum*; les trois Princes *Yu-ouang*, *Tang-ouang*, *Ou-ouang*; les Sages *Cheou-kong*, *Kong-tzé* n'ont-ils pas agi & travaillé? Ils se sont rendus vertueux, & ils ont engagé les Peuples à la vertu. Se sont-ils arrêtés qu'ils ne fussent parvenus au plus haut degré de la perfection? Quel est l'homme qui, n'ayant d'autre soin que de se délivrer de tous soins, & de couler son temps dans une entiere tranquillité, puisse prolonger sa vie jusqu'à un siecle? Mais quand il en viendroit à bout, il n'ajouteroit à l'âge des hommes que 20 ou 30 ans, & il ne parviendroit jamais à vivre autant que certains animaux, ni même autant qu'un arbre: est-ce donc-là un si grand avantage? Les *Fotistes* & les *Tao-ni* ne méritent pas qu'on s'arrête à les réfuter là-dessus.

Ce que vous dites, M., que l'intention est la source du bien & du mal, du vice & de la vertu, demande quelque explication. On m'a appris que suivre la raison, c'étoit faire le bien, c'étoit mériter le nom de vertueux: que s'opposer à la raison, c'étoit être vicieux. On ne doit donc regarder que les actions, l'intention n'entre en cela pour rien.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Ce point eſt facile à expliquer. Tout ce qui eſt capable d'intention, de deſſein, eſt auſſi capable de ſuivre ou de ne ſuivre pas ce deſſein. De-là naît le bien & le mal, le vice & la vertu. L'intention eſt une production de l'ame. Les pierres, les métaux, les bois n'ont point d'ame : ils ne peuvent donc point avoir d'intention. Qu'un couteau ait bleſſé un homme, cet homme ne ſe venge pas ſur le couteau. Qu'une tuile ſoit tombée ſur la tête d'un autre, cet autre ne briſe pas la tuile. Le couteau, pour bien couper, n'eſt pas digne de louange, & la tuile, pour mettre à couvert du vent & de la pluie, ne mérite pas de remerciments. Les choſes ſans ame & ſans intention n'ont ni vice, ni vertu, ne font ni bien ni mal, & ne donnent aucun lieu au châtiment ou à la récompenſe. Les animaux ont des ames matérielles & des connoiſſances de même eſpece, mais ils ne raiſonnent point. Ils ſuivent leurs inſtincts naturels, & agiſſent ſans choix. Ils ne ſe conduiſent point par la raiſon : la raiſon même leur eſt abſolument inconnue. De quel bien & de quel mal ſeroient-ils

capables ? Auſſi, nulle part au monde n'a-t-on établi des loix pour récompenſer les vertus des animaux, ou pour punir leurs vices. L'homme ſeul eſt d'une toute autre nature : il agit au-dehors, au-dedans il raiſonne, il diſcerne le vrai du faux, il connoît le bien & le mal, il eſt libre. Quoiqu'il ait des paſſions & des inclinations animales, il eſt doué d'une raiſon ſupérieure, capable de les réprimer & de les dominer. Ainſi, quand avec une intention pure, il ſe conforme à la raiſon, voilà le ſage, voilà l'homme vertueux chéri de Dieu. Lorſqu'au contraire il ſe livre de plein gré à la paſſion, voilà l'homme déréglé que Dieu abhorre. Un enfant à la mamelle, qui bat ſa mere, n'eſt point coupable, il eſt encore incapable d'intention, il ne ſait pas encore ſe retenir. Devenu grand & raiſonnable, non-ſeulement une telle action, mais une ſimple déſobéiſſance eſt un crime. Un chaſſeur dans un lieu écarté voit parmi les arbres un animal accroupi qu'il prend pour un tigre, il lance ſa fleche, & perce un homme. Un aſſaſſin dans un bois, à nuit demi-cloſe, voit marcher un animal qu'il prend pour un homme, il tire ſon coup,

& abbat un cerf. Le chasseur ne voulant tuer qu'un tigre, a donné la mort à un homme, il est innocent. L'assassin, croyant donner la mort à un homme, n'a tué qu'un cerf, il est criminel. D'où vient le crime de l'un & l'innocence de l'autre? de la différence d'intention. L'intention est donc la source du bien & du mal.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Un fils qui, pour nourrir son pere, se détermine à voler, a bonne intention, cependant on le fait pendre.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

C'est un axiome en Europe que le bien doit se conclure de la chose entiere, & qu'un seul défaut rend le tout vicieux. Pourquoi cela? Un voleur, quelque bonne qualité qu'il ait d'ailleurs, est un voleur, & par-là même un scélérat. L'appellera-t-on homme de bien? c'est ce que *Mong-tzi* entend, quand il dit qu'une femme, quelque belle qu'elle soit, si elle sent mauvais, personne n'en veut. Un vase dont les côtés sont épais & solides, mais qui, brisé par un endroit du fond, répand l'eau, est regardé comme inutile, on le jette. Tel est le

funeste poison qu'entraîne le vice. Qu'un homme se dépouille de tous ses biens, & les distribue en aumônes, mais par un principe d'orgueil, & pour se faire un nom, ce qu'il fait, est en soi très-bon, son intention est perverse, l'action toute entiere est jugée criminelle.

Une action, quoique bonne en elle-même, peut donc être corrompue par une mauvaise intention ; mais quelle bonne intention peut-on avoir en faisant une action mauvaise ? Le fils qui vole pour nourrir son pere, connoît qu'il fait mal, comment peut-il avoir intention de faire bien ? Quand je dis que l'intention droite est ce qui donne la bonté à nos actions, je ne parle que des actions bonnes, & non des mauvaises. Le larcin est mauvais de soi-même, la meilleure intention n'est pas capable de le rendre bon. Quand il s'agiroit de sauver le monde entier, il ne seroit pas permis de faire le plus petit mal : à combien plus forte raison, s'il ne s'agit que de faire vivre quelques personnes.

Puisque tout le bien qu'on fait, tire sa source de la droiture d'intention, il suit de-là que plus l'intention est relevée,

plus le bien eſt grand, & que le bien n'eſt qu'ordinaire, lorſque l'intention n'eſt que commune. D'où l'on doit conclure que bien loin qu'il faille détruire toute intention, il faut au contraire la redoubler & la relever autant qu'il eſt poſſible.

Le Lettré Chinois.

Ceux qui ſuivent la loi du Sage, n'ont point pour principe de détruire toute intention; mais leur intention ne s'étend pas aux avantages qu'il y a d'être vertueux. Elle s'arrête à la vertu elle-même. Ainſi, pour engager au bien, ils propoſent la beauté de la vertu, ils ne parlent point de récompenſes; & pour détourner du mal, ils propoſent la laideur du vice, ils ne parlent point de châtiment.

Le Docteur Européen.

La loi du Sage eſt contenue dans les livres claſſiques. Ouvrons les livres, & nous y trouverons en cent endroits, que, pour engager au bien, il eſt parlé de récompenſes, & pour détourner du mal, il eſt parlé de châtiment. Dans le chapitre *Chun-tien* du livre *Chin*, il eſt dit : *le bon ordre exige que l'on pu-*

nisse les fautes. Il y est encore dit : *tous les trois ans on examine : après trois examens, on reconnoît le vice & la vertu. La vertu est récompensée & le vice est puni.* Dans le chapitre *Kao-yao-mo* on lit ces mots : *le ciel récompense les bons de cinq marques de dignité : le ciel punit les méchants de cinq sortes de supplice.* Dans le chapitre *Y-tsi-mo* on fait ainsi parler l'Empereur *Chun* à ses Grands : *lorsque vous engagez votre Prince à marcher dans la vertu, votre mérite est en cela même, & je me sers de vous avec joie. Toi-kao-yao en tout si réservé, si attentif, souviens-toi de ne jamais châtier sans connoissance de cause.*

Dans le même livre *Chu*, on fait dire à l'Empereur *Poan-keng* : *il ne faut point avoir acception des personnes : où l'on trouve le vice, on doit le punir : où l'on voit la vertu, on doit la récompenser. Si le bon ordre regne dans l'Empire, c'est à vous, mes Officiers, à qui en est la gloire ; si le trouble survient, la faute est de moi seul, c'est que j'excede dans les châtimens.*

On lui fait encore dire : *si je retrouve jamais des gens vicieux, je les bannirai de mon service, je les punirai, je les ferai mourir. Je veux que tout soit re-*

nouvelé dans cette habitation nouvelle que j'ai choisie. Dans le chapitre *Tai-chi*, *Ou-ouang* dit : *vous, Généraux de mes armées, si vous marquez de la bravoure dans les combats, je récompenserai largement vos services ; si vous êtes lâches, attendez-vous à être punis sévérement.* Il dit encore : *vous répondrez sur vos têtes des fautes que vous ferez.*

Dans le chapitte *Kang-kao* on lit ces mots : *suivant les loix portées par Ouen-ouang, il n'y a point de pardon pour de tels crimes.* Le chapitre *To-ché* rapporte ces paroles d'un Empereur à ses Mandarins : *si vous êtes gens de bien, le ciel vous favorisera ; si vous êtes mauvais, je ne me contenterai pas de ne vous donner aucune autorité, de vous dépouiller de vos biens, j'emprunterai les châtimens du ciel, pour les faire tomber sur vos propres personnes.* Le chapitre *To-fang* ajoute : *si, peu soigneux d'observer mes ordres, vous ne pensez qu'au plaisir, vous abandonnez la justice, ne tenterez-vous pas la juste colere du ciel, & puis-je ne pas employer ses punitions pour vous perdre?* Ce sont-là les paroles de *Yao*, de *Chun* & des autres Princes des trois anciennes Dynasties. N'est-ce pas-là parler de récompenses & de châtimens ?

Le Lettré Chinois.

Dans le livre *Tchung-tsiou* composé par le Sage *Kong-tzé* lui-même, il est souvent parlé de bien & de mal, de vice & de vertu; on n'y voit jamais les mots de gain & de perte, d'utilité & de dommage.

Le Docteur Européen.

Les récompenses & les punitions de cette vie sont de trois sortes. Les unes regardent le corps : maladies, santé, longue vie, mort prématurée. Les autres regardent la fortune : richesses, pauvreté, perte de biens, abondance de toutes choses. Il y en a qui regardent l'honneur : louanges, blâme, réputation, infamie. Le livre *Tchun-tsiou* ne parle que de cette troisieme espece. Il laisse les deux autres, parce que les hommes préferent ordinairement l'honneur à tout le reste. C'est ce qui a fait dire que le *Tchun-tsiou* étoit la terreur des mauvais Mandarins & des gens de révolte. Que craignent-ils donc? un mauvais nom. N'est-ce pas-là une perte, un dommage? Le Docteur *Mong-tsi* commence ses instructions au Prince par exalter les vertus de bonté & de justice,

Il continue en exhortant l'Empereur à être bon ; il finit en lui promettant l'empire de l'univers. N'eſt-ce pas-là un gain, une utilité ? Quel eſt l'homme qui ne ſouhaite pas le bien & l'avantage de ſes amis, de ſes parents ? Mais ſi nous ne devons avoir en vue rien de tout cela, comment pouvons-nous le ſouhaiter à nos parents, à nos amis ? Le Sage *Kong-tſé* en enſeignant la pratique de la vertu de charité, dit : *ne faites pas à un autre ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-même.* Mais ſi je n'ai aucun avantage à prétendre pour moi-même, qu'ai-je beſoin de procurer celui des autres ? La vue d'utilité n'eſt point oppoſée à la vertu. Ce qui y eſt contraire & qu'on doit rejeter, c'eſt le bien & l'utile injuſtement acquis. Il eſt dit dans le livre *Y* : *la récompenſe marche à la ſuite de la juſtice.* Il y eſt encore dit : *la récompenſe réjouit l'homme, & l'anime à augmenter en vertu.*

Quant à la grandeur de la récompenſe, qu'un homme ſoit parvenu à être maître du monde entier, cela eſt peu de choſe. Qu'eſt-ce donc que gagner un ſeul royaume ? Quelque parfait que ſoit un Prince, peut-il commander à toute la terre ? Qu'il le puiſſe, toute

la terre lui sera soumise, & voilà tout. Encore pour en venir-là, combien ne faut-il pas dépouiller d'anciens possesseurs ? Tels sont les biens de cette vie. Ceux que je propose après la mort, sont les vrais & solides biens. Leur acquisition ne cause aucun trouble, & tous les hommes, sans en excepter un seul, peuvent les posséder sans rien enlever les uns aux autres. En vue de cette admirable récompense, qu'un Roi, pour la procurer à ses sujets, un Seigneur, à toute sa famille, les Gens de lettres & le Peuple, pour se la procurer à eux-mêmes; que tous s'efforcent à l'envi, l'univers sera dans une profonde paix. Estimer & rechercher les biens à venir, c'est mépriser les biens présents; & un homme au-dessus de toutes les choses présentes, pense-t-il au larcin, au meurtre, à la révolte ? Si toute une Nation étoit éprise du desir d'un bonheur futur, qu'il seroit aisé de la gouverner !

LE LETTRÉ CHINOIS.

J'ai toujours oui dire qu'il étoit inutile de se tourmenter l'esprit sur les choses futures, & que ce que nous avons devant les yeux suffit pour nous occu-

per. Cela paroît très-bien dit. A quoi bon s'embarrasser de l'avenir ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Ah! si les animaux irraisonnables pouvoient parler, s'exprimeroient-ils autrement ? Il y eut autrefois, en Occident, un chef de Secte dont toute la doctrine se réduisoit à se livrer au plaisir, & à ne s'embarrasser de rien. Un si indigne maître ne laissa pas d'avoir des disciples ; il fit lui-même graver son épitaphe en ces mots : *buvez, mangez, divertissez-vous en cette vie ; après la mort, plus de joie.* Toutes les personnes raisonnables ont toujours regardé cette infâme école comme un troupeau de pourceaux. Seroit-il possible qu'en Chine il se trouvât de ces sortes de gens ? *Kong-tsé* dit : *qui ne prévoit pas les choses de loin est proche de son malheur.* On lit dans le livre *Chi : un génie de peu d'étendue donne matiere à la satyre.* Ne voyons-nous pas que plus un homme est habile, plus aussi portera-t-il loin ses vues, & que plus un autre est ignorant, plus ses vues sont courtes.

Pourquoi les hommes, de tous les états, pensent-ils à l'avenir ? pourquoi

chacun prend-il ses mesures? Le laboureur cultive & seme au printemps dans le dessein de recueillir en automne. L'arbre de pin ne porte des fruits qu'au bout de cent ans; cependant, il se trouve des gens qui plantent des pins. N'est-ce pas ce qui fait dire que les aïeux plantent, & que les neveux cueillent les fruits? Le marchand court les mers, dans l'espérance de s'enrichir, & de revenir passer une heureuse vieillesse dans sa patrie; l'artisan travaille sans cesse pour gagner sa subsistance; l'homme de Lettres étudie dès le bas âge, pour se rendre capable de servir l'Etat & son Prince. Est-ce donc là ne s'occuper que des choses présentes, & de ce qu'on a devant les yeux? Au contraire, si l'on a vu des enfans dissiper l'héritage de leurs peres, si *Yu-kong* désola son pays, si l'Empereur *Kie*, de la Dynastie des *Hia*, & *Tcheou*, de celles des *Yn*, perdirent l'Empire, n'est-ce pas pour avoir été trop attachés au présent, & pour avoir négligé l'avenir?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Vous raisonnez juste, M.; mais, dans la conduite que nous tenons en ce monde, quelque loin que nous portions nos

vues, elles ne vont point au-delà de cette vie, & s'embarraſſer à préſent de ce qui arrivera après la mort, cela paroît inutile.

Le Docteur Européen.

Kong-tsé a écrit le *Tchun-tſiou*; *Tché-tzé*, ſon petit-fils, a écrit le *Tchong-yong*. Ces deux grands hommes ont porté leurs vues ſur tous les ſiecles à venir : ils ont percé juſqu'à la poſtérité la plus reculée : & cela ne paroît blâmable à perſonne; & nous, que nous penſions à nous-mêmes, que nous portions nos vues ſeulement à ce qui arrivera après notre mort, cela, M., vous paroît déraiſonnable. Les jeunes gens prennent leurs meſures pour le temps de la vieilleſſe, ils ne ſavent point s'ils y parviendront jamais : on ne trouve point cela hors de propos; & nous, que nous prenions des meſures pour les ſuites de la mort, & peut-être demain ſerons-nous dans le cas, vous le trouvez mauvais. Vous êtes marié, M., par quel motif voulez-vous avoir des enfants ?

Le Lettré Chinois.

Je veux que mes enfants prennent ſoin de mon tombeau, & qu'ils ren-

dent aux cendres de leur pere les honneurs qui leur ſont dus.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Oui, M.; mais cela même n'eſt-ce pas penſer à ce qui arrivera après votre mort? L'homme, en mourant, laiſſe deux parties de lui-même : ſon ame, qui eſt un eſprit incorruptible; & ſon corps, qui eſt une matiere ſujette à la pourriture. Vous, M., vous pourvoyez à ce qui regarde le corps; & moi, je crois devoir pourvoir à ce qui regarde l'ame : comment ſuis-je en cela repréhenſible?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Dans la pratique de la vertu, l'homme ſage ne fait attention ni à ce qu'il peut gagner, ni à ce qu'il peut perdre en cette vie. Qu'eſt-il beſoin de parler de gain & de perte après la mort?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Ce que nous avons à eſpérer ou à craindre après la mort, eſt d'une extrême conſéquence. Rien en cette vie ne peut lui être comparé. Les biens & les maux d'ici bas ne ſont que des ombres de biens & de maux : ils méritent

à peine qu'on y faſſe attention ou qu'on en parle. J'ai oui autrefois comparer les hommes ſur la terre à une troupe de comédiens ſur un théâtre : les différentes conditions des hommes ſont les différents rôles que jouent les comédiens. On voit ſur la ſcene un Roi, un Eſclave, un Général d'armée, un Docteur, une Princeſſe, une Suivante : tout cela n'eſt qu'une fiction de quelques heures ; les habits dont ils ſont revêtus ne ſont qu'un jeu, les déſavantages & les déplaiſirs qui leur arrivent ne les touchent point ; la piece finie, chacun quitte le maſque, & ce n'eſt plus rien de tout ce que c'étoit auparavant. Ainſi l'homme de théâtre ne regarde pas comme une fortune d'avoir un perſonnage relevé, ni comme un malheur d'en avoir un bas : il ne penſe qu'à bien faire celui dont il eſt chargé. Ne parut-il que ſous le nom du dernier valet, il s'applique à bien entrer dans l'idée du maître qui fait jouer la comédie : cela lui ſuffit.

Voyez les hommes ſur la terre. Il ne dépend pas d'eux d'y choiſir leurs conditions : les bien remplir, voilà ce qui les regarde. Quand notre vie s'étendroit à un ſiecle entier, qu'eſt-ce qu'un ſiecle, comparé à l'éternité fu-

ture ? Ce n'est pas un seul jour d'hyver. Les biens de ce monde ne sont proprement que des biens empruntés ; nous n'en sommes pas les véritables maîtres : pourquoi faire consister son bonheur à les accumuler ? pourquoi se chagriner quand on les perd ? Nous naissons tous, grands & petits, tous nuds ; nous retournons tous nuds au tombeau. Qu'un riche laisse ses coffres pleins d'or & d'argent, il n'emportera pas une obole. A quoi bon s'attacher à ce qu'on doit abandonner ? Les fausses lueurs de cette vie une fois passées, le pur & vrai jour de l'éternité commencera, & tous alors paroîtront dans l'état d'humiliation ou de gloire convenable à chacun. Prendre les biens & les maux présens pour de vrais maux & de vrais biens, c'est imiter un homme grossier qui, voyant représenter une comédie, regarde un Roi de théâtre comme un véritable Roi, & comme un véritable esclave celui qui en fait le personnage.

Tous les hommes ne sont pas capables d'une égale pureté d'intention : il y a en cela du plus ou du moins parfait. Ceux qui ont à instruire le public proposent d'abord les premiers pas qu'il faut faire pour aller à la vertu ; ils dé-

taillent enſuite les divers degrés de perfection : on commence par ébaucher, enſuite on polit. Les médecins ne ſont que pour les malades : ceux qui ſe portent bien n'en ont pas beſoin. Le ſage de lui-même a des lumieres; certains enſeignemens ne ſont néceſſaires qu'au peuple : on doit s'accommoder à ſa foibleſſe. *Kong-tzé* étant allé dans le Royaume *Ouei*, à la vue d'une nombreuſe populace, fit entendre qu'il falloit d'abord la rendre contente, & qu'enſuite on pourroit l'inſtruire. Ce grand Philoſophe ignoroit-il de quelle importance eſt l'inſtruction ? Mais le peuple eſt tel, qu'on ne peut l'engager au bien qu'en lui propoſant des avantages.

Il y a trois divers motifs de pratiquer la vertu : le premier & le plus bas, eſt l'eſpérance du paradis, & la crainte de l'enfer ; le ſecond, qui tient le milieu, eſt la reconnoiſſance envers Dieu pour tous ſes bienfaits ; le troiſieme & le plus haut, eſt le deſir de faire ſa volonté & de lui plaire. Que prétend-on en prêchant ? c'eſt de perſuader. Il faut donc employer les motifs les plus perſuaſifs. Une populace accoutumée à n'agir que par intérêt, comment vivra-t-elle, ſi on ne lui propoſe pas des ré-

compenſes à eſpérer, & des châtimens à craindre ? Quand on eſt une fois parvenu à épurer ſes intentions, les motifs plus bas n'ont plus lieu. Un tailleur, pour coudre un habit, ſe ſert de fil ; mais comment le fil pénétreroit-il dans l'étoffe, ſi l'on n'employoit pas l'aiguille? L'aiguille perce, & paſſe ; le fil reſte, & l'habit eſt couſu. Dans le deſſein d'engager les hommes au bien, ſi je me contentois d'étaler la beauté de la vertu, le vulgaire, aveuglé par les diverſes paſſions, n'y feroit nullement ſenſible : je parlerois en vain, on ne daigneroit pas même m'écouter. Mais que je tonne, que j'annonce les ſupplices de l'enfer ; que, d'un air plus doux, je décrive le bonheur du paradis, auſſi-tôt on prête l'oreille, on ſe rend attentif, & peu-à-peu on ſe laiſſe perſuader qu'il faut enfin quitter le vice, & embraſſer la vertu : cette réſolution priſe, on ſe corrige de ſes défauts, on ne penſe qu'à ſe perfectionner, & à perſévérer juſqu'à la mort. N'eſt-ce pas là ce qui fait dire que les méchants abandonnent le vice par la crainte des châtiments, & que les bons ne s'y engagent point par amour pour la vertu ?

On a vu autrefois, dans mon pays,

un ſaint homme nommé François, qui fonda un Ordre d'une regle fort auſtere, & dont le caractere eſt la pauvreté. Cet Ordre eſt aujourd'hui très-étendu, & rempli de parfaits Religieux. Un des premiers diſciples de François, appelé Junipere, brilloit parmi les autres : c'étoit un homme d'une ſageſſe profonde, qui chaque jour avançoit dans la vertu. Le démon, chagrin & jaloux des progrès de ce Religieux, réſolut de les arrêter; on raconte qu'il ſe tranforma en ange de lumiere, & que, durant une nuit, il parut tout éclatant de gloire dans la cellule de François, en lui diſant : c'eſt un ange qui te parle; Junipere eſt véritablement vertueux, mais enfin il n'entrera jamais dans le ciel; il ſera damné : tel eſt le terrible & immuable jugement de Dieu. Après ce peu de paroles, il diſparut. François épouvanté, triſte & morne, n'oſoit s'ouvrir à perſonne ſur cette viſion; il étoit inconſolable ſur le funeſte ſort de ſon diſciple, & toutes les fois qu'il le voyoit, il ne pouvoit retenir ſes larmes. Junipere le remarqua, & ſoupçonna quelque choſe. Après s'être préparé par le jeûne & par l'oraiſon, il interrogea ſon maître : je tâche, dit-il, mon Pere, de garder exactement la regle,

gle, je sers Dieu de mon mieux, c'est un effet du bonheur que j'ai d'être à votre école; cependant je m'apperçois depuis quelque temps que vous ne me regardez plus du même œil. Pourquoi pleurez-vous aussi-tôt que vous me voyez? François ne voulut pas d'abord parler. Junipere le pressa diverses fois. Enfin, il lui découvrit tout. Alors, le saint Religieux, d'un air tranquille, dit: Dieu est le grand maître, mais c'est aussi un bon pere; jamais il ne nous abandonne, mais nous pouvons l'abandonner; c'est à nous à implorer son secours, pour éviter cet enfer qui ne sera jamais pour ceux qui tâchent véritablement de l'aimer & de le servir. Cette réponse, & l'air dont elle fut faite, porterent tout-à-coup la lumiere dans l'esprit de François; il s'écria : ah! j'ai été trompé! Quoi! tant de vertus, tant de sagesse aboutiroient à l'enfer! Non, le ciel en sera la récompense.

Les personnes d'une haute spiritualité, en pensant au paradis ou à l'enfer, s'arrêtent peu aux peines de l'un, & aux joies de l'autre : ils n'ont, en cela même, communément en vue que la seule vertu. Comment cela? Qu'est-ce que le paradis? C'est un lieu brillant de

gloire, où ſont raſſemblés tous les bons. Qu'eſt-ce que l'enfer ? C'eſt une ſombre priſon où ſont renfermés tous les méchans. Ceux qui montent au ciel ſont confirmés dans le bien ; ils ne peuvent plus devenir mauvais. Ceux qui tombent en enfer s'endurciſſent dans le mal, & ils ne deviendront jamais bons. Que nous ſouhaitions d'être ainſi confirmés dans le bien, pour ne plus devenir mauvais ; que nous deſirions d'être réunis pour toujours avec les gens de bien, & pour jamais ſéparés des méchans, qui peut dire que cette maniere de gagner ou de perdre ſoit un motif peu conforme à la ſaine doctrine ? Les gens de Lettres qui rejettent le paradis & l'enfer, n'ont pas fait là-deſſus un examen ſuffiſant.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Dire tout cela, ou prêcher la Métempſycoſe, comme font les *Fotiſtes*, quelle différence y a-t-il ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

La différence eſt entiere. Les *Fotiſtes* ne débitent que de vaines imaginations : pour moi, je prêche la vraie & ſolide raiſon. Tous leurs diſcours ſur la Mé-

tempsycose n'aboutissent qu'à des paroles. Ce que je dis d'un paradis & d'un enfer, est un motif pressant de se donner au bien. N'y a-t-il là aucune différence ? De plus, ceux qui sont solidement vertueux, quand il n'y auroit ni paradis, ni enfer, quand ils n'y gagneroient que d'obéir & de plaire à Dieu, ne se relâcheroient point pour cela. L'un & l'autre étant très-réels, se relâcheront-ils ?

Le Lettré Chinois.

La vertu sans doute a ses récompenses, & le vice ses châtimens. Mais tout cela, dit-on, n'est que pour cette vie; ou bien, si, dans cette vie, une homme n'est pas puni lui-même, ses descendans le sont pour lui, pourquoi parler d'enfer & de paradis ?

Le Docteur Européen.

Les récompenses de cette vie sont trop peu de chose : elles ne suffisent pas pour remplir les desirs du cœur humain, elles ne répondent point au mérite des vrais sages, elles ne manifestent point assez la bonté du *Chang-tchi*. Les plus hautes dignités d'un Empire, l'Empire lui-même du monde entier est-il un prix

digne de la vertu ? Le vertueux ſans agir uniquement en vue des récompenſes, ne manquera pas d'être pleinement récompenſé par la main du *Chang-tchi*. Lorſqu'un Prince a revêtu quelqu'un de ſes ſujets de certains titres d'honneur, il ne va pas plus loin ; ſon pouvoir a des bornes. Le *Chang-tchi*, dans ſes bienfaits, s'arrête-t-il ainſi ?

Parmi les hommes bons & mauvais, il s'en trouve qui n'ont point de poſtérité. Qui donc recevra pour eux la récompenſe de leurs vertus, & le châtiment de leurs vices ? Un tel eſt un tel, & ſes enfants ſont ſes enfants ; & ſont-ce les enfans qu'il eſt juſte de punir ou de récompenſer pour le bien ou le mal qu'a fait leur pere ? Puiſque Dieu a la puiſſance de récompenſer la vertu, & de punir le vice, pourquoi cette puiſſance ne s'étendroit-elle que ſur les enfans, & qu'elle ne s'étendroit point ſur leurs peres ? Que ſi Dieu peut punir & récompenſer les peres, pourquoi les laiſſeroit-il, pour attendre les enfans ? Les enfans eux-mêmes ont des vices ou des vertus : comment ſeront-ils récompenſés ou punis ? Faudra-t-il encore attendre, pour cela, les enfans des enfans ? Vous, M., vous aurez été un homme

de bien, vos descendans seront des débauchés; & tout ce que vos vertus auront mérité de récompenses sera donné à cette indigne postérité : y a-t-il là de la justice? Ou bien, vous aurez été un déréglé, votre postérité vivra dans la vertu; & tout ce que vos vices auront mérité de punitions tombera sur ces vertueux descendans. Où est l'équité? Non-seulement les bons Princes, mais même les plus mauvais, ne portent pas toujours leur vengeance sur les enfans des peres criminels; & Dieu négligeroit les peres pour ne penser qu'aux enfans! Récompenser ou punir les hommes les uns pour les autres, c'est renverser tout l'ordre de l'univers, c'est donner à croire que la justice du *Chang-tchi* n'est pas si bien réglée que celle des hommes. Chacun doit répondre pour soi-même.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Vous n'avez jamais vu, M., ni le paradis, ni l'enfer, comment pouvoir assurer qu'ils existent?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Et vous, M., vous n'avez jamais vu qu'il n'y ait ni paradis, ni enfer. Com-

ment pouvoir aſſurer qu'il n'y en a point? Avez-vous donc oublié ce que j'ai dit ci-devant? L'homme inſtruit, & qui raiſonne, ne ſe regle point ſur ſes ſens, pour croire la vérité des choſes. Ce que la raiſon lui préſente, a bien plus de force ſur ſon eſprit, que ce qu'il voit de ſes yeux. Nos ſens ſont toujours ſujets à errer. La raiſon eſt un guide ſûr.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Je ſouhaiterois, M., vous entendre expliquer cet article plus en détail.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

En premier lieu, tout ce qui eſt, a une fin où il tend. Lorſqu'une choſe eſt parvenue à ſa fin, elle s'y arrête, & ne ſe porte point au-delà. L'homme comme les autres créatures, a un terme qui doit le fixer. A voir l'étendue de ſes deſirs, on juge aiſément que rien au monde n'eſt capable de les remplir Sa fin n'eſt donc pas en cette vie. Mais ſi elle n'eſt pas dans cette vie, il faut qu'elle ſoit dans la vie future. L'homme ne deſire rien moins qu'une félicité parfaite. La parfaite félicité, voilà le paradis. Juſqu'a ce que nous ſoyons

arrivés-là, nous ſouhaitons toujours. Le ſouverain bonheur renferme en ſoi l'éternité. Notre vie, quand même on voudroit donner croyance à tout ce qu'on dit des trois Empereurs, le ciel, la terre & l'homme; de ce fameux *Lao-pong*; du Royaume *Tchou*; de tous ces anciens mortels qu'on appelle du nom de cette eſpece d'arbre qui dure mille ans; notre vie, dis-je, n'eſt point éternelle. Tout ce que nous poſſédons, eſt donc défectueux. N'eſt-ce pas ce qui fait dire: en ce monde, point de bonheur parfait. Il y a donc quelque choſe de plus deſirable. Dans le ciel on ne deſire rien; tous les vœux ſont remplis; l'homme eſt entiérement ſatisfait.

En ſecond lieu, les deſirs de l'homme vont juſqu'à connoître une vérité ſans bornes, & à aimer un bien infini. Le bien, le vrai ici bas, tout eſt fini; tout eſt borné. Ce n'eſt donc point ici bas, que nos deſirs peuvent être accomplis. Les inclinations naturelles, c'eſt Dieu qui les donne; ſeroit-ce envain qu'il auroit donné celles-là à l'homme? non ſans doute. Il veut les ſatisfaire, c'eſt dans le ciel qu'il les ſatisfera.

En troiſieme lieu; la vertu n'a point

en ce monde de récompenſe digne d'elle. L'univers entier ne peut pas en être le prix. S'il n'y a point de paradis, le vertueux reſtera ſans être dignement récompenſé. Le péché eſt un outrage fait au *Chang-tchi* ; ſa griéveté eſt extrême. Tous les ſupplices de ce monde, raſſemblés ; ne répondent point à ſa malice. S'il n'y a point d'enfer, le pécheur reſtera donc ſans être juſtement puni. Dieu tient entre ſes mains tous les mortels, il eſt parfaitement inſtruit de toutes leurs actions ; & il ne ſauroit pas punir le vice & récompenſer la vertu comme il convient ; qui peut le penſer ?

En quatrieme lieu, Dieu eſt impartial dans ſes Jugemens : il récompenſe sûrement la vertu, le vice ſera sûrement puni. Cependant on voit dans ce monde le vicieux dans l'abondance, au milieu des plaiſirs. On voit le vertueux languir dans la miſere & dans les ſouffrances. Le juſte Juge attend donc après la mort. Alors il comblera de bonheur l'homme de bien dans le ciel ; il accablera de maux le méchant dans les enfers. Si cela n'étoit pas, comment feroit-il connoître ſon équité ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

On voit ſouvent dès cette vie la vertu récompenſée & le vice puni.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Si Dieu réſervoit abſolument toutes les punitions & toutes les récompenſes pour la vie future, l'homme groſſier, peu inſtruit de cette vie future, pourroit peut-être douter ſi véritablement il y a un maître dans le ciel, & il n'en deviendroit que plus oſé à ſe livrer au crime. Au lieu que le pécheur criminel éprouvant une famine, ou quelque autre calamité, ſe regarde comme puni pour le paſſé, & comme averti pour l'avenir. Tandis que l'homme de bien voyant dès ce monde ſa vertu récompenſée, ſe ſait bon gré de ce qu'il a déjà fait, & s'anime à en faire encore davantage.

Dieu ſans doute eſt infiniment juſte. Il ne laiſſera aucun bien ſans récompenſe, ni aucun mal ſans châtiment. L'homme qui pratique la vertu, & qui y perſévere, ſera élevé dans le ciel, pour y jouir d'un bonheur éternel. L'homme qui s'abandonne au vice, & qui meurt ſans converſion, ſera précipité dans les enfers, pour y ſubir

un éternel malheur. Que si l'on voit quelquefois le juste dans les souffrances, c'est que sa justice même n'est pas sans imperfection ; que Dieu le châtie en cette vie, afin qu'après la mort, se trouvant parfaitement épuré, il entre dans la joie qui lui est préparée. Si l'on voit le vicieux prospérer, c'est qu'au milieu même de ses vices, il laisse échapper quelques petits traits de vertus que Dieu récompense sur la terre, pour qu'en sortant de ce monde, n'ayant plus que ses crimes, il soit jeté dans l'abîme qu'il s'est creusé. Les biens, les maux tant de cette vie que de la vie future, nous viennent tous de Dieu ; c'est Dieu qui gouverne tout, & nous dépendons absolument de lui.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Nos Lettrés Chinois s'en tiennent à ce que le Sage a enseigné. Ce Sage s'explique dans nos livres classiques. Nos livres, quelque attention qu'on y apporte, ne parlent ni d'enfer, ni de paradis. Quoi donc ! le Sage a-t-il ignoré cette doctrine, ou bien a-t-il voulu nous la cacher ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Le Sage, dans ses documens, con-

ſultant la portée des gens du ſiecle, n'a peut-être pas tout dit. Peut-être a-t-il dit bien des choſes qui n'ont pas été écrites, & dont les monumens ſe ſont perdus. Peut-être même les Ecrivains, peu fideles, les ont-ils ſupprimés. De plus, les mêmes choſes, en différents temps, ont des expreſſions différentes. Il n'y a pas telle expreſſion, on ne doit pas conclure telle choſe n'y eſt pas quant au ſens. Les Lettrés d'aujourd'hui s'en tiennent-ils bien à la doctrine des anciens livres? Combien n'y en a-t-il pas qui la combattent? La beauté des termes leur plaît, le ſens qu'ils renferment, ne les touche point. Ils compoſent des diſcours fort élégants; mais quelle eſt leur conduite?

On lit ces paroles dans le livre *Chi*: *Ouen-ouang eſt dans le ciel, il y eſt glorieux & triomphant. Ouen-ouang monte & deſcend; il eſt placé à côté du Ti.* On y lit encore: *chaque Dinaſtie a un Sage. Les trois Sages ſont dans le ciel.* Dans le chapitre *Tchao-kao* il eſt dit: *le ciel a ôté l'empire à la famille des Yn. Combien d'illuſtres Empereurs de cette famille ſont dans le ciel!* Mais être dans le ciel, être placé à côté du *Ti*, n'eſt-ce pas ce que j'entends par le mot paradis?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Sur ces paroles du livre *Chi*, nos anciens Sages ont en effet reconnu qu'il y avoit un lieu de délices pour être après la mort la demeure des gens de bien; mais pour l'enfer on n'en trouve aucun veſtige dans nos écritures.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Il y a un paradis, il y a donc un enfer. L'un ſe conclut de l'autre, & la même raiſon vaut pour tous les deux. S'il eſt vrai que *Ouen-ouang*, *Tcheou-kong* & les illuſtres Empereurs de la famille des *Yn* ſoient dans le ciel, il n'eſt pas moins vrai que *Kie*, *Tcheou* & *Tao-tché* ſont dans les enfers. Leur conduite en cette vie ayant été ſi différente, ils doivent avoir été traités tout différemment en l'autre vie. Voilà ce que la raiſon dicte, & qui ne ſouffre aucun doute. N'eſt-ce pas pour cela qu'à la mort le vertueux eſt tranquille? Il n'a pas le moindre ſujet de trouble, tandis que le vicieux tremble; quel repentir! quelle amertume! Ce moment eſt pour lui le comble de l'infortune.

S'autoriſer du ſilence des livres claſſiques ſur ce point pour le nier, c'eſt

errer groſſiérement. La maxime des Ecoles d'Europe, eſt celle-ci : ce qu'on trouve dans un Auteur de marque, eſt une preuve ; mais ce n'eſt rien prouver que de dire qu'on ne l'y trouve pas. Il eſt écrit dans nos livres ſacrés, que Dieu au commencement du monde créa un homme appelé *Adam* & une femme nommée *Eve*, pour être les premiers ancêtres du genre humain. On n'y parle point de vos deux Empereurs *Fo-hi* & *Ching-nong*. Sur cela nous pouvons aſſurer qu'il y a eu un *Adam* & une *Eve* ; mais nous ne pouvons pas dire qu'il n'y ait jamais eu de *Ching-nong*, ni de *Fo-hi*. De même après avoir lu les livres Chinois, on ſait que *Fo-hi* & *Ching-nong* ont regné en Chine ; mais comment aſſurer qu'*Adam* & *Eve* ne ſont pas nos premiers ancêtres ? L'hiſtoire de l'Empereur *Yn* ne dit pas un mot de l'Europe ; eſt-ce-là une raiſon de croire qu'il n'y ait point d'Europe ? Ainſi, quoique les livres de Chine n'expliquent pas clairement la doctrine du paradis & de l'enfer, on ne doit pas conclure qu'il faille rejeter cette doctrine.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Les bons auront donc le paradis pour

récompenſe, & les méchants, l'enfer pour punition; mais s'il ſe trouvoit un homme qui ne fût ni bon ni mauvais, que deviendroit-il après la mort?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Il n'y a point de milieu entre les bons & les mauvais. Un homme n'eſt pas bon, dès-lors il eſt mauvais; il n'eſt pas mauvais, dès-lors il eſt bon. Tout le milieu qu'on pourroit y trouver, ne conſiſte que dans les différents degrés de bonté & de malice. La malice & la bonté peuvent être comparées à la vie & à la mort. Un homme n'eſt pas vivant, il eſt donc mort: il n'eſt pas mort, il eſt donc vivant. On ne peut pas dire qu'il ne ſoit ni vivant, ni mort.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Qu'un homme ait d'abord été méchant & enſuite bon; qu'un autre ait d'abord été bon & enſuite méchant, qu'arrivera-t-il après la mort à ces deux hommes?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Dieu eſt le pere de tous les mortels; il met des bornes à notre vie, pour

nous engager à la vertu : à la mort il arrête notre ſort. Un homme a paſſé une partie de ſes jours dans le bien, il change tout-à-coup, devient mauvais, & meurt, c'eſt un rebelle digne de l'enfer; ſes mérites paſſés ſont comptés pour rien. Un autre a long-temps vécu dans le mal, il ſe repent, devient bon, & meurt, Dieu en a pitié, il lui pardonne ſes fautes, & le récompenſe d'un bonheur éternel.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Les crimes précédents de cet homme reſtent donc ſans punition ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Les ſaintes Ecritures nous apprennent qu'un pécheur revenu de ſes égaremens, ſi ſon repentir eſt bien vif, ou qu'il faſſe ſur la terre une ſincere pénitence, pour ſatisfaire la juſtice de Dieu, Dieu lui remet entiérement la peine dûe à ſes péchés, & à la mort il eſt tranſporté dans le ciel ; mais ſi ſa douleur, quoique vraie, n'eſt pas auſſi vive qu'elle pourroit l'être, & que ſa pénitence ne réponde pas au mal qu'il a fait, il y a dans l'autre vie un lieu ſéparé, où durant un certain temps, il faut qu'il acheve

la meſure des châtimens qu'il n'a pas remplie durant ſa vie : une ame enfin, épurée, eſt reçue dans le ſéjour de la gloire ; voilà la regle.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Cette regle me paroît fort juſte ; mais nous trouvons dans les livres de nos Anciens ces paroles : à quoi bon croire un paradis, un enfer ? S'il y a un enfer, c'eſt pour le déréglé ; s'il y a un paradis, c'eſt pour le ſage. Soyons ſages, cela ſuffit. Ce raiſonnement eſt aſſez bon.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Voilà un très-mauvais raiſonnement. Pourquoi ? Il y a ſans doute un paradis, & ce paradis eſt pour le ſage. Mais ne croire ni paradis ni enfer, c'eſt n'être point ſage.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Comment donc ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Ne point croire qu'il y ait un *Chang-ti*, eſt-ce être ſage ou non ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Non ſans doute. Ne lit-on pas dans

le livre *Chi : Ouen-ouang avoit une grande attention à tous ses devoirs. Il étoit extrémement pieux : il vouloit plaire au Chang-ti.* Qui peut donner le nom de sage à un homme qui ne croit point qu'il y a un *Chang-ti* ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Ne point croire que le *Chang-ti* soit infiniment bon & souverainement juste, est-ce être sage, ou non?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Non assurément. Le *Chang-ti* est la la source de toute bonté ; il est le souverain Maître, le juste Juge. Comment appeller sage un homme qui ne croit point que le *Chang-ti* soit infiniment bon & souverainement juste ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

La véritable charité fait aimer les bons & tout ensemble haïr les méchants. Si Dieu n'a pas un paradis pour récompenser le bien, comment peut-on dire qu'il aime les bons ? S'il n'a pas un enfer pour punir le mal, comment peut-on dire qu'il haït les méchants ? Les punitions & les récompenses de cette vie ne répondent point au vice

& à la vertu. Si Dieu, après la mort, ne rendoit pas à chacun ſelon ſes œuvres, en plaçant le vertueux dans le ciel, en précipitant le vicieux dans les enfers, ſeroit-il un Juge ſouverainement équitable ? Refuſer de croire cet article, c'eſt refuſer à Dieu les attributs de bon & de juſte. Cette doctrine ſur le paradis & ſur l'enfer, eſt reçue en Chine dans les Sectes de *Fo* & de *Lao*. Elle eſt ſuivie par les Lettrés habiles, & tous les Royaumes, depuis l'orient juſqu'à l'occident, la profeſſent. Nos divines Ecritures l'enſeignent; j'en ai prouvé fort clairement la vérité. Ne pas s'y rendre, c'eſt n'être point ſage.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Je m'y rends, je la crois ; mais je voudrois bien que vous m'en donnaſſiez une explication détaillée.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Ce que vous me demandez n'eſt pas aiſé. Nos ſaints livres ne parlent là-deſſus qu'en termes généraux : ils n'entrent dans aucun détail ſur l'enfer. Peut-être pourroit-on en dire quelque choſe par comparaiſon avec les maux de cette vie ; mais qui peut décrire le paradis ?

Les maux de cette vie ont des intervalles : ils ont une fin ; les tourments de l'enfer ſont continuels, ils ſont éternels. Les Docteurs diſtinguent deux ſortes de peines dans les enfers ; les extérieures, un chaud, un froid exceſſif, une puanteur inſupportable, une faim, une ſoif extrême ; les intérieures, une horreur abominable à la vue des démons, une jalouſie cruelle du bonheur des élus, une honte, un regret déſeſpérant & inutile en rappelant le temps paſſé.

Parmi les ſupplices des damnés, le plus grand eſt leur chagrin ſur la perte qu'ils ont faite. Dans cette accablante penſée, ils s'écrient ſans ceſſe, les larmes aux yeux : ah ! malheureux, pour un plaiſir d'un moment, nous avons perdu un bonheur éternel, & nous nous ſommes précipités dans l'abîme de tous les malheurs. Ils voudroient bien à préſent pouvoir effacer leurs crimes, pour en faire ceſſer la punition ; mais il n'eſt plus temps : ils ſouhaitent la mort pour finir leurs ſupplices, mais ils vivront malgré eux, & ſouffriront éternellement. Le temps de la pénitence eſt paſſé, Dieu, par une juſte vengeance, accable de douleurs ces criminels, &

les conserve toujours pour les faire toujours souffrir. Pour éviter, après la mort, des tourments si terribles, il faut les méditer durant la vie : leur méditation est un frein contre le vice, & qui sait se défendre du vice n'a pas à craindre ces tourments.

Si la vue des peines de l'enfer n'est pas capable d'émouvoir, il faut recourir au bonheur que nous avons à espérer dans le ciel. Les saintes écritures, parlant du paradis, s'expriment ainsi : *l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, l'homme ne peut pas comprendre ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment*; d'où l'on doit conclure que le paradis est l'assemblage de tous les biens, & l'éloignement de tous les maux. Nous pouvons prendre quelque légere idée de ce beau séjour de la vie future, en faisant attention à ce que nous avons dès cette vie devant les yeux; le ciel, la terre, la beauté de tant de créatures; combien d'objets dignes de notre admiration! Raisonnons ensuite. Toutes ces choses sont sorties de la main de Dieu pour l'usage de tous les hommes, & même pour celui des animaux sans raison : les méchans, aussi bien que les bons, jouissent de tous ces bienfaits. Si

Dieu a d'abord été ſi magnifique à l'égard de tous les mortels en ce monde, que fera-t-il en l'autre pour les gens de bien qu'il prétend combler de bonheur? Dans le paradis, il regne un perpétuel printemps; point de viciſſitude d'été brûlant, d'hiver glacé; la lumiere brille conſtamment, point d'alternative de jour & de nuit; la joie eſt continuelle, aucune occaſion de triſteſſe; la tranquillité eſt parfaite, aucun ſujet de crainte; la beauté ne paſſe point, la jeuneſſe dure toujours, la vie eſt éternelle; on eſt éternellement en la préſence de Dieu même. Les mortels ne peuvent point comprendre ce bonheur, encore moins peuvent-ils l'exprimer: les bienheureux ſont à la ſource de tous les biens; ils s'en raſſaſient ſans ceſſe, ſans ceſſe ils en ſont altérés.

La meſure du bonheur des Saints n'eſt pas la même pour tous: chacun eſt heureux ſuivant le bien qu'il a fait, les mérites ont leurs degrés, les récompenſes les ont auſſi: il n'y a cependant aucun lieu à la jalouſie. Comment cela? c'eſt que chacun poſſede tout ce qu'il eſt capable de poſſéder. A un homme d'une grande taille, il faut un habit plus long; à un autre d'une taille plus petite, un plus

court ſuffit : le petit & le grand ont ce qu'ils veulent. D'où viendroit donc la jalouſie ? Les Saints ſont tous collegues & parfaits amis : ils ſont liés de la plus étroite union, ils s'entr'aiment en freres : quand ils abaiſſent les yeux ſur les ſupplices de l'enfer, quel redoublement de joie pour eux ! Le blanc mis à côté du noir en paroît bien davantage ; la lumiere comparée aux ténebres en ſeſt bien plus brillante.

La Religion Chrétienne inſtruit parfaitement les hommes ſur ces vérités ; mais les hommes ne comprennent bien que ce qu'ils ont devant les yeux : tout ce qu'ils ne voient pas leur paroît obſcur. Qu'une femme enceinte ſoit miſe en priſon, & qu'elle accouche dans un cachot, ſon fils, devenu grand, ne connoît ni le ſoleil, ni la lune ; il ignore ce que c'eſt qu'une montagne, une riviere, le genre humain, l'univers ; une groſſe chandelle eſt ſon ſoleil, la priſon & le peu de gens qu'il y voit ſont pour lui le genre humain, tout l'univers ; il n'imagine rien au-delà : ainſi, ne reſſentant point la dureté d'une priſon, il y demeure ſans peine, il ne penſe point à en ſortir. Mais que ſa mere vienne à lui parler de la ſplendeur des aſtres, de

la pompe des grands du monde, de l'étendue & des merveilles de la terre, de la beauté & de l'élévation du ciel, il comprendra bientôt qu'il n'a encore vu que quelques ſombres rayons de lumieres, que ſa priſon eſt étroite, ſale & puante; qu'il eſt dur d'être dans les fers: & dès-lors ne ſouhaitera-t-il pas d'aller loger dans la maiſon paternelle? ne penſera-t-il pas jour & nuit à ſe rendre libre, & à obtenir de vivre dans la joie, au milieu de ſes parens & de leurs amis? Hélas! les gens du ſiecle, au lieu de s'animer d'une foi vive ſur le paradis & l'enfer, croupiſſent dans des doutes perpétuels, ou ſe moquent de tout ce que nous leur en diſons! Cela n'eſt-il pas déplorable?

Le Lettré Chinois.

J'en conviens, & je vois que preſque tous ceux qui ne s'attachent pas aux rêveries des Sectes de *Fo* & de *Lao*, vivent, flottans & errans, comme un troupeau ſans berger: cette vie, toute miſérable qu'elle eſt, voilà leur paradis. Vos inſtructions, M., ſont les vraies inſtructions d'une bonne mere. Je comprends que nous avons une céleſte patrie; je ſouhaite ardemment de prendre le chemin qui y conduit.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Le chemin droit eſt étroit ; les funeſtes routes ſont larges & ſans embarras : on ne manque pas de guides mal inſtruits qui conduiſent tout de travers. Le vrai peut être regardé comme faux ; le faux a quelquefois l'apparence du vrai : il eſt de la derniere importance de ne pas s'y tromper. En cherchant mal le ſouverain bonheur, on aboutit au malheur éternel. On doit être en cette vie extrêmement ſur ſes gardes.

VII. ENTRETIEN.

La nature de l'homme eſt bonne en elle-même. Quelle eſt la vraie étude de l'homme chrétien ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

VOUS m'avez appris, M., que Dieu eſt le pere de tous les mortels, & je ne vois rien de plus juſte que de l'aimer. Vous m'avez appris que l'ame de l'homme eſt immortelle, & je comprends que cette vie étant ſi courte, on ne doit pas en faire beaucoup de cas. Je ſais à préſent qu'il y a un paradis pour les bons, & que

que le vertueux confirmé dans le bien sera éternellement avec les Saints en la présence de Dieu. Je sais qu'il y a un enfer pour les méchans, & que là, le vicieux endurci dans le mal sera puni d'une éternité de supplices. Tout cela me détermine à prendre les vrais moyens de servir Dieu. Nos Lettrés de Chine ont pour maxime que, suivre la nature, c'est pratiquer la vertu. Si la nature n'a rien que de bon, on ne se trompe pas en la suivant; mais, si elle a quelque chose de mauvais, ce n'est pas là un guide sûr : qu'en pensez-vous ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

En lisant les livres des Lettrés Chinois, on trouve souvent les termes de nature, de passions; mais on n'y voit rien de clair sur ces sujets. Dans une même école, il y a là-dessus cent opinions différentes. Avoir beaucoup de connoissances, & ne pas se connoître soi-même, c'est être vraiment ignorant avec toute la science qu'on a. Pour savoir ce qu'il y a de bon dans la nature de l'homme, il faut auparavant définir ce que c'est que nature, ce que c'est que bon & mauvais. La nature d'une chose n'est autre chose que les proprié-

tés qui conſtituent l'eſpece de cette choſe; *propriétés*, donc tout ce qu'il y a d'étranger dans une choſe n'eſt point ſa nature; *qui conſtituent*, donc tout ce qui ne conſtitue pas intrinſéquement une choſe, n'eſt point ſa nature; *l'eſpece*, donc où il y a même eſpece, il y a même nature; & où l'eſpece eſt différente, la nature l'eſt auſſi : les choſes ſont ou ſubſtances, & leur nature eſt ſubſtancielle; ou accidents, & leur nature eſt accidentelle. Ce qui eſt digne d'amour, voilà le bien; ce qui eſt digne de haine, voilà le mal. Après ces prémices, on peut établir ce qu'il y a de bon & de mauvais dans la nature de l'homme.

Les Philoſophes d'Europe définiſſent l'homme un être vivant, ſenſitif, capable de raiſonner; *vivant*, par-là il eſt diſtingué des pierres, des métaux; *ſenſitif*, par-là il eſt diſtingué des plantes & des arbres; *capable de raiſonner*, par-là il eſt diſtingué des oiſeaux, des quadrupedes, des poiſſons. En diſant que l'homme eſt capable de raiſonner, on ne dit pas qu'il ſoit clair-voyant, pénétrant, & par-là il eſt diſtingué de l'ange : l'ange connoît tout d'un coup, & auſſi promptement que va un rayon

de lumiere, ou que nous jettons un coup-d'œil ; il n'a pas besoin d'employer le raisonnement. L'homme, d'un antécédent tire une conséquence ; de ce qui paroît, il conclut à ce qui ne paroît pas ; & de ce qu'il sait, il vient à être instruit de ce qu'il ne savoit pas : c'est pour cela qu'on dit qu'il est capable de raisonner. L'homme, réduit à son espece propre, est distingué de toute autre chose. Voilà ce qu'on appelle la nature de l'homme.

Les qualités de l'homme, bonté, justice, politesse, science, suivent de ce qu'il est raisonnable : la raison elle-même n'est que dans le genre de qualité. Ce ne peut point être là la nature de l'homme : on a disputé autrefois si la nature de l'homme étoit bonne ou mauvaise, qui a jamais douté qu'il y eût rien de mauvais dans la raison ? On lit dans le *Mong-tzé*, que la nature de l'homme est différente de celle du bœuf & du chien. Les Commentateurs expliquent ainsi ces paroles : la nature de l'homme, disent-ils, est droite ; celle des bêtes est oblique. Or, il n'y a pas deux sortes de raisons ; la raison n'a rien d'oblique. On doit donc juger que les anciens Philosophes n'ont point cru que

là raiſon & la nature fuſſent la même choſe. Après cette explication, je puis, M., répondre à ce que vous ſouhaitez, ſavoir, ſi la nature de l'homme eſt bonne ou non.

Ce qui compoſe la nature de l'homme, auſſi bien que les paſſions qui l'accompagnent, tout cela vient de Dieu, qui a commis la raiſon pour gouverner : ainſi toutes ces choſes ſont dignes d'amour, & en ſoi-même bonnes. Quant à l'uſage qu'on en peut faire, cela dépend de nous ; nous pouvons aimer, nous pouvons haïr, voilà matiere à des actes tout oppoſés : en agiſſant, nous ne ſommes déterminés forcément ni au mal, ni au bien ; voilà où paroiſſent nos paſſions. La nature, dans ce qu'elle fait, ſi elle n'eſt pas mal affectée, ſuit la raiſon, ne paſſe pas les bornes, & ne fait rien que de bien ; mais les paſſions ſont le mobile de la nature, les paſſions ſont toujours dangereuſes, il ne faut point les ſuivre aveuglément, ni ſans examiner ſi elles ſont d'accord avec la raiſon. Un homme qui ſe porte bien a le goût réglé ; ce qui eſt doux, il le trouve doux ; ce qui eſt amer, il le trouve amer. S'il tombe malade, le doux, il le trouve amer, & l'amer lui

paroît doux ; une nature dépravée dans ſes paſſions eſt frappée irréguliérement par les objets, & en reçoit des impreſſions mauvaiſes : d'où il arrive que les actions ſont pour la plupart déréglées. Cependant la nature de l'homme eſt bonne en ſoi, & rien ne doit empêcher de l'appeller bonne : il peut toujours connoître ce qu'il y a de mauvais en lui, & y remédier.

Le Lettré Chinois.

On définit, en Europe, le bien, ce qui eſt digne d'amour ; & le mal, ce qui eſt digne de haine : c'eſt là donner la vraie idée du bien & du mal. En Chine, certains Docteurs diſent : ce qui produit le bien eſt bon, ce qui produit le mal eſt mauvais. Cela paroît revenir au même ; mais, enfin, puiſque la nature de l'homme eſt bonne en ſoi, d'où peut venir le mal qu'elle produit ?

Le Docteur Européen.

La nature de l'homme eſt telle qu'il peut faire le bien & le mal. On ne doit pas conclure delà que ſa nature ſoit mauvaiſe en ſoi : le mal n'eſt pas un être réel, & n'eſt que la privation du bien, comme la mort n'eſt que la privation

de la vie Un Juge peut condamner à mort un criminel, ce n'eſt pas à dire qu'il ait la mort entre ſes mains. Un homme, ſur la terre, qui ne pourroit pas ne pas faire le bien, ne ſeroit pas digne d'être appelé bon, & l'on ne regarde point comme bon quiconque n'a pas l'intention de faire le bien. N'être pas contraint au bien, & s'y déterminer ſoi-même, voilà le vrai ſage, voilà le vertueux. Dieu nous a donné une nature libre, capable de ſe déterminer : c'eſt pour nous un grand bienfait de ſa part. Cette liberté ne nous eſt pas ſeulement utile à augmenter nos mérites, elle fait encore que nos mérites ſont véritablement à nous : c'eſt ce qui fait dire que Dieu, qui nous a créés ſans nous, ne nous fait pas Saints ſans nous. Le but n'eſt pas planté pour qu'on le manque; les mauvaiſes inclinations ne ſont pas pour qu'on les ſuive. Les créatures inanimées ou ſans raiſon ſont de leur nature incapables de bien & de mal. La nature de l'homme eſt différente : il eſt très-capable de l'un & de l'autre : c'eſt pour cela qu'il peut mériter. Ses mérites ne ſont point un nom vuide : ce ſont des mérites réels, acquis par la pratique des vertus. Quoique la nature

& les inclinations de l'homme ſoient bonnes en elles-mêmes, il ne s'enſuit pas que tous les hommes ſoient bons. Celui-là ſeul eſt bon, qui a de la vertu: la vertu entée ſur la nature, & la nature agiſſant par la vertu, voilà comme l'homme éleve & perfectionne ce qu'il a de bon naturellement.

LE LETTRÉ CHINOIS.

La nature de l'homme a ſans doute d'elle-même la vertu. Si cela n'étoit pas, comment pourroit-on dire qu'elle eſt bonne? Le ſage, n'eſt-ce pas celui qui rentre dans les voies de la nature?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Si toute la ſageſſe conſiſtoit à reprendre les voies de la nature, tous les hommes naîtroient ſages: où ſeroit donc la différence que *Kong-tzé* met entre ceux qui naiſſent vertueux, & ceux qui doivent apprendre à étudier la vertu? Si la vertu n'étoit pas une choſe que l'homme dût apprendre à acquérir, mais une ſimple correſpondance à ce qu'il a de ſa nature, ſon grand crime ſeroit de ne pas ſuivre ſes inclinations naturelles; & en les ſuivant, quel grand mérite pourroit-il avoir? Il faut donc

reconnoître deux ſortes de bontés; la bonté de la nature que nous recevons, & la bonté de la vertu que nous acquérons. Le bien naturel, c'eſt Dieu qui nous le donne, nous n'avons en cela aucun mérite; notre mérite eſt tout entier dans le bien qui réſulte des vertus que nous pratiquons. Un enfant aime ſa mere, une bête en fait autant. Tout homme, qu'il ait de la charité ou non, eſt d'abord alarmé, s'il voit un petit enfant prêt à tomber dans un puits: ce ſont là des effets de la bonté naturelle. Un homme ſans charité & une bête ſont néanmoins également deſtitués de vertu. La vertu conſiſte à faire ce qu'on connoît être bien: connoître le bien, & s'excuſer de le faire ſur ce qu'il eſt difficile, ou qu'on n'en a pas le loiſir, ce n'eſt pas être vertueux.

On compare le cœur d'un enfant nouvellement né à un papier très-blanc ſur lequel on n'a encore rien écrit; on le compare auſſi à une belle perſonne: une belle perſonne eſt aimable pour ſa beauté, elle l'a reçue de ſa naiſſance, elle ne l'a point obtenue par ſon mérite: ſi l'on voit cette perſonne, ſur un habit de drap d'or, en vétir un autre fort modeſte pour en couvrir le premier,

on connoît alors, à ce trait de modestie, qu'elle est vertueuse. La nature de l'homme, quelque bonne qu'elle soit en elle-même, si elle n'est pas ornée de vertus, quel éloge peut-elle mériter? On dit, dans les écoles d'Europe, que les vertus sont les ornemens de notre ame, lesquels se multiplient à mesure que notre ame s'exerce dans la vertu. Dire ornement, voilà le vertueux. Le vicieux prend la route opposée : les vices ou les vertus sont des choses immatérielles, & qui ne conviennent qu'à l'esprit. Ainsi, ce terme d'ornement doit s'entendre dans un sens spirituel.

Le Lettré Chinois.

Tous les anciens & les nouveaux, en parlant de nature, parlent de vertu; mais je n'avois pas encore entendu approfondir & éclaircir ainsi cette matiere. L'homme, en faisant le mal, avilit & souille sa bonté naturelle; au lieu qu'en faisant le bien, il la releve, & la pare de magnifiques ornemens. Ainsi, notre ame reçoit sa plus grande beauté des vertus que nous pratiquons, & la pratique de la vertu doit faire toute l'occupation du sage; mais combien de gens ne s'occupent qu'à des affaires ex-

térieures, & ne penſent nullement à rentrer en eux-mêmes!

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Hélas! les gens du ſiecle paſſent leurs jours à promener çà & là leurs deſirs: ils mettent toute leur attention à entaſſer de faux biens dont ils repaiſſent inceſſamment les yeux du corps, ſans vouloir jamais ouvrir un moment ceux de l'eſprit pour appercevoir les ſolides & immenſes richeſſes de l'éternité : le chagrin & les inquiétudes les rongent durant la vie, & à la mort, ils ſont accablés de triſteſſe & de crainte, ſemblables à des animaux qu'on traîne à la boucherie. Dieu, en nous créant, ne nous met ſur la terre que pour vaquer à la vertu. Une fois arrivés au ſouverain bonheur, qu'aurons-nous à déſirer? Mais nous négligeons une ſi belle deſtinée; nous nous faiſons eſclaves de toutes les créatures; nous nous livrons à mille ſortes d'excès: de qui en eſt la faute?

L'homme ne déſire pas préciſément les richeſſes, les honneurs. Le véritable objet de ſes deſirs eſt ſa propre ſatiſfaction. Quel moyen d'être toujours ſatisfait? L'unique eſt de ne ſouhaiter

jamais ce qui ne dépend pas de nous de poſſéder. Nous poſſédons quelque choſe de bien réel qui eſt nous-mêmes, & nous nous perdons nous-mêmes. Perdre ſon ame, quelle perte! Il y a deux parties dans l'homme; l'ame & le corps. L'ame eſt ſans doute la plus noble partie. Le Sage regarde ſon ame comme étant véritablement lui-même. Le corps n'eſt que comme un vaſe qui ſert à contenir l'ame. Autrefois un tyran faiſoit tourmenter un de ſes fideles ſujets, nommé Jean. Jean d'un viſage tranquille lui dit: tu briſes le vaſe dans lequel Jean eſt renfermé; mais tu n'as pas la puiſſance d'atteindre à Jean lui-même. C'eſt-là véritablement connoître ce que c'eſt que l'homme.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Qui ne ſait pas que le vice eſt la ſource du malheur, & que le ſolide bonheur conſiſte dans la vertu? Le vertueux eſt le véritable heureux. Cependant combien peu de ſages en chaque ſiecle! Eſt-ce donc que le chemin de la vertu eſt difficile à apprendre, ou qu'il eſt difficile à pratiquer?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

L'un & l'autre eſt difficile; mais les

plus grandes difficultés ſont dans la pratique. Celui qui connoît le bien, & qui ne le fait pas, aggrave ſon crime, & obſcurcit ſes connoiſſances. Semblable à un homme qui mange, & qui ne digere pas, il ſe remplit, mais il ne ſe nourrit pas; au contraire il ruine ſa ſanté. Celui qui fait le bien qu'il connoît, multiplie ſans ceſſe ſes mérites, & ſa gloire devient toujours plus grande. Inſtruit de ſes devoirs, il augmente de plus en plus les forces de ſon ame, pour achever ce qui lui reſte encore à faire. Que l'on tente, que l'on eſſaie, & l'on éprouvera que la choſe eſt ainſi.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Parmi nos Docteurs Chinois, ceux qui anciennement ont reçu les inſtructions du Sage, l'ont tous été eux-mêmes; mais ceux d'aujourd'hui qui n'ont plus le Sage devant les yeux, ne ſont pas fort perſuadés que la doctrine du temps préſent ſoit véritablement la doctrine du Sage. Je ſerois bien aiſe que vous vouluſſiez m'apprendre en détail comment on peut s'en bien inſtruire.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

En liſant les livres de Chine, j'ai

remarqué qu'en matiere de doctrine, chacun suit ses idées particulieres. Si vos Docteurs s'en tenoient à ce qui est universellement reçu, je m'en tiendrois moi-même à eux sur certains articles, & il ne seroit nullement besoin que je vous rapportasse ce qu'on pense en Europe. C'est à vous, M., à prendre votre parti. La vraie doctrine n'est pas toute dans les préceptes & dans les exemples des Anciens. Nous pouvons de nous-mêmes apprendre beaucoup de choses. A la vue du ciel & de la terre, en considérant toutes les créatures, on peut tirer des conséquences sur ce qui regarde l'homme. C'est ce qui fait dire que, quand le Sage n'auroit ni livre, ni maître, il trouveroit dans l'univers de quoi s'instruire & s'édifier.

Le terme de doctrine a beaucoup d'étendue; il y a une vraie & une fausse doctrine; une doctrine estimable & une de nulle importance; une doctrine relevée & une grossiere. La fausse doctrine n'est pas, M., ce que vous voulez savoir. Pour celle qui n'a que de vains dehors, sans aucun fond réel, le Sage n'en fait point son étude. Ce que j'appele vraie doctrine, regarde l'intérieur; regarde l'homme en soi: en un mot, elle con-

ſiſte à nous perfectionner nous-mêmes. Le mal des gens livrés au ſiecle préſent, n'eſt pas de ne vouloir rien apprendre, c'eſt de s'appliquer uniquement à des choſes qu'il vaudroit mieux ne ſavoir pas. Cela peut-il être compté pour des occupations raiſonnables ?

Notre ame n'eſt pas ſeulement toute ſpirituelle ; elle gouverne encore notre corps. Ainſi, l'ame étant bien réglée, le corps eſt dans la regle ; l'ame ſe trouvant ornée de vertus, le corps y participe. C'eſt pour cela que le Sage met ſa principale application à ce qui regarde l'ame. Notre corps a des yeux, des oreilles, une bouche, les cinq ſens. Par l'uſage de ces ſens, il atteint les objets. Notre ame a ſes trois puiſſances par leſquelles elle agit ; la mémoire, l'entendement & la volonté. Lorſque nous avons oui, vu, goûté & ſenti quelque choſe, l'image de cette choſe eſt portée, par la voie des ſens, juſqu'à l'ame. L'ame alors, par le moyen de la mémoire, reçoit cette image ; la met comme en réſerve, & en garde le ſouvenir : ſi nous voulons pénétrer le fond de cet objet, l'ame emploie l'entendement, & ſur l'image que la mémoire lui préſente, elle examine la na-

ture de l'objet; elle raisonne sur ses propriétés, & parvient à connoître s'il est bon ou mauvais : s'il est bon, l'ame se sert de la volonté, elle l'aime, elle le désire ; s'il est mauvais, elle le haït, elle le rejette. Ainsi, l'emploi de l'entendement est de connoître, de pénétrer ; celui de la volonté, est d'aimer ou de haïr.

Les trois puissances de l'ame étant perfectionnées, tout l'homme est parfait. La perfection de la mémoire suit celle de l'entendement & de la volonté ; ainsi, tous les préceptes de doctrine ne regardent que ces deux dernieres facultés. L'objet de l'entendement est le vrai; celui de la volonté est le bien. Plus le vrai que nous connoissons, a d'étendue, plus notre entendement est satisfait. Plus le bien que nous aimons, est grand, plus notre volonté est contente. Que la volonté n'ait rien à aimer ; que l'entendement n'ait rien à connoître, ces deux puissances manquant de leur aliment propre, se trouvent languissantes & comme affamées. Rien n'occupe plus noblement notre entendement que la justice ; rien n'exerce plus dignement notre volonté que la charité. Charité, justice : voilà ce que le Sage a toujours en vue ; ces deux vertus marchent en-

ſemble : l'une ne va pas ſans l'autre. L'entendement connoît ce qu'il y a d'eſtimable dans la charité, & la volonté s'applique à la pratiquer. La volonté aime ce qu'il y a de bien dans la juſtice, & l'entendement s'étudie à le rechercher. La juſtice néanmoins le cede à la charité, & lorſque la charité eſt parfaite, l'entendement abonde en lumieres. Auſſi, le Sage fait-il ſon principal de la charité. La charité eſt la plus noble de toutes les vertus; elle ne craint point d'être ravie de force; elle n'eſt point ſujette à vieillir, ou à dépérir par le temps. Plus elle ſe répand au-dehors, plus elle reçoit d'accroiſſement. C'eſt le plus précieux de tous les tréſors : auſſi, dit-on que la charité eſt de l'argent pour le peuple, de l'or pour ceux qui gouvernent, & pour le Sage, un bijoux ineſtimable.

J'ai toujours oui dire que l'homme ſage en tout ce qu'il fait, forme premiérement un deſſein, & qu'enſuite il ſe ſert des moyens propres pour arriver à ſa fin. Un voyageur détermine d'abord où il veut aller; après il s'informe du chemin qu'il doit prendre. La fin eſt renfermée dans le deſſein même. Quand on veut s'inſtruire de la

véritable doctrine, il faut auparavant examiner quel motif on a. Personne n'etudie sans avoir un but. Si cela n'étoit pas, on marcheroit à l'avanture, sans savoir soi-même ce que l'on cherche. On peut étudier ou par amusement, uniquement pour savoir, & cela n'est qu'étudier; ou par intérêt, pour faire une espece de commerce de ce que l'on sait, & ce n'est-là qu'un petit gain; ou par vanité, pour faire parade de sa science, & cela est bien vuide; ou par zele, pour instruire les autres, & ce motif est louable; ou enfin, pour se perfectionner soi-même, & voilà la véritable science. C'est ce qui m'a fait dire ci-devant que la vraie doctrine regardoit l'intérieur & la propre perfection de l'homme. Par-là l'homme entre dans les vues de Dieu, & prend la voie sûre pour retourner à son origine.

LE LETTRÉ CHINOIS.

De cette maniere l'homme se perfectionneroit soi-même, pour Dieu, & non pour soi-même; une telle doctrine ne regarde-t-elle pas l'extérieur ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Comment l'homme peut-il se per-

fectionner soi-même, & que ce ne soit pas pour soi-même ? Agir pour Dieu, c'est le vrai moyen de parvenir à la perfection. *Kong-tsé* dit que la vertu de charité consiste à aimer son prochain. Personne en Chine ne trouve qu'une telle doctrine regarde l'extérieur. Pour moi, je prétends que la vraie charité s'éleve premiérement à Dieu, & descend ensuite au prochain. Sans abandonner le ruisseau, je lui préfere la source. En quoi ma doctrine regarderoit-elle l'extérieur ? Parmi les hommes, ce qui nous touche de plus près, notre pere même, comparé à Dieu, nous est étranger. Dieu nous étant donc si proche, comment nous seroit-il étranger ? Plus le motif est relevé, plus l'action est noble. Si dans nos actions, notre motif s'arrête à nous-mêmes, qu'y a-t-il en cela de relevé ? Mais s'il remonte jusqu'à Dieu, c'est alors que nos actions ont atteint le plus haut degré de noblesse, qui oseroit les traiter de basses & d'abjectes ?

La sainte & véritable doctrine nous est communiquée avec la naissance ; Dieu la grave dans nos cœurs, & ses principes sont ineffaçables : c'est ce qu'on appelle, dans les livres classiques de

Chine, la brillante raiſon, la loi claire. Mais cette clarté diminue extrêmement par le trouble que cauſent les paſſions. A moins que les gens du ſiecle ne ſoient inſtruits par les ſages, ils vivent dans l'ignorance, & il eſt à craindre qu'aveuglés par leurs inclinations déréglées, ils ne diſtinguent pas même cette loi claire, & ne reconnoiſſent plus les principes naturels. Le point eſſentiel de la vraie doctrine eſt d'agir, & aujourd'hui on ſe contente de diſcourir, comme ſi la connoiſſance du bien ne devoit produire qu'une vertu en diſcours, & non pas plutôt une vertu en actions. Cependant il ne faut pas négliger la parole; en parlant de doctrine, on rappelle ce qu'on ſavoit déjà, & l'on s'inſtruit encore mieux de ce que l'on ne ſavoit pas ſi bien; on fait des découvertes, & l'on diſſipe tous les doutes; on s'anime ſoi-même, & l'on excite les autres : la ſcience en devient plus profonde, & la foi plus inébranlable; la ſcience du bien eſt infinie, l'homme doit s'y appliquer juſqu'à la mort : toute la vie doit être employée à cette étude. Prétendre qu'on a vu la fin, c'eſt n'avoir pas commencé. Dire, c'eſt aſſez, & ne

vouloir plus avancer dans la vertu, c'eſt reculer, & retourner en arriere.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Voilà, ſans doute, la véritable doctrine; mais, M., par où faut-il commencer?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Je vous ai déjà dit, M., que, dans l'ouvrage de la perfection, il faut imiter à-peu-près ce que fait un jardinier. Le jardinier commence à préparer les terres, il en arrache les mauvaiſes herbes, il en tire les pierres & les briques, il diſpoſe des petits canaux pour pouvoir arroſer, enſuite il ſeme. Celui qui veut devenir vertueux doit d'abord bannir le vice, enſuite il pourra acquérir la vertu. C'eſt ce que *Mong-tzé* a voulu dire par ces paroles : *quand on n'eſt plus ce qu'il ne faut pas être, on peut devenir ce qu'il faut être.* Un homme qui, avant de recevoir aucune inſtruction, s'eſt laiſſé aller de longue main au gré de ſes deſirs, porte le vice profondément enraciné dans l'ame; il faut faire beaucoup d'efforts pour l'arracher : une telle victoire ſur ſoi-même demande un grand

courage ; au lieu qu'un jeune enfant qui commence de bonne heure, & sans avoir encore contracté aucune mauvaise habitude, pour peu qu'il s'applique, avance beaucoup. Un Philosophe de l'ancien temps avoit pour maxime d'interroger tous les disciples qui venoient se mettre sous sa conduite, s'ils n'avoient encore écouté aucun autre maître : ceux qu'il trouvoit avoir déjà reçu des leçons, & marché dans de fausses routes, il leur assignoit deux sortes de devoirs ; le premier étoit de réformer leurs anciennes idées, & le second d'en prendre de toutes nouvelles. Un disciple, une fois instruit de l'étude qu'il doit faire, s'il se trouve épris de l'amour du plaisir, comment se roidir contre, & y résister ? S'il est rempli d'orgueil, plein d'estime pour soi-même, & de mépris pour les autres, comment entrer dans la voie étroite de l'humilité ? S'il est possédé d'avarice, & chargé de biens injustement acquis, comment se réduire à la médiocrité ? S'il est enivré d'ambition, & du desir de la gloire mondaine, comment se réprimer, & se remettre à la regle ? S'il est dominé par la colere, que, dans ses emportemens, il s'en prenne à Dieu & aux hommes,

comment pratiquer la juſtice & la charité ? Un vaſe, une fois imbu de ſel & de vinaigre, eſt-il propre à contenir une liqueur aromatique ? Connoître ſes vices, c'eſt commencer à appercevoir la vertu, & l'on n'eſt plus ſi éloigné du bon chemin. Parmi les moyens de déraciner le mal, & d'avancer vers le bien, le meilleur, ſelon moi, eſt celui qu'on emploie dans la Compagnie dont je ſuis membre : il conſiſte à s'examiner deux fois le jour ; une moitié du jour paſſée, on rappelle dans ſon eſprit ce qu'on a penſé, ce qu'on a dit, ce qu'on a fait de bien ou de mal ; ce qu'on trouve de bien, on s'anime à le continuer ; ce qu'on trouve de mal, on détermine de s'en corriger. Quiconque uſera de ce moyen long-temps, manqua-t-il de toute autre direction, n'a pas à craindre de faire de grandes fautes. Mais, pour s'élever à quelque choſe de plus parfait, il faut ſe faire une ſainte coutume de toujours regarder Dieu avec les yeux de l'eſprit, & de ſe tenir ſans ceſſe en ſa préſence. Si Dieu ne ſort point de notre cœur, les mauvais deſirs n'y naîtront point : cette ſeule pratique, ſans autre précepte, ſuffit pour régler tout l'homme, & pour l'empêcher de

rien faire de répréhenſible. Ainſi, pour ſe corriger de tous ſes défauts, le point eſſentiel eſt de ſe repentir vivement des fautes que l'on fait : un vif repentir du paſſé, une réſolution ferme pour l'avenir ; par-là le cœur étant purifié des vices, on peut aiſément l'orner des vertus.

Les vertus ſont de pluſieurs eſpeces, & en grand nombre. Il ſeroit difficile de vous entretenir de chacune en particulier. Je m'arrête à la principale, qui eſt la charité : poſſéder celle-là, c'eſt les avoir toutes. Il eſt dit dans le livre *Y*, que la charité eſt le principe de tout bien, l'homme de charité eſt l'homme parfait. Cette vertu s'explique en deux mots : elle conſiſte à aimer Dieu par-deſſus toutes choſes, & à aimer le prochain comme ſoi-même. Pratiquer ces deux points, c'eſt remplir toute la loi. Ces deux articles ſe réduiſent même à un ſeul : quand on aime bien un ami, on aime en même-temps tout ce que cet ami aime. Dieu aime l'homme, ſi nous aimons véritablement Dieu, pouvons-nous ne pas aimer l'homme ? La nobleſſe de la vertu de charité vient de ſon objet, qui eſt Dieu. Si Dieu, en nous ordonnant de nous rendre parfaits, demandoit de nous quelque choſe qui

fût hors de nous, après tous nos efforts, peut-être ne pourrions-nous pas l'obtenir; il n'exige de nous que ce qui dépend de nous, qui eſt en nous, notre amour : qui oſe dire qu'il ne peut pas aimer Dieu, la ſource de tous les biens? C'eſt Dieu qui nous a créés, qui nous conſerve, qui nous nourrit : il nous a fait hommes, & non pas animaux brutes; il nous a donné une nature capable de la vertu. Auſſi-tôt que nous marquons de l'amour pour Dieu, Dieu répond à notre amour par ſes bienfaits : quoi de plus engageant?

Le cœur de l'homme ſe ſatisfait dans le bien : ainſi, plus le bien eſt grand, plus le cœur de l'homme en eſt ſatisfait. Dieu eſt un bien ſans bornes; nous ne devons mettre aucunes bornes à notre amour. Il n'y a donc que Dieu ſeul qui puiſſe ſatisfaire entiérement notre cœur. Le bien qu'on ne connoît pas, on ne peut pas l'aimer, & on l'aime d'autant plus, qu'on le connoît mieux. Ce que l'on ſait valoir cent, on le cherche comme cent; ce qu'on ſait valoir mille, on le recherche comme mille : ainſi, l'homme qui veut augmenter ſon amour envers Dieu, doit auparavant bien méditer ce que c'eſt que Dieu.

Voilà le vrai moyen d'apprendre à obſerver la loi.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Dieu ne peut pas être vu des yeux du corps, il faut en croire ſur ce qui le regarde à ce que les hommes en ont dit, ou écrit. Tout ce que nous ne ſavons ainſi que ſur la foi d'autrui, eſt toujours obſcur & incertain ; comment pourroit-on bien diriger ſa route ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

L'homme eſt corporel, & dans les choſes qui le regardent lui-même, il eſt obligé d'en croire aux hommes, à plus forte raiſon dans ce qui eſt au-deſſus des ſens. Pour moi, je ne prétends pas vous dire des choſes extraordinaires. Un fils aime, reſpecte ſon pere, & juſqu'où ne porte-t-il pas ce reſpect & cet amour ? Mais, en pratiquant ces vertus filiales, que fait-il autre choſe que d'en croire à la parole des hommes ? Il ſait qu'un tel eſt ſon pere ; ſi perſonne ne le lui avoit dit, comment le ſauroit-il ? Un ſujet eſt fort attaché à ſon Prince, il lui eſt très-fidele, il ne balanceroit pas à expoſer ſa vie pour ſon ſervice ; mais cet attachement, cette fidélité, n'eſt-ce pas

dans les livres claſſiques qu'il les a puiſés ? Quel eſt le ſujet qui ſache par lui-même qu'un tel homme eſt ſon Roi? Delà vous voyez que ce que l'on croit ſur de ſolides raiſons n'eſt point regardé comme peu clair, peu ſûr, & qu'il ſuffit pour allumer une véritable charité. Que doit-ce donc être par rapport à Dieu ? Ce n'eſt pas un ſeul homme qui en parle, c'eſt Dieu même qui ſe peint dans les merveilles de la nature, & dans nos divines écritures ; ce ſont tous les ſages de tous les Royaumes du monde qui nous le prêchent : les plus illuſtres & les plus rares perſonnages ont marché par cette route. S'égare-t-on en les ſuivant? Qu'y a-t-il donc en cela d'obſcur & d'incertain?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Cela étant ainſi, il faut croire ſans aucun doute ; mais les devoirs de la charité ſont d'une étendue immenſe : cette vertu plus élevée que le ciel, plus profonde que les abîmes de la mer, où n'atteint-elle pas ? Cependant vous dites, M., qu'un ſeul amour ſuffit : aimer, cela paroît bien peu de choſe.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Un amour de chair & de ſang eſt bien capable de mettre en mouvement toutes les paſſions de l'homme, jugez

de ce que peut un amour tout ſpirituel. Voyez un avare qui met ſon bonheur dans les richeſſes, & qui regarde la pauvreté comme ſon plus grand malheur : les biens de ce monde, voilà ce qu'il aime ; ce qu'il n'a pas, il le deſire ; s'il eſt en état de l'obtenir, il l'eſpere ; s'il ne peut pas y atteindre, il l'abandonne à ſon grand regret ; s'il l'obtient, il ſe réjouit ; qu'il ſe trouve dans le danger de perdre ce qu'il a, l'horreur le ſaiſit, il tremble, il fuit ceux qui peuvent le lui enlever ; s'il eſt attaqué, & qu'il ſe ſente fort, il s'arme de courage ; s'il eſt foible, la peur l'accable ; qu'il vienne à perdre, par quelque accident, ce qu'il poſſédoit, il s'afflige, il ſe chagrine ; ſi l'on le lui ravit de force, il réſiſte autant qu'il peut ; il n'oublie rien pour ſe le faire rendre ; il s'enflamme de colere : voilà toutes les paſſions de l'homme, qui agiſſent par le ſeul amour des richeſſes.

A parler en général, auſſi-tôt que l'homme aime quelque choſe, ſon cœur eſt dans l'agitation ; il n'a point de repos ; il n'y a rien qu'il ne faſſe. A quels voyages ne le porte pas l'amour du gain ? A quelles dépenſes ne le porte pas l'amour de la volupté ?

A combien de dangers ne le livre pas l'amour de la gloire ? A combien d'études, d'exercices, de gênes ne l'assujettit pas l'amour des grandeurs? Quoi ! pour toutes les choses d'ici-bas, l'amour du monde est le grand mobile, & l'amour de Dieu seroit sans force & sans action ? Celui qui aime véritablement Dieu, s'applique incessamment à le bien servir, à le glorifier, à faire connoître ses perfections & ses grandeurs, à étendre par-tout sa sainte loi, & à combattre tout ce qui y est opposé.

Mais le principal effet de l'amour de Dieu, est l'amour du prochain. *Kong-tsé* l'a dit par ces paroles : la charité consiste à aimer le prochain. Qui n'aime pas son prochain, par où marque-t-il qu'il aime & qu'il respecte véritablement son Dieu ? L'amour du prochain n'est point un amour vuide & oisif : il se manifeste par les œuvres. Il consiste à nourrir les pauvres, à vêtir ceux qui sont nus, à loger les pélerins, à consoler les affligés, à instruire les ignorants, à corriger les délinquants, à pardonner aux ennemis, à ensevelir les morts, & à prier pour eux. Enfin, morts & vivants, la charité embrasse tout. Un saint homme, autrefois en

Afrique, étant interrogé ſur ce qu'il falloit faire pour arriver à la perfection, répondit : *Aimez, & faites ce que vous voudrez*. La penſée du Saint étoit qu'en prenant la charité pour guide, il n'étoit pas à craindre de s'égarer.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Les gens de bien ſont dignes d'amour ; mais tous les hommes ne ſont pas gens de bien. Les méchants ne doivent point être aimés, encore moins, beaucoup aimés. Ceux qui ne nous touchent en rien, pourquoi s'en embarraſſer ? Pour ceux qui nous touchent par quelque endroit, quand même ils ne ſeroient pas fort gens de bien, en Chine nous les aimons. L'Empereur *Chun* aimoit ſon pere *Kon-tiou*, tout brutal qu'il étoit ; & quelque orgueilleux que fût ſon frere *Siang*, il ne laiſſoit pas de l'aimer.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

On confond ordinairement la charité avec l'amour ; mais cela doit s'entendre de l'amour d'une choſe capable de retour. Quand on aime un animal, ou même quelque choſe d'inanimé, cela n'eſt point charité ; & ce qu'on aime ainſi, quoiqu'il n'ait point de retour, on ne

laiſſe pas de l'aimer. La charité conſiſte à ſe réjouir du bien qu'un autre poſſede, & non pas à être bien aiſe de poſſéder ſoi-même le bien qui eſt dans autrui. Lorſqu'un homme aime le vin, ce n'eſt pas pour le vin même, c'eſt pour l'uſage qu'il en fait. Auſſi, n'appelle-t-on pas cela charité. Mais un pere a un vrai amour de charité pour ſon fils, lorſqu'il ſe réjouit du bien qu'il voit en lui, & ſe complaît en le voyant riche, content, ſçavant, vertueux. Si ce pere n'aime ſon fils qu'à cauſe des ſervices qu'il en tire, ce n'eſt pas-là aimer ſon fils, c'eſt uniquement s'aimer ſoi-même. Il n'y a-là aucune charité. Les méchants ſans doute ne ſont pas dignes d'être aimés ; cependant, parmi tout ce qu'ils ont de mauvais, on peut encore trouver quelque choſe de bon : ainſi, on ne doit pas abſolument leur refuſer tout amour. Celui qui eſt animé d'une véritable charité, aime Dieu, & parce que Dieu aime l'homme, il ſait qu'il doit aimer l'homme pour Dieu ; il ſait donc qu'il doit aimer tous les hommes. Comment reſtreindroit-il ſon amour aux ſeuls bons ? Le motif qui nous fait aimer ce qu'il y a de bon dans l'homme, c'eſt la volonté de Dieu. Ainſi, quoique

l'homme soit mauvais, nous pouvons toujours exercer envers lui notre amour. En cela nous n'aimons pas ce que le méchant a de mauvais; mais nous aimons dans le méchant la puissance qui lui reste de se corriger, & de devenir bon. A combien plus forte raison devons-nous aimer nos parens, nos supérieurs. La reconnoissance & le devoir nous y engagent; le commandement de Dieu nous y oblige. Ils sont parmi les hommes ceux qui nous touchent de plus près. Ainsi, tout méchants qu'ils puissent être, nous ne devons point cesser de les aimer; mais il faut les aimer pour Dieu. L'amour purement naturel qu'un fils a pour son pere & pour sa mere, n'est point une vertu de charité. Les petits d'une tigresse, quelque sauvages qu'ils soient, aiment leur mere. Enfin, quiconque veut suivre les intentions de Dieu, & se conformer à ses ordres, doit aimer généralement tous les hommes. Il doit même renfermer dans son amour toutes les créatures. Il ne faut pourtant pas retomber de-là dans l'erreur de ceux qui de toutes les créatures ne font qu'une substance.

LE LETTRÉ CHINOIS.

En lisant nos anciens livres, on se contente ordinairement d'admirer la beauté des termes : on en pénetre peu le véritable sens. C'est ainsi que j'ai lu autrefois dans le livre *Chi* les paroles suivantes : *Ouen-ouang avoit une grande attention à tous ses devoirs ; il étoit extrêmement pieux ; il vouloit plaire au Chang-ti. Il a été comblé de bonheur : sa vertu ne s'est jamais relâchée.* Mais aujourd'hui que je vous entends dire que la plus pure charité doit toujours se rapporter à Dieu, je commence à comprendre la pensée de celui qui a écrit le livre *Chi*, c'est-à-dire, que, quand on est bien déterminé à plaîre au *Chang-ti*, on est parvenu au point de perfection. Cependant puisque l'homme, en aimant Dieu, remplit tous les devoirs de la charité, Dieu sans doute dès-lors aime l'homme. Qu'est-il donc besoin d'aller brûler de l'encens sur les autels, de pratiquer des cérémonies, de réciter des prieres, de faire de longues méditations ? Qu'un homme soit attentif à toutes ses démarches, de maniere qu'il n'y ait rien en lui de déréglé, cela ne suffit-il pas ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Dieu nous a donné un corps & une ame, nous devons employer l'un & l'autre à le servir. De tant d'animaux que Dieu nourrit sur la terre, de tant de créatures inanimées qui font la beauté de l'univers, aucun n'est en état de reconnoître la bonté de son bienfaiteur : l'homme seul est capable d'élever à son Seigneur un temple, & par les cérémonies qu'il y pratique, par les prieres qu'il y récite, par les sacrifices qu'il y offre, il lui marque son respect & sa reconnoissance. Mais qu'est-il besoin de tout cela, dites-vous? Dieu aime l'homme, & il l'aime beaucoup; c'est un pere & un tendre pere. Dans la crainte que l'homme distrait par les objets étrangers, ne s'oubliât de l'amour qu'il lui doit, il a ordonné aux Sages d'établir des cérémonies extérieures pour entretenir en nous les vertus du cœur, & nous rendre toujours attentifs? Il gouverne la terre, les cieux, toutes les créatures avec plus de facilité que ce qu'un homme tient dans la main, qu'a-t-il besoin de subalterne? Il n'y a pas deux sortes de vérités. Si la loi de Dieu est vraie,

les autres ſont fauſſes, & ſi les autres ſont bonnes, la loi de Dieu eſt mauvaiſe. L'Empereur envoie ſes Officiers pour gouverner à ſa place, mais tous les Officiers reconnoiſſent le même Empereur : il n'y a pas deux ſortes de Gouvernements, deux ſortes de Coutumes.

Les Sectes de *Fo* & de *Lao* ne s'accordent pas entr'elles, comment ſeroient-elles d'accord avec la loi de Dieu ? Ces deux eſpeces de Sectaires n'ont aucun reſpect pour Dieu : ils n'ont d'eſtime que pour eux-mêmes. Ils ignorent abſolument le grand, le vrai principe de toutes choſes. Leur doctrine eſt entiérement oppoſée à celle du véritable Dieu. Selon eux, l'homme eſt de lui-même ce qu'il eſt : en quoi donc dépend-il de l'Etre ſuprême ? Il eſt dit dans nos ſaintes Ecritures : *Soyez ſur vos gardes, ils viendront à vous ſous la peau de brebis, & au-dedans ce ſont des loups raviſſeurs : vous les connoîtrez à leurs œuvres. Un bon arbre porte de bons fruits, un méchant en porte de mauvais.* Ces paroles dénotent les Fotiſtes.

Tout livre où il ſe trouve la moindre fauſſeté, n'eſt point un livre divin. Dieu ne trompe point les hommes en

leur enseignant le mensonge. Or, les livres de *Fo* ne sont pleins que de rêveries, ils ne sont donc pas divins. On y lit, par exemple, que le soleil durant la nuit demeure caché derriere la montagne *Su-mi*; que la terre est divisée en quatre morceaux qui sans cesse flottent au milieu des mers, & dont une moitié paroît au-dessus des eaux, & l'autre est submergée; que, quand le soleil & la lune sont éclipsés, c'est *Ho-kie* qui de sa main droite ou de sa main gauche couvre ces deux astres. Tout cela regarde l'astronomie & la géographie. *Fo*, non plus que ses compatriotes, n'entendoient rien à ces sciences. Nos Européens rient de ces ridicules imaginations, & ne daignent pas les réfuter.

Il est sur-tout important de vous faire voir combien ces pauvres ignorants errent sur ce qui regarde l'homme lui-même. Dans trois ou quatre articles seulement on voit un si grand nombre d'absurdités, qu'il n'est pas possible de les dire toutes. Que ne disent-ils pas des quatre sortes de générations, des six especes de voies, de la Métempsycose : ils avancent que, quiconque tue un animal, est à jamais exclu du paradis;

qu'une ame autrefois entrée dans le paradis, peut en être chaſſée & renvoyée vivre parmi les mortels ; que, quand les enfers ſont remplis, les ames peuvent en ſortir & venir recommencer une nouvelle vie ; qu'un corbeau ou un âne qui entend précher la loi de *Fo*, peut être transformé en *Fo* lui-même : ne ſont-ce pas-là autant d'abſurdes rêveries que j'ai clairement réfutées dans notre quatrieme & cinquieme Entretien ? Ne prétendent-ils pas que le mariage eſt illicite ? Il n'eſt donc plus vrai que Dieu créa au commencement un homme & une femme pour être nos premiers ancêtres. Mais ſi jamais il n'y avoit eu de mariages, comment *Fo* feroit-il né ? Défendre aux hommes de ſe marier, & de tuer les bêtes, qu'eſt-ce autre choſe que détruire le genre humain, & abandonner l'univers aux animaux irraiſonnables ?

Il y a dans la Secte de *Fo* un certain livre intitulé : le grand & le merveilleux art d'être métempſycoſé en fleur de Nénuphar, c'eſt-à-dire en *Fo*. A la fin de ce livre, on lit ces mots : *Quiconque récitera toute cette priere, eſt aſſuré de monter au ciel pour y être toujours heureux*. Raiſonnons là-deſſus : eſt-ce

donc qu'un homme chargé de crimes, qui aura de l'argent pour acheter ce livre, & de la force pour réciter cette priere, est assuré de monter au ciel, tandis que l'homme de bien manquant d'argent pour l'acheter, ou de force pour la réciter, sera précipité dans les enfers? Dans l'idée de ces Infideles, dire un certain nombre de fois *Namo O-mi To-fo*, c'en est assez pour effacer tous les péchés, pour n'avoir pas la moindre chose à craindre après la mort, & pour mériter toute sorte de récompenses. Quelle facilité de fermer l'enfer, & d'ouvrir le paradis! Comment une telle doctrine peut-elle être utile à la vertu? N'est-elle pas au contraire capable d'engager les gens du siecle à tous les vices? Un scélérat qui en est imbu, ne se livrera-t-il pas à toutes ses passions? Ne se souillera-t-il pas de mille crimes? Ne méprisera-t-il pas Dieu? N'abandonnera-t-il pas tous ses devoirs dans la pensée, qu'en invoquant à la mort vingt ou trente fois le nom de *Fo*, il sera transformé en immortel, en *Fo* lui-même?

Le vrai Dieu ne récompense & ne châtie point ainsi sans justice & sans équité. Qu'y a-t-il donc de si merveil-

leux dans ces paroles : *Na-mo O-mi To-fo*, que pour cela ſeul on puiſſe éviter toute ſorte de châtimens, & mériter les plus grandes récompenſes ! Comment peut-on pratiquer la vertu, & par où pourroit-on acquérir des mérites dans une Secte où l'on ne parle point de louer Dieu, de demander ſon ſecours, de garder ſes Commandemens, de déteſter le péché ? On ſe garde bien dans le monde de ſe fier à un homme qu'on a ſurpris une ou deux fois en menſonge. Les livres de *Fo* & de *Lao* ne ſont que des tiſſus de fauſſetés, & on leur donne toute croyance.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Quelle eſt l'origine des Idoles ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Dans les anciens temps, les hommes étoient fort ignorants. Ils n'avoient que bien peu d'idée du vrai Dieu. Ainſi, leur reſpect pour certains hommes d'autorité, leur amour pour leurs parens, les portoit à leur élever des ſtatues après leur mort, & à leur bâtir des temples. Dans la ſuite ils leur ont offert de l'encens & des monnoies de papier ; ils leur ont demandé du bonheur & leur aſſiſtance. D'autre part, le monde

a vu paroître des scélérats qui, par leurs enchantemens, se faisoient admirer. Ces impies en pratiquant leur art magique, se donnoient le nom de *Fo*, d'immortels. Ils ont établi une doctrine à leur mode, ils ont promis une félicité imaginaire : ils ont ainsi séduit la populace grossiere, & lui ont fait adorer des statues de bois & d'argille : voilà l'origine de l'Idolâtrie.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Puisque ce ne sont-là que de fausses divinités, pourquoi le vrai Dieu les souffre-t-il? Pourquoi ne les détruit-il pas ? Mais enfin, si ceux qui brûlent des parfums, qui font des prieres devant ces statues, obtiennent ce qu'ils demandent.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Parmi ces sortes de suppliants, il y en a qui ont du bonheur ; il y en a qui n'en ont pas : d'où l'on peut aisément juger que l'Idole n'est point la source de ce bonheur. L'homme est naturellement éclairé, & lorsqu'il fait quelque chose contre la raison, il en a aussitôt le remords dans l'âme. Il se fait à soi-même intérieurement des re-

proches, ſans qu'il ſoit néceſſaire pour cela que ſa faute éclate. Si malgré ſes connoiſſances, il s'abandonne au vice, Dieu l'abandonne lui-même, & lui refuſe ſon ſecours. Alors le démon ſous la figure des Idoles, a toute liberté d'éblouir l'homme, & de l'envelopper dans d'épaiſſes ténebres. L'homme ſe livrant à un culte diabolique, ſera ſans doute après la mort la proie de celui qu'il aura ſervi durant la vie, & voilà tout ce que veut le démon.

Cependant les hommes ne s'inſtruiſent point, leur aveuglement ne fait que croître, ils prennent de ridicules Idoles d'argille & de bois, & ils les placent ſur des autels d'or, ils ſe proſternent devant elles, ils leur font des ſacrifices; quoi de plus lamentable ! Autrefois en Chine, on diſtinguoit trois ſortes de Religions toutes ſéparées. On les a réunies, je ne ſais pourquoi, & l'on n'en fait qu'un ſeul monſtre à trois têtes, que l'on appelle la réunion des trois loix, monſtre que le Peuple devroit déteſter avec horreur, que les Savans devroient combattre avec force, monſtre néanmoins que l'on révere, & auquel on ſe dévoue. N'eſt-ce pas-là pervertir entiérement le cœur de l'homme?

LE LETTRÉ CHINOIS.

J'ai déjà oui faire ce reproche, mais nos Lettrés se défendent là-dessus : je voudrois voir clairement le mal qui revient delà.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Voici quatre ou cinq raisons qui sont démonstratives sur ce sujet.

En premier lieu, parmi ces trois loix, ou chacune en particulier est vraie, ou elle est fausse, ou bien il y en a deux de fausses, & une de vraie. Si chacune est vraie, il suffit d'en suivre une; qu'est-il besoin des deux autres? Si chacune est fausse, il faut les rejetter toutes; pourquoi s'enfoncer tout-à-la-fois dans trois bourbiers? Un homme livré à une fausse Religion est dans une erreur pitoyable; que doit-on penser de celui qui en professe tout ensemble trois également fausses? Que s'il n'y en a qu'une de vraie, & que les deux autres soient fausses, pourquoi s'embarrasser des fausses? C'est assez de suivre la vraie.

En second lieu, c'est un axiome que, pour avoir le nom de bon, il faut l'être tout-à-fait, & qu'un seul mauvais endroit donne le nom de mauvais. Une

femme, quelque belle qu'elle ſoit d'ailleurs, ſi elle eſt ſans nez, perſonne n'en veut. J'ai prouvé plus haut que les Sectes de *Fo* & de *Lao* étoient défectueuſes : ſi des deux, on s'aviſe de n'en faire qu'une, c'eſt réunir les défauts, & par-là les multiplier.

En troiſieme lieu, dans la véritable Religion, on ne recommande rien tant aux Néophites, que d'avoir une foi entiere, & de ne point partager leurs cœurs à deux cultes différens. Mais un homme qui profeſſe tout-à-la-fois trois eſpeces de Religions, comment peut-il n'avoir pas le cœur diviſé ? Sa foi n'eſt entiere ni d'un côté, ni d'un autre.

En quatrieme lieu, les trois loix ont trois Légiſlateurs. *Kong-tsé* ne s'en eſt pas tenu à *Lao* ; il a établi la loi des Lettrés. Les Fotiſtes ne ſe ſont point contentés de ce qu'avoient fait & *Lao*, & *Kong-tsé* ; ils ont établi le Fotiſme en Chine. Les auteurs de ces trois divers ſyſtêmes de Religion ont poſé des principes tous différents ; & deux mille ans après, on examine, on peſe, on raiſonne, on veut à toute force les faire accorder : quel deſſein imaginaire ?

En cinquieme lieu, la Religion de *Fo* eſt fondée ſur le rien ; celle de *Lao*

ſur le vuide ; & celle de *Kong-tsé* ſur le réel. Qu'y a-t-il dans l'univers de plus oppoſé que ces fondemens entr'eux? S'il eſt poſſible de réunir le réel avec le rien, le vuide avec le ſolide, il doit l'être auſſi de mettre enſemble l'eau & le feu, le rond & le quarré, l'orient & l'occident, le ciel & la terre ; & qu'y aura-t-il qui ne puiſſe ſe faire ? Que ne fait-on attention encore que ces diverſes loix font des préceptes tout contraires : l'une défend de tuer aucun animal, l'autre ordonne de ſacrifier les animaux. Le malheureux homme qui eſt engagé dans ces deux loix, en voulant obſerver un de ſes commandemens, viole néceſſairement l'autre. Comment ſe tirer de cet embarras ? Ne vaudroit-il pas mieux pour lui qu'il n'eût aucune Religion que d'en avoir trois ? S'il n'en avoit aucune, il pourroit chercher la véritable ; en ayant trois, il croit en avoir de reſte, & il n'a rien de bon : il n'étudie point la doctrine du Dieu du ciel, & il ſuit en aveugle les rêveries des hommes. La vérité eſt une ; toute doctrine, appuyée ſur la vérité, peut s'entendre & ſe ſoutenir : mais, ſi la doctrine n'eſt pas une, les principes n'en ſont pas ſolides, & les principes n'étant pas ſoli-

des, les conféquences ne font pas fûres; les conféquences n'étant point fûres, la foi n'eft point ferme & entiere. Or, fans unité de doctrine, fans folidité de principes, fans intégrité de foi, y a-t-il de la Religion?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Hélas! qu'on entende crier au voleur, même au milieu de la nuit, on fe leve! Il s'agit du falut, on demeure enfeveli dans le fommeil! Vos paroles, M., font pour moi un coup de tonnerre; j'en fuis ému, & je fors de mon affoupiffement. Mais cela ne fuffit pas; achevez, je vous en conjure, l'ouvrage commencé.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Vous fortez, M., de votre affoupiffement, vous avez les yeux ouverts. Voilà le vrai moment de vous adreffer à Dieu, & de lui demander fes lumieres.



VIII. ENTRETIEN.

Quelle est la conduite de l'Europe par rapport à la Religion? pour quelle raison les Missionnaires gardent-ils le célibat? par quel motif Dieu s'est-il incarné?

LE LETTRÉ CHINOIS.

PUISQUE la Religion Chrétienne est depuis long-temps établie en Europe, les peuples y sont sans doute bien réglés : les mœurs & les coutumes y sont parfaites. Je serois cependant bien aise d'apprendre ce qu'il y a de singulier en ce point.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Les Chrétiens ne menent pas tous une vie uniforme, quoique tous professent une même loi. Un devoir commun, & une occupation générale en Europe, c'est l'étude de la Religion. Chaque Prince, dans ses Etats, prend soin de la conserver dans tout son entier. Il y a un chef digne de toute sorte de respect, c'est le souverain Pontife, qui tient la place de Dieu dans l'ordre de la Reli-

gion, qui instruit toutes les Nations de leurs devoirs, & qui veille à ce qu'il ne s'introduise aucune erreur. Ce chef de toute l'Eglise possede un Etat en propre, il garde le célibat, il ne laisse point d'héritier. On choisit un Sage pour remplir cette haute dignité : les Grands du monde, les Rois mêmes se regardent comme ses enfans, & ils le respectent comme leur pere. Vivant sans famille particuliere, il doit s'appliquer entiérement au bien public : étant sans postérité, tous les peuples sont ses enfans; son unique soin est de faire fleurir partout la Religion & les vertus.

Il est secondé, dans un si bel emploi, par un grand nombre de vertueux & savans hommes, qui, dans tous les Royaumes, sont les pasteurs des ames. Tous les peuples Chrétiens, chaque semaine, consacrent un jour à Dieu : ils cessent alors tout travail; sans exception de sexe & d'état, tous se rendent au Temple du Seigneur pour lui faire leurs adorations & leurs prieres, assister au sacrifice, & entendre expliquer les livres saints. Il y a, de plus, divers Corps de Religieux, dont les membres se répandent dans toutes les parties du monde pour prêcher la foi, & pour exhorter

à bien vivre. Le Corps où je ſuis entré s'appelle la Compagnie de Jéſus : il n'eſt établi que depuis peu de temps. Mais quelques-uns des premiers Jéſuites ont mis leur Compagnie en réputation, & dans beaucoup d'endroits, on les demande pour prêcher & pour inſtruire la jeuneſſe.

Le Lettré Chinois.

Elire un Sage pour chef, placer partout des Docteurs pour inſtruire, cette méthode eſt fort belle; la vertu doit y gagner & fleurir.

J'ai oui dire que les Religieux de votre Compagnie ne poſſédoient rien en propre, mais qu'entr'eux tous les biens étoient communs, qu'ils ſe dépouilloient même de leur liberté, & qu'ils ſe ſoumettoient en tout à l'ordre d'un Supérieur; qu'ils paſſoient leur jeuneſſe à ſe perfectionner dans la vertu & les ſciences; & que, dans un âge mûr, devenus ſavans & vertueux, ils s'appliquoient à l'inſtruction du public, ſoit pour les ſciences, ſoit pour les bonnes mœurs. Nos Prédicateurs de Chine auroient peine à ſuivre ce modele. Mais il y a un troiſieme article dont je ne vois pas bien la raiſon; vous ne vous

mariez point : quoi de plus naturel que d'avoir une postérité ? Il doit être difficile de garder le célibat. Le Dieu du ciel se plaît à créer, à produire ; tous nos ancêtres, de siecle en siecle, se sont mariés : pourquoi changer aujourd'hui cette coutume ?

Le Docteur Européen.

Il est sans doute difficile à l'homme de garder le célibat, aussi Dieu ne lui en fait point un commandement : il laisse cela à sa liberté. Dans les choses difficiles à la nature, la vertu est souvent mise à l'épreuve, & comment alors seroit-il aisé d'être toujours parfaitement exact ? Mais lorsqu'un homme s'engage dans le chemin de la perfection, il prend son parti, il ne recule point. Le sage s'arrête-t-il pour des difficultés ? Un grand courage surmonte tout avec la grace de Dieu. Que si l'on regarde comme mauvais tout ce qui est difficile, il ne doit être plus permis de pratiquer la vertu. La vie nous vient de Dieu, mais d'où nous vient la mort ? N'est-ce pas lui qui nous fait naître, & qui a déterminé le temps où nous devons cesser de vivre ? Avant tous les siecles, Dieu ne créant rien, en quoi paroissoit

paroiſſoit ſa complaiſance à créer & à produire ? L'eſprit humain eſt foible & limité : il ne lui appartient pas de pénétrer dans les deſſeins de Dieu, beaucoup moins de les déſapprouver.

Que l'on compare tous les hommes du monde à un ſeul corps, ce corps tout entier n'a qu'une fin, mais chaque membre a ſa fonction particuliere. Un corps qui ſeroit tout tête ou tout ventre, comment marcheroit-il ? Qu'on raiſonne ſur cet exemple. Convient-il que tous les ſujets d'un Empire faſſent le même emploi ? Que ſi quelqu'un dit : mariez-vous, prenez auſſi le ſoin de ce qui regarde la Religion, offrez à Dieu des ſacrifices, faites-lui des prieres, tout eſt alors dans l'ordre ; je lui réponds que, malgré les difficultés, il n'y a qu'à vivre dans une parfaite continence : c'eſt une néceſſité que les Miniſtres du Seigneur ſoient purs & ſans taches ; s'ils ſe trouvoient en même temps chargés de tant de ſoins, le ſervice divin en ſouffriroit ſans doute. Ceux qui ſervent les Princes de la terre ſont aſſujettis à mille gênes : convient-il donc moins de ſe gêner en ſervant Dieu ?

Dans les premiers temps, les hommes étoient en petit nombre, & d'une

vertu éclatante : un ſaint Patriarche pouvoit être Prêtre du Seigneur. Le mal d'aujourd'hui n'eſt pas que la terre ſoit dépeuplée, la multitude des hommes va preſque à l'infini : mais la vertu eſt rare ; on veut avoir un grand nombre d'enfans, & on ne ſait pas les élever. Eſt-ce là propager le genre humain? N'eſt-ce pas multiplier les vices, les vicieux, & par conſéquent les malheureux ? Un ſaint homme rempli de zele, gémiſſant ſur les malheurs du monde, établit pour fondement de ſa Compagnie, que ſes diſciples ne ſe marieroient point : il regarde comme peu de choſe l'avantage d'avoir une poſtérité, & il penſe uniquement à la néceſſité de prêcher la Religion ; ſon deſſein eſt de retirer les mortels du déſordre, & de les ſauver : n'eſt-ce pas là un glorieux & important deſſein ?

La prétendue obligation de ſe marier eſt égale pour les deux ſexes. Cependant qu'une vierge promiſe en mariage, voyant expirer ſon futur époux, prenne la réſolution de n'en point épouſer d'autre, la Chine lui applaudit, l'Empereur lui-même la préconiſe, & lui fait élever un trophée. Mais cette fille vit dans le célibat, elle ne veut point avoir de poſ-

térité : le seul motif de garder une espece de fidélité à un homme qui n'a jamais été son mari, l'engage à ne se point marier, & cela lui attire de magnifiques éloges. Nous, que nous renoncions au mariage dans la vue de servir Dieu ; que, pour avoir plus de liberté de parcourir la terre, & de convertir les peuples, nous nous débarrassions des soins d'une famille, on nous blâme : cela est-il raisonnable ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Est-ce donc qu'étant marié, on ne peut pas exhorter au bien, & prêcher la Religion ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

On le peut, mais le célibat est un état bien plus propre à se sanctifier soi-même, & où l'on a beaucoup plus de moyens de sanctifier les autres. Je vais, M., vous rapporter quelques-uns des avantages de cet état ; je vous prie d'y faire attention, & vous jugerez vous-même si la regle établie sur ce point, dans notre Religion, est sage ou non.

En premier lieu, on se marie pour avoir des enfans & pour établir une famille : un homme qui a des enfans doit

les nourrir, & pour les nourrir, il faut des moyens. Tout pere de famille est obligé de penser à l'économie, d'entretenir ses biens, & même de les accroître. Aujourd'hui les peres de famille sont en grand nombre, ceux qui veulent amasser sont en grand nombre aussi; mais où tant de gens cherchent à gagner, il est difficile que tous réussissent. Quand on s'engage dans les affaires & dans les embarras du monde, peut-on bien se défendre de s'en laisser dominer? en sort-on toujours sans taches? ne succombe-t-on jamais aux tentations d'injustice, de mauvaise foi? Or, un tel homme est-il bien propre à retirer les autres du vice, à les exciter à la vertu? Le Sage a pour maxime de ne faire aucun cas de tous les biens de la terre; mais, si nous les estimons, si nous les recherchons, comment pourrions-nous en prêcher aux gens du siecle le détachement & le mépris?

En second lieu, tout ce qui regarde la perfection Chrétienne est d'un rang élevé, d'un genre sublime, & l'homme est sujet à bien du trouble, à beaucoup de ténebres: l'amour de la volupté émousse, en quelque maniere, son esprit; si son cœur s'abandonne à cet

amour, la raiſon n'eſt plus en lui que comme une foible lumiere dans un fanal épais & groſſier : comment pouvoir découvrir toutes les beautés de la vertu? La continence, au contraire, épure les connoiſſances de l'ame; elle fait briller en elle un merveilleux éclat, & la rend capable d'atteindre à ce qu'il y a de plus haut & de plus pur dans la perfection.

En troiſieme lieu, les grands déſordres du monde viennent des deux paſſions de l'intérêt & du plaiſir, & ceux qui travaillent au ſalut des ames ne doivent rien avoir de plus à cœur que de détruire ces deux paſſions. Les contraires ſe guériſſent par les contraires; une fievre chaude veut des remedes froids, & une maladie venue du froid demande des remedes chauds. Embraſſer la pauvreté par la crainte des richeſſes; par l'horreur du plaiſir, vivre dans le célibat; c'eſt le plus ſûr moyen d'écarter l'injuſtice, & de bannir la volupté : voilà ce que nous tâchons de faire dans notre état. Nous abandonnons nos propres biens pour apprendre aux gens du ſiecle à ne pas du moins ravir le bien d'autrui; nous renonçons au mariage légitime, pour les empêcher, par cet exemple, de ſe livrer aux plaiſirs défendus.

En quatrieme lieu, l'homme le plus habile, s'il s'applique à trop de choses, ne fait rien de parfait. Il est plus difficile de se vaincre soi-même que de vaincre l'univers. L'histoire de tous les siecles nous représente un grand nombre de conquérans qui se sont rendus maîtres du monde : combien nous en représente-t-elle qui se soient rendus maîtres d'eux-mêmes ? Un homme qui forme la résolution de porter la foi par toute la terre, n'a pas seulement sa propre personne à sanctifier, il entreprend encore de sanctifier toutes les Nations. Quel ouvrage, quel dessein ! Pourra-t-il bien en venir à bout ? Mais que seroit-ce donc, s'il se trouvoit encore embarrassé d'une femme & d'une troupe d'enfans ?

En cinquieme lieu, parmi les animaux, ceux que l'on trouve les plus propres à des usages importans, sont tirés de la troupe, & élevés à part. Pourquoi ne feroit-on pas, pour la Religion, quelque chose de semblable à l'égard de certains hommes vertueux, zélés, & capables de porter par-tout l'univers le flambeau de l'Evangile, de détruire l'idolâtrie, de renverser l'erreur, de conserver à jamais la Religion dans toute sa pureté ? En Europe, on

a bien plus à cœur d'étendre la foi que de perpétuer les familles. Un laboureur qui a recueilli cent mesures de grains, en choisit une partie pour payer le tribut au Prince; il en laisse une autre pour semer son champ l'année suivante. Pourquoi faut-il que tout ce qu'il y a d'hommes, sans aucune exception, en quelque nombre qu'ils soient, se marient tous? Pourquoi ne peut-on pas en faire un choix pour des fonctions nécessaires & importantes?

En sixieme lieu, tout ce que l'homme a de commun avec la bête ne mérite pas notre estime : agir & travailler pour avoir de quoi vivre, manger pour soutenir ses forces, éviter tout ce qui est nuisible pour conserver sa vie, ce sont là des choses d'un rang inférieur, & qui ne mettent aucune différence entre nous & les animaux; mais s'appliquer à la recherche du bien & du vrai, régler son cœur, travailler à sa perfection, marquer à Dieu sa reconnoissance & son amour, voilà l'importante affaire de l'homme sur la terre : c'est par-là qu'il peut correspondre aux vues & aux intentions du Créateur. Sur ce principe, jugez lequel est de plus grande conséquence, ou penser à se marier, ou s'ap-

pliquer à faire fleurir la loi de Dieu. Il vaudroit mieux pour l'homme être sans pain que sans loi, & le monde seroit mieux sans habitans que sans Religion. L'importance de la Religion est donc, pour quelques hommes, une raison suffisante de négliger le mariage. Mais le mariage est-il assez important pour faire négliger la Religion? La mort même ne doit pas nous arrêter, quand il s'agit de suivre la volonté divine : comment le renoncement au mariage nous arrêteroit-il?

En septieme lieu, l'esprit de notre état est de prêcher la foi par toute la terre : si nous ne réussissons pas à l'Occident, nous allons à l'Orient, & si à l'Orient on ne nous écoute pas, nous nous transportons au Midi, au Septentrion; nous ne sommes point attachés à un même lieu. Un Médecin charitable ne reste pas toujours dans un même endroit, il va çà & là pour être utile à plus de personnes : c'est par-là que sa charité paroît. Le mariage lie un homme, & l'attache à une famille; si le bien de l'Etat l'en sépare pour un temps, c'est tout ce qu'il peut faire. Aussi n'entend-on pas dire que les Prédicateurs de Chine aillent enseigner les Royaumes étran-

gers : les perſonnes mariées ne doivent plus ſe quitter. Mais que des Religieux de ma Compagnie entendent parler d'une Région nouvelle où l'on peut planter la foi, fût-elle éloignée de pluſieurs milliers de lieues, ils ſont prêts à partir ; ils n'ont point l'embarras de pourvoir à des familles ; ils ſont délivrés du ſoin de confier à perſonne des femmes, des enfans : ils ont Dieu pour pere, tous les hommes pour freres, & le monde pour maiſon. Une vertu auſſi élevée que le ciel, auſſi vaſte que les mers, n'eſt-elle donc pas au-deſſus de la ſimple fidélité conjugale ?

En huitieme lieu, l'homme chaſte eſt ſemblable à l'ange ; il eſt ſur la terre comme s'il étoit dans le ciel, il a un corps, & il vit à la maniere des eſprits. La chaſteté n'eſt pas une vertu du commun : celui qui la fait fleurir en ſoi a un grand accès auprès de Dieu ; ſoit qu'il demande les influences du ciel pour fertiliſer la terre, ſoit qu'il réclame le ſecours d'en-haut contre la tyrannie du démon, ſoit qu'il s'entremette pour faire ceſſer des malheurs publics, ſa priere eſt exaucée. Mais ſi Dieu n'avoit pour agréable la vertu de chaſteté, comment ſeroit-il favorable à l'homme chaſte ?

Voilà, M., une partie des raisons que nous avons, nous autres Missionnaires, de ne pas nous marier. Ce n'est pas que nous condamnions le mariage, ceux qui se marient ne pechent point : ce n'est pas non plus que nous prétendions que tous ceux qui gardent le célibat soient des saints ; un homme qui garde le célibat, & qui n'écoute pas la droite raison, n'en est pas moins coupable. Il ne manque pas en Chine, non plus qu'ailleurs, de ces faux vertueux qui, renonçant au légitime mariage, s'abandonnent à des crimes abominables, qu'en Europe on n'ose nommer de peur de salir sa bouche. Les bêtes mêmes ne connoissent point ces infamies que la nature abhorre, & des hommes n'ont pas assez de pudeur pour s'en défendre ! Vous doutez, M., s'il est permis de vivre dans la continence : que devez-vous penser de ces sortes d'abominations ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

La raison porte la conviction dans l'esprit, elle a plus de force que le tranchant d'une épée ; mais c'est un principe en Chine, que des trois péchés contre le respect & l'amour dus aux parens, celui de ne se point marier est le plus grand.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

On peut répondre à cela, qu'il faut distinguer les temps, qu'autrefois les hommes étant en petit nombre, c'étoit une nécessité qu'ils se multipliassent; mais qu'aujourd'hui, se trouvant fort multipliés, cette nécessité n'est plus. Pour moi, je dis que ce principe de Chine n'est point fondé sur aucune parole du Sage, mais uniquement sur ce qu'a avancé *Mong-tsé*, lequel a pris à faux la Tradition, ou bien a voulu par ce moyen excuser l'Empereur *Chun* de s'être marié sans avoir averti son pere, & voilà sur quoi s'appuyent tous ceux qui sont venus par la suite. Le livre *Li-ki* contient bien des choses qui ne sont nullement des paroles des Anciens; les Modernes qui ont découvert & publié ce livre, y ont mêlé beaucoup du leur.

Kong-tsé est regardé en Chine comme le grand Philosophe. Ses Disciples & ses descendants dans les trois livres *Ta-hio*, *Tchong-yong* & *Lun-yu*, font parler ce sage Maître fort en détail sur le respect & l'amour des parens. Comment est-ce qu'ils ne lui font pas dire un seul mot du plus grand péché que l'on puisse commet-

tre contre la vertu filiale. Etoit-il donc réſervé au temps de *Mong-tſé* de connoître en quoi cet énorme péché conſiſte. *Kong-tſe* donne le nom de Sage à *Pe-y* & à *Cho-tſé*. Il met *Pi-kou* au nombre des illuſtres de la Dynaſtie des *Yn*. Puiſqu'il vante ainſi ces trois hommes, il les regardoit comme vertueux, comme parfaits. Cependant aucun des trois n'a eu des enfans. Ainſi, ſelon *Mong-tſé*, ils ont manqué au point eſſentiel du reſpect & de l'amour dus aux parens, & ſelon *Kong-tſé*, c'étoient des Sages : comment cela s'accorde-t-il? Voilà ce qui me fait conclure que, prendre le défaut de poſtérité pour un manque de reſpect & d'amour envers ſes parens, ce n'eſt point-là un principe des anciens Chinois.

Si ce principe avoit lieu, devroit-on rien oublier pour avoir une poſtérité ? Quelles meſures ne ſeroit-on pas obligé de prendre pour cela ? Mais toutes ces conſéquences ne vont-elles pas à exciter dans l'homme une paſſion déjà ſi dangereuſe ? Ne condamnent-elles pas l'Empereur *Chun* qui ne s'eſt marié qu'à trente ans ? Vingt ans à un homme, ſont un âge mûr pour avoir des enfans. Celui qui attend juſqu'à trente à ſe marier, ne manque-t-il pas, durant

dix années, d'amour & de respect envers ses parens? Qu'un homme sans talens, sans vertus, sur ce beau principe, rassemble une troupe de concubines, & viellisse dans l'oisiveté & la molesse, il a grand nombre d'enfans, voilà tout son mérite, n'importe. Il doit être vanté comme ayant toutes les vertus filiales. Qu'un autre, doué de mille belles qualités, ait passé sa vie dans le travail & la fatigue, servant l'Etat & son Roi, instruisant les Peuples, & les maintenant dans leurs devoirs, mais sans se mettre en peine de laisser après soi une postérité; le Public lui a les plus grandes obligations, tout l'Empire lui donne le nom de Sage, on se trompe: suivant cette nouvelle doctrine, c'est un fils indigne, qui n'a eu ni respect, ni amour pour ses ancêtres.

Pratiquer ou ne pratiquer pas les vertus filiales, ce n'est pas une chose qui regarde uniquement l'extérieur, mais sur-tout l'intérieur: cela dépend de nous-mêmes & non d'autrui. Avoir des enfans, ou n'en avoir pas, c'est Dieu qui le détermine. Combien de personnes souhaiteroient avoir des enfans, qui n'en ont cependant point. Où est celui qui, voulant être respectueux à l'égard

de ſes parens, ne puiſſe pas l'être. Ne lit-on pas dans *Mong-tſë* lui-même ces paroles? Ce qui regarde notre intérieur, lorſque nous le cherchons, nous l'avons; & nous ne l'avons pas, ſi nous ne le cherchons pas. Ainſi, ſa poſſeſſion dépend de nos ſoins; mais pour les choſes extérieures, il ne dépend pas de nous de les poſſéder; leur recherche eſt laborieuſe, & il y a une providence qui en diſpoſe. Or, avoir des enfans, eſt dans le genre de ces choſes qu'il ne dépend pas uniquement de l'homme d'obtenir. Comment ſeroit-ce-là la marque d'une grande vertu? Les Sages d'Europe en parlant des principales fautes contre les vertus filiales, mettent pour la plus énorme d'induire ſes parens au mal : les faire mourir, eſt d'un rang preſqu'inférieur, & c'en eſt une moindre, de les dépouiller de leurs biens. Toutes les Nations ſont de ce ſentiment. Ce n'eſt qu'en arrivant en Chine que j'ai oui dire que le plus grand péché contre l'amour & le reſpect dus aux ancêtres, étoit de n'avoir pas d'enfans.

Je vais, M., vous expliquer en quoi conſiſtent les devoirs d'un fils; mais auparavant qu'eſt-ce que fils, qu'eſt-ce pere? Nous avons trois ſortes de peres :

le premier eſt Dieu ; le ſecond eſt le Roi, & le troiſieme eſt notre chef de famille. Réſiſter à la volonté de ſon pere, c'eſt violer le devoir d'un fils. Lorſque tout eſt dans l'ordre, les volontés de tous ceux qui nous tiennent lieu de peres, ſont parfaitement d'accord. Le pere du rang inférieur ordonne à ſon fils d'obéir au pere du rang ſupérieur, & le fils en n'obéiſſant qu'à un, remplit alors les devoirs de fils à l'égard de tous. Si le déſordre ſurvient, & que les volontés de ces différens peres ſoient contraires, c'eſt que le pere du rang inférieur ne ſe conforme pas à celui du rang ſupérieur. Il ne penſe qu'à ſe faire ſervir lui ſeul par ſon fils, & il oublie que ce fils a un autre pere au-deſſus de lui. Alors un fils qui obéit au premier pere, quoiqu'il déſobéiſſe au ſecond, remplit tous les devoirs d'un fils, au lieu qu'il les violeroit abſolument ſi, ſuivant la volonté du ſecond pere, il mépriſoit celle du premier. Celui qui gouverne l'Etat, eſt mon Roi, & je ſuis ſon ſujet : le chef de ma famille eſt mon pere, & je ſuis ſon fils ; mais ſont-ils l'un & l'autre comparables à Dieu ? Dieu eſt le pere univerſel : tous les hommes, Rois,

ſujets, peres & fils ſont freres par rapport à Dieu. Cette doctrine ne doit pas être ignorée.

Tous les Peuples voiſins de l'Europe, l'appellent la terre des Saints. En effet, il y a eu dans tous les temps des Saints en Europe. En rappelant l'hiſtoire de ceux qui de ſiecle en ſiecle ont illuſtré mon pays, je trouve qu'ils ont preſque tous vécu ſans penſer à laiſſer une poſtérité. Les Saints ſont les modeles du monde. Dieu qui les propoſe pour exemple, les laiſſeroit-il vivre dans un état contraire au bon ordre & à la vertu? Pour ceux qui ne ſe marient point par principe d'avarice ou de pareſſe, pour s'aſſurer une fortune, ou pour vivre ſans embarras, ces ſortes de gens n'entrent point en parallele avec des perſonnes qui, par amour pour la vertu, par deſir de plaire à Dieu, par zele du ſalut du prochain gardent le célibat. Une choſe de pure fantaiſie, & dont il ne réſulte aucun bien, qu'a-t-elle de louable? Mais une pratique de la plus haute perfection, très-conforme à la doctrine des divines Ecritures, ſuivie par tant de Saints qui nous ont précédé, exaltée & admirée par tous les Sages de l'univers, qu'y a-t-il à douter qu'on ne faſſe bien de la ſuivre?

Tous les grands zélateurs de la prétendue néceſſité qu'ils croient y avoir que chacun laiſſe après ſoi des enfans, ignorent ce que c'eſt que le Dieu du ciel. Ils ne ſavent point le ſervir, ni ſe conformer à ſes ordres; ils ne connoiſſent point de vie future; ils s'imaginent qu'à la mort tout meurt dans l'homme, & qu'il n'en reſte rien. Pour nous en cette vie, nous ſervons, nous aimons le Dieu du ciel: nous eſpérons qu'après la mort, nous aurons le bonheur de l'aimer & de le ſervir dans tous les ſiecles. Pourquoi nous metterions-nous en peine de laiſſer ſur la terre une poſtérité? L'homme meurt, l'ame ne meurt point; elle acquiert au contraire une vie & une beauté toute nouvelle. Le corps reſte ſans force & ſans mouvement. Que le corps ſoit inhumé par les enfans du mort, il pourira; qu'il le ſoit par ſes amis, il pourira de même: lequel eſt le plus ſouhaitable?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Vivre dans la continence par principe de vertu, cela eſt digne d'éloge. Le grand *Yu* après la terrible inondation qui cauſa un déſordre général, prit ſoin de faire écouler les eaux; il

parcourut toutes les Provinces ; il fut l'eſpace de huit années entieres hors de chez lui : il paſſa trois fois à la porte de ſa maiſon ſans y entrer. Mais aujourd'hui que la paix & le bon ordre regnent par-tout, quel inconvénient y a-t-il que chacun, même le Docteur & le Sage, ait ſa famille particuliere ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Ah ! M., croire que la paix & le bon ordre regnent par-tout, c'eſt ſe tromper. Un homme bien inſtruit voit dans le ſiecle préſent un déſordre bien plus déplorable & plus général que n'étoit celui du temps de l'Empereur *Yao* & de ſon Miniſtre *Yu*. Les hommes d'aujourd'hui ſont aveugles ; ils ne connoiſſent pas leurs miſeres qui par-là même augmentent beaucoup. Les malheurs d'autrefois dont vous parlez, n'étoient qu'extérieurs. Pertes de bien, déſolation des campagnes, maladies du corps, on pouvoit aiſément les voir & y apporter auſſi-tôt du remede. Les maux d'à préſent dont je parle, ont leur ſource fatale dans l'intérieur même. Plus impétueux que l'orage, plus terribles que les monſtres, plus meurtriers que la foudre, ils n'attaquent point

ce qui n'eſt qu'étranger à l'homme ; ils bleſſent ſon ame ; ils corrompent ſon cœur. Les plus éclairés & les plus attentifs reſſentent le funeſte effet de leur poiſon, & ont peine à s'en défendre. Que penſer du reſte des mortels ? Le ravage ſans doute eſt extrême.

Le créateur de toutes choſes, Dieu : voilà le pere commun qui conſerve, maintient & gouverne en maître ſouverain tout ce qu'il a créé : que peut-il y avoir au-deſſus de lui? Les hommes aveugles, qui ne connoiſſent point, qui ne ſervent point Dieu, vivent comme s'ils étoient ſans pere & ſans maître : ils n'ont ni la fidélité dûe au maître, ni l'amour & le reſpect dus au pere. Ces grandes vertus manquant, quelle vertu peut ſubſiſter? Ils prennent de l'or, du bois, de l'argille dont ils fabriquent des ſtatues, ſans ſavoir ce qu'elles repréſentent, & ils excitent la populace groſſiere à les adorer, à les prier, en leur diſant : voilà le Dieu *Fo*, & ils infatuent leur eſprit par des diſcours fabuleux & infames ; ils plongent leur cœur ſi avant dans le déſordre, qu'il ne leur reſte plus aucune voie, pour retourner au bien.

Prendre le vuide ou le rien pour

principe de toutes chofes, n'eſt-ce pas ſe faire un Dieu ſans fond & ſans réalité; dire que Dieu & les hommes ne ſont qu'une ſeule & même ſubſtance, n'eſt-ce pas confondre la majeſté de Dieu avec le plus vil eſclave? Précher à ſa fantaiſie toute cette ſuite d'extravagantes imaginations, n'eſt-ce pas avilir la ſageſſe incréée, juſqu'à la réduire au rang des pierres, du bois, de la boue? N'eſt-ce pas attaquer la providence bienfaiſante de Dieu, & ſur tout ce qui arrive de déſagréable, chaud, froid, infortune, prodiges; en faire un ſujet de murmures & de blaſphêmes? En un mot, n'eſt-ce pas mépriſer le pere univerſel, & inſulter au ſouverain maître? On en vient juſque-là, on abolit, on oublie tout culte du Dieu du ciel; & ſi un homme de rien a l'adreſſe de gagner une populace; on lui dreſſe des temples, on lui érige des ſtatues, l'idolâtrie regne preſque par-tout, elle inonde les Villes & les Provinces; on ne voit que temples élevés à *Fo*, aux eſprits, aux prétendus immortels, & même à des hommes vivans. Les rues en ſont bordées, les places publiques en ſont entourées, les montagnes en ſont couvertes, & le vrai Dieu, l'unique maître,

n'a pas ſeulement un autel, pour recevoir des hommages qui ne ſont dus qu'à lui ſeul.

Quoi! des mortels trompeurs & ſuperbes, avides non-ſeulement de l'eſtime des Peuples, mais encore de leurs biens, après s'être donnés parmi les hommes pour Docteurs, pour Légiſlateurs & pour peres, portent l'inſolence & l'impiété juſqu'à prétendre déplacer le Dieu ſuprême, effacer entiérement ſon nom & ſa mémoire, & s'ériger eux-mêmes en divinité; quel énorme, quel affreux attentat! Si le grand *Yu* vivoit dans un ſi malheureux ſiecle, ſe contenteroit-il de demeurer huit ans hors de ſa maiſon? Il renonceroit ſans doute à tout établiſſement particulier, & paſſeroit ſes jours à parcourir, à réformer le monde, ſans plus penſer à aucun retour; & vous voudriez, M., que les Religieux de notre Compagnie, ardens comme il convient à des enfans bien nés, pour la gloire de Dieu leur pere, zelés pour le ſalut des hommes qui ſont tous leurs freres, fuſſent tranquilles à la vue de tout ce déſordre!

LE LETTRÉ CHINOIS.

A conſidérer cette eſpece de déſor-

dre, je conviens qu'il eſt extrême. Les Philoſophes du temps préſent ne parlent que de régler l'extérieur ; ils négligent entiérement l'intérieur, & par-là, intérieur & extérieur, tout eſt déréglé. A-t-on jamais vu qu'un méchant homme au-dedans ne fît pas bientôt paroître ſa méchanceté au-dehors ? J'ai oui dire que certains Lettrés de Chine, ſe livrant à leurs idées particulieres, s'aſſocioient aux *Fotiſtes*, & raiſonnoient à la maniere de ces Sectaires ſur la vie future, ſemblables à des gueux qui vont mandier les reſtes d'autrui. Ils ont ainſi entiérement corrompu la ſaine doctrine. Les Docteurs d'Europe tiennent une conduite plus ſage ; ils vont droit au grand principe : cette vérité une fois connue, un homme eſt éclairé. Après tout, on n'a qu'à faire attention à ce bel Univers & à tout ce qu'il renferme, on juge bientôt que toutes les créatures ont un Créateur, & que ce Créateur eſt infiniment au-deſſus de toutes les créatures. *Kong-tsé*, *Fo*, & les autres qu'on révere, étoient tous des hommes, fils d'autres hommes : aucun d'eux n'eſt donc le Créateur de toutes choſes, aucun d'eux n'eſt donc le véritable Seigneur de l'Univers. Comment ont-ils

eu l'autorité d'établir des Religions, & de donner des loix au monde? Dès qu'un homme est parvenu à la connoissance du grand principe, les regles de sa conduite lui sont tracées : s'il ne s'applique pas à servir Dieu, à quoi s'applique-t-il de digne de lui? Dans un même corps, chaque membre veut se conserver; mais, si la tête est attaquée, la main, le pied la défendent : dussent-ils eux-mêmes être blessés, ils ne l'abandonnent point. Vous êtes, M., parfaitement instruit, & véritablement persuadé que Dieu est le grand Maître : ainsi, tout ce que vous voyez, tout ce que vous entendez de mauvais, de contraire à la raison, d'opposé à la Religion, vous le regardez comme une injure faite à Dieu, & vous vous empressez aussi-tôt de l'arrêter & d'y remédier. Votre zele vous porte à renoncer au mariage & à toutes les fortunes de ce monde, vous prodiguez votre santé & votre vie : c'est bien là n'avoir en vue que le souverain Seigneur, & le préférer à tout. Pour nous, hélas! cœurs durs, esprits inflexibles, nous n'avons qu'une ombre d'espérance & de charité, notre foi est foible & languissante; comment serions-nous capables de ces grandes

vertus ? Nous avons peine à faire un pas vers Dieu, & dans la pratique du bien, une bagatelle nous arrête.

Mais enfin vous m'avez appris que Dieu connoiſſoit tout, que Dieu pouvoit tout. Puiſqu'il eſt le pere commun de tous les mortels, comment nous a-t-il laiſſé ſi long-temps croupir dans les ténebres, & marcher à l'aveugle, pour ainſi dire, ſans ſavoir ni notre origine, ni notre fin ? Si lui-même, deſcendant ſur la terre, avoit bien voulu inſtruire les hommes, tous, à la vue de leur véritable Maître, & de leur bon pere, l'auroient écouté en enfans dociles, & lui auroient obéi en ſerviteurs fideles. On ne verroit point cette monſtrueuſe diverſité de Culte & de Religion, & le monde ſeroit en paix.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Je ſouhaiterois, M., que vous m'euſſiez fait plutôt cette demande. Si les amateurs de la vertu, en Chine, vouloient être inſtruits ſur cette doctrine, on les ſatisferoit. Je vais, M., vous expliquer quelle eſt la vraie ſource des miſeres de l'homme ; je vous prie de vouloir bien m'écouter.

Lorſque Dieu créa le monde, penſez-

vous

vous que la nature humaine fût dans le désordre où nous la voyons ? Non, sans doute. Dieu est infiniment sage, & souverainement bon : tirant du néant le ciel & la terre pour le service de l'homme, il n'a point fait l'homme d'une nature si imparfaite & si désordonnée. Au commencement des temps, l'homme n'étoit sujet ni aux maladies, ni à la mort ; il étoit toujours plein de santé & de forces, toujours paisible & content : tous les animaux lui étoient soumis, aucun n'osoit lui nuire ; son unique devoir étoit de servir le Dieu du ciel & de lui obéir : il a manqué à ce devoir, voilà la source de ses malheurs. L'homme s'est révolté contre Dieu, toutes les créatures se sont révoltées contre l'homme : ainsi, ses maux & ses miseres ne viennent que de lui seul.

Le premier homme ayant blessé la nature humaine jusques dans sa racine, tous ses enfans héritent de l'infortune de leur pere, & aucun ne reçoit cette nature dans son premier état d'intégrité. En naissant, nous portons tous une tache, & plus nous vivons les uns avec les autres, plus nous nous habituons au mal : c'est là ce qui fait douter si la nature de l'homme étoit bonne en elle-

même; mais ce défaut ne vient point du Créateur, & il ne suffit pas pour faire condamner la nature; on a de la peine à distinguer si l'homme est tel ou par nature ou par habitude, parce que l'habitude peut être prise pour une seconde nature. Cependant la nature est en soi-même bonne, & le bien qui est en elle ne peut être détruit totalement par aucun mal. Ainsi, tout homme qui veut sincérement se corriger, le peut avec le secours de Dieu.

Il est vrai que, dans le commun des hommes, la bonté de la nature diminuant sans cesse, & la malice de l'habitude augmentant toujours, le penchant au vice est grand, & la difficulté de s'élever à la vertu est extrême. Ainsi Dieu, comme un pere plein de tendresse, dans tous les temps, a fait paroître dans le monde des saints & des sages pour servir de maîtres & de modeles. Enfin peu-à-peu le désordre ayant prévalu, les sages ayant disparu de la terre, la multitude des méchans croissant de jour en jour, & le nombre des bons se réduisant à presque rien, Dieu, déployant toute sa bonté & toute sa miséricorde, descendit en personne, & vint lui-même instruire & sauver le monde.

Ce fut durant la dynaſtie de *Han*, ſous l'Empire de *Ngai-ti*, la ſeconde année de *Yuen-cheou*, dans le cycle appelé *Ken-hin*, trois jours après le ſolſtice d'hyver, qu'il naquit d'une Vierge : il prit pour nom, *Jeſus*, c'eſt-à-dire, ſauveur. Il a établi lui-même la divine loi ; il y fit entrer l'occident, & après avoir vécu trente-trois ans ſur la terre, il remonta dans le ciel. Voilà, en abrégé, la véritable hiſtoire du Dieu incarné.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Mais, M., comment prouve-t-on ce fait ? Les hommes de ce temps-là, par où ſe perſuaderent-ils que *Jeſus* étoit Dieu, & non pas ſimplement un homme ? S'ils n'eurent d'autre témoignage que ſa parole, ce témoignage étoit-il ſuffiſant ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Dans l'Occident, pour donner à un homme le nom de ſaint, on exige bien d'autres preuves que celles qui ſuffiroient en Chine : que doit-ce donc être quand il s'agit de le regarder comme Dieu ? Qu'un petit Prince de dix lieues de pays ait le talent de devenir le maître du monde, & qu'il en vienne là, s'il eſt

possible, sans commettre la moindre injustice, sans faire souffrir un seul innocent, il n'aura pas pour cela, en Europe, le nom de saint. Que le plus puissant Monarque de l'univers renonce à la pompe & aux grandeurs, qu'il abandonne ses richesses & ses Etats pour se retirer dans une solitude, & vaquer uniquement à la piété, on dira que c'est un homme détaché du monde; mais, pour être appellé saint, il faut être consommé en vertus, se nourrir d'humiliations & de souffrances, parler & agir au-dessus de l'homme, être élevé à un état auquel toutes les forces humaines ne sauroient parvenir.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Qu'appellez-vous au-dessus de l'homme?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Savoir parler de ce qui regarde l'homme, être instruit des choses passées & des choses présentes, on le peut sans être saint; le desir de la réputation suffit pour faire étudier ces sortes de sciences. Mais expliquer les mysteres divins, prédire les événemens futurs, convertir les peuples, & étendre par-tout la Religion, cela est au-dessus de l'homme, il n'y a

que Dieu qui le puisse. Guérir les maladies en se servant de remedes, les Médecins le font; gouverner les Empires, & tenir le monde en paix, soit en punissant, soit en récompensant à propos, les grands génies en viennent à bout: l'homme est capable de tout cela, aussi tout cela ne suffit-il point pour mériter le nom de saint. Mais faire des miracles qui ne demandent pas une moindre puissance que celle de créer l'univers; guérir, sans employer aucun remede, des maux incurables; ressusciter les morts, ces sortes de merveilles sont audessus de l'homme, & Dieu seul peut en être l'auteur. Tel est le pouvoir que Dieu a communiqué à tous ceux que nous regardons, en Europe, comme saints. S'il arrivoit qu'un scélérat, par lui-même ou par ses émissaires, affectât la réputation de sainteté; que, sans crainte & sans respect pour Dieu, il eût recours aux arts magiques & aux faux prestiges pour tromper les peuples, & que, s'abandonnant à sa superbe, il s'en prît à tout ce qu'il y a de sacré, bien loin de le traiter en saint, on le poursuivroit comme une peste publique.

Le Dieu incarné, tandis qu'il a été

ſur la terre, a opéré des prodiges ſans nombre : ſa vie eſt bien au-deſſus de celle des grands Saints. Les Saints ne peuvent rien que par une puiſſance empruntée de Dieu ; Dieu n'emprunte ſa puiſſance d'aucun autre. Dans les anciens temps, l'Occident a vu des hommes d'une haute ſainteté ; avant plusieurs milliers d'années, ils avoient annoncé la venue du Rédempteur ; ils avoient écrit, en détail, l'hiſtoire prophétique de ſa vie future ; ils en avoient marqué préciſément le temps : ce temps étant venu, les hommes, qui attendoient avec empreſſement leur libérateur, le virent paroître ; ils reconnurent que ſes actions répondoient parfaitement à ce que les ſaints Prophetes en avoient écrit. Ce divin Maître parcourut les villes & les provinces, inſtruiſant les peuples, & multipliant par-tout les miracles : il rendoit l'ouï aux ſourds, la vue aux aveugles, la parole aux muets ; il faiſoit marcher les boiteux, il reſſuſcitoit les morts. Les eſprits céleſtes le révéroient, les puiſſances infernales le craignoient & l'adoroient ; tout lui obéiſſoit. Enfin, après avoir accompli toutes prophéties, perfectionné la loi ancienne, & publié la nouvelle, il annonça lui-même le jour

auquel il monteroit au ciel à la vue d'un grand nombre de ses disciples.

Quatre Evangelistes écrivirent alors ce qu'a fait & ce qu'a dit le Sauveur : il l'ont publié par tout l'univers. L'univers a reçu cette divine loi : depuis ce temps-là, tous les Royaumes de l'Europe ont changé de face, & la Religion y fleurit par-tout. On trouve dans l'Histoire de Chine, que l'Empereur *Ming-ti*, de la dynastie des *Han*, ayant oui parler de ce grand changement, envoya dans les Régions occidentales pour y chercher le saint Evangile. Les envoyés firent à peine la moitié du chemin ; s'étant arrêtés mal-à-propos au Royaume de *Ching-tou*, ils en rapporterent les livres de *Fo*, & les répandirent en Chine. La Chine est restée jusqu'à présent infectée de ce poison ; elle n'a point encore entendu parler de la véritable doctrine, & l'erreur y domine dans toutes les écoles. Cela est lamentable.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Les temps, en effet, se rapportent à ce que vous dites ; vous êtes parfaitement instruit, & la doctrine que vous prêchez est sans doute la véritable. Je

vois clairement que, hors la Religion; en ce monde & en l'autre, point de vraie béatitude. J'ai dessein de retourner à ma maison pour me laver & me purifier, & de revenir sans délais y recevoir, de votre main, les divines Ecritures, vous reconnoître pour mon Maître, & entrer enfin dans la sainte loi. Voudrez-vous bien, M., m'admettre au nombre de vos disciples?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

C'est dans la seule vue d'étendre la Religion que, mes compagnons & moi, nous avons quitté notre patrie, fait un long voyage avec de grandes fatigues, & que nous vivons sans regret dans une terre étrangere. Ainsi, notre consolation & notre joie est de voir que l'on veuille sincérement entrer dans notre sainte loi. Vous voulez, M., vous laver, par-là vous ne purifierez que votre corps : les souillures de l'ame, voilà ce que Dieu a en horreur. La porte de la Religion Chrétienne est le Baptême; celui qui veut y entrer doit auparavant concevoir un vif repentir de ses péchés passés, & former une ferme résolution de marcher dans le chemin de la vertu, & ensuite se faire baptiser; alors il reçoit la grace

& l'amitié de Dieu : tout le reste est oublié, & il devient aussi & plus pur qu'un enfant qui ne fait que de naître.

Au reste, M., nous ne prétendons point nous ériger en maîtres ; touchés de voir les hommes s'égarer dans de fausses routes, nous tâchons de les remettre dans la bonne voie pour vivre tous ensemble en véritables freres, puisque nous sommes tous les enfans du pere commun. Comment oserions-nous usurper ces titres d'honneur, & avilir le nom de maître en nous le donnant? Quant aux divines Ecritures, le style en est fort différent du style Chinois ; je ne les ai point encore traduites d'un bout à l'autre, j'ai seulement choisi ce qu'il y a de plus important à savoir, & j'en ai rendu le vrai sens. Mais je voudrois, M., que de tout ce que je vous ai dit jusqu'ici, vous vous en rappellassiez les points essentiels, vous les méditassiez à loisir, & lorsque vous n'aurez plus aucun doute sur tout cela, vous pourrez sans difficulté lire le saint Evangile, l'étudier, recevoir le Baptême, & entrer dans la loi.

LE LETTRÉ CHINOIS.

C'est Dieu qui m'a créé, & j'ai été

ſi long-temps ſans connoître Dieu ! Quel bonheur pour moi, M., que vous ayez bien voulu venir de ſi loin avec tant de fatigues & de dangers, pour m'enſeigner la véritable Religion ! Vous n'ignorez rien ; vous avez eu la bonté de commencer à m'inſtruire, & je vois à découvert mes anciens égaremens. Vous m'avez fait connoître les volontés divines, & je m'y rends. A la vue de tant de faits, je ne puis exprimer ni ma douleur ſur le paſſé, ni ma joie ſur le préſent ; je vais retourner chez moi, je retracerai dans ma mémoire toutes vos inſtructions, je les mettrai par écrit pour ne les oublier jamais ; enſuite je pourrai mieux m'inſtruire à fond de la ſainte doctrine. Je prie le Seigneur du ciel, M., qu'il ſoutienne votre zele, qu'il béniſſe vos travaux, qu'il vous faſſe voir la Chine entiere Chrétienne, tous les peuples arrachés aux ténebres, & marchant à la brillante lumiere de l'Evangile.

EXTRAIT

De la Lettre de M. Reydelet, Evêque de Gabale, & Vicaire Apostolique du Tonquin, en date du 11 Juillet 1774.

Le 5 Août 1773, un Pere Dominicain Espagnol, fut appellé pour un malade; il y alla en plein jour, à pied & à découvert, parce qu'il n'y avoit que quelques pas à faire. Il fut apperçu par quelqu'un qui en porta la nouvelle au Mandarin qui n'étoit pas éloigné delà. Le Mandarin prit le Missionnaire & ses effets, & le retint prisonnier. Ce Mandarin eunuque est Sous-Gouverneur de la Province du Midi. Il crut avoir trouvé une bonne occasion pour extorquer des deniers. Il exigea pour la rançon du Missionnaire *mille piastres*. Cette somme étant exhorbitante, les Chrétiens ne se présenterent point pour le racheter à un si haut prix. Le Mandarin peu-à-peu baissa le prix, mais en vain; personne ne se présenta pour le racheter. Il entra en colere; il fit construire une grande cage; il mit le Missionnaire dans cette prison porta-

tive, & l'exposa aux grandes ardeurs du soleil, pour le griller, & par-là exciter la compassion des Missionnaires & des Chrétiens; les obliger à se cottiser & à lui porter la somme qu'il exigeoit; mais toute réflexion faite, on ne jugea pas ce parti à propos, parce que ce seroit favoriser la cupidité du persécuteur; l'exciter à faire de nouvelles perquisitions dans toute la Province, & le mettre dans le cas de prendre d'autres Missionnaires.

Le Mandarin envoya de nouveau des soldats à la découverte, déguisés en simples particuliers. Le premier Dimanche d'Octobre, jour du St. Rosaire, ils prirent le Pere *Vincent Liene*, Dominicain Tonquinois; le conduisirent au Mandarin qui le mit aussi dans une cage, & le retint ainsi prisonnier.

Le Mandarin frustré de ses espérances, & ne pouvant obtenir les deniers qu'il se promettoit des Chrétiens, fut porter ses plaintes immédiatement au Roi; lui représenta les Missionnaires comme autant de chefs de rebelles, & les Chrétiens, comme autant de rebelles dans le Royaume; qu'ils avoient des armes; qu'ils formoient & méditoient une rebellion générale dans tout le Royaume, &c.

Le Roi fort ſoupçonneux, encore jeune, qui s'eſt formé un Conſeil de jeunes gens comme lui, entra en colere, donna ordre de lui amener les deux chefs des rebelles; augmenta le nombre des ſoldats, pour les eſcorter en chemin, de crainte qu'on ne les enlevât de force. Les deux Miſſionnaires, doux comme des agneaux, furent conduits chacun dans leur cage, à la Ville royale, ſous le nom de *chefs des rebelles:* Le Roi, la mere du Roi & quelques Mandarins eunuques favoris du Roi, étoient aveuglés par la paſſion, & furieux par la colere. Ne pouvant plus ſe contenir, ni ſuivre aucune des formalités ordinaires, le Roi porta lui-même la Sentence de mort; l'écrivit de ſa propre main; l'envoya à ſon Conſeil à ſigner, avec ordre de la faire exécuter au plus vîte. Trois des grands Mandarins dont deux ſont chrétiens de nom, & le troiſieme infidele, refuſerent de ſigner, diſant que ce n'étoit pas-là des rebelles; que c'étoit une pure calomnie; demanderent qu'on en apportât des preuves; qu'on produiſît leurs armes, &c. La choſe diſcutée pendant trois jours, il reſta prouvé qu'ils n'étoient ni chefs de rebelles, ni rebelles en aucune maniere, mais bien Miſſionnaires & Prêtres

de la Religion. Les deux Miſſionnaires confeſſoient eux-mêmes qu'ils étoient Prêtres & Miniſtres de la Religion.

On conduiſit les deux Miſſionnaires dans une priſon deſtinée pour les criminels condamnés à mort : des ſoldats faiſoient ſentinelle nuit & jour ; on tenoit les deux Miſſionnaires éloignés l'un de l'autre ; on ne permettoit pas qu'ils puſſent ni ſe voir, ni ſe parler. On alla chercher le Pere Jean Hicû, un de nos Prêtres Tonquinois, pour leur adminiſtrer le Sacrement de Pénitence. Il donna quelques deniers pour obtenir la permiſſion d'entrer. Il n'eut le temps d'entendre que la confeſſion de l'Européen, enſuite on le preſſa de ſortir. Il riſqua d'être découvert & pris. Il fallut donner de nouveau des deniers aux ſentinelles pour qu'ils permiſſent de rapprocher les deux cages l'une de l'autre, & l'Européen confeſſa le Prêtre Tonquinois, ſon confrere. C'eſt ainſi que nos deux Prêtres, Confeſſeurs de la Foi, ſe préparoient au martyre. Ils préchoient la religion à tous ceux qui alloient les voir. Ils diſoient des prieres continuelles ; ils étoient gais, fort réſignés, & attendoient dans une grande tranquillité d'ame le moment de conſommer leur ſacrifice.

Le 7 Novembre, le Mandarin, ses Officiers & les soldats, les armes nues en main, & une foule innombrable de monde, tant Chrétiens qu'Infideles, se rendent à la prison. On prend les deux cages, on se met en marche, on se rend à une grande place, hors de la Ville. Rendu à l'endroit, le Mandarin sur son siege élevé, (il étoit monté sur un éléphant) environné de ses Gardes, les soldats armés se rangent en cercle, contiennent la foule. On fait sortir les deux Missionnaires de leurs cages; on les fait asseoir à terre; on leur lie les genoux à des piquets plantés en terre; on leur fait se tenir la tête & les épaules droites; on les deshabille jusqu'à la ceinture; on leur coupe les cheveux; on lit la Sentence de mort. Les bourreaux debout, le sabre levé, les yeux attentifs sur le Mandarin, attendent le signal. Le signal donné, ils portent le coup; les deux têtes tombent à terre devant leurs genoux; le sang bondit en l'air, & les deux martyres finissent glorieusement leur carriere.

Aussi-tôt les Chrétiens perdent toute crainte; on devient hardi: la joie devient grande, on ne peut plus se contenir; la

foule rompt les barrieres, on ſe diſpute à qui ramaſſera les deux têtes. On met du papier & du linge au bout de perches fendues par le bout. On les trempe dans le ſang, les Chrétiens par dévotion & par reſpect, les Infideles, pour faire des ſortileges. Les Chrétiens ramaſſent les corps, les arroſent de leurs larmes, & les tranſportent ailleurs. Parmi ces Chrétiens, il y en avoit de riches; il y en avoit de conſtitués en dignités dans le Royaume : il y avoit des ſoldats du Roi, & trois de ſes porte-paraſols.



LETTRE

De M. Condé, natif d'Auvay en Bretagne, & Missionnaire à Siam, à M. de Coëtcanton, Grand-Vicaire du Diocèse de Vannes.

MONSIEUR,

VOUS m'enjoignez de vous mander le détail de ce que nous avons eu à souffrir pour la Religion ; pour votre satisfaction, mon humiliation & la gloire de Monseigneur de Métellopolis (1) & de mon confrere (2), je vais vous contenter, en vous rapportant le tout en détail.

C'est une coutume très-ancienne dans le Royaume de Siam & que l'on regarde comme une loi fondamentale du Royaume, de faire serment de fidélité au Roi; cela n'est pas contraire à notre sainte Religion, mais voilà la maniere de le faire parmi les Gentils. Le jour marqué, tous les Mandarins, Officiers en charge dans le Royaume, reçoivent ordre du

(1) M. le Bon.
(2) M. Gurnault.

Roi de ſe rendre à une Pagode pleine d'idoles. Là ſe rendent les Talapoins, Prêtres des faux dieux. Ceux-ci prennent de l'eau naturelle qu'ils préparent par des prieres & des cérémonies ſacrileges; enſuite on y trempe le ſabre & les armes du Roi. Cela fait, les Mandarins prennent à témoin l'idole & leurs autres dieux, boivent un peu de cette eau qui, devenue efficace par la priere des Talapoins, a la vertu, à ce qu'ils diſent, de faire mourir ceux qui ſeroient traîtres au Roi.

Parmi les Chrétiens, nous avons pluſieurs Mandarins qui, comme tous les autres, reçoivent l'ordre du Roi, pour ſe rendre à cette Pagode, & y faire le ſerment de fidélité à la maniere des Gentils. La crainte du Roi qui eſt terrible quand on s'oppoſe à ſes volontés, les avoit engagés à ſe joindre aux autres : cependant, ſans boire de cette eau ſuperſtitieuſe, ils paſſoient pour l'avoir fait : on écrivoit leur nom & tout étoit fini; mais notre Religion n'admet point les diſſimulations, & nous ne ceſſions de leur répéter que, paſſer pour y avoir été, ſuffiſoit pour qu'ils fuſſent coupables devant Dieu. En Septembre 1775, nos Mandarins chrétiens

résolurent de nous écouter, & de sacrifier leur vie plutôt que de manquer à leur devoir de chrétiens. Le temps marqué arriva, qui étoit cette année le 21 Septembre. Ils ne furent point à l'eau de serment; le 22 ils furent accusés au Tribunal comme n'ayant pas voulu prêter le serment de fidélité : ils persisterent à dire qu'ils ne pouvoient le faire à la maniere des Gentils; que cela étoit contraire à notre Religion, & qu'ils l'avoient prêté à la maniere des Chrétiens, & cela étoit vrai. L'affaire fut portée au Roi d'une maniere bien envenimée. Le Roi célébroit alors une fête de sa Religion qui devoit durer trois jours. Il donna ordre d'examiner l'affaire, & que, si les Mandarins chrétiens étoient traîtres, de les mettre à mort. Aussi-tôt on les mit tous trois en prison, des chaînes aux pieds, au cou, une cangue au cou (instrument de supplice usité dans l'Inde) & des ceps de bois aux pieds & aux mains. Nous ne manquâmes pas comme leurs Pasteurs, de les visiter, de les consoler, de les fortifier dans leur prison. On nous laissoit entrer, & nous avions la consolation de les voir fermes, contents & disposés à recevoir la mort.

Le 25 de Septembre, jour auquel on devoit rapporter l'affaire au Roi, le chef du Tribunal nous envoya chercher, Monſeigneur, mon confrere & moi : nous nous attendions bien à avoir part aux ſouffrances de nos chrétiens. Nous nous rendîmes à la ſalle, & auſſi-tôt on nous mena devant le Roi qui nous attendoit. On nous conduiſit devant lui, comme des criminels, & non comme nous avions coutume d'aller à l'audience dans d'autres occaſions. Le Roi étoit fort en colere : nos trois Mandarins parurent auſſi-tôt les chaînes aux pieds & au cou, bonheur que nous n'avions pas encore. Le Roi nous fit pluſieurs queſtions auxquelles nous répondîmes ; mais la diſpoſition où il étoit, l'empêchoit de comprendre. Nous lui répétions avec aſſurance que nous n'empêchions point nos chrétiens de lui prêter ſerment de fidélité ; qu'ils l'avoient fait en notre préſence ; mais que notre ſainte Religion défendoit à ſes enfants de participer aux ſuperſtitions des Payens ; que nos Chrétiens ne rendoient aucun culte à l'idole ; qu'ils n'avoient en lui aucune confiance ; qu'ils ne craignoient point les faux dieux, & ne pouvoient conſéquemment jurer

par eux. Nous voulions parler plus au long ; mais le Roi ne put attendre. Il donna ordre de nous saisir, de nous dépouiller à nu, de nous amarrer pour nous donner du rotin. L'ordre donné, les fouetteurs du Roi nous traînerent en nous arrachant la soutane & la chemise. Je ne puis vous dire ce qui se passoit dans mon cœur en ce moment. Nous reçûmes la bénédiction de Monseigneur, mon confrere & moi. A peine ce respectable Prélat eut-il le temps de nous la donner, on se jetta sur lui, & on le renversa sur le dos pour le traîner hors de la présence du Roi, c'est tout ce que je vis. On nous conduisit chacun à notre colone, cela se fit sur le bord de la riviere, en présence de tout le Public & de toute la Cour du Roi. Graces au Seigneur, je n'éprouvai aucune crainte intérieure : j'avois mon crucifix à la main, & je n'apperçus rien autre chose pendant tout le temps que je fus amarré. Voici la maniere dont nous étions liés. Nous étions assis à terre, une cangue longue de dix à douze pieds au cou, dont les bouts étoient attachés à une colonne de bois : nous avions les deux pieds liés par une corde qu'on amarre ensuite à la colonne que nous

avions aux pieds : une autre corde nous prenoit par le ventre, & étoit attachée avec force à une colonne qui étoit derriere nous ; nos mains étoient liées à la cangue que nous avions au cou, de maniere que nous ne pouvions bouger. Nos trois chrétiens étoient dans la même ſituation. Le Roi donna ordre de leur donner à chacun 50 coups de rotin; ce qui fut exécuté dans le moment. Nous les entendions crier à côté de nous, ſans ſavoir ce qui nous arriveroit ; car on ne nous frappoit pas : on ne ſait à quoi attribuer cela. Tout le monde fut ſurpris : on dit dans le public que l'endroit où étoit le Roi, trembla, & lui fit craindre, mais cela n'eſt pas bien vérifié. On nous démarra tous les ſix, avec la différence que nous n'avions pas été jugés dignes de ſouffrir avec nos chers chrétiens dont le ſang couloit ſous nos yeux. Nous envions leur bonheur ; nous ne ſavions quels étoient les ordres du Roi. Nous conſolâmes nos chers confeſſeurs, lorſqu'on leur panſoit leurs playes ; car on nous conduiſit avec eux dans une ſalle : un moment après, nous vîmes apporter des fers & des chaînes, & cela pour nous. Je vous avoue avec candeur que je les vis avec bien

de la joie : je les baisai tendrement, & me glorifiai du bonheur de porter des chaînes dans un Royaume où je ne croyois trouver que douceur & tranquillité. J'ai béni mille fois le Seigneur de m'avoir conduit à Siam contre mon inclination & ma volonté, pour me faire une si grande faveur, six mois après mon arrivée. Après nous avoir mis les fers à tous les trois, on nous conduisit à la salle du Barcalon, plantée sur le bord de la riviere, (le Barcalon est le Mandarin chargé des affaires étrangeres; tout ce qui regarde les Etrangers, se traite à son Tribunal); là on nous mit la cangue au cou & les ceps aux pieds & aux mains. Dans cet état nous passâmes la nuit du 25 au 26 accompagnés de gardiens. On nous interrogea toute la nuit, & on ne vouloit pas nous écouter. Le lendemain matin, le Roi sortit pour donner audience; on lui parla de cette même affaire, & sur-tout de notre fermeté à soutenir qu'il n'étoit pas permis aux Chrétiens de faire un tel serment, & de participer aux cérémonies des Payens. De notre côté, nous nous préparions à accomplir la volonté du Seigneur : nous ne savions ce qu'on feroit de nous.

Sur les sept heures du matin, on nous traîna au Palais, & un moment après, le Roi donna ordre de nous faire paroître devant lui. Il nous fit les mêmes questions que la veille, & nous lui répondîmes avec la même assurance. Il se fâcha, & dit qu'il nous feroit mettre à mort : il ordonna de nous saisir : on nous dépouilla comme la veille : on nous amarra de la même maniere, cela nous parut moins extraordinaire : on nous avoit exercés la veille, & on nous appliqua à chacun sur le dos à nu 100 coups de rotin. On comptoit tout haut, & le Roi étoit présent. Je sentis du premier coup le sang couler : j'attendois le moment où je rendrois le dernier soupir. Mon crucifix que j'avois le bonheur d'avoir sous les yeux, étoit mon soutien. Nous gardions tous trois le silence : on ne nous entendoit ni crier, ni nous plaindre ; le Seigneur nous donnoit des forces pour convaincre tout le monde de notre innocence. Les gens les plus forts du pays tombent ordinairement en défaillance, je me sentis bien des forces. Le Roi étoit surpris, les bourreaux frappoient de toutes leurs forces, craignant que le Roi ne les accusât de nous ménager. Enfin, la scene finit,

nous

nous nous retirâmes le corps tout déchiré & trempé de ſang. Plaiſe au Seigneur que ce ſoit pour ſa gloire, que le Palais du Roi ait été arroſé de notre ſang! On nous conduiſit en priſon où nous trouvâmes grand nombre de nos Chrétiens qui nous donnerent tous leurs ſoins. Quatre ou cinq jours après, on nous conduiſit en dedans du Palais où l'on garde de plus près les priſonniers coupables de grandes fautes contre le Roi. Pluſieurs fois on nous répétoit que le Roi nous feroit mourir. Nous étions réſignés à la volonté de Dieu; mais nous reconnoiſſions notre indignité. Le martyre, quelle faveur! Une pareille couronne n'eſt deſtinée que pour des Apôtres, & non pour un pécheur comme moi. Nous ſommes demeurés dans les chaînes juſqu'au 2 du mois de Septembre 1776, près d'un an. Tous les jours on nous diſoit que le Roi nous pardonneroit dans peu, & ce jour n'arrivoit pas. C'étoit pour la cauſe du Seigneur que nous étions priſonniers: le Seigneur vouloit nous faire ſortir d'une maniere propre à prouver notre innocence & ſa providence. Pluſieurs Mandarins s'intéreſſoient pour nous. Le Roi pluſieurs fois avoit promis de nous

relâcher, & le moment ne venoit point. Quelque temps après notre prison, les Bramans vinrent avec une forte armée, & saccagerent deux ou trois Provinces de Siam, & assiégerent une des plus fortes Villes du Royaume. Le Roi envoya des troupes qui ne purent résister. Il partit lui-même avec des soldats Chrétiens. Sa présence, autrefois si propre à animer ses troupes, ne fit rien. Lorsqu'on apprit le traitement qu'il nous avoit fait, les plus grands Mandarins disoient que c'en étoit fait du Royaume. Les Siamois, Payens, murmuroient hautement de nous voir en prison pour rien, & attribuoient à cette injustice le mauvais succès de la guerre. La Ville fut prise & saccagée : le Roi lui-même sembloit perdre courage. Jusqu'à cette guerre, il avoit toujours été victorieux; on l'entendoit se plaindre de son malheur; il disoit hautement qu'il n'avoit fait de mal à personne, & qu'il faisoit du bien aux différentes Nations qui étoit à Siam, sans parler des Chrétiens. Enfin, il dit un jour aux soldats Chrétiens de n'être point chagrins au sujet de leur Evêque & de leurs Peres; qu'à son retour il nous mettroit en liberté. Pendant tout

ce temps, on nous traitoit avec ménagement en prison, sans cependant nous ôter les fers, ni la chaîne par laquelle nous étions liés à une colonne. Nous étions toujours assis, ou debout, sans pouvoir marcher. D'ailleurs nous étions tous trois ensemble; personne ne nous tracassoit : on nous témoignoit de l'estime, voyant la joie avec laquelle nous souffrions. J'ai souvent regretté cet heureux temps. Deux choses faisoient notre peine : nous n'avions pas la consolation de dire la sainte Messe, & nos brebis étoient abandonnées & sans secours.

Le Roi, à son retour de l'armée, parut fort confus & triste : on craignoit que les ennemis ne vinssent jusqu'à la Capitale; c'en étoit fait de tout Siam; mais la Providence ne l'a pas permis. Nos protecteurs & les Mandarins qui nous favorisoient, cherchoient une occasion favorable pour parler au Roi de nous: elle ne se présentoit pas. Lorsqu'ils demeuroient tranquilles, le Roi lui-même parloit; mais on ne savoit comment s'y prendre. Il falloit demander pardon au Roi, reconnoître sa faute, on n'attendoit que cela de notre part; mais nous persistions à dire que nous n'étions coupables en rien, & que nous ne pouvions

manquer à notre ſainte Religion. On n'oſoit point nous préſenter au Roi, & le Roi lui-même ne vouloit point ſe mettre en compromis avec nous. Il auroit eu le deſſous; car avec la grace de Seigneur, nous euſſions été fermes. Enfin, le 14 Août, veille de l'Aſſomption, le Roi, qui fit paroître devant lui tous les autres priſonniers, pour leur pardonner ou les punir, donna commiſſion aux plus grands Mandarins de nous examiner, & de nous renvoyer à nos Chrétiens. On nous vint délivrer : tout le monde nous témoignoit ſa joie. On nous conduiſit cependant en chemiſe, les fers aux pieds & une chaîne au cou, dans la ſalle hors du Palais, devant les Mandarins. Ils nous dirent que le Roi nous pardonnoit; mais qu'il falloit faire un écrit par lequel nous reconnoiſſions notre faute, & une promeſſe de ne plus y retomber. Nous avions toujours craint cette clauſe; nous refusâmes & dîmes clairement que, ſi le Roi nous renvoyoit, nous enſeignerions notre Religion, comme nous l'avions fait auparavant notre priſon; que nous n'étions que les Miniſtres du vrai Dieu, & que nous ne pouvions changer notre Religion comme les Payens. Si vous

n'êtes pas coupables, dit le Mandarin, pourquoi avez-vous été un an en prison, & avez-vous reçu 100 coups de rotin? Nous lui répondîmes; pour rien. Que ne le disiez-vous, reprit-il? Personne ne vouloit nous entendre, & le Roi étoit en colere. Que voulez-vous que je fasse, dit-il? Nous répondîmes: on peut nous remettre en prison, nous chasser du Royaume, ou nous mettre à mort; mais nous ne changerons pas. Il étoit déjà bien nuit, & rien ne se détermi-noit. Le Mandarin donna ordre à nos gardes de nous reconduire en prison, mais cependant hors du Palais du Roi. Nous entrâmes dans cette nouvelle salle, sans savoir comment les choses tourneroient. Nous étions cependant plus à l'aise, & nous nous préparâmes à célébrer la fête de la sainte Vierge. Le lendemain matin on vint nous tirer les fers des pieds & les chaînes; mais, comme on n'avoit pas encore parlé au Roi, on nous garda dans cette salle, & nous n'eûmes pas la consolation de dire la sainte Messe; mais nous regardâmes comme une faveur signalée de la sainte Vierge, notre délivrance en ce jour. Tout le monde nous assuroit que le lendemain 16 Août, nous retournerions

à notre Eglise. Nous attendions ce moment ; mais ce fut le contraire : nous vîmes le 16 au matin rapporter nos fers & nos chaînes, avec ordre de nous les remettre, & de nous reconduire en prison dans le Palais. On nous dit cependant que nous ne tarderions pas à être délivrés ; que le Roi s'étoit fâché de ce que les grands Mandarins du Royaume n'étoient pas encore de retour de l'armée : quatre ou cinq Mandarins avoient pris sur eux de nous élargir. Il falloit de la patience : le Seigneur vouloit nous éprouver, & faire éclater notre innocence dans tous les différents Tribunaux.

Le 30 Août, tous les Mandarins grands & petits, se trouverent réunis. Ils avoient plusieurs affaires à examiner ; mais dès le jour même le plus grand de tous, qui aime les Chrétiens & estime notre Religion, commença par décider qu'il falloit nous élargir au plus tôt : tout le monde en passa parlà ; on n'osa pas cependant en parler encore, craignant que le Roi n'accusât le Jugement de partialité. Le Roi luimême, le premier Septembre, s'informa de cette affaire : on lui répondit qu'on l'examinoit, & le lendemain on dit au

Roi que tous étoient d'avis de nous élargir. Le Roi donna ordre de le faire, & se retira aussi-tôt, sans vouloir parler d'aucune autre affaire. On vint nous donner la nouvelle; nous remerciâmes le Seigneur, & nous nous rendîmes à notre Eglise, pour le bénir d'une maniere plus solemnelle. Il ne fut plus question de promesse à faire; on n'exigea rien de nous, seulement on obligea tous les Chrétens à répondre que nous ne sortirions point du Royaume; de maniere qu'après avoir été plusieurs fois sur le point d'être renvoyés ou chassés, nous nous y trouvions plus attachés que jamais.

Trois semaines après notre élargissement, le Roi nous fit prier d'aller à l'audience : Monseigneur étoit malade, il ne put y aller. Nous y fûmes mon confrere & moi. Le Roi nous fit toutes sortes d'amitiés, & nous témoigna bien de l'affection. Il se plaça au-dessous de nous, & nous fit présenter du thé (ce qu'il ne fait pas même à ses plus grands Mandarins), & nous invita par des prieres réitérées, à en boire. Il parut en ce jour vouloir réparer la maniere avec laquelle il nous avoit traité pendant un an.

Depuis ce temps, nous avons paru plusieurs fois à son audience ; il nous a témoigné de la bonté ; mais comme notre sainte Religion ne s'accorde pas avec la sienne, nous sommes toujours obligés de le contrarier. Il continue à dire qu'il peut voler dans les airs : nous lui avons répété si souvent que cela lui étoit impossible, qu'il s'en est ennuyé, & depuis plus d'un an, il ne nous a pas fait appeller. N'allant plus à la Cour, nous nous répandons parmi le peuple, autant que nous le pouvons. Toutes les Nations se rendent à Siam, Cochinchinois, Laotiens (Peuples de Laos, Royaume d'Asie limitrophe de celui de Siam), Chinois, &c. Nous ne manquons point de moisson, il ne nous manque que des ouvriers, mais des ouvriers apostoliques, pleins de zele, & qui ne craignent point les tourmens & la mort. Nous sommes continuellement à la veille de subir l'un & l'autre : nous faisons ce qu'il faut pour la mériter ; mais le Seigneur a pitié de notre foiblesse Cette année, nous avons eu la consolation de voir plusieurs adultes recevoir le baptême. Si nous avions été plus d'ouvriers, nous eussions pu procurer la même grace à bien d'autres

adultes Laotiens qui sont morts cette année dans le pays. Près de 80 ont reçu le baptême avant de mourir, & j'en ai vu plusieurs qui recevoient avec bien de la joie la parole du Seigneur au milieu de leur peine & de leur misere. J'avois parmi les Laotiens un grand nombre qui écoutoient avec docilité notre sainte Religion, & me prioient de les enseigner; mais le démon, jaloux, a troublé ces commencemens heureux. Tous ces chers Catéchumenes sont actuellement dispersés. J'ai de la peine à les rencontrer : mes autres occupations ne me permettent point d'aller & venir à ma volonté. La volonté du Seigneur soit bénie, le tout tournera à sa plus grande gloire, & ces pauvres gens dispersés feront connoître, je l'espere, le nom du vrai Dieu en qui ils croient. Mon confrere travaille auprès des Cochinchinois, qui sont en grand nombre. Les Siamois nous témoignent de l'estime, & peu-à-peu rendent justice à la sainteté de notre Religion. Leurs Talapoins perdent un peu de leur crédit; à quoi cela aboutira-t-il? Le Seigneur le sait. Nous avons bien besoin que l'on prie pour nous. Le nombre des enfans mourans baptisés cette année, monte à plus

de 900 ; c'est autant de gagné pour le ciel.

Voilà, Monsieur, le détail que vous me demandez : je suis vos ordres à la lettre; mais je vous conjure de demander au Seigneur ma sanctification, le détachement de moi-même, l'esprit de mortification. Je rougis souvent d'enseigner aux autres ce que je ne pratique pas moi-même assez bien, & de me trouver si froid en excitant les autres à la ferveur. Je compte, M., sur le secours de vos prieres, & je vous demande de temps en temps une Messe à mon intention.

Siam, ce 19 Juin 1779.

FIN.

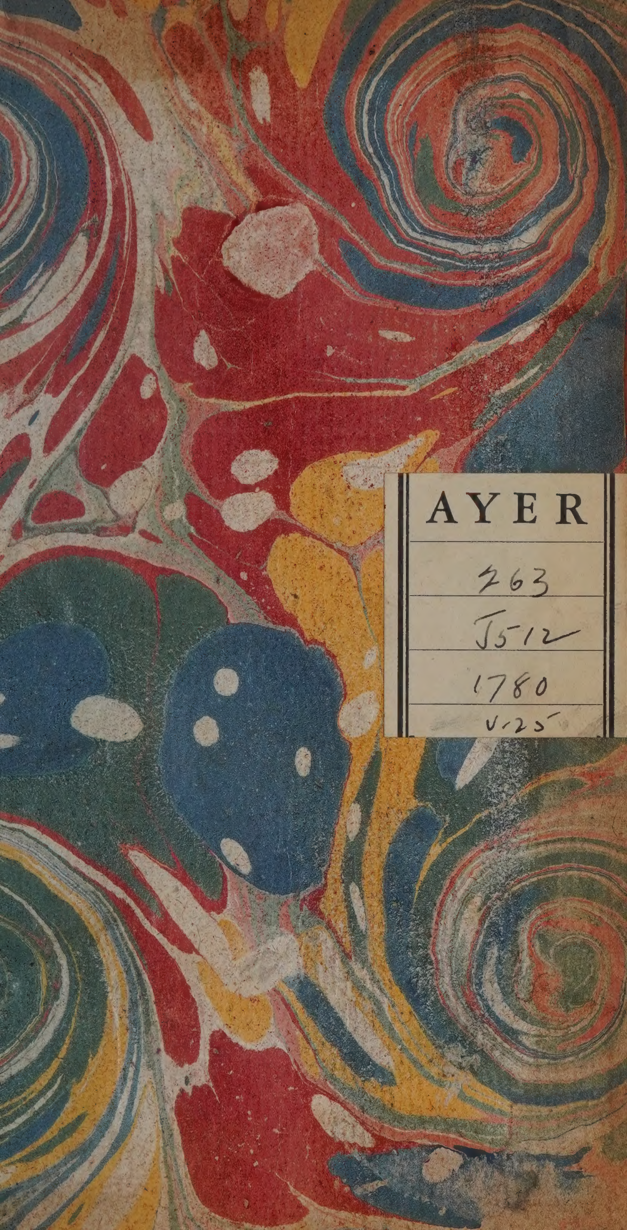
TABLE DES MATIERES.

Lettre de M. l'Abbé de Fleury, à M. l'Evêque de Métellopolis, Vicaire Apostolique de Siam. Pag. 1
Mémoire pour les études des Missions orientales; par M. l'Abbé de Fleury, Auteur de l'Histoire Ecclésiastique. 6
Grammaire. 7
Humanités. 9
Philosophie. 12
Physique. 22
Théologie. 33
Théologie morale. 39
Histoire. 43
Toutes Religions sont bonnes; objection refutée. 50
Il ne faut pas raisonner sur la Religion. 60
Méthode d'instruction. 77
Les biens & les maux suivent le mérite. 88
Des ames des bêtes. 95
Destinée, Liberté. 107
Entretiens d'un Lettré Chinois & d'un Docteur Européen sur la vraie idée de Dieu.
I. Entretien. *Dieu a créé l'univers, & il gouverne tout par sa providence.* 111
II. Entretien. *Les hommes ont de fausses idées sur la Divinité.* 139

III. Entretien. *L'homme a une ame immortelle ; en quoi il differe eſſentiellement des autres animaux.* Pag. 168
IV. Entretien. *On raiſonne mal ſur les eſprits & ſur l'ame de l'homme ; l'univers n'eſt pas une ſeule ſubſtance.* 202
V. Entretien. *La Métempſycoſe eſt une rêverie & la crainte de tuer les animaux, une puérilité ; quels ſont les vrais motifs de jeûner.* 252
VI. Entretien. *On ne doit point retrancher toute intention, c'eſt-à-dire, tout motif de crainte & d'eſpérance.* 288
VII. Entretien. *La nature de l'homme eſt bonne en elle-même ; quelle eſt la vraie étude de l'homme chrétien.* 336
VIII. Entretien. *Quelle eſt la conduite de l'Europe par rapport à la Religion ? pour quelle raiſon les Miſſionnaires gardent-ils le célibat ? par quel motif Dieu s'eſt-il incarné ?* 381
Extrait de la Lettre de M. Reydelet, Evêque de Gabale, & Vicaire Apoſtolique du Tonquin, en date du 11 *Juillet* 1774. 419
Lettre de M. Condé, natif d'Auvay en Bretagne, & Miſſionnaire à Siam, à M. de Coëtcanton, Grand-Vicaire du Diocèſe de Vannes. 425

Fin de la Table.




AYER
263
J512
1780
v.25

